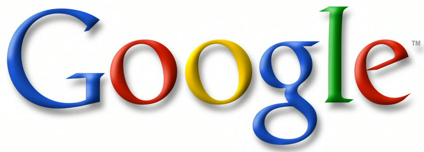
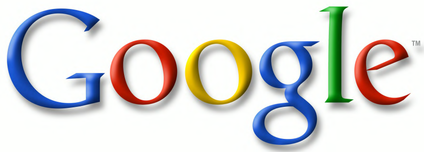







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LA
HAVANE.

TOME SECOND.

LA

HAVANE.

PAR

Mme LA COMTESSE MERLIN.

TOME SECOND.

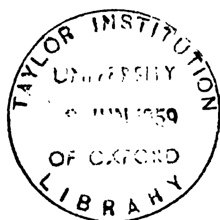


Bruxelles.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1844



LETTRE XXIV.

Du gouvernement de la Havane. — Mot d'Oxenstiern. — Dictature militaire conservée de nos jours. — La politique n'est que l'art de se conformer aux temps. — Répugnance des métropoles à favoriser le libre progrès d'une colonie. — L'Angleterre et les États-Unis. — Danger chimérique. — La charge de capitaine général, telle qu'elle est établie, impossible à bien remplir. — Arrêté de Ferdinand VII. — Véritable danger pour la colonie. — Les Havanais écartés des emplois publics. — La représentation nationale accordée, puis interdite sans motifs par les cortès de 1837. — Lois spéciales promises et non accordées. — Mot sublime de Mirabeau. — La résistance aux progrès naturels des choses humaines porte malheur. — Des gouvernements qui se sont succédé. — Le général Tacon. — Don Luis de Las Casas. — Le prince d'Anglona. — Modifications nécessaires.

A M. DE GOLBÉRY.

Havane, 12 juin.

Que faites-vous maintenant, mon ami? Rétablissez-vous des textes grecs? Êtes-vous juge, savant, député agriculteur ou châtelain? Soignez-vous vos

foins? récoltez-vous vos vignes? Faites-vous la guerre à un Allemand pour la France, ou à quelque Français pour l'Allemagne? Je vous connais et vous aime dans toutes ces capacités. La diversité de vos attitudes et de vos aptitudes embarrasse un peu une correspondance aussi lointaine que la nôtre. Toutefois j'ai envie aujourd'hui de vous parler politique, et la plus singulière politique du monde. Quittez l'Académie des inscriptions; descendez de votre ancien manoir, si vous y êtes, et venez vous asseoir sur les bancs de la chambre des députés, où, en attendant le président, nous causerons de l'île de Cuba, de son gouvernement, de sa politique. Elle vous rappellera trop le mot d'Oxenstiern : « Ce qui gouverne le monde, mon « fils, c'est bien peu de sagesse et beaucoup de « folie. »

L'Espagne a peur que sa colonie ne la quitte; voilà toute sa politique. River les anneaux qui l'enchaînent, lorsqu'elle n'a ni la volonté ni le pouvoir de s'émanciper, voilà quelle est la constante et unique préoccupation de l'autorité. Quant à un gouvernement légal, à une administration régulière, à un régime sérieux et prévoyant, c'est un luxe dont nos hommes d'État ont pensé jusqu'à présent que nous pouvons nous passer. La colonie est encore soumise à une dictature féodale, née du moyen âge et de la conquête, sans rapport avec le progrès du temps, avec les circonstances,

le commerce, l'industrie et les nécessités de l'île, qui se meurt, ainsi étouffée, sans loi et sans gouvernement réglé; mais elle reste espagnole, et c'est tout ce qu'on lui veut. L'Espagne, tout occupée de sa vie intérieure, ne se doute ni du mal qu'elle nous fait ni de la frivolité de ses craintes. Elle se cramponne follement, malgré les leçons du passé, à cette politique meurtrière qui a frappé de paralysie subite les facultés héroïques d'un grand peuple.

Le gouvernement de l'île de Cuba se réduit à un pur despotisme militaire, concentré sur la tête d'un seul homme, sans contrôle, sans responsabilité, sans surveillance. Souvent ce chef a été homme honnête, homme capable; mais sa toute-puissance est inévitablement contraire à l'intérêt de la colonie qu'il régit. Il faut, pour qu'il conserve un pouvoir illimité, qu'il la représente dangereuse et toujours prête à prendre son vol vers l'indépendance. Le capitaine général tient tout sous sa main; toutes les autorités lui sont soumises; tout tremble devant lui; le sort de chacun dépend de sa volonté ou de son caprice; il peut emprisonner, déporter, condamner à son gré et sans jugement préalable; et la presse, enchaînée, dort d'un sommeil profond.

Comme vous voyez, nous sommes encore ici sous une autorité dictatoriale semblable à celle qu'exerçait le vice-roi sur la Flandre espagnole;

pouvoir extra-légal, nécessaire jadis aux conquérants pour maintenir sous leurs lois les populations sauvages. Mais quelle anomalie singulière dans la civilisation moderne, qu'un Fernand Cortez contemporain, qu'une autocratie féodale conservée à l'état de pétrification, exerçant sa dictature arriérée en 1840 ! Il est surprenant qu'un tel anachronisme n'ait pas réussi à étouffer le commerce dans une île toute commerciale, à nouer dans sa croissance une prospérité pleine de séve, lorsque ce symbole stérile du passé s'assied pour la glacer, au sommet de toute cette civilisation qui ne demande qu'à jaillir et à s'épancher.

Vous savez mieux que moi, mon ami, que la politique n'est que l'art de se conformer aux transformations du temps, et de faire passer les peuples, sans violences et sans secousses, à travers les phases diverses que doivent subir leurs institutions et leurs mœurs. C'est ce qu'ont fait admirablement les Espagnols lorsque, entre le douzième et le seizième siècle, ils se sont montrés tour à tour athlètes du catholicisme, défenseurs de l'Europe chrétienne, investigateurs héroïques du nouveau monde. La majesté de cette vie antérieure les avait ensuite fixés et immobilisés dans leur passé héroïque; ils ont laissé à d'autres peuples l'honneur de continuer ce grand rôle de civilisateur.

Il y a toujours dans les métropoles une source

de répugnance impérieuse à favoriser le libre progrès d'une colonie; l'Angleterre elle-même, la plus habile des temps modernes en fait de colonisation pratique, a oublié une fois ce devoir, et sa fille légitime, l'Amérique du Nord, tout anglaise cependant de cœur et de volonté, a battu sa mère et s'est émancipée. Tant qu'elle avait été juste envers sa colonie américaine, il n'y avait pas eu le moindre danger. Au fur et à mesure de sa croissance, elle avait réformé ses lois et établi une harmonie progressive entre ses institutions et ses mœurs ; et c'est au travail éclairé du philosophe Locke et du ministre Shaftesbury dans la rédaction de lois libérales, que l'Angleterre dut, pendant un demi-siècle de plus, la possession de ses États dans l'Amérique du Nord.

Mais quand le despotique lord North voulut exercer un pouvoir arbitraire et traiter la colonie comme un enfant asservi, cette faute grave décida la rupture des liens qui l'attachaient à la mère patrie. Il est curieux de lire, dans la correspondance de Franklin, de Washington et du gouverneur Morris, combien les Anglo-Américains étaient éloignés de vouloir se révolter, combien ils étaient fiers du titre d'Anglais, et quelle faible concession eût suffi pour conserver à l'Angleterre cette possession magnifique. Aujourd'hui même, les Anglais ne gardent le Canada, malgré les souvenirs français, qu'à force de prudence politique et de con-

cessions sages. Là, du moins, ces concessions pourraient sembler périlleuses en face des Américains du Nord et au milieu d'une population hostile à leur métropole ; cependant, telle est la puissance d'une politique habile, d'accord avec la situation et se servant du flot qui la porte, que le vieux Canada français est encore une colonie britannique !

Quant à nous, je le répète, nous sommes profondément, exclusivement Espagnols. Aucune des dissidences qui séparaient de la vieille Angleterre les puritains de l'Amérique ne nous éloigne de la mère patrie. L'intérêt de l'Espagne est le nôtre ; notre prospérité servirait la prospérité espagnole; le développement de notre commerce l'enrichirait; le désir de l'émancipation ne pourrait éclore que du sein d'une oppression trop prolongée.

Vous savez que la race indienne n'existe plus parmi nous : nous sommes tous Espagnols. Aucune des conditions du Mexique et du Pérou, aucun des motifs qui les ont précipités vers une indépendance dont ces républiques nouvelles profitent si peu, ne se retrouve parmi nous. Accoutumés à considérer le titre d'Espagnol comme un honneur, l'événement qui nous détacherait de l'arbre généalogique nous apporterait une déchéance, et non un bonheur. D'ailleurs le résultat de l'émancipation du continent méridional est assez triste et assez sanglant pour ne nous donner

aucun désir de l'imiter. Ce malheureux spectacle ne peut que fortifier parmi nous le sentiment aristocratique, déjà très-énergique; et, pour ceux qui connaissent ce pays, c'est quelque chose d'insensé que de lui supposer la plus légère sympathie démocratique.

Ainsi vous me demanderez, après tout, quels sont les pouvoirs représentatifs dans l'île de Cuba, quelle est la balance de ces pouvoirs, comment ils s'équilibrent. Je vous répondrai en peu de mots : — Nous avons un roi : — c'est le capitaine général ; — il a pour conseil de ministres : — le capitaine général, — lequel se sert à lui-même de chef de la justice, de ministre de la marine et de préfet de police. Il constitue aussi sa chambre haute et sa chambre basse ; tel est notre gouvernement représentatif ; il n'est pas compliqué, comme vous voyez.

Le capitaine général, de plus, représente la guerre ; son sceptre, c'est l'épée, dont il fait tour à tour une plume de légiste, une *vara* de magistrat, un fouet de maître d'esclaves et une férule de précepteur ; il juge tout, il est maître de tout. L'esclavage des blancs est le premier élément politique de cette île, à laquelle on reproche l'esclavage des noirs.

L'homme le plus habile ne suffirait pas à bien remplir la charge de capitaine général ; l'homme le plus vertueux y conserverait difficilement son

intègre justice. Tous les détails de la vie privée lui appartiennent; tout l'ensemble de la vie publique dépend de lui; il exile qui lui déplaît, comme il révoque un jugement, à son gré, car il est la justice même.

La charge de capitaine général n'est conférée que pour cinq ans, mais on peut la proroger. Comme vous voyez, le premier principe de la politique espagnole relativement à l'île de Cuba, — politique surannée et dangereuse, — est de remplacer la proximité par la toute-puissance, et d'écarter les dangers que pourrait faire naître l'éloignement du pouvoir central, en déléguant l'autorité éphémère à un dictateur militaire. Ce principe fatal est écrit dans l'ordre royal du 28 mai 1825, adressé au capitaine général. — « S. M., — ainsi s'exprime ce document curieux et qui a du moins le mérite de la franchise, — autorise pleinement V. E. à se regarder comme investi de tous les pouvoirs conférés par la loi aux gouverneurs de villes en état de siége : en conséquence, Sa Majesté donne à Votre Excellence le pouvoir le plus ample et le plus illimité, pour bannir de l'île les personnes employées ou non employées, quelles que soient leurs professions, leur rang ou leur naissance, pourvu qu'il les juge dangereuses à la sécurité de l'île, ou que leur conduite publique ou privée lui inspire des soupçons, les remplaçant entièrement par des serviteurs

fidèles envers Sa Majesté et des personnes qui inspirent toute confiance à Votre Excellence.

« Votre Excellence a également le droit de suspendre l'exécution de tous les ordres ou arrêtés relatifs aux diverses branches d'administration. Votre Excellence fera en tout ce qu'elle jugera convenable au service royal. »

Cet ordre de Ferdinand VII n'a jamais été révoqué, et nous vivons encore sous cette loi violente, aggravée encore depuis par des dispositions nouvelles qui en augmentent l'arbitraire et l'étendue. Enfin, l'état normal de l'île est, à proprement parler, un état de siége. — Mais pourquoi cette terreur? Que pourrions-nous opposer à la métropole, en cas de dissidence et de conflit? Elle est maîtresse de toute la force armée, et a pour auxiliaire la terreur qu'inspirent plus de 800,000 esclaves.

D'une part, les républiques méridionales ne nous présentent aucun espoir de protection efficace; d'une autre, la fierté chevaleresque du sang, nos habitudes de politesse aristocratique, le catholicisme invétéré de la population, nous éloignent instinctivement des républiques du Nord. Tous nos penchants espagnols répugnent à cette fusion. Mais il ne faut jamais placer les intérêts des hommes en opposition avec leurs devoirs ni même avec leurs goûts : il s'opère alors des transactions inattendues et qui surprennent le monde.

Si notre répugnance pour les mœurs américaines du Nord était une fois vaincue, et si la douleur trop vive de l'oppression détachait jamais l'île de la mère patrie, je ne doute pas qu'il n'y eût là un grave danger, et que les États-Unis eux-mêmes ne le favorisassent de tout leur pouvoir. Vous jugez que la fédération démocratique avec les États du Nord offre une grande facilité d'association, sans exiger aucun changement de mœurs et d'habitudes. Pourquoi placer l'île sur cette pente déplorable? Pourquoi ne pas la retenir sans effort et sans peine, par la prévoyance et la bienveillance, dans le cercle de sa nationalité, dont elle serait désolée de sortir?

Aucune autorité politique, aucun emploi public, ne sont accordés aux Havanais; les charges, les places et les honneurs sont tous réservés aux Espagnols envoyés de la métropole. Cette méfiance ou ce dédain blesse profondément les créoles, dont les cœurs et les bourses ont toujours été ouverts à la métropole, et qui en échange se trouvent assimilés aux habitants d'une ville en état de siége. C'est méconnaître tous les éléments de la situation; c'est changer violemment un état de choses qui ne demande qu'à s'améliorer; c'est attirer sur sa tête les calamités que l'on redoute. L'Espagne, en ses jours de danger, nous a promis cependant, et d'une manière solennelle, des institutions bienfaisantes.

Lorsque l'Espagne, soulevée contre Napoléon, réunit toutes ses forces pour repousser une agression injuste, des députés représentant les possessions américaines de l'Espagne vinrent s'asseoir dans l'assemblée des cortès convoquées à Cadix. Parmi eux se trouvèrent quelques hommes de talent. Le comte de Montalvo, un des Havanais les plus distingués, M. de Saco, connu par plusieurs ouvrages d'un haut mérite. Il leur arriva ce qui arrive aux Irlandais qui entourent O'Connell au parlement d'Angleterre. Formant un groupe compacte au milieu d'une assemblée divisée, ils purent quelque temps décider la plupart des questions, en portant à droite ou à gauche le poids de leurs votes. D'accord avec le parti libéral, qui d'ailleurs avait toutes leurs sympathies, les députés américains firent voter, le 15 octobre 1810, l'égalité complète des droits entre les Espagnols des deux mondes, mesure juste, favorable aux intérêts de la colonie et de la métropole, et qui fut sanctionnée par la constitution de 1812. L'île de Cuba fut représentée jusqu'en 1814 aux diverses assemblées des cortès.

Effacée par la rentrée de Ferdinand VII, restituée en 1820, la constitution rendit aux députés de Cuba leur existence et leur position, que, sans provocation aucune, détruisit en 1823, avec la constitution elle-même, la révolution nouvelle. — Quoi ! ce qui était juste hier serait injuste demain !

Tristes leçons données aux peuples? En faisant vaciller si souvent les lois et les institutions, seul flambeau terrestre des nations et des races, ce mouvement qui les agite et les inquiète finit par détruire leur vie morale.

Il faut pardonner beaucoup à l'Espagne, qui subit encore cette oscillation douloureuse à laquelle aucun groupe social ne résisterait. Ses malheurs sont l'excuse de l'abandon involontaire dans lequel les guides de ses destinées compromises ont laissé languir une colonie si importante.

Cuba suivait de loin les tristes alternatives de la constitution espagnole.

A la mort de Ferdinand, on vit paraître le statut royal, *estatuto real,* et s'assembler les états, *estamientos*, qui rendirent à Cuba le droit de représentation. En 1836, la révolution de la *Granja* effaça de nouveau la constitution de 1812, et avec elle le droit de représentation pour la Havane.

Déjà les députés de Cuba s'étaient mis en marche, et quelques-uns d'entre eux étaient arrivés à Madrid, lorsque leur mandat fut brisé tout à coup par une révolution faite au nom de la liberté. Le 16 janvier 1837, les cortès, réunies en séance secrète, résolurent de ne point admettre dans leur sein les députés des colonies, et de les gouverner désormais par des lois spéciales. Cela fut encore décidé sans provocation de notre part, après que

nous avions accepté la constitution, qui fait de l'île de Cuba partie intégrante de la nation espagnole, et quoique l'égalité des droits fût admise depuis longtemps comme loi fondamentale entre les colonies et la métropole, et, enfin, en dépit de la lettre missive qui autorisait les élections de la Havane et invitait les députés à se rendre à Madrid.

Il fallut donc que notre île se considérât désormais, non comme sœur, mais comme sujette; non comme égale, mais comme soumise. Une commission de seize membres, nommée pour examiner la question, confirma la résolution prise en séance secrète, et le gouvernement y donna les mains. L'énergique protestation des représentants coloniaux vint se briser contre tant de volontés hostiles. Ainsi, la colonie, blessée dans son intérêt, dans son droit, dans ses sympathies, dans son légitime orgueil, resta privée de tout moyen de défense ou de réclamation contre l'ancienne machine d'oppression militaire qui pèse encore sur elle. L'Espagne constitutionnelle aime et désire la liberté; qu'elle se rappelle donc le mot sublime de Mirabeau, ce mot qui a retenti au milieu des premiers succès de la révolution française : *Vous voulez être libres, et vous ne savez pas être justes!* Le moment est venu où l'Espagne doit rendre à notre colonie sa représentation nationale et ses droits enlevés. Ce sera un acte d'équité nécessaire,

une garantie pour son pouvoir, un gage d'alliance indissoluble avec sa colonie. Elle comprendra que le pouvoir féodal d'un dictateur militaire ne vaut pas pour elle un pouvoir légal, raisonnable, équitable, et qui serait mille fois plus ferme et plus durable s'il était confié à un gouverneur général entouré d'un conseil colonial qui ne lui enlèverait aucun de ses priviléges nécessaires. Que l'on permette donc aux métamorphoses de l'humanité de s'accomplir avec une pacifique liberté, et qu'on ne s'obstine plus à soutenir des formes sans vie, au lieu de laisser la vie se développer et changer la forme. La résistance insensée aux progrès naturels des choses humaines amène toujours des catastrophes. Renonçons enfin à cette souveraineté patriarcale et plus que despotique, établie chez nous par la conquête, et passons, il en est temps, à un gouvernement d'accord avec les intérêts de la métropole et les nôtres : rien de plus simple, rien de plus facile. Il ne s'agit pas de démocratie, d'émancipation, d'indépendance; il n'est pas question de supprimer les droits de la métropole, de soulever des chicanes stériles, de diminuer le nombre des troupes. Il suffirait d'un conseil colonial, élu par les habitants mêmes de Cuba, assez nombreux pour que l'assemblée ne dégénérât pas en monopole exclusif, et assez souvent renouvelé pour qu'il n'assumât pas une dictature permanente.

Le gouverneur général, président naturel de cette législature, conserverait un pouvoir imposant; il resterait maître des forces de terre et de mer et chef de toute l'administration.

Soumises à ce régime, les colonies françaises, avant la révolution, étaient parvenues à une telle prospérité, qu'il a fallu, pour la compromettre, l'épouvantable contre-coup de 1790.

Le progrès des colonies anglaises, longtemps gouvernées d'après les mêmes principes, n'a pas été moins constant, et elles ne succombent pas même aujourd'hui, malgré les efforts combinés de toute la philanthropie européenne.

C'est un honneur pour les hommes investis d'un pouvoir si vaste et si terrible, d'avoir pensé à améliorer le sort de la colonie qui leur était confiée. On compte, je dois le dire, un petit nombre de ces hommes respectables; et ceux mêmes qui n'ont pas profité de leur force pour faire le bien, ont donné plus de preuves d'incurie et d'intérêt personnel que de violence et de cruauté. Parmi les noms de ceux qui ont mérité l'affection et la reconnaissance des Havanais, j'en citerai plusieurs. Don Louis de Las Casas, l'homonyme du saint protecteur des Indiens, s'est vivement intéressé à la prospérité du pays. Vers la fin du dix-huitième siècle, ce disciple des Turgot et des Franklin établit à la Havane une société économique, au sein de laquelle il convoqua tous les hommes distin-

gués du pays, et qui fut le premier germe de nos progrès actuels. Il fut fondateur de la bibliothèque publique, de notre premier ouvrage périodique, rédigé gratuitement par les membres de la société économique, de l'hospice et de la maison de bienfaisance pour les enfants orphelins pauvres. La Havane doit à ce capitaine général une foule d'institutions philanthropiques, dont il est vrai que mes concitoyens se sont empressés de faire les fonds. Sans préjugés et sans haine contre les Havanais, entouré de la confiance et de l'amitié publiques, la gratitude universelle l'a suivi dans le tombeau. Notre prospérité date de son gouvernement.

Personne ne connaissait mieux le caractère créole que le général Vivès : mollesse, facilité, tolérance, tels furent les caractères de son administration toute paternelle, du reste pauvre et imprévoyante quant aux destinées et aux progrès de Cuba. Mais s'il n'introduisit aucune réforme parmi nous, il ne fit de mal à personne ; et, pendant les dix années de sa gestion, Cuba offrit un asile, même aux exilés politiques forcés de fuir le sol embrasé de l'Espagne.

A ce gouvernement paisible, qui se faisait trop peu sentir, succéda la gestion également honnête par l'intention, mais dangereuse par le fait, de Ricaforte, neveu de l'archevêque de Leon. Sans prévention contre les créoles, mais faible et entouré de gens avides, il suivit et creusa la route

indolente et passive de Vivès. Sous son administration, les désordres se multiplièrent à tel point qu'il fallut nommer à sa place un gouverneur d'une trempe de caractère plus ferme.

Le successeur de ces deux chefs indolents fut le célèbre général Tacon, dont le nom fait frémir de colère la plupart des habitants de la Havane; c'est pour eux le symbole de la tyrannie. Cependant il a trouvé des défenseurs, la plupart Espagnols, qui font valoir les perfectionnements matériels que la colonie a dus à la persévérance de sa volonté, et qui, partant de là, vont jusqu'à l'élever à l'héroïsme. Ses ennemis, presque tous membres de la noblesse havanaise et victimes de sa rigueur, s'écrient avec amertume contre ses arrestations imméritées, ses bannissements despotiques, la brutalité de ses formes et de ses actes.

Il faut cependant chercher à concilier ces deux opinions par une juste impartialité.

Les circonstances où se trouvaient l'île de Cuba et l'Espagne étaient critiques. Le général Tacon, habitué au métier des armes, homme de guerre plutôt qu'administrateur, contemporain, par le caractère et les idées, des premiers conquérants de l'Amérique plutôt que fils de la civilisation actuelle, ne manquait pas d'activité, de sagacité, de droiture. Une forêt d'abus l'accueillit à son arrivée; il y porta la hache, sans ménager les personnes et sans égard pour les intérêts. Espagnol, il

n'eut point pour les Havanais la sympathie que méritent leurs mœurs douces et aimables. Sans pitié pour le faible, sans considération pour les familles, foulant aux pieds les préjugés et les bienséances, il acheta des améliorations utiles au prix de la haine universelle. « Je ne suis pas venu ici, disait-il tout haut, pour faire le bonheur de l'île, mais pour servir l'Espagne. » De là une irréconciliable hostilité entre Tacon et notre aristocratie; de là la dureté imperturbable avec laquelle il traita les colons les plus respectables. Les âmes, envenimées par ces procédés, furent insensibles à ses bienfaits.

Grâce à l'incurie des gouverneurs précédents, la Havane était devenue un repaire de brigands; plus de police, plus de sécurité, non-seulement dans les villages et les campagnes, mais dans la capitale elle-même. Dans les rues les plus fréquentées, le vol et l'assassinat marchaient tête haute. Les commis des banquiers ne pouvaient aller en recette qu'escortés de soldats au milieu du jour; on entendait, à midi, le cri funèbre *ataja!* arrête! retentir dans les places publiques. Le vol, la vengeance, ne profitaient pas seulement de cet état de choses; le meurtre était souvent l'effet d'une ivresse du sang. Le jour tombé, tous les habitants se barricadaient dans leurs maisons.

Sous le soleil des tropiques, deux passions, celle du jeu et celle de la vengeance, menaçaient,

par leur impunité, la société elle-même. On voyait des criminels et des condamnés se promener librement, grâce aux immunités, et continuer ouvertement leur vie coupable. Les fonctionnaires gardaient dans leurs poches l'argent destiné à l'entretien des prisons; sans éclairage et sans police, les rues n'étaient pas même pavées; enfin, la désorganisation sociale était partout.

A la voix du dictateur, tout changea. Le général Tacon arracha à la municipalité les fonds dont elle ne faisait aucun usage, pava les rues, les éclaira par des lampes à réverbères, construisit des marchés et des promenades, créa un champ de manœuvres, éleva une prison, et arrêta les dilapidations particulières que l'habitude avait transformées en loi. Une fois les rues pavées et éclairées, des gardes de nuit et des patrouilles exercèrent une surveillance impitoyable. Les maisons de jeu, fréquentées par les fils des meilleures familles, furent fermées, les loteries quotidiennes anéanties. Mais la main redoutable qui détruisait tous ces abus pesait si durement sur le pays, qu'elle semblait vengeresse plutôt que réformatrice. Tacon était un bienfaiteur brutal, qui trouvait des ingrats parce qu'il était barbare. Tout soupçon de résistance à ses vues était puni de la manière la plus cruelle. La terreur l'environna bientôt, et un groupe d'Espagnols, la plupart sans considération et sans fortune, devint l'instrument de sa dicta-

ture. Chaque jour, l'abîme qui le séparait des intérêts et des affections du pays se creusait, et l'isolait davantage. On affirme qu'une inquisition odieuse était organisée, et que des délations calomnieuses en étaient le résultat; que le secret des lettres avait été violé de sa propre main; on citait des faits de rapacité et de péculat qu'on aurait peut-être pardonnés à d'autres, mais qui n'ont jamais été prouvés. On s'élevait contre un système d'espionnage qui suivait les citoyens de la Havane jusqu'à Barcelone et à Cadix.

La clameur générale s'élevait contre lui avec une violence qui augmentait encore l'obstination de sa tyrannie. Ni l'influence du climat ni les habitudes créoles ne purent dompter son caractère intraitable; ses qualités mêmes étaient en désaccord avec tous les traits du caractère national. Il ne pardonnait pas, ne cédait jamais, et ne savait ni s'arrêter ni fléchir. Lorsque la municipalité — *cabildo* — essaya de lui opposer cette force d'inertie, la plus puissante de toutes, aussitôt le maniement des fonds dont elle disposait lui fut enlevé. « Puisque les fonds pour le pavage, lui dit Tacon, vous servent à ne point paver, et que ceux pour l'éclairage vous servent à ne pas éclairer, je saurai mieux faire. » Et la capitale s'éclaira, et les rues devinrent praticables. Tacon semblait jouir à la fois de son infatigable activité et de la colère de ses ennemis; il répétait en riant à ses familiers : « Qui

se fait obéir n'a jamais tort. — *En joue, feu !* c'est le mot d'ordre de ma politique. »

C'était jouer le rôle de Pizarre deux siècles trop tard ; c'était d'ailleurs séparer impolitiquement la nationalité havanaise de la nationalité espagnole.

Le commerce, les classes moyennes, les employés espagnols, se groupèrent autour de ce chef qui était en horreur à la propriété foncière et agricole de la haute aristocratie. Il restait calme dans cette situation, et lorsqu'on lui faisait quelques représentations sur sa conduite : « Je ne gouvernerai pas autrement, disait-il ; si l'on n'est pas de mon avis, qu'on me rappelle. »

La terreur qu'il inspirait était telle, qu'il ne se trouva pas d'avocat qui voulût se charger d'attaquer devant les tribunaux un officier public espagnol accusé de malversation.

Comme Louis XI, Tacon fut utile et haï.

C'était dans la confiance des Havanais, et non dans une volonté despotique, que le général Tacon aurait dû chercher le levier de sa politique. Rien de plus étranger à nos caractères que la persécution et la dureté. Il y a chez nous tant de pitié pour le malheur, une tendresse d'âme si facile à émouvoir, que nous prenons toujours le parti du faible et du condamné. Ces qualités généreuses et charmantes s'insurgèrent à la fois contre le gouvernement de Tacon : ceux qui aimaient la liberté, et ceux qui

vivaient dans la dissipation, partisans de l'aristocratie, joueurs prodigues, esprits philosophiques et indépendants, membres des municipalités et du barreau, tous s'irritaient contre le dictateur.

Il finit par s'isoler totalement de la population supérieure de la Havane, qui le regardait comme un bourreau, et ne s'appuya plus que sur la portion commerçante, presque toute espagnole, de la population.

Après l'insurrection de *la Granja,* le général Lorenzo proclama la constitution dans l'île, et toute la partie orientale se souleva. De nombreux exils, prononcés par le général Tacon, sans forme de procès, étouffèrent la révolte, ou plutôt la prévinrent sans coûter une goutte de sang. Dans cette circonstance, sa prudence ne fut pas appréciée, et on cria contre l'arbitraire de ses arrestations. Le général Tacon fut enfin rappelé et remplacé par le général Espeleta, homme probe et conciliant, mais qui ne resta que par intérim. Tacon fut escorté à son départ par un concert discordant de malédictions et de bénédictions, d'invectives et d'éloges, qui ont laissé à l'historien la tâche la plus pénible. Le commerce de la Havane demandait une statue pour son protecteur ; les membres des familles qu'il avait privées d'un père ou d'un frère réclamaient sa mise en accusation. — Tout ce tumulte venait tourbillonner sur la tête blanchie d'un homme de soixante-cinq ans, petit, d'un tem-

pérament faible, qui se contentait de répondre à ses ennemis par un exposé très-simple de son gouvernement, et qui alla mourir en Europe, sans se préoccuper le moins du monde des inimitiés qu'il laissait vivantes sous le tropique.

Toutes les réformes utiles de Tacon furent puissamment secondées par l'intendant général des finances de l'île, don Claudio Pinillos, comte de Villanueva, homme habile, intègre et actif, dont la capacité financière est venue souvent au secours de la métropole. En moins de trois ans, le produit des rentes doubla, et les impôts baissèrent sur quelques points. Cuba, qui, avant 1808, recevait du Mexique près de deux millions de piastres pour fournir à ses dépenses d'utilité publique, n'eut plus recours qu'à ses propres ressources, et l'on vit s'élever un aqueduc de deux lieues de long, des casernes, des douanes, un quai. Les rues de la Havane, autrefois infectes, furent arrosées par des eaux jaillissantes. Un chemin de fer de trente-six lieues de parcours relia la ville au riche district de Guines, et toute la gestion du comte de Villanueva laissa dans les esprits des traces d'autant plus favorables que, Havanais lui-même, plein d'urbanité et de douceur dans ses relations personnelles, il ne corrompit par aucune violence et aucune maladresse le souvenir de ses bienfaits envers l'île. Tant que le comte de Villanueva et le général Tacon purent s'entendre, cette harmonie

prévint la scission des intérêts espagnols et havanais, et le soulèvement des esprits. Plus tard, quand les choses furent plus envenimées, l'intendant se détacha de Tacon, et continua son administration bienfaisante, sans prendre part à la guerre qui se livrait autour de lui.

Au nom de cet excellent intendant il est juste de joindre celui de don Francisco Ramirez, né dans les Asturies, et qui, venu fort jeune en Amérique, apprit à estimer les Havanais, qui n'oublieront pas ses services. Il donna la première impulsion à notre éducation primaire, fonda plusieurs chaires et plusieurs écoles, lutta contre le commerce de Cadix en faveur de la liberté de nos ports, favorisa la colonisation blanche, et créa le village de Nuevitas, au nord de Puerto-Principe.

Citons encore avec éloge le prince d'Anglona, gouverneur général; son administration, qui a succédé à celle d'Espeleta, s'est distinguée par plusieurs actes d'utilité publique et d'embellissement local, mais surtout par la courageuse fermeté de sa conduite envers les autorités britanniques. C'est lui qui a rétabli et réparé l'ancienne promenade qui porte aujourd'hui le nom de promenade d'Anglona; la bonne compagnie s'y porte maintenant de préférence à celle de Tacon, que l'animosité publique semble poursuivre dans ses œuvres mêmes.

Il faut le dire, la situation d'un capitaine général

devient chaque jour plus difficile. Placé entre les efforts de l'Angleterre, l'influence des États-Unis, et le besoin de progrès qui se fait sentir dans les classes supérieures, il a besoin de s'appuyer sur les Havanais pour se maintenir avec utilité et avec honneur. Il faut qu'il se rapproche de lui et fasse participer à l'administration ceux qui possèdent dans l'île un intérêt agricole et territorial. La moisson que le trésor d'Espagne recueille parmi nous en deviendra plus abondante. Toutes les fois qu'on a laissé un Havanais prendre part aux affaires, le commerce a prospéré, l'industrie a fleuri, les caisses de l'État se sont remplies. La voix d'Arango a été écoutée, elle a valu à l'Espagne quelques millions.

LETTRE XXV.

Les femmes havanaises. — Caractère de leur organisation physique. — Luxe poétique de la nature. — Point de corset. La *butaca*. — La *volante*. — Passion pour la danse. — L'orchestre. — La musique du pays. — Caractère du rhythme. — Le Strauss havanais. — Son costume. — Les pauvresses. — Maisons à jour. — *Adios, hasta cada momento*. — « Cette maison est à vous. » — Pudeur et nudité. — Choix pour les mariages. — Les femmes des pays à esclaves. — La petite négresse. — Beauté des enfants. — Luxe des Havanaises. — La jeune mère. — *Pepyo*. — La grand'mère.

A GEORGE SAND.

Cuba, 1er juillet.

A qui, plutôt qu'à vous, adresserai-je mes observations sur les femmes de mon pays, sur leur manière de vivre et de sentir, à vous qui comprenez si bien mon sexe et dont la plume éloquente a si souvent intéressé les âmes généreuses aux souffrances des femmes dans les sociétés civilisées ? Ne

vous attendez pas à des récits ardents et pathétiques, colorés par les feux des tropiques, à de tragiques histoires, dont l'intérêt repose sur la jalousie furibonde et le poignard ensanglanté. La Havanaise chaste, quoique d'une âme et d'une nature ardentes, ignore les raffinements romanesques de cette vie de cœur, ces tourments et ces voluptés imaginaires, fruits éclos en serre chaude, qui n'ont ni parfum ni saveur, passions souvent factices, plantes parasites qui dessèchent la jeune séve dans sa première verdeur.

La Havanaise est en général de taille moyenne et mince; mais, quelque grêles qu'elles soient, ses formes sont toujours vivement accusées. Elle a les extrémités petites et délicates comme celles d'un enfant. Ses pieds, menus et potelés, sont habituellement chaussés, ou, pour mieux dire, enveloppés de satin blanc, car ses souliers ont à peine des semelles, et n'ont jamais pressé le pavé des rues. Le pied d'une Havanaise n'est pas un pied, mais un luxe poétique de la nature. Son cou, finement attaché, fait pivoter mollement sa tête douce et voluptueuse. Sa taille n'a jamais été comprimée dans un corset, et quoique naturellement mince, elle reste en rapport avec les autres formes de son corps, sans demander la beauté à une disproportion exagérée que l'art et la nature repoussent à la fois. La liberté dont elle jouit dès l'enfance, la douce et constante chaleur de l'atmosphère, con-

servent à ses membres toute leur fraîcheur et leur souplesse primitives, et donnent quelque chose de doux, de velouté et de tendre à sa peau, souvent d'une blancheur pâle, mais sous laquelle on entrevoit un reflet chaud et doré, comme si le soleil l'eût pénétrée de ses rayons. Ses mouvements, empreints d'une certaine langueur voluptueuse, sa démarche lente et paresseuse, sa parole douce et cadencée, contrastent parfois avec la vivacité de sa physionomie et avec les jets de feu qui s'échappent de ses yeux noirs, longs, et dont le regard n'a point son pareil. Elle ne voit jamais le soleil que lorsqu'elle voyage. Elle ne sort qu'à la nuit tombante, et jamais à pied. Outre l'inconvénient de la chaleur, la fierté aristocratique lui défend de se mêler au monde des rues. Laborieuse, dès le matin on la voit occupée à travailler de ses propres mains les hardes destinées à ses nègres ou la layette de son enfant, mais lorsque l'ardeur du soleil pèse sur l'atmosphère, toute occupation lui devient impossible. Elle marche à peine et passe au bain ou à manger des fruits une partie de la journée; le reste, à se bercer sur la *butaca*. Vers la brune, la gracieuse sylphide, habillée de blanc, la tête ornée de fleurs naturelles, se met en mouvement, monte en *volante* [1], va chez les marchands, ne descend jamais, se fait appor-

[1] Voiture découverte du pays.

ter tour à tour le magasin entier sur son marchepied, puis va prendre le frais. S'agit-il de se mettre en route, d'aller à la campagne : elle passe tranquillement de la *butaca* à la *volante*, affronte le plus ardent soleil, en robe blanche, tête nue et sans ombrelle. On dirait un héros sur la brèche affrontant le canon.

Par un contraste facile à expliquer, les Havanaises aiment la danse avec fureur ; elles passent des nuits entières sur pied, agitées, tournoyantes, folles et ruisselantes, jusqu'à ce qu'elles tombent anéanties.

La contredanse havanaise se danse avec le corps plutôt qu'avec les pieds : c'est un mélange de valse, d'un certain pas glissé et de balancements, qui présente un caractère de mollesse et de volupté indéfinissable, et se prolonge jusqu'au moment où la fatigue des danseurs vient au secours de l'orchestre. Ces musiciens sont parfaitement plaisants par la recherche de leur costume. La musique de la contredanse havanaise, comme le pas de la danse lui-même, reproduit complétement le caractère créole, mêlé en tout de langueur et d'élan. La phrase de la cantilène, toujours syncopée, fait régulièrement un temps d'arrêt avant d'accomplir le rhythme, puis reprend d'un bond comme si, attardée à la mesure, elle s'empressait de la compléter. Ces airs havanais sont pour la plupart en mode mineur, comme presque toutes

les mélodies primitives ; et les inspirations des compositeurs, étant l'œuvre de l'instinct plutôt que de l'art, se nuancent d'harmonies étranges et naïves dont le charme est à la fois mélancolique et délirant. C'est toujours le maître d'orchestre, l'élégant nègre *Placido*, le *Strauss* havanais, qui invente les airs de danse. Rien de plus original que ses compositions, si ce n'est son costume, exactement calqué sur celui de 1798 en France. Il porte un habit en queue de morue, des culottes jaunes attachées aux genoux par des rubans qui tombent jusqu'à la moitié de la jambe. Il est chaussé de bas de soie chinés, de souliers en peau de daim avec une rosette couleur pensée, et, pour compléter le costume, il porte un jabot et des manchettes en dentelle.

La femme de haute classe, ici, comprend les avantages de sa position et en a les habitudes, mais elle est simple et d'un caractère doux : elle ne cherche à convaincre personne de son importance par la roideur, l'impertinence, le dédain. Il y a quelque chose d'adorable dans cette câlinerie souple, dans cette pudeur de la grandeur qu'elles emploient envers leurs inférieurs; et souvent j'admire la bonté angélique de ma tante, lorsqu'elle voit arriver dans son intérieur, dans la partie la plus intime de sa maison, près de son lit, de pauvres femmes qui entrent partout ici sans se faire annoncer, et qui, avant de lui demander l'au-

mône, commencent par s'asseoir sans qu'on les y invite ; là, elles restent autant que bon leur semble, sans que rien leur fasse sentir qu'elles importunent.

Une des habitudes auxquelles il est difficile aux Européens de se faire ici, c'est de voir pénétrer partout les gens du dehors. Toutes les portes sont ouvertes, y compris celle de la rue, qui n'est jamais refusée à personne. Vous avez autour de vous cent nègres pour vous servir, et pas un ne vous garantira des fâcheux. Les femmes reçoivent à toute heure : cette coutume de vivre à jour, commandée impérieusement par le climat, peut d'abord paraître fatigante pour l'habitant du Nord, accoutumé à jouir à son gré de l'isolement et de la méditation ; mais d'autres avantages peuvent le dédommager amplement. Si l'on reçoit à toute heure, on se gêne peu avec les visiteurs : l'habitude vous en fait des amis, et l'affection remplace l'empesé de la politesse. Les personnes que vous adoptez deviennent membres de la famille et partagent vos peines et vos plaisirs. Quant aux importuns, on ne s'en inquiète guère ; les hommes partent, les femmes continuent à manger des fruits et à se bercer ; et, si elles sont parfois trop entourées, du moins elles ne sont jamais délaissées. Vos femmes, en France, sont plus maîtresses de leur temps et règlent à leur gré leurs rapports sociaux ; elles ont des jours, des heures marqués pour recevoir, et

s'arrangent pour ne pas être importunées, mais ce soin de leur personnalité leur est payé en égoïsme. La stricte politesse remplie, elles voient s'éloigner les visiteurs, souvent pendant des mois, parfois des années, si elles ne rappellent la foule par des fêtes et des plaisirs. Avouons que, quels que soient les inconvénients de la cordialité créole, il est doux, pour les femmes surtout, qui par instinct éprouvent le besoin de s'appuyer sur l'affection, de s'entendre dire par un ami : « *Adios, hasta cada momento*[1] *!* » A leur tour, elles sont adorables dans leurs manières et dans leur hospitalité envers les étrangers. A la première visite, elles vous adoptent comme l'ami de la maison ; et quand une d'elles vous dit : *Esta casa es suya,* » ce n'est pas une vaine formalité, mais une offre sincère du cœur ; vous pouvez être sûr de trouver tous les jours, chez elle, votre couvert à table, et à la campagne votre lit.

Rien n'égale la grâce naïve, la parole caressante de nos femmes et l'harmonie qui existe entre la tendre musique de leur voix, le tour original de leurs phrases et leurs gestes attrayants. Pourtant, rien d'immodeste dans leur laisser aller, rien d'inconvenant dans leur gaieté.

L'intimité de la vie de famille pourrait offrir des inconvénients graves, si l'habitude n'en éloi-

[1] « Adieu, jusqu'à chaque moment. »

gnait le danger. Cette familiarité, cette nudité même, n'ont d'égale que leur innocence. La publicité constante de la vie privée, l'aspect continuel des nègres dans l'état complet de nature jusqu'à l'âge de huit ans, détruisent chez nos jeunes filles une seule pudeur, celle de la vue, et ne portent aucune atteinte à la pureté de la pensée, à l'honnêteté du cœur qu'elles conservent toujours. Leur imagination n'ayant jamais été flétrie par des lectures dépravées, par de mauvaises maximes, ne s'exalte point à faux et ne va pas d'avance à la recherche des secrets de la nature. Ainsi, cette naïveté primitive des mœurs havanaises, sans danger pour des tempéraments ardents et d'un développement précoce, serait une source de scandale et de désordre dans un pays d'Europe, pour certaines femmes du Nord, pâles, irritables et attardées qui, devançant l'amour par une culture forcée, perdent la virginité du cœur avant de connaître la passion.

Ici la jeune fille, encore enfant, épouse l'homme de son choix, pourvu toutefois qu'il soit son parent. Une famille s'allie rarement à une autre ; la haute noblesse, si avenante dans les rapports ordinaires de la vie, redoute beaucoup les mésalliances et même le mélange d'un sang étranger, fût-il aussi pur que le sien. Ces unions entre deux enfants de la même famille, élevés ensemble, sont presque toujours heureuses. L'amour mutuel, se

confondant avec l'affection tendre d'une camaraderie enfantine, semblable à l'amour fraternel qui lui survit, ne permet dans aucun cas ni l'oubli, ni les mauvais procédés. Malgré les dangers qu'éveillent, avec un sang brûlé par le soleil, le laisser aller de la vie intime et les habitudes sensuelles des femmes, elles sont pudiques par un profond instinct d'honnêteté naturelle. Leur éducation simple, leur piété ardente et exaltée, les portent à tout ce qui est bien, par amour plutôt que par crainte de Dieu.

Un fait m'a paru digne de remarque : c'est qu'à la Havane, comme dans tous les pays à esclaves, la femme est plus hautement placée qu'ailleurs. Reine d'un vasselage attentif, entourée de considération et d'amour, ayant beaucoup d'influence dans sa maison, elle est rarement accessible à une mauvaise pensée. Comme on n'a jamais consulté l'ambition, la vanité, la cupidité pour le choix d'un mari, l'homme qu'elle épouse se trouve toujours en rapport d'âge et de goûts avec elle. Elle l'aime, et n'arrive pas au lit conjugal, le cœur en révolte, l'imagination entraînée vers d'autres liens et d'autres désirs. Elle n'est pas condamnée à toujours feindre, le plus cruel des supplices. Sa vie est plus modeste, ses jouissances ont moins d'éclat que celles de la femme dans les pays où la civilisation est plus raffinée ; mais elle ne subit pas les tortures de la vanité humiliée, les angoisses mor-

telles d'un cœur fatigué par une recherche vaine, usé par des sentiments factices ou passagers, livré à la jalousie et à l'ennui. Elle ne s'est pas vue punie de l'amant par le mari, et du mari par l'amant. Jugée sévèrement par l'opinion et par elle-même, dégoûtée de tout, délaissée dans son intérieur, elle ne cherche pas à se dédommager de sa vie manquée en déversant sur la vie des autres les amertumes de son cœur. Enfin, elle n'a jamais eu la pensée infernale de chercher une émotion dans les douleurs d'une autre, en enlevant sans amour l'amant de son amie.

Aussitôt qu'une petite fille commence à bégayer, on lui fait cadeau d'une petite négresse qui devient sa compagne de jeux, puis sa femme de chambre, et qui, au bout de quelques années, obtient la liberté. La nourrice est une espèce de matrone qui devient libre, si elle est esclave, aussitôt qu'elle a fini d'allaiter; mais elle reste dans la maison, où elle est fort considérée. L'attachement de ces négresses pour leurs nourrissons est une sorte de culte, une adoration véritable. Absorbées dans ce sentiment unique, leurs propres enfants leur deviennent à peu près indifférents.

Rien de comparable à la beauté des enfants à la Havane. Ce sont des fleurs à la fois puissantes et exquises qui s'épanouissent à la chaleur de ce ciel éblouissant. Pas un ruban, pas un lien n'a jamais pressé leur chair délicate. Leur costume se

réduit à une légère chemise de linon qui ne leur va qu'au-dessus du genou, très-décolletée sur la poitrine, garnie de dentelles et sans manches, avec des nœuds de ruban sur leurs épaules; leur petite tête est nue ainsi que tout le reste du corps; puis on les jette sur une natte. Il faut voir alors ces petits membres en liberté s'arrondir, puis se roidir, cherchant sans entraves à développer leur force et leur vie; et cette peau élastique et vivace, raffermie par le contact de l'air, faire naître à chaque mouvement, à chaque essai, de petits plis, de ravissantes fossettes, des grâces adorables! Non, l'Albane n'a jamais rien imaginé de plus charmant.

Ce léger costume des enfants est pourtant fort coûteux. Chaque petite chemise est brodée en soie de couleur et ne sert qu'une fois. On pourrait la broder en laine, elle serait plus solide; mais c'est justement pour ce motif qu'on ne le fait pas. Le luxe des femmes est d'une grande recherche; — ce n'est pas un luxe d'apparât, mais de sensualité. C'est pour elle une manière d'être et de vivre, car leur costume est de la plus grande simplicité : le matin un peignoir ou robe ample en linon; le soir, elles sont aussi habillées de linon; mais elles portent des manches courtes, des corsages décolletés, et leur tête, coiffée en cheveux, est toujours ornée d'une simple fleur naturelle placée sans art et sans apprêt. Sous cette simplicité se

cachent des délicatesses rarès; leur linge est de la plus fine batiste garnie de dentelles; elles en changent plusieurs fois par jour. Les robes de linon, toujours brodées et garnies également de dentelles, ne se portent que dans leur première fraîcheur : aussitôt blanchies, elles passent aux négresses. Une Havanaise ne se sert que de bas de soie et ne les porte que neufs : en les ôtant, elle les jette. Ses petits souliers sont bientôt hors de mise et abandonnés, comme le reste, aux négresses, dont le costume ne manque pas d'originalité. C'est chose tout à fait divertissante de voir ces négresses traverser, chantant ou fumant, ces immenses salons éclairés en tous sens par les rayons du jour! Avec leurs robes de linon jetées sur une chemise qui ne va pas au-dessous du genou, le tout tombant sur la poitrine et les épaules, souvent au delà, avec leurs souliers de satin en pantoufles bordant leurs cous-de-pied et leurs jambes noires comme l'ébène, on les prendrait pour des chauves-souris aux ailes transparentes, voltigeant à la clarté du jour.

Une Havanaise ne porte jamais deux fois ses robes de bal, bien qu'elles soient du plus grand luxe et envoyées à grands frais de Paris; mais une jeune fille aimerait mieux n'aller jamais au bal, que de s'y présenter pour la seconde fois avec le même costume. — Au théâtre, les femmes sont toujours en grande toilette et portent souvent des

diamants, ainsi qu'au bal : elles en ont en grand nombre, toujours montés à Paris. Les draps de lit, comme tout le reste de leur linge, sont en batiste fort empesée; et ma surprise fut grande lorsqu'on me présenta pour la première fois un essuie-main de linon garni de dentelles et très-amidonné. Les lits sont en fer, sanglés et couverts en damas. Ma tante a eu l'attention de me régaler, en ma qualité d'Européenne, d'un petit matelas en damas bleu, de l'épaisseur d'un pain à cacheter. Les oreillers sont en étoffe pareille, couverts de linon, brodés d'entre-deux, puis d'une large dentelle au bord et fermés par des nœuds de rubans bleus ; les rideaux du lit, aussi en linon, relevés par des nœuds de rubans pareils ; les draps sont en batiste très-claire ; celui de dessus, seule couverture dont on fasse usage ici, est toujours garni de dentelles. — Je vous laisse à penser l'effet piteux que pouvaient faire, à côté de ce luxe merveilleux, mes chemises en simple toile de Hollande et mes pauvres bas de fil d'Écosse !... Mais ce qui fut un véritable scandale pour tous, ce sont de malheureux souliers en maroquin noir aperçus au fond de mes malles : — « Jésus Maria ! s'écria-t-« on, qu'est-ce que c'est ?... Ces souliers pour ton « pied ! pour ton pied de la Havane encore ! fi !!! » — J'en étais vraiment mortifiée ; car on ne comprenait pas que ma peau se fût endurcie en Europe au point de supporter le supplice de tels souliers.

Et pourtant, pensais-je avec amertume, à part moi, j'ai tant de peine à marcher comme les autres femmes en Europe !

L'extrême jeunesse des mères et le développement précoce de l'enfance nuisent extrêmement à la première éducation. L'enfant prend d'abord sa mère pour sa camarade, et la nonchalance créole prive celle-ci de l'énergie indispensable pour reprendre ses droits et sa gravité de mère. En face de la faiblesse maternelle, l'enfant devient volontaire et impérieux. Le mal est moins grave, quant à l'éducation des filles, dont le caractère doux, souple et tendre, s'exalte d'une vive tendresse pour leurs parents ; mais l'éducation première des garçons est souvent manquée. Vous en aurez une idée si vous assistez avec moi à une petite scène dont j'ai été témoin il y a deux jours, et qui peut servir de type à toutes les éducations havanaises.

C'était dans l'après-midi : j'étais établie avec quelques jeunes femmes dans le salon, en face du port, chacune assise, ou pour mieux dire couchée sur une ample *butaca* en maroquin. La journée était brûlante ; pourtant la brise agitait portes et fenêtres et se jouait avec les blanches et légères draperies de nos peignoirs. Un immense plateau de fruits, posé au milieu de nous, devenait la proie de notre soif ardente et désordonnée. Plus avide que les autres, je comptais savourer ces trésors dont j'avais été longtemps privée; — tout à coup

et au milieu de ma folle joie, pendant que je saluais tendrement chacune de ces anciennes et chères connaissances, et que je leur donnais des preuves non équivoques de mes souvenirs, je vis entrer un petit homme, que j'aurais pris pour un nain, sans ses beaux yeux au regard limpide et naïf, sans la peau de son visage fine comme le duvet d'une pêche. Il pouvait avoir un peu moins de douze ans. Il portait des bottes et un habit à la française, un jabot, un chapeau sur la tête et une badine à la main... Vous auriez dit le *chat botté !*

« *Mama,* dit-il en entrant, ma voiture est prête, « je vais dîner avec un de mes amis ; adieu, à ce « soir !

« — Mais, *Pepyo,* reprit sa mère, de sa voix « languissante et douce, *Pepyo,* quelle idée as-tu « de sortir par cette chaleur ?

« — Il ne fait pas chaud, mama.

« — Mais je ne veux pas que tu dînes dehors ; « tu as déjà passé la journée d'hier avec tes amis.

« — Je passerai encore celle-ci, mama.

« — Mais tu sais que tu dois aller au bal ce soir ; « il faudra que tu rentres pour faire ta toilette, « cela te fatiguera.

« — Cela ne me fatiguera pas, mama. »

Et à chaque réponse, il mangeait un fruit.

« — Enfin, *Pepyo,* je ne veux pas que tu sortes... entends-tu ?

« — Adieu, mama. »

Et faisant une pirouette, il disparut.

« — *Que muchacho!* » dit la mère d'un ton moitié tendre et moitié chagrin en le suivant des yeux.

Et il n'en fut plus question.

« — Dis-moi, *China,* dis-je à la mère, est-ce « ainsi que vous élevez vos enfants ici?

« — Et que faire?

« — Les faire obéir.

« — Et comment?

« — Avec de la volonté.

« — Et s'il ne veut pas faire ce qu'on lui dit?

« — On l'enferme.

« — *Y si le da la alferecia*[1]? »

Ces mères si faibles n'hésitent jamais lorsqu'il s'agit de se séparer de leurs enfants pour les faire élever en Europe; c'est avec un courage héroïque qu'elles les lancent au milieu des mers à la recherche des connaissances nouvelles et des enseignements utiles à la vie. C'est bien la nature des femmes...... pusillanimes dans les petites choses, sublimes dans les grandes.

Mais, pauvre mère, ne sais-tu pas que ta tendresse aveugle impose à ton enfant une tâche immense et que tu l'obliges à étouffer un jour les mauvais germes que ta faiblesse a développés en lui et qui souvent deviennent incorrigibles? que

[1] « Et si cela lui donne l'attaque de nerfs. »

ta coupable indulgence le rend impérieux, personnel, làche à la peine? que l'amour maternel véritable n'est pas dans la volonté qui plie, mais dans la force qui guide? que la tendresse filiale s'allie avec le respect, et que la bonté qui inspire la confiance n'est pas incompatible avec la fermeté inexorable qui impose ce qui est juste? qu'il n'y a rien de frivole et d'indifférent pour l'enfance? enfin que les premières impressions, comme les racines de l'arbre, développent et nourrissent de leur séve les branches et les feuilles?...

Chers compatriotes, pardonnez ces avis à la sympathie de votre sœur!

Néanmoins, et malgré les mauvais résultats que produit la faiblesse des jeunes mères, la tendresse filiale est ici plus exaltée que partout ailleurs. Cette bonté inépuisable du cœur maternel agit puissamment sur des natures ardentes, prédisposées à ne vivre que par les affections. Toutes les douceurs de cette existence indépendante, de cette minutieuse tendresse dont l'enfant est entouré, se confondent avec l'image de celle qui en est l'àme et la parent de toutes les joies du cœur, de toutes les émotions de la reconnaissance.

C'est une chose touchante de voir le respect dont les mères de famille sont ici entourées lorsqu'elles arrivent à un âge avancé! Souche puissante d'une postérité nombreuse, la grand'mère est le but de toutes les attentions, de la vénération de tous. Les

fêtes, les banquets de noces ont lieu chez elle ; on la voit présider la grande table, simplement vêtue, ses cheveux blancs, qu'elle n'a jamais cherché à cacher, relevés et nattés. Toutes les recherches, toutes les gâteries sont pour elle ou viennent d'elle. Et lorsque arrive le jour qui doit terminer cette vie patriarcale, elle s'éteint doucement, sans peine et sans remords, comme elle a vécu.

La femme du grand monde en Europe est souvent bien à plaindre lorsque l'âge lui enlève les charmes de la jeunesse ; car il est rare qu'elle sache vieillir. Il faut du bon sens, de la prévoyance, et peut-être toute la vie qui a précédé, pour qu'elle arrive préparée à cette époque solennelle. Mais que devient-elle lorsque tous ses moments n'ont été consacrés qu'aux agitations de la vanité et de la galanterie, et qu'après avoir donné sa vie entière aux plaisirs factices, elle se les voit enlever tour à tour par la jeunesse qui l'environne? Alors, elle jette les yeux autour d'elle et s'aperçoit pour la première fois, que n'ayant pas pris l'habitude de l'abnégation, ayant vécu pour elle-même et pour elle seule, personne ne se croit en devoir de se dévouer pour elle. Isolée et pleine d'amertume, elle cherche à se faire des amis dans la vie politique, dans la vie d'intrigue, et meurt comme elle a vécu, courant à la recherche du bonheur dans des agitations stériles et impuissantes.

LETTRE XXVI.

De l'agriculture à la Havane. — Topographie de l'île. — Les brises. — Puissance de la végétation. — L'agriculture dans l'enfance. — Première sucrerie dans l'île. — La Compagnie des Indes. — Monopole. — La contrebande. — Les Anglais s'emparent de la Havane. — Ils infectent l'île de nègres. — Essor de l'agriculture. — Les colons de Saint-Domingue à Cuba. — Culture du café. — Revenu exorbitant des sucreries. — La ferme de la Beauce. — Prodigalité. — On a tort de comparer l'agriculture européenne à l'agriculture havanaise. — Les engrais. — Danger qu'offre la destruction des forêts. — Richesse des forêts de Cuba. — Impossibilité de les exploiter, faute de routes. — Nécessité de planter des forêts artificielles. — Les chemins de fer seront là lorsque les plantations auront grandi. — Si la dévastation réglée continue, d'ici à cent cinquante ans il n'y aura pas une forêt dans l'île. — Variété d'arbres. — Revenu surprenant d'un bois soumis à des coupes réglées. — 12,000 piastres de capital donneront 9,750 piastres par an. — L'oranger perd ses fruits dans la poussière des routes. — Au bout de dix ans, une plantation de ce fruit, qui aura coûté 24,153 piastres, donnera 19,000 piastres de revenu. — Le miel. — Excellence de la cire de Cuba. — Le fil d'ananas. — Préparation facile de cette précieuse matière première. — Grandeur prodigieuse des légumes de Cuba. — La vie et la mort dans un fruit. — La banane. — Ses métamorphoses. — Le riz. — Point de machine en 1842. — Les caféteries. — Diminution de leur valeur. — Luxe désordonné. — Panique des propriétaires. — Il faut finir ce qu'on a commencé. — Vices de l'exploitation à perfectionner. — Les Arabes la font mieux. — Beauté des plantations de café. — Souvenir d'Europe. — Les sava-

nes. — Les dangers de la liberté pour les bestiaux. — La tournée du *savanero*. — La meute de *Gibaros*. — Ménage des animaux. — Inondations. — Pertes considérables qu'elles occasionnent. — Le maïs originaire de Cuba. — Dissidence des opinions à cet égard. — Preuves incontestables de son droit de cité. — Il était sacré pour les aborigènes. — La maloja. — Manière simple de la cultiver. — Exploitation onéreuse des sucreries. — Le cacao croît spontanément dans l'île. — Puissance de sa végétation inconnue jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. — Manière singulière de le semer. — Friandise des vaches et des perruches. — Exploitation riche et imparfaite. — Richesse inépuisable pour les nouveaux colons qui viendront habiter dans l'île. — Éventualité de la prospérité havanaise. — Pourquoi. — Imprévoyance de la prospérité facilement acquise. — Insouciance du cultivateur.

A M. GENTIEN DE DISSAY.

Cuba, 10 juillet.

Vous me demandez, mon cher Gentien, des détails statistiques, industriels et agricoles sur mon pays natal, ses produits, ses ressources. En vérité, voilà des sujets bien effrayants pour une femme ; toutefois, je vais tâcher de vous satisfaire de mon mieux.

Vous savez que notre île, située dans l'océan Atlantique entre les deux continents américains, se trouve, par sa position unique, l'entrepôt du commerce et de la navigation du nouveau monde

Bornée à l'ouest par le golfe du Mexique, à l'est par l'île Saint-Domingue, au nord par le canal de Bahama et les îles Lucayes, et au sud par la mer des Antilles, sa position, dans la zone torride, à trois degrés de la ligne boréale, la protége contre l'excessive chaleur, ordinairement si intense dans ces latitudes. Le terme moyen de sa température, au mois de juillet, est de 28 à 30 degrés, et au mois de janvier, de 21 à 22 (Réaumur). Mais cette présence constamment voisine du soleil, cette température à peu près la même toute l'année, concentrent autour du sol un foyer brûlant, qui deviendrait intolérable, à certaines époques de l'année, sans la brise de mer qui s'élève régulièrement, en tout temps, de dix à onze heures du matin, et dure jusqu'au coucher du soleil; alors elle est remplacée par la brise du soir. La première, imprégnée de la fraîcheur des courants, porte avec elle je ne sais quoi de tonique qu'elle enlève à la partie saline de la mer; la seconde arrive à son tour chargée du trop-plein des vapeurs embrasées de la terre, rétablit l'équilibre, emporte avec elle et décharge son électricité dans la mer. La configuration de l'île, longue et étroite, est irrégulière : elle forme un arc, dont la partie convexe se trouve du côté du pôle arctique. Sa longueur est de deux cent vingt lieues maritimes (deux cent vingt-sept lieues, selon M. de Humboldt); sa partie la plus large, de 37, et la plus étroite, de 7 degrés. La

superficie de l'île, calculée à trois mille cinq cents lieues havanaises (de cinq mille *varas*), est sillonnée par un grand nombre de rivières, dont quelques-unes roulent avec leur sable de la poudre d'or. Elles sont en général peu étendues à cause de la latitude du terrain et de la direction des montagnes qui, s'élevant au centre de l'île, les déversent au nord et au sud, et augmentent ainsi la vitalité puissante de la terre. On compte jusqu'à cent dix rivières qui ont des noms; il y en a peut-être autant qui n'en ont pas.

La partie occidentale de l'est contient de belles lagunes d'eau douce; mais une partie des côtes du sud, où le terrain est bas, se trouve sujette aux inondations. Des salines abondantes, non-seulement peuvent fournir aux besoins des habitants, mais elles ont longtemps approvisionné le Mexique et d'autres pays voisins; aujourd'hui elles donnent toujours un excédant, et deviendraient un objet considérable de commerce, si les plus belles, comme celles de *Guanes* et celles de *Sal*, n'étaient pas infructueuses par négligence ou par oubli. Des sources d'eaux minérales, abondantes et de toutes qualités, surgissent sur plusieurs points de l'île : celles de San-Diego et de San-Juan de Contreras sont les plus renommées, ou plutôt les seules que l'on ait encore soumises à l'analyse.

Des rosées abondantes, des pluies réglées, à de

certaines époques de l'année, la chaleur douce et constante de l'atmosphère, une couche végétale pure, et dont l'épaisseur considérable s'alimente encore des dépouilles que laissent les forêts primitives, donnent à la végétation de cette île une vigueur et une puissance merveilleuses; le sol même ne suffit pas à la contenir. Une quantité immense de plantes envahissent l'air et y cherchent la vie et l'expansion que leur refuse la terre, trop chargée de ses produits. A peine échappées de leur berceau, flexibles, ondoyantes, elles s'enlacent d'arbre en arbre, de rocher en rocher; elles montent et descendent sur les murs, sur les toits des maisons; les corolles ouvertes, elles cherchent l'action bienfaisante du soleil, et leurs feuilles exubérantes s'épanouissent au souffle de la brise. Une multitude de plantes parasites, douées d'une force vitale prodigieuse, s'élèvent jusqu'à la coupole des arbres; et là, se jouant au milieu de leurs riches panaches, suspendues avec grâce sur ces colosses de nos forêts, elles balancent leurs fleurs délicates et flexibles au milieu des branches mobiles et gigantesques. En Europe, les fleurs rampent, ici elles s'élèvent et volent comme des oiseaux, comme des mouches dorées dans des jardins aériens. Eh bien! mon ami, cette île si belle dans toutes ses parties, où les volcans, les tremblements de terre, les animaux venimeux sont inconnus, où le plus beau ciel et une végétation

splendide offrent leurs trésors au premier venu, cette île est aux trois quarts inhabitée.

La partie occidentale est la plus peuplée. En prenant pour point central la Havane, et en décrivant autour d'elle un cercle qui embrasse vingt lieues à l'ouest et quarante lieues à l'est, on détermine le grand foyer dans lequel la population se concentre. Son accroissement a été bien rapide dans ces derniers temps : dans l'espace des vingt-cinq ans qui viennent de s'écouler, on a défriché plus de terrains que pendant les trois cents années qui succédèrent à la conquête de l'Amérique. Les villes de *Santiago de Cuba*, *Puerto del Principe*, *Villa Clara* et *Trinidad* deviennent autant de centres de civilisation qui cherchent, en se rapprochant les unes des autres, à augmenter leur force et leur prospérité.

Malgré toutes ses beautés, l'île de Cuba fut négligée et languit dans les premières années qui suivirent la découverte, pendant que sa sœur aînée, l'île Espagnole[1], résidence du gouverneur général des Indes, était l'objet de sa sollicitude particulière, et prospérait.

Les deux branches d'agriculture auxquelles essayèrent de se livrer dès l'origine les habitants de Cuba, furent le tabac et la canne à sucre ; mais

[1] Saint-Domingue. Voyez, dans la lettre sur les noms historiques, l'histoire de la première civilisation de l'île.

les bras manquaient pour cultiver la dernière, et le tabac se vendait difficilement. Ce narcotique, dont les indigènes faisaient un si grand usage, fut d'abord repoussé par les conquérants comme l'origine d'une jouissance impie et barbare. On se borna donc à exploiter quelques mines de cuivre et à élever des bestiaux qu'on vendait ensuite aux capitaines de bâtiments qui trafiquaient avec le Mexique et la Vera-Cruz, dont les ports de l'île étaient l'entrepôt.

Le brigadier Gonzalez de Velosa fut le premier qui élabora du sucre à Cuba. Associé au *veedor Cristobal de Tapia* et à son frère, il fit venir des matériaux et des ouvriers, et construisit une sucrerie en 1532. Cet exemple ne tarda pas à être suivi; mais l'imperfection des machines, grossièrement confectionnées en bois durs, exigeant de grands frais de main-d'œuvre, ne laissait aux propriétaires que de fort minces profits.

Cependant l'abondance du sucre et sa qualité supérieure le firent rechercher partout, et, en 1761, il y avait déjà soixante à soixante et dix sucreries dans l'île. L'établissement de la *Real Companía* vint stimuler le zèle des agriculteurs. En même temps qu'elle amenait des nègres pour le travail de la terre, elle faisait des avances aux cultivateurs de tabac, dont les établissements étaient encore dans l'enfance, mais dont la prospérité future n'était plus douteuse : la plante ha-

vanaise était proclamée préférable à toute autre.

Les avantages que la Compagnie apportait au pays étaient détruits en partie par les transactions arbitraires qu'elle imposait aux agriculteurs à la faveur de son monopole : d'une part, en les forçant à lui vendre leurs denrées à vil prix, et de l'autre, en se faisant payer des marchandises inférieures à des prix exorbitants. Le gouvernement, sollicité par les fréquentes réclamations des Havanais, leur octroya les mêmes franchises d'exportation qu'il avait concédées à la Compagnie; mais ils n'en profitèrent pas.

La guerre s'alluma entre l'Espagne et l'Angleterre; aussitôt la contrebande s'empara du commerce, et les échanges d'esclaves et d'autres marchandises de première nécessité, pour du tabac, des cuirs et du cuivre, n'eurent plus lieu que par fraude.

C'est en 1762 que l'ère de prospérité commença pour l'île; elle manquait de bras pour le travail; les Anglais, maîtres de la Havane, y jetèrent un grand nombre d'esclaves [1]. Un an après, l'Espagne redevint maîtresse de Cuba, et la traite continua à prendre du développement. A mesure que le nombre des nègres augmentait, et que le gouvernement accordait quelques franchises au com-

[1] Voyez la lettre sur les esclaves à M. le baron Charles Dupin.

merce, l'agriculture prenait un nouvel essor.

Plus tard, la révolution de Saint-Domingue remplit nos campagnes de cultivateurs laborieux et intelligents. Le café, qui jusqu'alors n'avait été exploité que pour l'usage domestique des campagnes, devint un objet de spéculation. Les émigrés français établirent de belles caféteries dans les districts de *San-Antonio* et de *San-Marcos;* nos concitoyens les imitèrent, et cette branche de culture devint encore une source de richesse. A partir de cette époque, Cuba, dont la prospérité grandissait, devint l'objet de toutes les spéculations; et, pendant que l'Europe était livrée aux désastres de la guerre civile, cette belle partie du monde offrait un asile hospitalier aux agriculteurs ruinés, aux âmes lasses et dégoûtées de violences et de crimes. On voyait s'élever partout et comme par magie, des sucreries et des caféteries nouvelles. Les capitalistes faisaient volontiers des avances aux nouveaux planteurs, comptant sur leurs ressources et sur leur bonne foi; les marchés, toujours bien approvisionnés d'objets importés, offraient peu de produits destinés à l'exportation, et les récoltes se trouvaient vendues à des prix élevés trois et quatre années d'avance.

Le bénéfice énorme recueilli sur ces précieuses denrées fit négliger les autres cultures, et le propriétaire, au lieu de semer le grain dont il avait besoin, préféra l'acheter. Les petites cultures, si

riches et si variées qu'elles pussent être, se trouvèrent négligées; les gens de campagne mêmes aimaient mieux s'associer au gain des grands propriétaires et recevoir de forts salaires que d'essayer les chances d'un petit établissement. C'est ainsi que la culture du blé a toujours été dédaignée à Cuba, comme celle du cacao, du coton, de l'indigo et tant d'autres.

Pour vous donner une idée du revenu approximatif d'une sucrerie, je vais vous transcrire un calcul qui se trouve sous ma main, et qui a été publié cette année dans un rapport de la *Sociedad patriotica de la Havana*. Le produit d'une sucrerie ici est, terme moyen, de 2,000 caisses de sucre, ou 34,000 *arrobas*. Trois cinquièmes de cassonnade et trois cinquièmes de sucre blanc, vendus au terme moyen de 6 et 10 réaux l'arroba, donnent une valeur totale de 36,870 piastres fortes. D'après ce rapport, la sucrerie a dû coûter 100,000 piastres fortes; les frais de production et d'élaboration, largement calculés, s'élèveront à 16,870 piastres fortes, et le produit net sera de 20,000 piastres fortes, sur lesquelles on peut encore déduire 5,000 piastres fortes pour les mauvaises chances du prix de vente. Il résulte de là qu'un capital de 100,000 piastres produira un revenu net de 15,000 piastres, c'est-à-dire 15 pour 100 d'intérêt. Comparez ce produit au revenu d'une de vos meilleures fermes de la Beauce, et

vous comprendrez pourquoi les habitants de Cuba se sont bornés jusqu'à présent à la culture de la canne à sucre.

A la vue de cette végétation prodigieuse, les premiers colons se mirent à y puiser comme l'enfant dans un trésor. Après avoir détruit avec rapidité une grande partie des forêts primitives, ils établirent à leur place des sucreries, que l'on exploitait trente ou quarante ans. La couche végétale du terrain commençait-elle à se fatiguer, ils abattaient encore d'autres forêts, enlevaient le matériel de la sucrerie, et le portaient sur le sol nouvellement défriché. Ce système destructeur existe encore aujourd'hui. Si on n'y porte pas remède, la salubrité de l'île en sera altérée, et la fertilité du sol détériorée. On pouvait pardonner cette imprévoyance aux premiers colonisateurs de Cuba, qui, trouvant un terrain dont la fécondité vierge ne demandait à l'homme que peu de travail, de capitaux et de soins, profitaient de cette richesse, que la nature jetait sous leurs pas. La somme de la population n'ayant jamais correspondu à l'étendue du territoire, il devenait facile de quitter une terre épuisée, dès qu'elle avait donné tous ses produits. Mais la continuation d'un tel système devient aujourd'hui sans excuse; il est urgent de remplacer, par une méthode plus savante et plus en harmonie avec le progrès de la population et du temps, ce procédé primitif et barbare.

Quelques théoriciens ont eu tort de comparer l'agriculture européenne à l'agriculture havanaise. Le continuel labeur et le renouvellement incessant que les agriculteurs européens ont dû faire subir à leurs terres, toujours sollicitées, toujours épuisées, n'a aucun rapport fondamental avec la méthode naturelle que doit pratiquer l'agriculteur havanais, recevant beaucoup du sol et lui demandant peu.

L'engrais est une richesse factice; il est inutile d'y avoir recours là où la richesse naturelle abonde. On ne peut donc s'étonner si le Havanais n'a pas encore étudié et mis en pratique cette science européenne qui sert de base à l'agriculture des vieux pays civilisés, la science des engrais. Ainsi, l'élève des bestiaux, si étroitement liée à la richesse agricole en France et en Angleterre, a dû rester à la Havane tout à fait distincte de l'agriculture.

Aujourd'hui le moment est venu de consulter l'expérience de l'Europe. A force d'arracher du sein de cette terre prodigue les bienfaits qu'elle recèle, sans lui fournir les moyens d'un renouvellement nécessaire, on commence à l'épuiser. Il faudrait donc introduire progressivement le secours des engrais dans l'agriculture de la Havane.

Une autre question grave se présente : celle du danger qu'offre dans l'avenir la destruction des forêts, et la nécessité non-seulement de faire re-

produire celles qu'on abat, mais d'en planter de nouvelles, comme objet d'exploitation et de spéculation. En laissant la terre à découvert, l'action des rayons du soleil agit directement sur elle, la chaleur devient plus intense, l'humidité s'évapore, et de nouvelles et fréquentes maladies se développeront sans qu'on puisse leur assigner leur véritable cause. D'ailleurs, après que l'on a dépouillé le sol de végétation, les pluies et les rosées diminuent et la terre souffre et languit, privée de son engrais. Enfin Cuba, douée par la nature d'une profusion précieuse d'arbres forestiers de construction et de luxe, retrouverait une source de riches revenus dans l'exploitation de ses forêts.

Il faudrait donc, pour donner un développement énergique à la prospérité de l'île, et pouvoir surtout épargner la main-d'œuvre, si fortement menacée par l'émancipation; il faudrait, dis-je, d'une part, substituer aux vieilles machines et aux procédés imparfaits, les inventions de l'industrie européenne, et d'une autre, introduire dans l'exploitation du sol havanais une multitude de cultures aujourd'hui dédaignées, dont l'exploitation est facile à peu de frais et dont le produit serait considérable; enfin, il faudrait tirer parti des belles forêts tropicales qu'on laisse imprudemment dépérir : telles doivent être les principales préoccupations des propriétaires havanais.

Les trésors que recèlent les forêts de l'île de

Cuba sont inconnus à l'Europe; peut-être n'existe-t-il pas un pays au monde qui, relativement à son étendue, possède une aussi grande variété de bois précieux de construction. Mais l'île n'a presque pas de routes, et celles qui existent sont, pendant une partie de l'année, de vrais bourbiers où la voiture la plus légère s'enfonce jusqu'aux essieux des roues. Lorsque *la seca* (saison de sécheresse) arrive, les ornières, de trois et quatre pieds de profondeur, s'encombrent de masses compactes et dures contre lesquelles viennent se briser les pieds les plus sûrs et les plus agiles des mules du pays. — Mais, dirait aux Havanais un homme de bon conseil, ne vous découragez pas, et songez à l'avenir. Plantez des arbres de choix. La nature est pour vous, vous le savez : ici, en trois ou quatre années, une graine devient un géant. Soumettez les forêts primitives à des coupes réglées; ne brûlez pas les souches sur place, ce qui rend le sol inhabile à produire; car l'utilité de la cendre est trop passagère et ne compense pas la perte du sol végétal que la flamme enlève à la terre, et la dureté calcinée que celle-ci acquiert par l'action du feu. — Le temps marchera, des chemins de fer seront là, tout prêts à transporter vos arbres dans le port, et votre prévoyance aura conquis une inépuisable richesse.

Sur toutes les terres défrichées et destinées à l'établissement des sucreries, il est indispensable

de conserver une partie de la forêt pour fournir du combustible aux exigences de l'élaboration. Ordinairement une caballeria de forêt (dix-huit cordeaux) suffit pour alimenter les chaudières pendant toute une année : dix *caballerias* en coupes réglées suffiraient donc, par leur renouvellement, à fournir une sucrerie pour toujours. Au lieu de cela, on prend du bois sans ordre et sans prévoyance, et on finit par raser les forêts ; puis on met le feu aux racines. Par ce procédé, on défriche tous les ans dans l'île, pour l'élaboration du sucre seulement, mille *caballerias* de forêt, qui supportent annuellement les pertes suivantes :

Sucreries.	1,000
Agriculture.	1,000
Incendies dans les savanes.	100
Total.	2,100

Si nous portons à cent *caballerias* le très-petit nombre de bois qui se renouvellent par leur propre puissance, il restera toujours environ deux mille *caballerias* de forêts détruites, et quinze cents ans suffiront pour que l'île n'en possède plus une seule. — Mais les Havanais, je l'espère, seront assez avisés pour ne pas tarir eux-mêmes cette source féconde de prospérité ; ils ne voudront pas détruire ainsi leur avenir, en repoussant du pied cette riche et colossale moisson que Dieu, dans

un jour de prodigalité, répandit sur leur sol; ce serait un crime de lèse-nature, et ils mériteraient d'en porter la peine.

L'*acana*, surnommé par sa solidité le fer des végétaux, le *cèdre*, le *majagua*, le *frijolillo* aux veines nuancées, le *granadillo* léger à la couleur pourpre, l'ébène noir et lustré comme l'aile d'un oiseau de nuit, et cent autres que je ne citerai pas ici, offrent, par la variété de leurs qualités, par les nuances brillantes et capricieuses recelées dans leurs racines, des ressources sans nombre au luxe et à l'industrie. Les terrains de qualité inférieure, dédaignés jusqu'à ce jour, conviendraient fort aux plantations des forêts artificielles; et quand je parle de qualités inférieures de terrains, je ne veux indiquer que celles qui sont moins propres à la culture de la canne à sucre et du tabac. Il est incontestable que les plantations d'arbres de construction tels que l'*acana*, l'*acajou*, le *cèdre*, l'*yeuse*, ou d'arbres et d'arbustes convenables à la nourriture des bestiaux, tels que la *guasima*, le *garoubier*, l'*oranger*, le *yaya*, le *châtaignier d'Inde*, le *palmier*, etc., ou enfin celle des espèces bonnes à brûler, rendraient à Cuba, non-seulement les bénéfices qui lui sont journellement enlevés par la destruction imprévoyante des forêts primitives, mais lui rapporteraient d'autres avantages encore plus précieux, par le revenu considérable qui résulterait de ces perfectionnements.

Voici un calcul que je tiens d'un de nos meilleurs économistes, et dont le résumé vous surprendra ; il est colossal comme la nature des tropiques. Dix *caballerias* de forêt à cinq ou six lieues de la Havane, bien entretenues et partagées en coupes réglées de dix ans, c'est-à-dire une caballeria par an, rendent 50 piastres par jour (250 francs), soit 18,250 piastres fortes par an. Il faut en déduire les frais d'exploitation, qui se partagent de la manière suivante :

Achat de vingt-cinq chevaux, transport et sacs.	3,150 p.
Seize nègres à 500 piastres, pour confectionner, porter, etc., le charbon.	8,000
Dépenses imprévues.	850
Total des débours.	12,000 p.
Intérêt à 1 par mois.	1,440
Louage du terrain à 100 piastres par *caballeria*.	1,000
Nourriture des nègres.	730
Idem des vingt-cinq chevaux. .	4,562
Gages de deux *mayorales* ou surveillants.	600
Dépenses imprévues.	168
	8,500 p.
Produit.	18,250 p.
Revenu net.	9,750 p.

Il résulte de là que 12,000 piastres de déboursé donneraient un revenu de 9,750 piastres fortes!

Un grand nombre de petites cultures offriraient, sinon des profits aussi magnifiques, au moins les plus brillants revenus. Tels sont le coton, l'indigo, le cacao, dont les essais ont été déjà si heureux, le nopal pour la cochenille, les mûriers pour les vers à soie, qui offrent de si brillants résultats démontrés par la prospérité rapide de la magnanerie établie par le docteur José Magin Tarafa, la vanille, si abondante chez nous et dont on profite si peu, ainsi que le poivre, le safran et d'autres plantes huileuses, comme le *man'*, le *pinon*, *higuereta*, *el ajonjoli*, *el mirasol*, l'arbre de la gomme élastique, et cent autres qu'une nature généreuse laisse échapper de son sein, et qui ne demandent qu'à être cultivés pour répandre avec profusion les trésors enfermés dans leur séve. Dans le nombre de ces diverses cultures, une des plus précieuses, et qui offrirait de splendides récoltes, est celle des orangers. On a peine à croire qu'on n'ait pas encore eu l'idée de faire un objet de spéculation de cette production, qui surabonde chez nous.

Le développement de l'oranger sauvage est très-rapide. Trois ans après avoir été semé, il a déjà de douze à quinze pieds ; un an plus tard, il produit environ cent oranges ; au bout de dix ans, trois à quatre mille ; et comme le fruit se conserve longtemps sur l'arbre, on voit la floraison suivante

se développer à côté de la maturité du fruit, et le même oranger offre ainsi en tout temps ses corolles embaumées mêlées à ses fruits d'or. Mais, pour bien profiter de ce fruit précieux, il est indispensable de le greffer avec des plants d'*oranges de Chine,* espèce la plus délicate et qui devient à Cuba d'une qualité supérieure. Cette opération retarde de deux ou trois ans la première floraison. Si on plante les arbres à vingt pas de distance l'un de l'autre, on en aura 3,800 dans une *caballeria* (dix-huit cordeaux), donnant chacun, terme moyen, 1,500 fruits, qui, vendus au prix ordinaire du marché, c'est-à-dire quatre piastres le mille, produiraient 22,860 piastres, somme exorbitante, qui équivaut à la plus brillante récolte d'un bon *cafétal*. Mais les frais sont bien moins considérables que ceux d'une caféterie, comme le prouve le calcul suivant :

Intérêt par an, de l'achat de quinze nègres.	612 p.
Nourriture et entretien, *idem*. . . .	684
Habillement, *idem*.	30
Gages d'un *mayoral* ou surveillant. .	408
Idem d'un conducteur de bœufs. . .	508
Louage par an de deux *caballerias*, une pour les orangers, l'autre pour la nourriture des bœufs.	400
A reporter. . .	2,642 p.

Report. . .	2,642 p.
Quatre paires de bœufs.	49
Deux charrettes.	29
Dépenses imprévues.	350
Total des dépenses. . . .	3,070 p.
Reste net.	19,790 p.

Il est vrai que ce résultat n'est complet qu'au bout de dix ans; mais, dès la cinquième année, la récolte paye plus de la moitié des frais; à la sixième, il reste déjà un excédant considérable; et au bout de dix ans, un capital de 24,153 piastres aura assuré au cultivateur un revenu de 19,000 piastres.

En attendant, nos orangers, ces trésors naturels, cette mine opulente, ne servent ici qu'à joncher les grandes routes et les *portreros* de milliers de fruits et de fleurs qui périssent négligés par l'apathie, par l'ignorance et par la morgue du bonheur. Une partie des routes sont bordées d'orangers et de citronniers pendant plusieurs lieues, et toujours les *guarda-rayas* (mur ou séparation) d'un cafétal se composent de quatre ou cinq mille arbres de cette espèce.

On profite un peu mieux du produit que donnent les abeilles, et surtout de la cire; mais la spéculation en serait plus fructueuse si on ne l'avait reléguée au nombre des revenus de second ordre, et livrée à de pauvres cultivateurs qui, n'ayant ni les moyens ni l'instruction nécessaires, n'ont pas

pu appliquer à cette branche d'industrie les nouveaux perfectionnements adoptés dans d'autres pays. La cire que produit l'île est d'une qualité supérieure, et seulement comparable à celle de Venise. Les premières ruches furent apportées de la Floride, et commencèrent dans la première année à donner un rapport considérable. Les abeilles émigrantes sortaient d'un jardin pour rentrer dans un autre, et se crurent encore chez elles. On ne commença à exporter la cire qu'en 1770. Pendant quelques années, il n'en partit du port de la Havane, terme moyen, que 2,700 *arrobas* (de 24 livres). Mais bientôt ce produit fut très-demandé par le Mexique, le Pérou et l'isthme de Panama; et en 1803, l'exportation s'éleva jusqu'à 42,400 *arrobas*, sans compter la consommation de l'île, qui est très-considérable. Dans la statistique de l'année 1827, la production de l'île se trouve portée à 63,160 *arrobas*, et l'exportation à 22,402 1/4, ce qui porte la consommation intérieure à 40,757 3/4. Depuis cette époque, l'exportation a toujours diminué, à cause des troubles politiques, qui ont fait cesser les communications entre Cuba et la Nouvelle-Espagne. Néanmoins, la supériorité de cette denrée la rendrait l'objet de demandes réitérées, si les agriculteurs avaient pu continuer à lui donner des soins.

Un autre de nos produits, l'ananas, pourrait devenir une source abondante de richesses. Ce

fruit, couronné avec faste par la nature, et dont la brillante suprématie semble rehaussée encore par les épines acérées et aristocratiques qui le défendent contre la dent des animaux, offre non-seulement une jouissance au goût du friand, mais une destination précieuse et lucrative. Déjà mise à profit avec succès dans l'Inde et dans les îles Philippines, elle pourrait avoir ici un plus grand développement que partout ailleurs. L'ananas n'est pas seulement un objet de luxe et de volupté raffinée; ses feuilles recèlent des fibres d'une finesse extrême, qui ont toutes les qualités requises pour être tissées et transformées en une sorte de batiste de la plus grande beauté. Les fils qui sortent de ses feuilles sont disposés en petits paquets comme ceux du lin. Si vous les examinez au microscope, vous leur reconnaissez toute la souplesse, tout le brillant et la douceur de la soie; ils sont transparents, très-unis, et propres à recevoir toutes sortes de teintures. La manière de préparer ces filaments de l'ananas est simple et expéditive. La feuille se compose d'un grand nombre de fibres qui la parcourent d'un bout à l'autre, enveloppées dans une pulpe glutineuse. On place cette feuille sous une machine dont l'action rapide écrase à l'instant la feuille, et laisse, sans lésion aucune, les filaments à nu; puis on lave ces derniers, et on les fait sécher à l'ombre. Ce procédé est si simple, qu'une demi-heure après la première préparation on peut

remettre cette précieuse matière entre les mains du tisserand, non pas, comme le lin, flétrie et putréfiée, mais fraîche, intacte, blanche, et encore brillante de sa séve primitive. Il serait bien simple et peu coûteux de mettre à profit à Cuba cette production, dont l'abondance est telle qu'on vend au marché six ananas pour *un medio* (dix sous de France).

La culture de l'ananas n'exige presque pas de frais ni de soins; elle n'offre aucune mauvaise chance, car les variations de l'atmosphère n'ont aucune influence sur sa végétation; tous les terrains lui sont bons, jusqu'aux rochers les plus âpres; le plant d'ananas prospère là où aucun autre fruit ne peut éclore : il n'y aurait qu'à le vouloir pour tirer un revenu important de ce fruit précieux. Une culture facile, des récoltes abondantes et sûres, un procédé peu coûteux et expéditif pour préparer le fil, et la vente du fil sans concurrence, en attendant l'époque où l'étoffe toute confectionnée pourra sortir des fabriques mêmes de la Havane, tels sont les avantages que présenterait ce nouveau mode d'industrie.

Vous ne sauriez vous représenter l'opulence de la nature dans ces contrées : la plupart des légumes et des fruits sont d'une grosseur incomparable et d'une variété prodigieuse; la *yuca*, le *buniato*, le *name*, la pomme de terre même, acquièrent un degré de croissance tel, qu'un seul de ces

fruits suffit à nourrir un homme pendant vingt-quatre heures. En deux jours, le radis devient gros comme une orange. Des fruits énormes, de la proportion d'une tête humaine, et du poids de cinq à six livres, se balancent, suspendus aux dômes de nos arbres. La *yuca* atteint plus de trois pieds de longueur, et sert à faire le pain de *cassave*, qui, comme vous le savez, remplace le pain de froment pour les nègres, et l'amidon, objet d'une énorme consommation dans l'île. Une *caballeria* de terre, plantée de *yuca*, donne un revenu de 3,000 piastres (15,000 fr.) par année. Par un de ces contrastes mystérieux dont la nature a seule le secret, ce légume renferme la vie et la mort : sa partie farineuse produit le pain de *cassave*, et le jus qu'on en extrait devient un poison violent. Cependant le fruit tout entier est fort agréable à manger, et s'emploie régulièrement dans de certains mets du pays fort savoureux.

Parmi nos excellents produits, la *banane* est un des plus exquis et des plus abondants. Les nègres en sont très-friands, en mangent à discrétion, et la préfèrent au pain de *cassave*, et même au pain de farine de blé. La *banane* peut se classer entre le fruit et le légume : elle est douce et fondante, c'est la plus saine et la plus agréable nourriture. On la mange crue, cuite, rôtie, dans son germe, dans sa verdeur, dans sa maturité, et toujours sous des formes diverses et avec des goûts différents.

Il y a deux espèces de *banane*, la *banane mâle* et la *banane femelle*. Je dois dire que la dernière est la plus délicate, la plus abondante, et celle qui se conserve plus longtemps, après avoir subi quelques préparations. On les confit à peu près comme des figues, et on les arrange dans des boîtes qui partent par centaines pour les États-Unis. La production en est si abondante dans l'île, que non-seulement elle fournit à la nourriture des nègres et du reste de la population, mais qu'on l'emploie à l'élève des bestiaux et de la volaille. Un *bananier* est un véritable mât de cocagne, l'image complète de l'abondance. Figurez-vous, mon cher Gentien, une admirable coupole de feuilles colossales, lustrées et lisses comme du satin, chacune de cinq à six pieds de long et de deux à trois de largeur, protégeant majestueusement de leurs riches rameaux une multitude de grappes composées de cinquante à soixante fruits, chacun long d'environ un pied, et tout cela balancé par la brise chaude des tropiques ! — Dites si cela ne vaut pas votre belle avenue de châtaigniers, aux petits fruits, aux petites feuilles, le tout châtié par la brise du nord.

Le riz est le fond de tous les repas à la Havane; pourtant nous sommes obligés d'avoir recours à nos voisins du Nord pour fournir à la consommation. Les petits agriculteurs, à qui ce genre de produit est abandonné, n'ont pas encore pu se

procurer la machine à battre le grain, qu'ils sont obligés de remplacer par la force des bras et des poignets, ce qui casse le grain, le rend plus coûteux et fatigue l'ouvrier. Du reste, la culture en est simple, et la récolte se fait quatre mois après avoir semé. Ordinairement, on plante dans les intervalles des plants de riz, de l'*ajonjoli,* des tomates, du millet, du maïs, et beaucoup d'autres graines dont les fleurs variées se confondant, offrent à l'œil une richesse de couleurs mêlées plus brillantes que l'arc-en-ciel.

Un calcul statistique que l'on vient de me communiquer atteste que la récolte de riz en 1837 fut de 52,897 *arrobas,* l'importation de 59,820 1/2; ce qui porterait la consommation à 112,717 1/2 *arrobas* (de 24 livres), dont plus de la moitié vient de l'étranger. Et cet état de choses dure encore! Ne trouvez-vous pas déplorable que l'on aille chercher ailleurs un produit de première nécessité que la nature nous fournirait si généreusement, et cela en 1842, faute d'une machine!

Mais parlons enfin, mon cher ami, de nos grandes et primitives cultures, dont je ne vous ai pas encore entretenu. Vous serez étonné d'apprendre combien la culture du cafier, jadis si brillante, est devenue actuellement onéreuse à Cuba. Les rivalités sans nombre, la méthode vicieuse appliquée à la culture de cet arbuste, la somptueuse recherche qu'on emploie dans les caféteries, en

ont tellement diminué le revenu, qu'à peine tire-t-on aujourd'hui 4 pour 100 de celles qui sont le mieux administrées. On peut les considérer comme des maisons de campagne plutôt que comme des biens de rapport. Un grand nombre de propriétaires, sans chercher les causes et le remède du mal, ont obéi à une terreur aveugle et détruit leurs caféteries pour fonder des sucreries, se soumettant ainsi à des pertes considérables, sans songer qu'après avoir créé, ce qu'il y a de mieux, c'est d'exploiter. La baisse du prix du café est, il est vrai, réelle, et nos propriétaires n'y peuvent rien ; mais qu'ils perfectionnent la culture, ils augmenteront leurs produits, diminueront leurs frais et accroîtront leurs revenus. Le cafier, vous le savez, est vivace, et demande un terrain fort. La terre vierge et nouvellement défrichée est la plus convenable à sa culture. Dans l'espace de 240 pieds, on peut planter une pépinière de 100,000 plants. La semence germe au bout d'un mois ou de six semaines. Une des grandes fautes de nos cultivateurs est de planter les arbres trop près les uns des autres ; cela détourne leur séve, qui se répand en feuilles, au détriment du fruit, et mainte floraison qui, dans le développement premier, donnait l'espoir d'une brillante récolte, s'étiole dans cette abondance stérile : vous diriez ces belles filles bien découplées dans leur jeune verdeur, dont la séve dévie tout à coup au mo-

ment où leur jeunesse éclôt. A peine l'arbre a-t-il atteint deux ans, qu'on le coupe à la hauteur de 4 à 5 pieds, en forme de parasol. Le but de cette opération est de lui enlever une partie des branches droites pour reporter toute la séve vers le fruit. Mais, en rapetissant l'arbre, on diminue la source de la graine. Les Arabes, nos maîtres dans ce genre de culture, le pensent ainsi, lorsqu'ils laissent croître leurs arbres jusqu'à 25 ou 30 pieds; ce qui leur rapporte beaucoup plus de grains que nous n'en cueillons, et prolonge la vie de leurs arbres au delà de la durée des nôtres. Il est donc évident que la coupe de l'arbre et l'entretien de cette coupe diminuent le produit et augmentent les frais. On reproche encore une autre faute à nos agriculteurs : c'est de faire cueillir le fruit sur les arbres et de contraindre les nègres à rapporter chaque jour un nombre fixe de livres de café. Vous pensez, mon cher Gentien, vous qui avez si bien étudié l'art de l'économie rurale, que l'avantage qu'offre l'augmentation de la tâche est loin de compepser en qualité la perte du grand nombre de graines vertes arrachées par insouciance ou par la paresse attardée d'un nègre, qui, après avoir dormi deux heures sous l'arbre, se prend à regagner le temps perdu. Nos récoltes seraient bien plus abondantes si, imitant encore les Arabes, nous laissions mûrir les graines, ne les cueillant que lorsque, à une secousse donnée à l'arbre, elles

se détacheraient d'elles-mêmes : par ce procédé, le café gagnerait en qualité, et la main-d'œuvre diminuerait. Pour préserver du soleil les cafiers et leur procurer de la fraîcheur, il est indispensable de planter, dans des lignes intermédiaires à celles de cafiers, d'autres plantes, d'autres arbres. Dans ce nombre, les bananiers sont préférables. La largeur et l'épaisseur de leurs feuilles porte un ombrage plus rafraîchissant; elles attirent davantage l'humidité et la communiquent à leurs voisins; puis, la nature a établi je ne sais quelle harmonie entre ces deux arbres, qui semblent se chercher et se plaire ensemble. Quoi de plus frais et de plus admirablement beau que les feuilles luxueuses et lustrées des bananiers retombant avec souplesse sur une gracieuse boule d'émeraude qui paraît aspirer sa force vitale dans les gouttes de rosée qu'elles laissent échapper sur ses graines de corail?

D'autres arbres fruitiers, comme l'*aguacate*, le *manguier*, le *mamey*, le *caimitier*, viennent ajouter, par la variété de leur feuillage et les vives nuances de leurs fleurs, à la grâce naïve, à la fraîcheur pleine de jeunesse et de clarté de ces champs incomparables. Mais il serait important qu'il y eût une intention d'utilité dans le choix de ces arbres et de ces plantations qu'on mêle aux cafiers, et qui pourraient ajouter un profit réel au revenu de la caféterie.

Vous souvenez-vous, mon cher Gentien, de ces belles soirées d'automne passées si doucement au château de Dissay, lorsque le soleil, d'un rouge enflammé, mais sans chaleur, projetait ses rayons sur la pointe de vos peupliers, et que, ses dernières lueurs, pâlissant par degré, allaient s'égarer entre les découpures et les bas-reliefs de vos tourelles? Je vois d'ici ces massifs éclairés par un ciel brumeux, mélancolique et plein de charme, jetés çà et là et coupés par le cours calme et limpide du Clain ; — je vois ces nuances infinies du feuillage, dont la dégradation pourrait servir de *fac simile* à la vie humaine. — Mon souvenir me ramène aussi vers ces prairies artificielles que j'aimais tant à contempler, toutes vivantes de vos troupeaux et de leurs clochettes, et de cette bonne Modeste, grondant ses chiens, poursuivant ses moutons, et s'arrêtant, hors d'haleine, pour nous faire une *ployade* bien gauche, bien affectueuse, son bonnet de travers et ses blanches dents mises à découvert par un franc sourire. — Cette excellente fille, gardienne, maîtresse d'école et médecin à la fois de son troupeau, qui, connaissant le tempérament, les maladies, les défauts et les perfections de chacun des moutons qui lui sont confiés, ne les mène paître que sur le terrain qui leur est favorable, là où l'herbe a les qualités requises, enrégimentés comme des soldats, qui les gourmande, les punit s'ils s'écartent de la route indiquée, puis les rentre

au bercail comme des enfants : — c'est, mon ami, que vous êtes dans un pays civilisé, plus façonné que vrai, et dont le bien-être s'achète au prix de la liberté. Transportez-vous par l'imagination dans une de nos savanes de plusieurs lieues : là l'herbe sauvage enferme les éléments de la vie et de la mort ; sa séve ardente et primitive se répand également en végétaux salutaires comme en substances vénéneuses. Vous la verrez tantôt riche, puissante, s'élançant à 4 ou 5 pieds de terre avec une variété surprenante de fleurs, de pousses, de rejetons, entrelacée et étreinte par des plantes parasites d'un effet étourdissant à l'œil ; tantôt gênée, viciée par quelque élément nuisible, se pressant par touffes isolées mêlées de pousses maigres, et dont l'aspect désolé semble indiquer aux animaux la mort qu'elles enferment. C'est dans ces vastes plaines sauvages et solitaires, bornées seulement par des forêts vierges et des rivières, qu'habitent nuit et jour, et pendant leur vie entière, des milliers de bœufs, de vaches, de chevaux, de génisses, d'ânes et de truies, exposés au serein, à la pluie, aux ardeurs du soleil, aux maladies, au poison, aux débordements et à la mort. Mais ils sont libres ; point d'éperons, point d'aiguillons; la nuit, le jour, ils sautent et bondissent à souhait; et lorsqu'au milieu de la journée, adossés aux vieux troncs de la forêt, ils s'étendent par centaines à l'ombre du *majagua*, du *cèdre* et du *ceiba* colossal ; lorsque,

par une belle nuit plus claire que vos journées d'hiver, ils ruminent au bord de la rivière entre le sommeil et la veille, ayant pour litière les fleurs de la prairie et pour abri la voûte étoilée du ciel, ils ne regrettent pas, certes, les litières de paille sèche ni le toit de chaume de l'écurie.

Tous les matins, les *savaneros* (hommes des savanes), sur des chevaux agiles, et suivis de plusieurs *gibaros* (chiens sauvages), vont faire la tournée dans les savanes. Une fois là, ils se partagent le terrain, et chacun d'examiner s'il n'y a pas de bétail malade mordu par les chiens, empoisonné par les mauvaises herbes, ou mort; puis, si les génisses, les juments et les truies ont déposé des nouveau-nés, ils amènent avec le veau la mère à l'écurie, où elle reste pendant quinze jours. La jument erre en liberté avec son poulain, et on ménage à la truie un abri dans la forêt avec sa petite famille : là, on en a soin jusqu'au moment où celle-ci peut se tirer d'affaire par elle-même; alors toute la famille est lâchée de nouveau dans la savane.

Quelle que soit l'exactitude des *savaneros* à remplir leur devoir, il est impossible qu'ils puissent donner une surveillance exacte à un si grand nombre de bestiaux, et à des distances aussi considérables. Souvent une grande partie des troupeaux périssent faute de secours. Comme vous voyez, cette manière d'élever les bestiaux réunit tous les

inconvénients et tous les plaisirs de la vie sauvage, mais, dans l'intérêt de leur conservation, il est à désirer qu'on attente tant soit peu à leur liberté. Un des graves inconvénients à redouter dans les savanes, est l'inondation : souvent, après une forte pluie, la nuit, la rivière déborde, gagne une partie de la vallée, et engloutit en un instant une grande partie du troupeau.

Les savanes dépendent toujours des grandes propriétés, qui perdent parfois ainsi dans une nuit pour la valeur de 50,000 ou 60,000 piastres.

Les *potreros,* destinés aussi à élever des bestiaux, sont, en plus petites proportions, mieux surveillés et garantis : le terrain est entouré d'un mur en plantes vivaces, en nopals et autres cactus. On y engraisse les animaux destinés à la manutention des habitations ; et ceux qui sont fatigués par l'excès du travail y trouvent du repos et d'excellents pâturages ; souvent on en prend en pension moyennant une rétribution mensuelle, mais les potreros sont spécialement destinés à l'élève des mules.

L'île de Cuba, qui a donné à l'Europe le chocolat, nourriture des hautes classes européennes, la pomme de terre, nourriture des pauvres, le tabac, jouissance devenue universelle, cette île, qui a perfectionné et protégé la culture du café et de la canne à sucre, est aussi la mère d'un trésor végétal,

le maïs, dont on n'a pas jusqu'ici fait assez d'usage en Europe, et qui, renfermant beaucoup de substance alimentaire, pourrait rivaliser avec la patate pour la nourriture des classes ouvrières et agricoles. Cette opinion n'est point, je le sais, partagée par tous les savants, qui sont charmés de soutenir les droits du vieux monde, et qui nous prouveraient, s'ils l'osaient, que Virgile et Horace prenaient leur café le matin comme M. de Voltaire. Cette manie de tout retrouver dans l'antiquité et de tout rapporter à elle, aurait dû céder à l'évidence. *Pierre Martin*, le ministre et l'auteur des lettres si connues, le poëte *Creilla, Jean de Léry, Jean de Laet, Torquemada*, nous apprennent qu'une des premières merveilles que les Européens admirèrent dans le nouveau monde fut une espèce de blé gigantesque, à la tige élégante, au grain doré, aux feuilles grandes et lisses. On ne peut s'empêcher de reconnaître le maïs à ces divers signes, et l'étonnement des Européens prouve que cette plante leur était inconnue.

Mais le maïs, nommé *sentli* par les Mexicains, cultivé au nord et au sud de l'équateur sur un espace de plus de quatre-vingts degrés, peut être considéré comme le froment de l'autre hémisphère. Son utilité, sa fertilité, son énergie de puissance de reproduction, avaient inspiré aux peuples de ces régions pour cette plante une vénération qui allait jusqu'au culte. Le pain de sacrifices était fait

de farine de maïs, et pétri par les filles du soleil, avec le sang des victimes. La déesse de la fécondité, la Cérès de cette mythologie, nommée *Linsentli,* du mot *sentli,* recevait pour offrande les prémices de la moisson. Les idoles de Mexico étaient toutes faites de maïs, et on les brisait pour en distribuer les morceaux aux fidèles. En quelques provinces, on se servait des grains dorés du maïs comme de monnaie ou comme un signe d'échange. Enfin, dans les années stériles, quiconque dérobait un épi de maïs était puni de mort ; telle était la rigueur de la loi mexicaine.

Il y a quelque chose de juste et de reconnaissant dans ce culte rendu à l'une des forces de la nature, qui fournissent à l'humanité le plus de ressources dans tous les temps et dans tous les lieux. Ce ne sera pas vous, mon cher Gentien, qui serez hérétique envers cette religion de l'agriculture, et vous trouverez que les Mexicains avaient raison. Sans entrer dans les profondeurs de cette question érudite, que je laisse à de plus savants, question relative à la vieille origine du maïs, je m'en remets à l'opinion de ce sage, de ce savant universel, qui a éclairci tout ce qu'il touchait, et dont l'esprit est aussi précis que ses connaissances sont vastes et approfondies, M. de Humboldt : « Tous les botanistes, dit-il, dans son *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, s'accordent à soutenir que le maïs, ou *blé de Turquie*, est un

véritable blé d'Amérique, donné par le nouveau monde à l'ancien. » Quand les Européens arrivèrent en Amérique, le *tea maïs, haolli* en langue *aztèque*, et *maïs*, en langue haïtienne, était cultivé depuis la partie la plus méridionale du Chili jusqu'à la Pensylvanie. Les *Toltèques*, d'après une tradition des peuples aztèques, introduisirent à Mexico, au septième siècle, la culture du maïs, du coton et du poivre. Il peut bien se faire que ces diverses classes d'agriculture existassent avant les *Toltèques*, et cette nation, dont la civilisation a été si hautement vantée par les historiens, n'a fait que leur donner plus d'extension. Fernandez rapporte que même les *Otomites*, peuple nomade et barbare, plantaient le maïs. La culture de cette graminée s'étendait par delà le *Rio-Grande de Sant-Iago*, que l'on appelait autrefois *Tololotlah*. Notre maïs ne ressemble pas à celui que produit l'Europe; au lieu d'avoir cette saveur âcre et un peu grossière que lui donne le soleil de vos latitudes, la farine intérieure de sa graine est fondante, douce et d'une saveur délicate, et sa culture est aussi facile que son produit est utile et abondant. La maloja, feuille du maïs, sert à nourrir les bestiaux, et la graine à engraisser les volailles. Quand elle est fraîche, on l'emploie pour faire des gâteaux, des pâtes et des *funchés* (espèce de *polenta*) qui mériteraient une place sur les tables des gourmets les plus délicats.

On compte trois récoltes de cette graminée pré-

cieuse, sans parler d'une quatrième moins abondante, que les cultivateurs nomment la récolte *d'aventure ;* et lorsqu'elle est cultivée, en *maloja,* on en fait jusqu'à douze par an.

Quand on sème le maïs à la main, comme le blé en Europe, il pousse serré et ne produit que des feuilles, ou *maloja*. Espacé et semé dans des sillons réguliers, la récolte devient abondante en grains, qu'on recueille quatre mois après la semaison. Comme la plante absorbe beaucoup de suc nutritif, on ne doit placer que quatre grains dans chaque trou, prenant garde de ne pas trop rapprocher les distances.

A peine semé, on le voit sortir de terre, et au bout de quatre mois il donne sa graine. Il y en a de plusieurs couleurs, mais le meilleur, et à peu près le seul qu'on trouve dans le pays, est jaune avec deux points blancs sur la graine ; c'est là le maïs originaire de l'île et celui que les botanistes ont nommé *blé des Indes*.

Le cacao est encore un trésor naturel, dont la production est due au sol de Cuba sans avoir jamais été importé ; mais, comme bien d'autres, cette richesse n'est pas exploitée. Cependant, le petit nombre d'essais d'exportation qu'on a faits jusqu'à présent auraient dû encourager les agriculteurs, si la rareté de la population blanche n'était ici en raison inverse de la prodigalité de la nature ; et, chose bizarre et digne de remarque ! sur ce sol où

tant de précieuses productions se récoltent à peu de frais plusieurs fois dans l'année, et dont les revenus sont si brillants, on ne s'attache qu'à la création de propriétés compliquées, dispendieuses, qui exigent une main-d'œuvre scandaleuse, et dont le revenu, proportionnellement aux dépenses, n'est pas aussi considérable que celui du tabac de la *maloja* dans les environs des villes, et que le serait celui d'un grand nombre d'autres productions de l'île.

Depuis la conquête, l'arbre qui porte le cacao n'a été cultivé que dans les environs de la ville de *Los Remedios;* partout ailleurs il pousse spontanément, et sa riche gousse une fois mûre tombe et ne sert qu'à rendre à la terre la séve dont elle l'avait douée. Le cacaotier est un arbre dont la longévité est incalculable. On voyait encore, il y a peu d'années, près de *Los Remedios,* de ces arbres séculaires qu'on soupçonne avoir existé avant l'arrivée des Espagnols dans l'île, et dont aucune tradition ne rappelle la naissance. Ce ne fut qu'à la fin du dix-huitième siècle que l'existence du cacao de *Los Remedios,* ayant commencé à être connue dans ses environs, on en fit des demandes. C'est ainsi que les villes de Puerto-Principe et autres villes voisines apprirent que dans leur propre pays, à côté d'elles, la nature leur offrait, d'une qualité supérieure, le fruit qu'ils allaient chercher si loin à haut prix. A cette époque on vendait le

cacao de *Los Remedios* à 6 piastres le quintal : depuis ce temps, son exportation étant devenue plus considérable, tous les cultivateurs du district en ont planté et vivent à peu près de son produit. Toutes ces récoltes réunies rendent aujourd'hui de quatre à cinq mille quintaux, dont on réserve le huitième pour la consommation intérieure; le reste est exporté pour Puerto-Principe, et produit de 60 à 70 mille piastres par an. Ce revenu est invariable; le fruit étant très-estimé, l'extraction en est infaillible. Les années fertiles, on le vend de 15 à 20 piastres le quintal, et le prix s'élevant à mesure que la récolte devient moins productive, le propriétaire préfère les mauvaises années aux bonnes; elles épargnent la main-d'œuvre sans diminuer le revenu.

La graine du cacao se sème d'une manière singulière ; là où vous voulez un arbre, il vous faut semer trois graines séparées, qui produiront un germe. Trois trous, formant un triangle à un demi-pied de distance, reçoivent chacun une graine; mais elles ne doivent pas être couvertes ni même jetées au fond de l'ouverture, mais seulement posées légèrement sur le bord et en partie sur le sol; c'est ainsi sans doute que le mystère de l'union s'opère. La graine ainsi à découvert n'est garantie de l'atteinte des oiseaux que par une couche de feuilles sèches. Chacun des arbres est espacé de douze pieds. Le germe est hors de terre

durant trois ou quatre jours après avoir été semé, et la première récolte se fait au bout de quatre ou cinq ans. Cet arbre est d'une vigueur extraordinaire : dès qu'il commence à produire, rien ne saurait l'ébranler; les intempéries, la grêle, les plus forts ouragans le rendent encore plus apte aux riches floraisons, et si la tempête lui enlève une partie de ses branches, celles qui lui restent se chargent du double et triple poids de la séve. La fécondité de cet arbre est telle qu'il n'y a pas un pouce de son écorce qui ne soit couvert de ses gousses, même les parties de sa propre racine que le passage des eaux laisse à découvert. Sa culture n'exige aucun soin et ne présente d'autre mauvaise chance que la voracité des vaches et des perruches, qui en sont très-friandes.

Le cacaotier donne deux récoltes par an. Mais, ce qui est désolant, c'est de voir ces arbres magnifiques battus sans pitié pour en arracher les fruits : n'y aurait-il pas un moyen plus doux, plus conservateur, pour atteindre le but? Les cultivateurs n'ont pas encore de calcul approximatif sur la quantité de cacao que donne chaque arbre; mais ils assurent que dix mille arbres donnent de six à huit *arrobas* (de vingt-cinq livres).

Vous voyez, mon cher planteur, que malgré tous les avantages qu'offre ce produit, la culture en est restée à l'état primitif. Combien de trésors sur cette terre admirable dont les cinq sixièmes

sont couverts de forêts primitives, et qui n'attendent que la main de l'homme pour se répandre et l'enrichir! Lorsqu'on songe à cette multitude d'hommes dont le vieux monde regorge, dont l'Angleterre ne sait que faire, dont le poids oppresse l'Allemagne, et dont le sol volcanique de l'Irlande infortunée frémit, on voudrait avoir de la puissance et des ailes, pour aller souffler des paroles d'espérance et d'avenir aux pauvres qui souffrent; on sent l'ardent besoin de posséder un levier formidable pour les transporter d'un élan dans ces terres fortunées.

C'est un véritable malheur pour un peuple que de devoir sa prospérité à des circonstances éventuelles, et dont le seul avenir est fondé sur la durée d'une bonne chance : c'est la veine du joueur; avec elle le vertige s'empare de lui ; au premier monceau d'or que la fortune lui jette, il croit la tenir à jamais sous sa main ; il s'agite, continue à jouer, expose toute sa fortune, pendant que l'amour-propre et la convoitise, ces mauvais conseillers, lui soufflent à l'oreille : « Va, va, de l'or ; tu auras de l'or ! » Et après une nuit sans sommeil, il rentre chez lui sans une obole.

Les Havanais, séduits par l'encouragement et les facilités que les gouvernements accordaient à la traite, et par la suprématie non contestée de leur sucre, concentraient toute leur attention, tous leurs capitaux sur la culture de la canne à sucre

et la construction des sucreries : on y attacha même une sorte d'opinion aristocratique. Les fonds considérables, l'étendue de terrain qu'exigeait ce genre d'établissement, le nombre de nègres que l'on employait, plaçaient les propriétaires dans une hiérarchie élevée, et constituaient en leur faveur une sorte de haut patronage, ou pour mieux dire une véritable souveraineté. Outre les énormes capitaux employés aux fabriques et à l'achat des nègres, il faut, pour établir une sucrerie, au moins 30 *caballerias* de terre (60 hectares). Ceux qui n'ont pas les fonds nécessaires pour subvenir à ces dépenses ou à celles qu'exige une caféterie, deviennent cultivateurs de tabac, *sitieros* (possesseurs de petites métairies), *mayorales* (chefs conducteurs de nègres), *criadores* (éleveurs de bestiaux), *monteros* (cultivateurs montagnards). Dans tous ces états, on recueille des profits considérables ou de forts appointements ; mais on vit au jour le jour. Le Havanais n'épargne pas son bien. Un des malheurs de la prospérité facilement acquise est d'être toujours accompagnée d'imprévoyance. Il est vrai que la difficulté des communications, le mauvais état des routes, l'éloignement des villes et des villages, et la faible proportion de la population comparée au territoire, privent l'homme des campagnes des moyens nécessaires pour vendre ses récoltes. Ce manque de débouchés le rend insouciant, et lorsqu'il voit ses greniers dé-

border, et que le sol continue à lui rendre de nouvelles récoltes dont il n'a que faire, il se décourage et la paresse le gagne ; l'abondance, la beauté de la nature, la facilité de la vie l'emportent, et il passe sa vie la guitare à la main, ses chansons dans sa blague à tabac et le *machete* au côté, à fumer et à chanter sa belle.

LETTRE XXVII.

Premier usage du tabac. — Les sauvages enseignent une nouvelle jouissance aux *lions* de la civilisation. — Les premiers idéalisent ce plaisir en y cherchant des inspirations religieuses et morales. — Les raffinés des temps modernes en font un instrument de jouissances grossières et matérielles. — Le tabac, originaire de l'Amérique. — Persécution contre le tabac. — Étrange punition infligée par Méhémet-Ali-Bey. — Manières diverses de fumer. — Cacique ivre de tabac. — Usage étendu du tabac. — Schisme. — La plante du tabac apportée pour la première fois en Europe vers le milieu du seizième siècle. — Son usage aussitôt adopté. — Jean Nicot l'apporte en France en 1560. — Le cardinal Sainte-Croix l'introduit en Italie; sir John Hawkins en Angleterre. — Nouvelle persécution. — Jacques I[er] et le *Misocapnon*. — Fagon et le nez de son représentant. — L'Espagne persécute aussi le tabac. — Il triomphe partout et établit son empire sur le globe. — Manière de cultiver le tabac à Cuba. — Fabrication des cigares.

A M. LE VICOMTE SIMÉON, DIRECTEUR GÉNÉRAL DES TABACS.

Havane, 15 juillet.

Vous ne m'en voudrez pas, mon cher vicomte, d'avoir tant tardé à vous donner de mes nouvelles.

Depuis mon départ de France, emportée avec rapidité par la vapeur, ma vie glisse sur la terre et sur l'eau comme un feu follet, et les impressions nouvelles qui me frappent se pressent et se succèdent si promptement, que je me croirais le jouet d'une fée, si le souvenir ou le regret ne venaient souvent me ramener à la vie réelle. C'est dans un de ces moments que je prends la plume pour vous parler un peu de ce pays que vous aimez; et, comme, par esprit de devoir, vous vous plaisez à faire des recherches dans le domaine de vos attributions, je viens me faire pardonner mon silence en vous adressant quelques renseignements sur le fruit précieux dont vous êtes l'heureux dispensateur.

Vous savez quelle fut la première origine de cette habitude, aujourd'hui devenue si impérieuse en Europe, ou plutôt si tyrannique : l'usage du tabac. Christophe Colomb, en arrivant à Cuba, fit explorer le pays par deux hommes de son équipage. A leur retour, ils rendirent un compte exact à leur chef de ce qu'ils avaient vu et observé. — « Ces deux chrétiens, dit l'amiral dans son rapport à la cour d'Espagne, rencontrèrent en chemin beaucoup d'Indiens des deux sexes ayant à la bouche un petit tison allumé dont ils aspiraient la fumée !... » C'était tout simplement le parfum du tabac.

Ainsi ces peuplades encore sauvages, sans com-

munication avec le monde civilisé, cette race ingénue et primitive, enseigna, communiqua et rendit indispensable à la vie de tous les peuples civilisés et non civilisés du globe, l'habitude la plus artificielle et la plus répugnante au goût naturel; et l'élite de l'élégance européenne, la jeunesse parfumée jadis de roses et d'aloès, adopta, comme le suprême complément d'une vie de recherches, la coutume empruntée au pauvre Indien de nos savanes! Si, au moins, comme lui, elle lui demandait par cette ivresse l'oubli de la douleur; si, en aspirant la fumée du tabac, elle cherchait, comme le Brésilien, à éclaircir le flambeau de son intelligence, ou si elle en faisait un symbole de paix, comme l'Indien de l'Orénoque, qui éteignait dans les vapeurs de son calumet la haine et la vengeance! Mais vous autres gens de la civilisation raffinée, vous ne cherchez dans la fumée du tabac qu'une dernière sensation matérielle, dans la poudre à priser qu'une manière de dégager le cerveau, le moyen d'éternuer.

Il a fallu seulement trois cents ans pour que cette habitude des Indiens de Cuba devînt une nécessité pour les habitants du globe. Quelques savants ont essayé d'enlever à l'Amérique l'initiative de ce goût bizarre. On a prétendu que l'herbe de la *nicotiane*, ou tabac, était connue en Orient avant que l'Amérique en révélât l'usage à l'Europe. Mais tous les orientalistes soutiennent que ni les ouvra-

ges orientaux antérieurs à la découverte du nouveau monde, ni les récits des voyageurs ne font mention du tabac.

Il est vrai que, d'après Bell, les Chinois fumaient depuis plusieurs siècles, mais d'autres herbes aromatiques sans doute, et non du tabac. Ils ne connurent cette plante que lorsque les Portugais leur en apportèrent la semence en 1599. C'est à peu près à la même époque, pendant les trente ans que les Portugais conservèrent des établissements dans le golfe Persique, que l'usage du tabac fut introduit en Perse ainsi que dans l'Inde. Mais ceci me rappelle une anecdote fort originale rapportée par sir Thomas Herbert, arrivée pendant son séjour en Orient.

Deux ans après l'expulsion des Portugais de Perse, on introduisit dans la ville de *Casbin* quarante chameaux chargés de tabac. Les conducteurs, ignorant encore (on voit que les télégraphes et les chemins de fer n'existaient pas en Perse) l'expulsion des Portugais, conduisaient tranquillement leur denrée au marché, lorsque le favori du schah, Méhémet-Ali-Bey, qui n'avait pas reçu le piseak (cadeau) accoutumé, commanda qu'on leur appliquât le châtiment voulu par la loi. On coupa sans délai et préalablement les oreilles aux marchands; ensuite, pour les punir par où ils voulaient tenter les faibles, on leur déchiqueta le nez, puis, ordonnant l'ouverture d'un énorme trou

dans la terre en guise de *pipe,* Ali-Bey le fit bourrer des quarante charges de tabac, objet de la contravention, et après y avoir mis le feu, il octroya *gratis* au peuple le plaisir de humer pendant plusieurs jours la plus nauséabonde et la plus puante des fumées.

Les Turcs ne connurent l'usage du tabac que par l'Europe, à la même époque que les Perses.

Un autre Anglais, Sandy, écrit en 1610 : « Ils (les Turcs) cherchent leurs délices dans le tabac, dont ils font usage avec un petit tuyau; au bout duquel ils placent un gros bout rond en bois, usage qu'ils ont appris depuis peu des Anglais ; et si on ne les décourageait pas de cette jouissance (un chef mahratte, *Bam,* vient de faire traverser une pipe dans le nez d'un Turc, et lui a fait parcourir ainsi les rues), ce goût serait déjà général. »

Mais revenons à notre île. « L'herbe dont les Indiens aspirent la fumée, écrivait *don Bartolomeo de Las Casas* en 1527, est bourrée dans une feuille sèche, comme dans un mousqueton, de ceux que font les enfants pour l'époque de la Fête-Dieu. Les Indiens l'allument par un bout, puis sucent et humectent par l'autre extrémité, en aspirant intérieurement la fumée avec leur haleine, ce qui les assoupit entièrement et les plonge dans un état complet d'ivresse. »

Le capitaine don Gonzalo Hernandez de Oviedo

Valdez, alcade de la forteresse de Saint-Domingue, nous donne encore des détails curieux sur l'usage du tabac chez les Indiens de la Havane.

« A côté d'autres vices, dit-il dans son *Histoire des Indes,* les indigènes ont celui de prendre des fumigations faites avec une herbe qu'ils appellent *tabaco,* et qui leur fait perdre le sens ; et voici comment ils s'y prennent. Les caciques, ou hommes d'importance, se servent d'un tuyau de quatre à cinq pouces de longueur, et mince comme le petit doigt de la main. Ce tuyau se termine par deux autres tuyaux qu'ils entrent dans leurs narines, et le troisième passe sur la fumée de l'herbe qui brûle. Là ils aspirent une, deux, trois et plusieurs fois, jusqu'au moment où ils tombent à terre, étendus sans connaissance, ivres et endormis d'un profond sommeil. Aussitôt que le cacique s'étend par terre, ses femmes (les *païens* en ont beaucoup) viennent le prendre et elles l'emportent dans son lit, si toutefois le cacique le leur a ordonné avant ; car, dans le cas contraire, elles le laissent là où il se trouve, jusqu'au moment où il revient de son délire.

« Je ne sais, ajoute le bonhomme d'alcade, quel plaisir on peut trouver à devenir une bête immonde, lorsqu'on est un chrétien ; et pourtant quelques-uns de ceux-ci commencent à imiter les Indiens, seulement, à vrai dire, en cas de maladie et pour oublier leurs douleurs. »

Nous venons de passer en revue, dans ces relations diverses, trois manières différentes de fumer, dans lesquelles on retrouve les modèles du cigare et de la pipe, tels qu'on s'en sert encore aujourd'hui. Le tuyau triangulaire seul portait, parmi les Indiens, le nom de *tabaco*, et non la feuille ni la plante. A la Havane, on conserve encore cette dénomination au *mousqueton* [1], comme le désigne fray Bartolomeo de Las Casas.

La *nicotiane*, ou bien le *tabac*, était cultivée avec un soin particulier par les Indiens, qui y attachaient non-seulement une idée de jouissance, mais encore un sentiment religieux ; ils l'appelaient bénie de Dieu, *cosa santa*. Le mot *tabaco* paraît appartenir à un des dialectes américains, et fut employé généralement dans les Antilles, après la conquête, par les Espagnols. Ceux-ci, sans doute, l'empruntèrent aux indigènes, qui eux-mêmes l'avaient pris aux Caraïbes lorsqu'ils visitaient ces côtes le fer et la torche en main.

La plante qui produit le tabac croît aujourd'hui sans culture sur la plus grande étendue du nouveau continent et des îles adjacentes, mais elle paraît originaire de Cuba. Quoi qu'en disent quelques compilateurs modernes, c'est là que les Espagnols la trouvèrent par la première fois, et tous les rapports du temps en font foi. Depuis, elle

[1] *Fumar un tabaco,* dit le Havanais (fumer un cigare).

s'est répandue avec rapidité par tout le globe. La nature, comme si elle eût prévu sa brillante destinée, la doua de toutes les qualités souples, de toutes les facultés résistantes, la rendit propre à tous les climats ; et depuis Cuba jusqu'en Suède, depuis la Turquie jusqu'au Maryland, on voit croître et prospérer cette plante curieuse et bizarre. L'abondance de ses produits est prodigieuse; on compte (Linné) jusqu'à quarante mille trois cent vingt graines sur un seul de ses pieds, et le germe de ces graines se conserve apte à la reproduction pendant plusieurs années.

Le tabac fut connu en Europe vers le milieu du seizième siècle, et son usage fut, en peu de temps, adopté généralement, mais il eut à essuyer de rudes et virulentes attaques, qui provoquèrent des défenses chaudes et éloquentes; ce fut un véritable schisme ; et si les propositions de Calvin et de Luther enflammèrent les cerveaux des théologiens et bouleversèrent l'Europe, le tabac mit le feu aux quatre coins du monde.

Ce fut Jean Nicot, ambassadeur de France en Portugal, qui apporta le premier échantillon de tabac, en 1560, en France, et en fit présent à la reine-mère Catherine de Médicis, circonstance qui rehaussa le prix de cette nouveauté. On l'appela la *nicotiane*, du nom de l'ambassadeur.

Elle fut introduite en Italie par le cardinal de Sainte-Croix, nonce en Portugal, et elle y reçut,

comme en France, le nom de son introducteur : *herbe de Sainte-Croix.* Les qualités qu'on lui reconnut bientôt lui valurent les différentes nominations de *buglom* ou *panacée antarctique,* d'*herbe sainte* ou *sacrée*, *jusquiame du Pérou*, et bien d'autres.

Sir John Hawkins apporta, en 1656, le tabac en Angleterre. Quoique déjà, en l'année 1568, d'après Stow, on en eût apporté un échantillon, ce ne fut qu'en 1656 qu'il commença à être mis en usage. Les jeunes gens de la cour s'en emparèrent les premiers et le mirent à la mode.

Sir Walter Raleigh, quelque temps favori de la reine Élisabeth, et sir Hughes Middleson, son ami, donnèrent le ton, en fumant dans la rue et autres lieux publics, jouissant d'un air béat du parfum enivrant qu'ils exhalaient autour d'eux. On les regarda d'abord avec surprise, puis on les imita, et l'usage du tabac devint enfin à la mode, même parmi les femmes. C'est alors que ce plaisir devint l'objet d'une persécution acharnée d'une part, et d'un engouement irrésistible de l'autre. Stow en parle comme d'une *herbe puante dont l'usage est une offense à Dieu,* pendant que Spencer, dans sa *Fairy Queen*, lui donne la dénomination de *divin tabac.* Le roi Jacques Ier devint le persécuteur le plus acharné du tabac, et sa haine pour cette plante aurait équivalu à une défense chez une nation moins indépendante que la nation an-

glaise. Pendant qu'Amurat IV passait des pipes à travers le nez de ses sujets, que le schah de Perse coupait les oreilles et déchiquetait les narines aux siens, que le czar moscovite rasait le nez tout entier à ses serfs, que le pape Urbain VIII lançait des excommunications contre ceux des fidèles qui tenteraient de priser, le roi Jacques Ier faisait de la littérature sanglante, et lançait des anathèmes contre l'innocent tabac.

D'après la direction donnée à ces punitions cruelles, qui tombaient toujours sur le nez, il est évident que l'habitude de priser précéda celle de fumer, ou devint plus générale dans les premiers temps. Les curiosités historiques vous plaisent, et je ne vous priverai pas de quelques curieux extraits sur l'ouvrage du roi Jacques, le *Misocapnon*. Vous y verrez avec surprise combien l'usage du tabac était désordonné à cette époque en Angleterre.

« Et quant au désordre qu'on commet, dit le roi, avec cette dégoûtante habitude, n'est-ce pas une saleté oisive, que de s'y livrer à table, lieu de respect, de propreté et de modestie? Les hommes ne rougissent-ils pas de se lancer à travers la table la fumée de leurs pipes, mêlant cet air empoisonné avec le parfum des mets, et causant du dégoût à ceux qui détestent cet usage? Mais ce n'est pas seulement à table; il n'y a pas de temps ni de lieu qui échappe à cette incivile coutume.

Y eut-il jamais une pareille folie que celle de ne pas pouvoir aborder un ami sans lui offrir un cigare, comme chez les Orientaux? Ce n'est plus comme un remède, mais comme un plaisir qu'on l'offre, et celui qui ose refuser la pipe est traité de niais insociable, comme il arrive aux buveurs dans les pays froids d'Orient. Oui, la maîtresse de maison même ne saurait faire quelque chose de mieux en faveur de sa servante que de lui donner de sa main délicate une pipe de tabac ! »

Voici encore un échantillon curieux des mœurs de l'époque et de la politique du roi Jacques.

« N'est-ce pas, continua-t-il, le plus grand des péchés, que vous, hommes de toutes classes de ce royaume, élevés et destinés par Dieu à consacrer vos personnes et vos biens à la conservation de l'honneur et de la sûreté de votre roi et de la république, que vous vous rendiez ainsi inaptes à ces deux choses? Vous n'êtes plus capables même de célébrer le sabbat, comme le font les juifs; vous n'êtes plus bons qu'à demander du feu à vos voisins pour allumer votre pipe. Voyez combien cette habitude est nuisible à vos intérêts ! Demandez-le plutôt à la noblesse d'Angleterre, qui est obligée de payer à chacun de vous 300 ou 400 livres tous les ans, pour entretenir cette précieuse saleté. »

La somme paraîtrait exorbitante, si on ne songeait pas que le tabac se vendait encore cher à

cette époque, et qu'il était d'un usage bien plus général parmi la noblesse d'Angleterre et la classe moyenne, qu'il ne l'est aujourd'hui. Ce qui contribuait encore à augmenter les frais de la consommation, c'était la coutume rigoureuse d'offrir des pipes de tabac aux hôtes et aux visiteurs.

La persécution contre le tabac s'étendit à son tour en France. Un grand nombre de pamphlets furent lancés à la fois, entre autres celui du docteur Fagon, sous ce titre : *Ex tabaci usu frequenti vita est brevior*. Ce même docteur Fagon, ayant une thèse à soutenir contre cette substance pernicieuse, et se trouvant indisposé, envoya à sa place un de ses collègues dont la voix nasale et sifflante trahit, pendant tout le discours, la présence du tabac dont ses narines étaient embarrassées.

L'Espagne même ne fut pas exempte de cette haine contre le tabac. L'évêque des Canaries, *fray Bartolomeo de la Camara,* depuis évêque de Salamanque, défendit aux prêtres de priser deux heures avant et deux heures après avoir dit la messe, ainsi qu'au clergé en général de prendre du tabac dans les églises, sous peine d'excommunication et d'une amende de 1,000 *maravedis*. Comme vous voyez, il ne manquait plus rien au tabac, pas même l'honneur de la persécution, pour être adopté sans retour dans toutes les parties du monde.

La supériorité du tabac de Cuba n'est pas contestée. On l'y cultive particulièrement du côté de l'Ouest, dans un district nommé la *Vuelta abajo*. Les meilleurs terrains pour cette culture sont les terres sablonneuses et légères. Nos *vegas* (champs de tabac) sont situés le long des rivières ; mais le tabac le plus exquis se recueille dans le voisinage des rivières de la *Consolacion* et de *San-Sebastian*. Les différences atmosphériques sont si peu sensibles entre les diverses parties de l'île, qu'elles exercent peu d'influence sur le degré de supériorité du tabac; ses différentes qualités tiennent seulement à la nature du sol. Si l'on parvenait, à force de soins et d'analyses chimiques, à rendre le sol également propre à cette culture sur tous les points de l'île, elle deviendrait non-seulement une source abondante de richesse, mais un encouragement puissant pour la population blanche.

C'est en famille que le tabac se cultive et s'élabore, et dans de petites proportions. Un laboureur actif peut, à l'aide de sa femme et de ses enfants, cultiver jusqu'à une demi-caballeria de terre (un hectare), contenant de vingt-cinq à trente mille plants de tabac, plantés à un pied de distance; les intervalles sont remplis par du maïs, du riz et d'autres graines, qu'ils recueillent sans peine ni frais.

Un des grands avantages de la culture du tabac, comme je viens de vous dire, c'est d'ouvrir un

champ vaste à l'industrie et au bien-être de la population blanche. Divisée en petites propriétés, elle offre aux colons un débit sûr, sans concurrence ni rivalité, et ne saurait jamais être trop abondante ; car l'usage du tabac est répandu par tout le globe, et celui de Cuba a la suprématie sur tous. Le travail qu'il exige est doux, la main-d'œuvre peu coûteuse : dans les soins délicats et variés de la manipulation et confection, le cultivateur trouve moyen d'employer sa famille, et jusqu'à ses plus jeunes enfants. Si, par le moyen de préparations faites à la terre, on parvenait à étendre la culture du tabac sur tous les points de l'île, les campagnes se peupleraient, et avec le travail et la richesse se propagerait la civilisation par les rapports commerciaux.

Le tabac et la manière d'en faire usage, non-seulement ont été découverts à Cuba, mais la plante elle-même semble avoir été un don exclusif de la nature envers elle; et quoique dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, elle croisse spontanément, comme à Cuba, l'excellence de sa qualité, sa végétation primitive dans l'île, la circonstance remarquable d'avoir été la seule plante cultivée, et, qui plus est, vénérée par les Indiens, gens indolents d'ailleurs, dont la nourriture se réduisait à la pêche et aux fruits sauvages, tout porte à croire que les bénéfices inappréciables de la culture du tabac furent particulièrement ac-

cordés par la nature à notre île ; et c'est encore une preuve de sa prédilection pour Cuba, que d'établir sa souveraineté sur un produit magique, devenu nécessaire au monde entier.

Néanmoins, grâce aux mesures étroites de répression inquisitoriale adoptées jadis par *la factorerie*, la culture de cette denrée précieuse est loin d'avoir acquis tout son développement.

Depuis 1735 jusqu'en 1765, le commerce du tabac avait été livré à plusieurs compagnies par des contrats particuliers. A cette époque on établit la factorerie pendant le règne de Ferdinand VI, et, sous prétexte de perfectionner et de développer la culture de tabac, on en défendit l'extraction. Cette mesure n'ayant réussi qu'à diminuer les récoltes, en 1783 et 1793, on décréta plusieurs réformes dans la factorerie et on en augmenta la subvention jusqu'à 50,000 piastres ; mais on défendit la fabrication du tabac aux particuliers, et on créa en même temps des agents *visiteurs*, pour surveiller et mesurer rigoureusement les récoltes, afin d'en bien recouvrer les droits. Ces entraves, cette odieuse exaction, furent suivies d'une grande diminution dans les récoltes. Après s'être élevées, sous le monopole des compagnies en 1720, jusqu'à 600,000 *arrobas* en exportation, outre la consommation intérieure, elles diminuèrent si rapidement que, malgré l'allégement obtenu en 1808 des frais de la factorerie, réduite à un seul direc-

teur, les récoltes de 1804 ne fournirent plus à la consommation de l'île. Depuis cette époque, on chercha à diminuer quelques abus; mais la prohibition n'ayant pas été extirpée, la racine du mal resta, et la culture du tabac continua à languir jusqu'à 1827, où cette importante denrée fut entièrement délivrée des entraves arbitraires de la factorerie. La plus belle partie de nos produits aurait été infailliblement ruinée, sans cette sage mesure, provoquée et exécutée par notre illustre compatriote l'intendant de la Havane, don José de Pinillos, comte de Villanueva.

Mais la culture du tabac n'obtiendra un plein succès à Cuba que lorsque le gouvernement espagnol, par des concessions et des avantages, attirera de nouveaux colons dans l'île.

Les *vegueros* (cultivateurs de tabac) sont fort habiles à perfectionner la qualité du tabac; le *desbotonar, deshijar, descogollar,* sont autant de moyens pour accroître la beauté, la douceur moelleuse de la feuille et même sa nuance. D'autres recherches déterminent les mérites de la confection, livrée entièrement à la femme et aux filles de la maison; et lorsque vous cheminez à pas lents, aspirant avec délice un de ces certains cigares de la *Reina* que vous connaissez si bien, savourant en vrai gourmet son parfum et admirant son aptitude à prendre feu et à le conserver, sachez-le, et ne vous étonnez plus de rien, ce cigare ardent et

moelleux à la fois a été..... vous le dirai-je?..... mais oui, un historien doit tout dire, il a été, comme tous ceux que vous fumez, roulé, oui, roulé sur la cuisse non voilée d'une de nos filles de campagne, appelée *guajira*.

LETTRE XXVIII.

Civilisation intellectuelle de la Havane. — On ne saurait prescrire des limites à la pensée. — La lumière de la science pénètre partout. — Mouvement général et magnétique de la pensée. — Position avantageuse de Cuba, favorable à l'instruction de ses habitants. — Puisqu'on ne peut pas arrêter le mouvement civilisateur, il faut l'encourager pour pouvoir le guider. — Les Havanais fondent une académie littéraire. — Le capitaine général la dissout. — Chaires de sciences et de littérature interdites. — Les Havanais envoient leurs enfants à l'étranger pour les élever. — Ordre supérieur aussitôt de les faire rentrer. — La courtisanerie et l'intérêt obtiennent ce qu'on a refusé à la justice. — Un collége s'établit à la Havane. — D'autres se forment à l'abri du premier. — Le gouvernement ne donne point de fonds pour ces établissements, qui sont seulement tolérés. — Le riche qui paye y est seul admis.—Le fils du pauvre n'a qu'à être mendiant ou bandit. — *Les amis du pays*. — Petit nombre d'écoles primaires défrayées par les habitants. — Le gouvernement reçoit de Cuba et ne lui donne rien. — Résultat déplorable de cette parcimonie. — Représentation théâtrale en faveur de l'instruction publique. — Efforts honorables de la société patriotique. — Don Luis de Las Casas, gouverneur général, abandonne une partie de son propre revenu pour l'instruction primaire. — Il fallait allouer un revenu pour cet objet, provenant d'une contribution sur les habitants. — Le gouvernement s'en empare. — Deux casernes et un collége dans un couvent habité par des do-

minicains. — Heureuse idée du général Tacon. — Le cliquetis des armes, la voix du professeur et le chant des moines. — Marée montante de civilisation. — Musée d'histoire naturelle. — Académie de dessin. — Nos illustres. — Saco. — José de la Luz. — Domingo del Monte. — Montalvo. — Avenir de la civilisation intellectuelle.

A M. LE DUC DECAZES.

Havane, 9 juillet.

En essayant, mon cher duc, de vous donner quelque idée de l'éducation à la Havane, je me trouve placée entre deux impressions contradictoires : la conscience d'un progrès irrécusable et qui ne cesse de s'accroître, et le sentiment vif de ce qui nous manque, de notre infériorité relative, et du peu de secours que rencontre parmi nous le mouvement civilisateur.

Le besoin de l'instruction est vif, l'avidité des connaissances extrême; les intelligences sont promptes, les âmes préparées, les mœurs accessibles à toute amélioration; pas un rayon qui parte de l'Europe dont la chaleur ne nous pénètre en même temps que sa lumière, et qui ne soit salué par l'enthousiasme créole. Cependant quelles imperfections, quelles lacunes, ou plutôt quel néant dans l'organisation de notre instruction publique, dans les tendances de notre éducation privée !

La même crainte qui a empêché jusqu'ici la métropole de nous donner un gouvernement et des lois l'empêche de nous donner une éducation. Il y a danger pour elle dans cette dernière faute, plus encore peut-être que dans les deux premières. La forêt des vieilles lois peut obstruer le sol et ne pas permettre à l'équité de se faire jour. On peut, après tout, faire durer par la force les traditions de l'autocratie patriarcale et militaire; mais on ne prescrit pas à la pensée de rester immobile dans de certaines limites.

La science nous vient de l'Europe et de l'Amérique septentrionale, par les voyages, les livres, les communications orales, et par ce mouvement magnétique, le plus grand des phénomènes moraux, qui ne permet à aucune latitude de rester étrangère à ce qui se passe sous les latitudes plus éloignées. Il n'y a point, vous le savez, mon cher duc, de murailles pour la pensée; et cela est si vrai, que la civilisation chinoise elle-même va être entamée tout à l'heure par la guerre, introductrice brutale de la lumière européenne.

Pour nous, nous n'avons pas besoin de moyens si violents; la zone torride n'est pas éteinte dans nos veines; elle fait bouillonner plus ardente la séve du sang espagnol. Tout nous rattache au vieux continent, le passé de nos souvenirs, le présent de notre industrie, l'avenir de notre société. Nos communications sont fréquentes, et même,

en enchaînant la presse par la censure, en fermant nos ports à tous les livres d'Europe, on ne peut ni enchaîner les pas des jeunes créoles, ni imposer silence à cette grande voix qui émane des États-Unis comme des rives du Gange, du golfe de Saint-Laurent comme des Palus-Méotides, de l'Europe qui s'endort comme de l'Asie qui s'éveille.

La position insulaire, l'activité industrieuse et le commerce, source de richesses indispensables à nos créoles, facilitent encore cette instruction, pour ainsi dire spontanée, dont il est impossible de les priver, et qui s'empare si aisément de la souplesse de leurs organes et de l'heureuse promptitude qui caractérise leurs esprits.

Ils savent très-bien ce que c'est qu'un collége en France, quelles sources érudites ne cessent de couler en Allemagne, combien de connaissances on exige d'un gradué d'Oxford ou de Cambridge : — les efforts de quelques vrais sages, pour populariser la science en la confondant avec le sentiment religieux, ne leur sont pas ignorés.

Ils savent qu'il y a des populations entières de Danois et de Suisses qui lisent, prient, travaillent et prospèrent sous la loi de la plus admirable combinaison d'énergie intellectuelle et d'élévation morale que le législateur ait jamais réussi à développer.

Du moment où il est impossible d'étouffer les

rayons lumineux qui partent de tous les points, le meilleur parti serait de les admettre sous la condition de les diriger. Les désirs contrariés, les penchants réprimés, les volontés enchaînées offrent plus de dangers que les mêmes puissances n'en offriraient librement asservies à une direction utile : la poudre à canon, qu'est-elle, après tout? — une force comprimée.

A la mort de Ferdinand VII, lorsque l'Espagne aristocratique essayait d'imiter la culture et la civilisation de la France et de l'Angleterre, quelques Havanais, profitant du mouvement donné par la mère patrie, obtinrent la permission de former une académie littéraire, titre peut-être assez mal choisi, mais qui, enfin, contenait un avenir et un espoir d'amélioration intellectuelle. Mais, à peine la permission accordée, le capitaine général vit dans cette institution un germe de réforme politique et un foyer dangereux. On commença par la suspendre; quelques mois après, elle fut dissoute. Plus d'une fois il est arrivé à des jeunes gens instruits de réclamer la permission de fonder et de desservir à leurs frais plusieurs chaires de littérature et de sciences; ce fut en vain : la même terreur retint notre gouvernement. En l'absence de tous moyens d'instruction, beaucoup de pères de famille prirent le parti d'envoyer leurs fils à l'étranger, puiser aux sources les plus abondantes la science dont leur pays était privé.

Dès qu'on le sut à Madrid, un ordre royal vint enjoindre aux habitants de Cuba de faire revenir, dans le plus bref délai, tous les jeunes gens qui recevaient leur éducation à l'étranger, avec défense de recourir jamais à de pareils moyens. Comme la plupart des tyrannies exagérées, cette défense a fini par tomber dans une espèce de désuétude, et a fait place à une tolérance qui laisse encore la porte ouverte à l'arbitraire.

Ce fut au moment de cet incroyable rappel, et pendant la dictature du général Vivès, qu'un Espagnol entreprenant obtint du gouverneur, son concitoyen et son protecteur, la permission de fonder un collége qui, dans de telles circonstances, offrait une perspective de gains assurés et considérables.

Quelques autres institutions du même genre se formèrent ensuite, mais toujours sous la main et par les frais des particuliers. Les basses classes manquaient totalement d'instruction primaire ; le gouvernement n'avait pas voulu établir une seule école à son compte. Si les fils des riches n'obtenaient qu'à grand'peine l'instruction nécessaire, comment les fils des pauvres l'auraient-ils obtenue ou acquise, sans une école fondée par le gouvernement, sans un instituteur payé par les deniers publics?

Cette situation, propre à faire des assassins et des bandits plutôt que des citoyens, a éveillé l'in-

térêt généreux de quelques-uns de nos compatriotes, qui se sont réunis pour former une *société d'Amis du pays* (*sociedad de Amigos del pays*), société occupée d'ailleurs de beaucoup d'autres détails, et qui n'a, pour entretenir et propager l'instruction publique dans l'île, que les fonds peu considérables fournis par les souscriptions annuelles de ses membres. Aussi, les écoles primaires sont-elles encore en petit nombre ; et cette colonie, qui envoie 50 à 60 millions de francs par an à la métropole, ne peut en obtenir un maravédis pour élever ses enfants.

Vous ne verrez pas sans intérêt, mon cher duc, le document suivant, qui semblera curieux à votre expérience d'homme d'État, et qui vous apprendra qu'en 1836, sur 417,545 Havanais libres, blancs ou de couleur, 9,082 seulement assistaient aux leçons des écoles. Sur ces 417,545, il y avait 99,599 enfants de couleur, libres, de cinq à quinze ans. Si l'on réfléchit que le reste de la population, appartenant à une époque antérieure, a reçu nécessairement un degré d'instruction beaucoup moins étendu, et que même aujourd'hui le nombre des enfants que l'on instruit ne dépasse pas 9,000, on sera effrayé de la profonde ignorance dans laquelle languit sans secours supérieurs la population de notre île.

En 1836, 90,517 enfants restaient absolument sans éducation et sans instruction ; aujourd'hui,

le nombre dépasse 100,000, car la population s'est accrue, et les écoles primaires, toujours dénuées de ressources, n'ont pas pu la suivre dans son accroissement.

Au milieu de tant de détresse, et ne pouvant rien obtenir du gouvernement, les Havanais eurent recours, —le croiriez-vous ?—à la caisse du théâtre et à l'argent des bals masqués pour fonder des écoles. Ce fait révèle à la fois l'ardeur du bien et la sociabilité qui distingue avec honneur le caractère havanais. — Mais pauvre pays, que celui où le bal masqué fonde une école, et où le *Domino noir* sert à l'éducation du pauvre !...

C'est surtout à la Havane et aux environs que les efforts de la société patriotique fondée en 1793 par le gouverneur don Luis de Las Casas, commencent à fructifier. Certains noms paraissent doués d'une vertu magique, — tel est celui de Las Casas.

Don Luis de Las Casas a sacrifié une fortune de 11,000 à 12,000 piastres de revenu pour répandre l'instruction primaire dans notre île ; l'institution fondée par lui lutte encore avec un courage vraiment admirable contre les injustices les plus flagrantes et le dénûment le plus absolu.

Un fait de l'administration du général Tacon peint admirablement le degré d'intérêt que nos enfants ont inspiré jusqu'à présent à nos gouvernants. Ce chef aimait à s'entourer de troupes prêtes

à marcher et à le défendre ; il s'était placé entre deux casernes, l'une à l'avant-garde, celle de la *Fuerza*, et l'autre à l'arrière-garde, qu'il avait établie dans le couvent de Saint-Dominique, où se trouvait la bibliothèque de l'université.

On chercherait en vain à se faire une idée du spectacle confus que présentait un collége occupé à la fois par des soldats, des moines dominicains et des écoliers ; le bruit des commandements militaires se mêlait à la voix des professeurs, et le cliquetis des baïonnettes aux lectures et aux examens. Le couvent de Saint-Dominique est très-petit et les bâtiments en sont incommodes : vous jugez sans peine quelles bonnes études pouvaient faire les jeunes Havanais dont les parents payaient pension. — Cet état de choses dura environ cinq ans.

Une fois le régiment sorti du cloître pour aller habiter sa nouvelle caserne, les études reprirent leur cours, et la bibliothèque, transportée dans des salles plus convenables, ne cessa pas de s'enrichir, grâce à la générosité des citoyens : elle compte aujourd'hui plus de six mille volumes ; il n'y en avait que trois mille en 1837.

Ne vous semble-t-il pas voir une marée montante de civilisation lumineuse se jouant des digues et des volontés contraires, et s'avançant lentement par un progrès presque insensible mais assuré ?

Nous avons déjà un musée d'histoire naturelle dirigé par l'infatigable et intelligent don Felipe Porz, et une académie de dessin, établie en 1815 par l'intendant don Francisco Ramirez, auquel le pays doit et conserve une si vive reconnaissance.

Il n'y a pas une tentative de développement intellectuel qui ne rencontre chez nos créoles une sympathie active et désintéressée, pas un de leurs enfants qui, après avoir voyagé en Europe, n'enrichisse son pays des lumières de la civilisation : conquêtes inévitables que le temps nous apporte et qui s'accroissent à l'arrivée de chaque navire qui entre dans nos ports. Aussi, malgré la situation que je vous ai signalée, mon cher duc, le nombre et la valeur des hommes distingués dont notre île s'honore dépassent-ils tout ce que l'on pourrait attendre ou espérer.

Économistes habiles, écrivains remarquables, savants qui se placent au courant et au niveau de tous les progrès européens, publicistes, poëtes même, nous avons tout cela ; il ne manque peut-être que des circonstances favorables pour que les noms de don José-Antonio Saco, de don José de la Luz, de don Domingo del Monte, s'environnent d'un éclat européen.

Don José de la Luz est un esprit fin, pénétrant, chimiste de premier ordre, remarquable philologue, spirituel écrivain. Les ouvrages polémiques publiés par don José-Antonio Saco, député de l'île

de Cuba, sur les intérêts et la situation des Antilles espagnoles, se feraient estimer dans tous les pays du monde, par la netteté des aperçus, la force des idées, le tissu serré des déductions et la fermeté concise du style. Il n'y a pas d'intelligence plus lucide ni de publiciste plus habile pour classer les faits et en tirer les conséquences que don Domingo del Monte, dont les écrits nombreux seraient un honneur pour la France et pour l'Angleterre.

Je suis loin de nommer et même d'indiquer tous ceux de mes concitoyens, voyageurs et érudits, qui se distinguent dans cette carrière des lettres et de la civilisation, même parmi les gens du monde et les propriétaires.

Plusieurs, qui ne professent pas le métier des lettres, mais que leur instruction et la direction de leur esprit distinguent également, secondent de tous leurs efforts, de toute leur activité, le progrès national.

Il m'est permis de citer au premier rang mon oncle, don Juan Montalvo, qui ne cesse pas de mettre au service de ses concitoyens et de toutes les améliorations intellectuelles et matérielles les ressources de son esprit et de sa fortune. Aussi, malgré toutes les entraves qui l'enchaînent, cette île, qui ne possédait en 1792 qu'une seule école de grammaire et d'orthographe (celle du mulâtre Mélendez), a-t-elle secoué aujourd'hui les langes de l'ignorance.

Personne n'oserait plus dire, comme en 1793, qu'*il ne faut pas apprendre à lire aux filles*. Dans le cabinet des nobles, dans le salon des riches, dans la boutique des marchands, vous retrouverez la même aspiration vers le savoir; mais plus bas, l'absence totale de l'éducation populaire produit ses fruits amers. Des bandes d'enfants de la campagne, sans instruction, sans souliers et sans pain, s'en vont de métairie en métairie, demandant l'aumône, suppléant à l'aumône par le vol, faisant la petite guerre et se préparant au brigandage et à la misère, tandis que les petits nègres, que l'on plaint tant, dorment, travaillent et vivent en paix sous le toit de leurs maîtres. — Livrées à elles-mêmes, comme leurs frères, dès qu'elles peuvent se suffire par la mendicité, les filles des pauvres, à qui on ne peut ouvrir ni asile ni école, vont aussi tomber dans ce gouffre toujours béant de la corruption et du vice.

Il est impossible qu'une telle situation se perpétue.

Tous les perfectionnements se tiennent : quand une population blanche plus considérable cultivera les savanes aujourd'hui désertes de notre île féconde, l'éducation primaire continuera et développera son mouvement progressif. Telle est la nécessité irrésistible de ce mouvement, qu'il se fait sentir sur les points les plus éloignés du foyer de notre civilisation : on voit juxtaposés, par un

bizarre contraste, les plus antiques traditions à côté d'un collége moderne, et une gazette élégamment écrite, dans une ville où l'on parle encore le vieux langage castillan de Cervantes et de Lope de Véga.

Ce phénomène vous amuserait si vous parcouriez les *hatos de Puerto-Principe;* là, vous ne trouveriez ni serviettes, ni nappes, ni faïence, mais des articles, un journal, imprimés à la ville même de Puerto-Principe, et tout petillants d'une satirique et spirituelle élégance, qui ferait honneur à la plume d'un homme de cour. Et notez bien que le commerce, l'industrie et les communications manquent absolument à cette partie de notre île, coin de terre isolé du reste du monde et séparé de nos côtes populeuses par des distances immenses et des chemins impraticables.

Tels sont les éléments de civilisation intellectuelle que possède la génération présente de Cuba; éléments bien incomplets sans doute, mais dont la force ascendante ne peut être niée.

Un fait remarquable, et que vous apprécierez mieux que personne, c'est que cette ardeur d'instruction dont les Havanais s'assouvissent dès qu'ils le peuvent, malgré tous les obstacles, ce besoin de répandre la lumière et de la léguer à la génération qui va suivre, ne se mêlent à aucune velléité de révolte ou d'émancipation. Ils se croient d'autant plus Espagnols qu'ils sont meilleurs pa-

triotes. Ils ne voient dans l'accroissement de leur force intellectuelle que leur intérêt et leur bien-être. Rien d'hostile, de haineux ou de violent. La civilisation n'est pas, dans leur pensée, un motif de détachement et d'insurrection, mais une garantie de fidélité envers la métropole.

Les hommes politiques jugeront cette situation. Espérons que l'Espagne comprendra tous les avantages de sa position. Il est rare, vous le savez, mon cher duc, que l'intérêt d'un gouvernement se lie d'une manière aussi intime à l'intérêt des gouvernés, et que l'appui donné généreusement au désir de la nation soit pour lui le moyen véritable et définitif d'échapper à tous les dangers futurs.

LETTRE XXIX.

Las Pascuas de San-Marcos. — Le repas havanais. — Le bal. — La table de pharaon. — Les amants. — Claudio de Pinto. Conchita. — Conversation tendre des deux amants.— Dépit, séduction. — La *vaca*. — L'ami Manolito. — Conversation de deux *lions* des tropiques. — Profit inique. — Conchita et Carmen Marena. — Départ pour les quintas. — Terreur nocturne. — Souper. — Crainte et pudeur. — La négresse corrompue. — Combat, frayeur. — Conchita succombe. — Beauté de la campagne de *San-Marcos*. — C'est le tour de don Tadeo. — L'hospitalité. — Naïveté d'une jeune fille. — Arrivée du capitaine Marena et de sa femme. — Trahison de Claudio.— Conchita le devine.— Sa douleur, son désespoir. — Promenade au bois de *canas bravas*. — Conchita se retire.—Déclaration de Claudio.—Le *guardiero*. — Retour chez don Tadeo. — Candeur de Conchita. — Repas joyeux. — Claudio ne s'occupe que de Carmen. — Désespoir de la jeune fille. — Elle retourne chez elle. — Le verre de vin de Champagne. — La cavalcade. — Chute de Carmen. — Claudio la sauve. — On le couronne. — La savane. — Le pharaon sur la pelouse. — Les affaires galantes de Claudio avancent. — Le lendemain. — Réveil de Conchita. — La négresse Francisca lui raconte les scènes de la veille. — Un nouveau caractère se développe chez la jeune fille. — Sa fureur ; son mépris pour son séducteur. — Elle va au bal le soir. — Sa gaieté folâtre, sans exaltation. — Carmen et Claudio disparaissent. — Promenade nocturne. — Chants du guajiro. — Scène d'amour sous les *canas bravas*. — Scène tragique. — Assassinat. — Le nouveau Caïn. — On transporte la victime à la maison. — On cherche Claudio. — On ne l'a point trahi. — Conchita se meurt. —

L'amour de Claudio se rallume. — La jeune fille convalescente. — Elle refuse la main de Claudio, sans dévoiler son secret. — Désespoir de celui-ci. — Douleur des parents de Conchita. — Silence obstiné de celle-ci. — Langueur de Conchita. — Elle renvoie sa négresse et va à l'église. — On la cherche en vain. — Elle était morte.

A MADAME ***.

C'était dans le district de *San-Marcos*, le jardin magique de notre île, et pendant les fêtes de *Pascuas*, qu'on va chercher avec ardeur les plaisirs de la campagne et les fêtes de villes. Dans l'après-midi, on se met en course pour les promenades. *Quitrines* et chevaux de glisser à travers les superbes colonnades de palmiers, roulant sur le sable rouge et jonché de fleurs d'orangers. Puis, courant dans ces labyrinthes de végétation colossale et de plantes parasites, dont l'étourdissante richesse se présente sous toutes les formes, sous toutes les couleurs, nos jeunes filles se font apporter alternativement qui le *mamey*, qui le *caimito* ou le *zapotillo*, car tout y est, en fruits et en fleurs à la fois, et les arbres plient sous le poids de leur opulence. Au milieu des rires et des caprices d'un appétit trop bien servi, parfois une de nos jeunes filles, voulant atteindre elle-même de sa *volante* le fruit qui pend sur sa tête, se trouve enchaînée par les fleurs et les lianes qui se jouent

dans l'air. Un combat s'établit, et si elle perd quelques-unes de ses boucles d'ébène, elle gagne souvent une couronne. Mais les voilà rentrées et toutes réunies chez un des propriétaires de caféterie; car chacun, pendant les *Pascuas*, est obligé de fêter les autres à son tour.

Le repas est somptueux. La cuisine créole et la cuisine française rivalisent de recherches. On ne voit pas de *primeurs*, il est vrai : tous les fruits sont dans une maturité parfaite. Le dîner est servi sous une tente, au milieu du jardin. Au moment d'enlever le second service, on quitte la table; les Havanais n'assistent jamais à ce révoltant changement de décorations. Une promenade de quelques minutes, soit au jardin si on est à la campagne, soit au salon, si on est en ville, suffit à des gens bien dressés, pour transformer les restes du service en mille merveilles réunies de cristaux et de porcelaines, de corbeilles de fruits et de confitures variées à l'infini. Et pour couronner tant de friandises, on couvre la table de fleurs : sur la nappe, les bords des plats, des assiettes et jusqu'aux pieds des verres, on en jette partout... Vous ne sauriez croire, mon amie, l'effet de cette métamorphose magique, de ces parfums enivrants qu'exhalent nos fruits, mêlés à l'arome des fleurs. C'est quelque chose de raffiné et bien d'accord avec la vie toute sensuelle de ce pays, que cette élégance, cette fraîcheur qui succèdent immédia-

tement aux fumées des vins et à l'odeur nauséabonde des restes du dîner.

Après le repas, on se rencontre au bal. Là, vous trouverez une grande simplicité. Un salon vaste, comme tous les salons du pays, garni de chaises de maroquin ou de paille très-fine ; des galeries spacieuses, éclairées par des bougies de cire vierge dans des lanternes de cristal. Du reste, point de dorures, point de rideaux ni de meubles de luxe ; d'immenses portes et fenêtres ouvertes, donnant en partie sur une cour spacieuse qui vous envoie jusqu'au salon la fraîcheur de l'eau de sa fontaine et les tièdes émanations des corbeilles de fleurs dont elle est parée; puis les jeunes gens de la ville dans des tenues parfaites, et des jeunes filles habillées de blanc et couronnées de fleurs, voilà l'aspect de notre bal de campagne. A peine l'orchestre, composé de nègres libres, qui s'avisent aussi d'être *fashionables* et de porter des gants jaunes, commence-t-il à donner les premiers accords, que danseurs et danseuses, accourant avec ardeur, se forment en deux lignes, et la contredanse havanaise commence avec sa grâce indolente, avec ses syncopes voluptueuses.

Ce soir-là, l'affluence était grande ; les jeunes filles, lasses après une contredanse prolongée, prenaient quelques instants de repos ; l'orchestre gardait le silence, et les causeurs en profitaient pour donner l'essor à une de ces martingales de

voix humaines propres aux pays du Midi, et dont le seul rival était l'assaut du tic-tac de mille éventails qui fonctionnaient à la fois. Une partie des jeunes gens étaient accourus à la table de jeu, du *monte* (pharaon).

Les grands seigneurs, les propriétaires opulents, allaient exposer sur une carte leurs riches revenus de l'année, les gens de campagne le fruit de leurs labeurs ; et celui qui, timide, n'osait redoubler la ponte, était bientôt entraîné par l'exemple de sa femme, qui, comme toutes les femmes dans le chemin du désordre, dépassent en ardeur les hommes les plus résolus. Parfois quelque grande dame parvenait au haut bout de la table, et on voyait glisser furtivement de sa petite main souple des monceaux d'onces d'or qui surpassaient en poids les pontes des autres joueurs. Mais celui qui se faisait le plus remarquer, c'était le chevalier d'industrie; pour lui tout était gain. Quelques jeunes gens seuls, sacrifiant en partie une passion à une autre, confiaient leur argent à un ami qui tentait la fortune pour tous deux, pendant qu'il restait au salon pour suivre quelque projet amoureux, dont la durée ne devait pas se prolonger au delà de *las Pascuas*.

De ce nombre se trouvait don Claudio de Pinto, dont les amours n'étaient plus un mystère. Fils d'un riche banquier, la mort de son père l'avait laissé maître d'une fortune considérable. A peine sorti

de l'adolescence, la beauté régulière de ses traits, le regard fier et calme de ses yeux noirs, longs et à fleur de tête, quelque chose de souple et de puissant à la fois dans les contours de sa taille élancée et mince, des mains admirables, tous ces avantages extérieurs lui avaient valu des succès incroyables près des femmes. Mais un observateur attentif et indifférent ne tardait pas à découvrir, à travers la beauté régulière de ses traits, une âme inquiète et blasée. Les premières impressions de Claudio s'étaient développées sous le prisme de l'opulence, aidé par toutes les faiblesses d'un amour maternel peu éclairé. Un grand nombre d'esclaves obéissaient à ses moindres caprices. Ses parents, dominés toujours par la crainte de le contrarier, voyaient sans cesse une maladie ou un acte de désespoir dans le *nino*, à la moindre réprimande. Cette faiblesse, dont il savait très-bien profiter pour se livrer aux inspirations de ses fantaisies, le rendit inapte à profiter des leçons qui plus tard lui furent prodiguées. Peu studieux, orgueilleux de sa fortune, vain de sa beauté et personnel comme tout enfant gâté, il n'avait rapporté d'Europe, où il avait été élevé depuis l'âge de dix ans, aucun bon enseignement applicable à sa vie future d'homme, aucune connaissance utile à son pays. Mais en échange, il y avait apporté tous les petits manéges, les petites perfidies, et toutes ces recherches dont l'homme corrompu s'entoure pour

raviver les jouissances décolorées du vice. La jeune fille objet de ses assiduités, à peine sortie de l'enfance, était encore l'œuvre pure de la nature. Sans alliage ni artifice, elle était pleine de candeur et d'innocence, mais avec tous les penchants tendres et ardents des natures créoles. Une éducation simple et bornée, mais honnête, l'avait laissée sans sauvegarde contre l'astuce et le mensonge, et son âme candide et vraie n'avait d'autre arme pour se défendre que l'attrait du bien, la crainte vague du mal, et cette pudeur instinctive dont la nature a voilé la femme. Ses parents, riches bourgeois ignorants et honnêtes, habitaient toujours la campagne, et ne quittaient leur propriété que pour venir tous les ans à *las Pascuas* de *San-Marcos*, la mère, dona Catalina Ovando, pour faire danser sa fille, le père, don Antonio Pacheco, pour jouer au *monte* à côté des grands seigneurs.

« Je garde ton [1] gant, disait Claudio à Conchita pendant l'intervalle de deux danses, ayant le gant de la jeune fille dans ses mains.

— Et que veux-tu donc en faire? Ne seras-tu pas bien fâché de me voir sortir du bal avec la main froide comme la glace ?

— Que dis-tu, *China mia?*... Tiens plutôt, ap-

[1] A la Havane, on n'attache aucune idée de familiarité trop grande ou de vulgarité inconvenante à la coutume du tutoiement. Elle est usitée comme un signe d'amitié intime et, pour ainsi dire, fraternelle.

proche ta main de ma poitrine, je la réchaufferai si bien, si bien, que tu n'auras plus besoin de gant de ta vie.

— Ainsi, tu m'aimes donc bien, Claudio?

— Et tu me le demandes, Conchita !

— En vérité, je ne devrais pas te le demander; car, que pourrais-tu me répondre?

— La vérité... que je me meurs pour toi!...

— C'est précisément ce que tu auras dit à bien d'autres!... Tiens, Claudio, si tu me trompes, tu t'en repentiras!

— Eh quoi! tu as le travers d'être jalouse?

— Tu appelles cela un travers? et crois-tu que je puisse voir avec calme les soins que tu donnes à la Carmen Marena? Hier encore, toujours à ses côtés, tu ne t'es occupé que d'elle, riant, distrait à me faire pleurer!... Je ne voudrais pas t'en parler; mais, puisque tu l'as provoqué, je te préviens que cela me déplaît... Entends-tu?»

Claudio, qui jusqu'alors avait eu le visage incliné et très-rapproché de la jeune fille, se redressa sur son siége et se mit à fredonner une contredanse, pendant que du bout de ses doigts il froissait les coutures du gant qu'il tenait dans ses mains. La nina, à son tour, faisant une gracieuse moue, tourna la tête d'un autre côté, et ils restèrent quelques instants en silence... Tout à coup, changeant d'attitude avec une brusquerie d'enfant, elle se retourna vers son amant.

« Donne-moi mon gant, Claudio. »

Le jeune homme, sans lui répondre ni la regarder, tendit le gant vers elle. Mais l'enfant, avec un mouvement de colère, le repoussa en lui disant :

« Je ne le veux pas, jette-le à terre. »

Claudio, sans changer d'attitude, ouvrit la main, et le gant tomba. Mais, soit crédulité, soit enfantillage, au lieu de s'irriter, comprimant un éclat de rire entre les plis de ses lèvres ravissantes, elle dit à son amant avec une sévérité affectée :

« Claudio, relève ce gant et baise-le, si tu n'es pas un ingrat. »

Le rusé galant, jugeant le moment propice, ramassa le gant, et, jetant un regard passionné sur la pauvre petite, le porta à sa bouche, et l'y garda quelques moments pressé contre ses lèvres.

« Ah ! Conchita, lui dit-il, si ce gant était ta bouche, je n'échangerais pas mon bonheur pour celui des anges ! »

Une émotion délicieuse fit tressaillir les fibres de la jeune fille; son corps tremblant s'affaissa, et alla trouver le bras de son amant, étendu sur le dos de la chaise qu'elle occupait. Son cœur frémissait : tout était crainte, délice et frayeur en elle : ses tempes battaient avec force, sa tête bruissait; et, toute à cette commotion électrique et saisissante, elle n'osait ni parler ni fuir; elle baissa les yeux, et ses joues se couvrirent d'une pâleur mor-

telle. Claudio approcha sa tête de Conchita; ses lèvres effleuraient son cou... Il prononça quelques mots à voix basse qui firent rougir la jeune fille, et, baissant la tête, elle répéta : *Non, non,* à plusieurs reprises. Claudio insista avec des signes évidents d'impatience, d'emportement, qui, sans doute, effrayèrent l'enfant, car aussitôt elle s'écria :

« Oh! no, amor mio!

— Eh bien, j'y compte, » répondit Claudio en se levant, dans la crainte sans doute de quelque rétractation. Dans cet instant, ils furent accostés par un jeune homme aux cheveux crépus, aux favoris épais et noirs, dont le visage, bruni par le soleil, ne manquait pas d'expression :

« Sais-tu, dit-il à Claudio, que nous avons perdu notre *vaca* [1]?

— Patience, mon cher.

— Au moins, reprit l'autre, si tu es malheureux au jeu, tu ne l'es pas en amour. Qu'en dites-vous, mademoiselle? »

La jeune fille rougit, et d'un air moitié troublé et moitié enfantin, lui répondit :

« Allez-vous recommencer vos *chirigotas* [2]? Mais dites-moi plutôt de combien était la *vaca*.

— Rien que de vingt onces.

[1] *Vache,* pari.

[2] Mauvaises plaisanteries.

— Manolito, un mot, » dit Claudio ; et emmenant son ami, ils allèrent s'établir dans un coin, à l'autre extrémité du salon.

Notre jeune héros avait un de ces esprits communicatifs qui préfèrent la puérile satisfaction de raconter leurs bonnes fortunes au plaisir d'en jouir. Il ne tarda pas à faire part à son ami de la conversation qu'il venait d'avoir avec Conchita, et le plan qu'il allait mettre en œuvre pour abuser de son innocence.

« Et crois-tu qu'elle soit assez niaise ou assez madrée pour se prêter aux combinaisons de ton savoir-faire ?

— Vous êtes un imbécile, camarade.

— C'est possible, mais j'ai peine à croire qu'une femme se laisse attraper par toi et soit dupe de tes manéges.

— Mais, mon cher, tu ne sais donc pas que la *muchacha* (la jeune fille) a été élevée à la campagne, qu'elle n'a jamais vu le monde qu'à *las Pascuas de San-Marcos*, et qu'elle croit que je l'épouserai ? D'ailleurs, je suis fort bien dans la maison : on me traite en *prétendant*, et on me gâte en conséquence ; enfin les parents m'ont forcé d'accepter l'hospitalité pendant les fêtes de San-Marcos, dans leur propre *cafetal*, où je suis installé; il est vrai qu'on me surveille terriblement; mais pour l'amour et pour le diable il n'y a pas de serrures.

— Eh bien, tiens, je serai fâché si tu la perds; car elle est candide et belle comme une étoile ! Je crois même que j'en suis un peu amoureux !...

— Essaye donc, mon ami; si tu peux réussir, je te céderai tous mes droits. Vois comme je suis généreux, je te permets la lutte.

— Non, je ne suis pas ce soir en *casaca* (en habit), et ensuite tu as trop d'avantage sur moi, tu loges chez elle... Pourtant, que feras-tu si cette intrigue se découvre ?

— Je ferai d'abord en sorte de la cacher, et si on l'apprend plus tard, peu m'importe !... Mais regarde, Manolito; Carmen Marena qui arrive avec son mari.

— Oui, je les vois d'ici... le mari place sa femme justement à côté de Conchita, et... le voilà qui vient vers nous.

— Tant mieux ! il me servira de prétexte pour ne plus me rapprocher de la *nina;* elle est tant soit peu capricieuse, et pourrait avoir changé d'avis... Écoute, *Manolo :* aussitôt que tu entendras la contredanse, invite la Conchita à danser ; je veux l'éviter, car si elle hésite de nouveau, je n'aurai plus le temps de la persuader. »

Il finissait ces mots , lorsqu'ils furent accostés par le capitaine Marena, homme robuste et endurci dans les camps, dont les manières étrangères annonçaient plutôt les habitudes de garnison que les formes délicates et recherchées des salons.

« Bonjour, Claudio, dit-il en embrassant notre héros... et toi, mauvais sujet, ajouta-t-il, frappant de sa main l'épaule de Manolito; je parie que vous méditez quelque attaque imprévue... hein?

— Nous parlions du dîner de demain dans le *cafetal* de don Tadeo ; vous y viendrez, capitaine?

— Certainement je n'y manquerai pas : c'est un homme qui sait vivre et traiter ses amis ; on fait très-bonne chère chez lui, et j'y serai de bonne heure avec ma femme... Ah ! et la *manigua* (le pharaon), l'aurons-nous?

— Sans aucun doute, » répondirent les jeunes gens.

La musique se fit entendre, et chacun de chercher sa danseuse pour prendre place à la contredanse. Manolito courut vers la belle Conchita, pendant que Claudio cherchait à se débarrasser du tenace capitaine; mais en vain, il fallut supporter une bordée de questions.

« Allons, voulez-vous faire une *vaca* avec moi?

— J'en ai déjà perdu une.

— De combien?

— De vingt onces.

— Eh bien ! donnez-m'en encore deux et je vous regagnerai la perte à la baguette.

— Je veux bien, dit Claudio en avançant ses deux onces.

— Attendez-moi avec quarante.

— Oui, » dit le capitaine; et il disparut.

« Pilier de pharaon! insupportable bavard! grommela Claudio entre ses dents; va! tu as beau surveiller ton bien, un joueur sans argent ne garde pas longtemps l'honneur de sa femme... »

Il fit le tour de la salle, passa devant Carmen, la salua; mais il n'osa pas l'accoster à la vue de Conchita, qu'il voulait ménager ce soir-là; et se plaçant derrière les danseurs, il saisissait toutes les occasions où Conchita passait près de lui pour lui adresser quelques mots tendres. Une fois elle put lui dire quelques paroles pendant un moment de repos :

« Pourquoi n'as-tu pas voulu danser avec moi, Claudio?... Je m'ennuie tant!

— J'ai été retenu par une conversation massacrante, *Conchita mia*... Mais sois plus aimable pour mon ami, qui t'aime tant et m'a demandé de lui céder cette contredanse.

— Ah! Claudio! j'ai bien des doutes... des craintes... Je veux te parler après la contredanse... entends-tu? »

Mais Claudio avait déjà disparu.

Impatient de se retirer, il avait été à la table de jeu, où il était sûr de trouver don Antonio Pacheco, pour lui dire que sa femme désirait quitter le bal. Don Antonio, qui venait de perdre deux *vacas* de vingt-cinq onces, et qui voulait encore tenter la fortune, reçut le message de fort mau-

vaise humeur. Mais sa déférence pour sa femme était telle, qu'il remit aussitôt son argent dans sa bourse, et rouge, ruisselant et adressant entre ses dents quelques malédictions au sort, il suivit son hôte.

Tout le monde quittait le bal. *Volantes* et cavaliers se mirent en route à la fois, éclairés par les étoiles qui brillaient à travers les orangers et les citronniers qui bordaient la route. Pendant une partie du chemin, les plaisanteries, les gais propos et les éclats de rire se croisaient dans l'air et venaient se mêler au petit cri plaintif des *totis*, qui, froissant les branches de leurs ailes, semblaient se plaindre d'être ainsi réveillés avant le jour. Mais à mesure qu'une *volante* disparaissait à droite ou à gauche, à travers les *guarda-rayas* de palmiers qui conduisaient à chaque caféterie, la gaieté diminuait, le silence augmentait, et enfin, lorsque chacun se trouva isolé dans ces campagnes solitaires, c'était à qui se rappellerait les hauts faits et les prouesses des fameux bandits dont l'île était infestée : les hommes préparaient leurs épées, les femmes disaient leur rosaire, jusqu'au moment où, la course finie, il ne fût plus question que de souper et de se coucher.

Ce soir, Conchita seule n'avait pris part ni à la gaieté ni à la peur de ses compagnons de voyage. Préoccupée, craintive, repentante et faible, son cœur avait peine à contenir les émotions qui l'agi-

taient. Arrivés à la caféterie de don Antonio, on se mit à table, Conchita ne soupa point; ses yeux brillants et humides, comme deux étoiles au milieu d'un ciel bleu, se détachaient au fond du sombre ovale que les fatigues et les émotions de la nuit avaient empreint autour de leur orbite; la pâleur de son visage, et quelque chose de mélancolique et d'effrayé à la fois, donnaient à sa beauté un charme indicible et touchant. Son regard ne cherchait pas celui de Claudio, ou, pour mieux dire, semblait l'éviter; et il fallut que dona Catalina l'engageât à plusieurs reprises à se reposer, pour qu'elle se déterminât à gagner son appartement.

Claudio, dans la crainte d'une nouvelle explication avec sa maîtresse, s'était retiré aussitôt après le souper. A peine la jeune fille se trouva-t-elle dans sa chambre, qu'elle s'enferma avec l'esclave qui la servait, et, toute distraite et troublée, se laissa déshabiller par elle. La négresse, d'accord avec le jeune homme, cherchait adroitement à savoir où il en était dans le cœur de sa jeune maîtresse, et, tout en détachant les fleurs qui ornaient sa tête, elle commença la conversation de la sorte :

« Su melcé ha bailao mucho, nina?

— Alguna cosa.

— Con el nino Claudio, nò veldà?

— Con otro tambien.

— Como la quiere el nino Claudio à su melcé!

— Y como sabes tu eso?

— Anjà! con que todo el dia no me està preguntando por su melcé?

— Ah! Dio mio [1]! s'écria la *nina*, comme si elle revenait d'une préoccupation, je me décoiffe, et il doit venir ici! Relève-moi vite mes cheveux, Francisca.

— Con que el hablo à su melcé, nina?

— Si, el me hablo, pero no vayas à décir lo à nadie!

— Qué voi à decir [2], nina?

[1] Ce dialogue m'a paru si naïf et plein de charme dans le langage créole, que je n'ai pas voulu en priver ceux de mes lecteurs qui connaissent la langue espagnole.

« Vous avez beaucoup dansé, *nina?*

— Eh! quelque peu.

— Avec le *nino* Claudio, n'est-ce pas?

— Avec un autre aussi.

— Comme il vous aime, le *nino* Claudio!

— Et comment le sais-tu?

— *Anjà!* donc toute la journée n'est-il pas à me demander de vos nouvelles?

— Ah! mon Dieu!

— Donc, il vous a parlé, *nina?*

— Oui, il me parla... mais ne va pas le dire!

[2] — Que voulez-vous que je dise, *nina?* »

— Mais, — je ne sais pas pourquoi j'ai si peur de me trouver seule avec lui, — non pas pour lui, mais parce que si papa le savait!... — Plût à Dieu que j'eusse dit *non!* — *non!* »

— Pero... yo no sé... tengo miedo de verme con el sola... No por el, sino por que si papà lo supiera !... ojalà haberle dicho que no, que no ! »

En disant ces mots, elle se jeta sur son siége comme accablée ; puis, au moindre bruit qu'elle croyait entendre, elle frémissait, un mouvement convulsif s'emparait d'elle, son corps souple se soulevait de sa chaise comme frappé d'électricité, et, par un signe, elle indiquait à l'esclave d'aller ouvrir ; mais celle-ci, qui savait d'avance quel serait le véritable signal, ne bougeait pas, et faisait semblant de ne pas la comprendre...

Enfin, on entendit des pas dans le corridor, puis trois coups frappés légèrement et par intervalles à la porte... Alors la jeune fille, saisie d'effroi, se leva précipitamment, et, marchant sur la pointe des pieds, elle se précipita sur la négresse, et lui retenant fortement les deux mains... « *Nò !* ... *nò !* ... » répétait-elle d'une voix étouffée... Mais l'astucieuse négresse, cherchant à la retenir d'une main, ouvrait au galant de l'autre ; et la pauvre enfant, sans force ni volonté, retomba sur son siége froide et tremblante...

S'il fallait assigner une place au paradis sur la terre, on le placerait dans la vallée de *San-Marcos*. Là se trouvent réunies les beautés sublimes de la nature aux recherches de l'art sous le plus beau ciel du monde. Ce ne sont pas des forêts primitives, des rivières sans nom ou des savanes solitaires

qu'on vient y chercher, mais une nature gracieuse et puissante à la fois : des maisons charmantes près les unes des autres ; puis, au loin, des cadres de cafiers disposés en lignes régulières : leurs formes gracieuses, leurs feuilles lustrées et d'un vert tendre, protégeant une multitude de petites graines rouges qui paraissent çà et là, forment un ensemble harmonieux et plein de charmes. La coquetterie, la recherche, le luxe, règnent dans chaque habitation, entourée de jardins magnifiques. On y trouve réunies toutes les merveilles végétales de l'Orient et de l'Occident ; les feuilles, les fruits et les fleurs les plus rares, les plus étranges, frappent tour à tour l'œil émerveillé du promeneur, attiré à chaque pas pour observer et admirer chacune de ces beautés ; il y a de quoi rendre fou un botaniste. Là, se groupent l'indigo, le cacaotier, le camphrier, l'arbre à pain, le cotonnier ; plus loin, les gousses du vanilier traînent sur un plant de fraises, le dattier s'appuie sur un cerisier, le cannellier vit à l'ombre d'un chêne ; et tout cela dominé par des arbres gigantesques, qui, couverts de mousse et de plantes échevelées, portent suspendues à leurs vieux troncs plusieurs générations d'*angarilla*, de *guacalote*, de *campanillas*, et de tant d'autres plantes grimpantes dont le nom m'échappe.

Toutes ces magnificences se trouvent réunies dans un rayon de vingt-cinq lieues. Chaque pro-

priété est séparée seulement de l'autre par des *guarda-rayas* (*garde-raies*, ou limites) en doubles et triples colonnades de palmiers, dont l'élévation, la hardiesse et la majesté font battre le cœur d'admiration.

La petite partie de l'île que je viens de décrire est la seule qui possède d'excellentes routes; et lorsqu'on parcourt dans tous les sens cette continuité de propriétés où le luxe de la nature déploie ses richesses, éclairées par le ciel des tropiques; lorsque, glissant dans une de ces voitures légères, on se sent caressé par la brise tiède du soir, chargée de mille parfums inconnus, on est frappé de vertige et comme ivre de chastes voluptés et d'honnêtes pensées!

C'est dans une de ces charmantes habitations que don Tadeo Nunez traitait la société de *San-Marcos* le lendemain du bal dont je viens de vous entretenir. Il recevait chez lui un grand nombre de ses amis. Son aisance, sa bonhomie, sa cordialité créole, mettaient tout le monde à son aise.

Dès le matin, dans une galerie garnie tout autour de fleurs et de pyramides de pastèques et d'ananas, la famille de don Tadeo recevait les dames à mesure qu'elles arrivaient. Aucun homme ne les accompagnait; le combat de coqs les avait tous attirés sur l'arène, où ils se livraient aux émotions causées par des paris considérables. Un seul, quoique grand amateur, s'en était abstenu

ce jour-là. Don Claudio arriva dans un *quitrin* avec le père de Conchita, qui accompagnait sa mère dans une autre voiture. Les dames se pressèrent légèrement dans les bras les unes des autres, puis s'embrassèrent, selon l'usage du pays.

Au moment où Lucie, une des filles de don Tadeo, s'approcha de Conchita :

« Ah ! *muchacha,* lui dit-elle, comme tu es pâle! Tu n'as donc pas bien dormi cette nuit? »

La petite folle ne savait pas le mal qu'elle faisait : les joues pâles de la jeune fille devinrent pourpres.

« Moi?... dit-elle. Mais... oui... non... C'est que j'ai bien mal à la tête. »

Et son trouble augmentait encore la rougeur de son front.

« A la bonne heure ! voilà tes couleurs qui reviennent. On dirait que ma question t'a guérie, *china mia.* »

Ce petit dialogue, attirant l'attention des autres femmes, accrut encore l'embarras de l'enfant, qui suffoquait, croyant qu'on allait lire son secret sur son visage ; et ses yeux, pleins de larmes, semblaient implorer sa grâce. La bonne dona Catalina, voyant le trouble de sa fille et l'attribuant à tout autre cause :

« Va-t'en dans la chambre, va donc, *nina,* lui dit-elle, et défais ta robe, dont les cordons sans doute sont trop serrés.

— Oui, viens, ajouta Lucie; et, lui passant le bras autour du corps, elle l'emmena hors de la galerie.

— Elle est si timide ! dit la mère lorsque les deux jeunes filles s'éloignèrent.

— Quel âge a-t-elle? demanda don Tadeo, assis à une table d'hombre, pendant qu'on mêlait les cartes.

— Au mois de mai elle aura quinze ans.

— Comme elle est grande et belle pour son âge ! »

Dans ce moment, on entendit une *volante* qui s'avançait.

« Qui arrive? demanda dona Catalina.

— C'est le capitaine Marena et sa femme, répondit une jeune fille qui, postée sur la marche qui conduisait au jardin, regardait les arrivants.

— Holà ! s'écria Claudio ; ils arrivent déjà ! »

Et d'un saut, il se trouva à la porte pour donner la main à Carmen Marena.

« Quelle bonne sentinelle vous faites, mon jeune ami! Mais pour cette fois j'ai de mauvais comptes à vous rendre.

— Les deux onces sont perdues ! s'écria le capitaine avant que la voiture fût arrêtée.

— A la bonne heure ; mais au moins, vous me laisserez l'avantage de donner la main à la senora, dit Claudio en s'approchant du *quitrin* et s'emparant du bras de Carmen.

— Rien de plus juste que de rendre les armes à la beauté ; celle-ci est pour moi déjà une place conquise.

— Et c'est peut-être celle qui vous fait le plus d'honneur, capitaine. »

En disant ces mots, Claudio serra la main de Carmen, qui, le remerciant par un sourire, entra dans la galerie.

« Savez-vous qu'on s'ennuie diablement ici ! dit le capitaine à Claudio, à peine arrivé ; tâchez donc d'organiser un *montesito*..... eh ! ou bien allons faire une promenade ; le soleil vient de se cacher.

— Allons donc faire un tour de promenade !

— Ah ! camarade, vous devenez craintif !

— Mon Dieu, non; mais nous aurons le temps de jouer plus tard. Mesdames, ajouta Claudio en regardant Carmen, voulez-vous profiter de *la nube* (du nuage) pour faire une promenade ?

— Allons, allons ! »

Et tout le monde se mit en marche pour aller à la savane de *las Cotorras*. Le capitaine, voulant faire l'aimable, s'offrit à suivre avec ces dames les pas de leur *cicerone*, pendant que notre héros, s'approchant de Carmen, lui offrait son bras.

« Oh ! s'écria le capitaine gaiement, il me semble, *Claudito*, que vous remplissez aujourd'hui les fonctions de mon lieutenant ?

— Rien de plus flatteur que de servir sous vos ordres, mon capitaine. »

En disant ces mots, Claudio prit le devant, emmenant avec lui Carmen Marena.

La *guarda-raya* par où ils avançaient était bordée de deux rangs de palmiers royaux, et dans les intervalles s'élevaient des orangers si chargés de fruits et de fleurs que le chemin en était jonché et l'air embaumé. Au pied des arbres s'étendaient de petits parterres de *lis*, de *brujas* et de cactus en fleur. Lorsque Claudio et Carmen arrivèrent au bout de l'allée, ils avaient perdu de vue le reste des promeneurs; le soleil avait reparu, la chaleur était brûlante; ils pénétrèrent dans un bois de bambous, où aboutissait la *guarda-raya*, pour attendre à l'ombre l'arrivée de leurs compagnons.

Les *canas bravas*, bambous gigantesques, partent d'une racine commune et s'élancent en gerbes élevées de vingt à trente pieds, ayant un diamètre de dix-huit à vingt pouces; puis, s'amincissant par degrés jusqu'à une finesse extrême, et garnies tout du long d'une crinière de longues feuilles étroites, elles livrent aux vents leurs panaches, qui se balancent par-dessus les plus grands arbres. Cette puissance prodigieuse dans le pied de la tige, mêlée à tant de souplesse, de grâce et de hardiesse, est toute créole et merveilleuse.

C'est au pied d'une *cana brava* que Carmen, sans chapeau, le visage garanti du soleil par les boucles de cheveux noirs qui flottaient sur ses joues, s'assit sur l'écorce lisse d'une gerbe ren-

versée, ayant pour parasol les panaches flottants des bambous géants qui s'élevaient autour d'elle.

« Quel lieu de délices ! dit-elle à Claudio.

— Oui, répondit-il, auprès d'une femme aimée, c'est un vrai paradis.

— Mais vous pourrez en jouir bientôt avec votre fiancée.

— Ma fiancée ! laquelle ?

— Le public nomme Conchita.

— Rien de plus faux; je n'y ai jamais songé. »

Carmen soupira. Claudio reprit :

« Vous n'êtes pas heureuse, Carmen ! Votre mari est-il ce qu'il fallait à votre bonheur ?

— Personne ne m'a contrainte à l'épouser; il fait tout ce qu'il peut pour me rendre heureuse.

— Et quel homme n'en ferait pas autant? Quant à moi, je sais que tout mon sang et ma vie ne payeraient pas assez la félicité de vous plaire un seul jour. »

Carmen rougit, et se levant :

« Voici mon mari, je crois, » dit-elle; et s'avançant vers l'entrée du bois, elle présenta sa petite main au capitaine, qui arrivait avec les autres promeneurs, en lui demandant, avec une gaieté affectueuse, s'il n'était pas fatigué.

« Un peu, en vérité; mais vous devez l'être davantage, car vous avez marché au pas de charge... Au surplus, voici la chaleur. La savane de *las Cotorras* est encore loin, et je pense qu'il

vaut mieux rentrer pour jouer notre *vaca*, Claudito. »

Cet avis fut approuvé par tout le monde, et on se mit en marche pour retourner à la maison en côtoyant le bois de *canas bravas* en dehors. En tournant un sentier, Carmen, le capitaine et Claudio se trouvèrent les premiers devant un *bohio* de yaguas (écorce de palmier) habité par un nègre chargé de garder la barrière. Le vieil Africain, habillé de haillons, était accroupi contre un feu petillant de *bejucos* [1], allumé devant sa porte, et dont la cendre brûlante cachait à demi un grand nombre de bananes.

A peine aperçut-il les promeneurs, qu'il se releva, et redressant autant qu'il le put son vieux corps recourbé, il s'avança, le bonnet de drap rouge d'une main, la *cachimba* (pipe) de l'autre, et faisant un effort pour s'agenouiller, il dit :

« *La bendicio, mi su amo* [2].

— Dieu te sauve ! lui répondit Carmen.

— *Su melcé dà medio pa tabaco à nègro viejo, mi amo* [3].

— Pour du tabac, *taita brujo* (papa sorcier), ou pour de l'eau-de-vie, répliqua Lucie, la fille de don Tadeo, qui venait d'arriver.

[1] Lianes sauvages.

[2] « La bénédiction, mon maître. »

[3] « Votre merci donnera *dix sous* pour du tabac à vieux « nègre, mon maître. »

— *A mi no veve aguariente, mi amo* [1].

— Tenez, *taita,* et faites-en ce que vous voudrez, lui dit Carmen en lui remettant quelques pièces de monnaie.

— Cela me regarde, dit Claudio en déposant une piastre dans la main calleuse du nègre.

— Laissez-moi mon droit à la bonne œuvre, » répliqua Carmen en jetant son aumône dans le bonnet rouge du *guardiero.*

Le vieillard chercha à s'agenouiller, et ne pouvant parvenir à plier ses articulations, il posa ses mains par terre, puis ses genoux, et, ainsi prosterné, répéta plusieurs fois :

« *Dios se lo pague, mi amo, Dios se lo pague, mi amo.*

— *El taita* a recueilli un bon butin, dit le capitaine; et que va-t-il faire de cet argent?

— Je le sais bien, répliqua Lucie, la fille de don Tadeo, il le mettra dans une *botija* (pot de terre) qu'il a enterrée auprès de son lit.

— Vive Dieu ! s'écria le capitaine ; ainsi c'est à don Tadeo, héritier présomptif du nègre, à qui nous venons de faire cette aumône?

— Ou au premier qui découvrira le trésor, » répliqua la jeune fille, blessée de la plaisanterie du capitaine.

Les autres dames ne tardèrent pas à arriver, et

[1] « Je ne veux pas boire de l'eau-de-vie, mon maître. »

on se remit en marche pour retourner à la maison.

La première personne qui se présenta aux yeux de Claudio en entrant dans le salon, donnant le bras à Carmen, fut Conchita, qui causait avec Manolito auprès de la porte. A peine l'aperçut-elle, qu'elle changea de couleur... Ses yeux étaient humides et abattus; tout annonçait la honte et la passion en elle. La conduite de son séducteur blessait profondément son cœur innocent et candide. Pour la première fois, les dangers de la vie et l'aspect de la corruption se dévoilaient à sa raison, mais à ses dépens et à la suite d'une faute irréparable, accompagnée de toute l'amertume du remords et de la jalousie. Elle comprenait qu'une réparation seule pouvait la sauver; la conduite de Claudio lui faisait douter de son honneur, et son instinct délicat de femme lui dévoilait, malgré l'inexpérience de son âge, que Claudio manquait d'élévation d'âme; mais en cessant de lui accorder son estime, elle ne pouvait plus lui retirer son cœur et sa destinée.

Dans son humiliation, elle redoutait autant la société qu'elle-même : elle n'y voyait que des regards investigateurs. Les plaisanteries de Manolito, la sollicitude de ses amies, les importunités du capitaine, la joie indifférente de tous, la blessaient ou l'attristaient sans cesse davantage. Elle se promit bien de ne plus paraître dans le monde que comme la femme de Claudio. Sa droiture, sa

conscience, l'accablaient de châtiments plus sévères que ceux de l'opinion; elle sentait qu'elle pouvait mieux supporter le blâme des autres que la honte de sa déchéance à ses propres yeux, et trouvait dans sa propre faute les enseignements qu'une éducation simple et bornée lui avait refusés.

Claudio ne manquait pas d'esprit, mais il était loin de comprendre tout ce qu'éprouvait Conchita : pour lui, la vertu consistait dans l'art de cacher le vice. Voyant l'agitation douloureuse de la jeune fille, il l'attribua à la seule jalousie, et s'approchant d'elle, chercha à la calmer par les grâces et les attentions qui le rendaient si dangereux, et dont la puissance était infaillible sur elle. Ses traits s'animèrent, son regard se calma, et l'insouciance de l'âge reparut pour quelques instants.

L'heure de dîner arrivée, on se mit à table. Vers le second service, la conversation s'anima par degrés. Les uns racontaient les prouesses des combats de coqs; les autres parlaient des récoltes de l'année; ceux-ci d'une dispute au bal, ceux-là du succès d'une *vaca* au *monte*, des paris gagnés ou perdus ; on lut des poésies, les *decimas* impromptu pleuvaient sur le bord des verres; le bruit augmentait; tout le monde parlait à la fois, personne n'écoutait, lorsque don Tadeo demanda la parole.

« Messieurs, dit-il, voici un beau projet, je

pense, pour la journée de demain : voulez-vous venir à la *laguna de piedra ?*

— Bon !

— Bravo !

— Excellent ! crièrent tous à la fois.

— Mais comment ? en *volante* ou à cheval ? demandèrent quelques-uns.

— Tous à cheval ! cria le capitaine.

— Belle idée !

— Belle idée !

— Quelle folie !

— Impossible ! » Ces mots résonnèrent sans suite, au milieu des propos bruyants qui se croisaient dans l'air...

« Une parole encore ! » s'écria le maître de la maison. Et profitant d'un instant de calme, il ajouta : « Chacun ira comme il voudra.

— Viva !

— Viva ! » Et la partie fut arrêtée.

Peu de temps après, on commença à se retirer, pour se préparer au bal du soir.

« Conchita, allons au bal, dit dona Catalina à sa fille, qui, triste et pensive, ne bougeait pas de son siége.

— Oh ! mama, je préfère retourner à la maison; je souffre trop de la tête.

— Comment, Conchita ! s'écria Claudio, qui, non loin d'elle, avait entendu ses derniers mots; et, d'une voix plus basse :

— Tu m'abandonnes donc ce soir ?

— Tu iras donc au bal? reprit la jeune fille.

— Mais je ne pourrais y manquer sans te compromettre.

— C'est juste... eh bien, amusez-vous.

— Mais... cette indisposition ne t'empêchera pas de me voir cette nuit?...

— Claudio! s'écria la jeune fille, les joues brûlantes et les yeux étincelants, tu as abusé de mon innocence, et cette faute exige une prompte réparation... Sans cela, tu serais un infâme! » Et son énergie fléchissant aussitôt, elle ajouta d'une voix profondément émue : « Ingrat! »

Ses yeux s'emplirent de larmes, et Claudio resta en silence pendant que la jeune fille, prétextant une indisposition, sortit du salon. Ils ne tardèrent pas à partir, elle pour le cafetal de son père, lui pour aller au bal.

« Camarade, dit Manolo à son ami aussitôt qu'il l'aperçut, eh bien? il me semble que la *muchacha* est triste, et que tu n'es pas heureux?

— Non, pas comme tu l'entends; mais je commence à craindre l'exigence de la petite fille! elle se dit offensée, et j'en suis vraiment embarrassé.

— Vive Dieu! et tu croyais peut-être que la pauvre enfant trouverait ta conduite loyale?

— Ma foi, je soupçonne que ses regrets ne sont qu'un artifice pour m'amener à l'épouser, et que, tout enfant qu'elle est, elle sait déjà calculer;

mais c'est peine perdue; et si elle se fâche, Carmen est là pour la remplacer.

— Savez-vous, *compadre,* que vous avez bien profité de votre éducation parisienne ! Peste ! nous ne sommes pas aussi avancés par ici... Au fait, essaye toujours, tu réussiras peut-être.

— Tu verras comme je les ramène à la raison; je connais les femmes ; pour en tirer parti, il ne faut pas les gâter. D'ailleurs, je ne suis pas fâché de ne pas la voir au bal ce soir, et je désire qu'elle ne soit pas de la partie de demain ; j'ai des projets, elle pourrait les contrarier. » En disant ces mots, il entra dans le salon du bal, et passa une partie de la nuit occupé de Carmen, pendant que le bon capitaine, à la table de jeu, essayait de nouvelles chances.

Carmen Marena, fille d'un employé espagnol à Cuba, était née à la Havane ; mais son père, ayant été rappelé, partit pour Cadix, son pays natal, et l'emmena encore enfant. Carmen avait à peine quinze ans, et déjà plusieurs partis s'étaient présentés pour solliciter sa main. Elle n'était pourtant pas riche : la fortune de son père consistait en une petite propriété qu'il avait acquise à Cuba, du fruit de ses épargnes. Mais Carmen était toute gracieuse, avait les plus jolies mains du monde, et, par-dessus tout, cet attrait irrésistible propre aux Andalouses, plus puissant que la beauté même. Son père lui avait laissé l'entière liberté de dispo-

ser de sa main. Parmi ses prétendants, le capitaine était le moins séducteur; mais ayant quitté le service, il était le seul dont la position indépendante pût lui permettre d'aller s'établir à la Havane, et la jeune fille, qui aimait son pays avec ardeur, lui donna la préférence, à condition qu'il l'y mènerait. D'ailleurs, l'âge de son père ne lui permettait plus d'entreprendre ce voyage, et son gendre était destiné à lui succéder dans l'administration de leur petit domaine.

Carmen avait été élevée à Cadix, par une vieille tante joueuse et tout adonnée au monde. Ne voulant pas se soumettre aux soins qu'exigeait l'éducation de sa nièce, et séduite d'ailleurs par sa gentillesse et par sa beauté, elle la menait partout, encore enfant, et se parait d'elle pour rendre sa présence désirable dans les salons. Les mauvais exemples, la liberté des propos et le spectacle continuel d'une table de jeu, avec les indélicatesses et la grossièreté qui en sont souvent les compagnes, ne furent pas d'assez puissants dangers pour corrompre le cœur de Carmen; son étourderie et son extrême jeunesse lui servirent de sauvegarde contre le péril; mais elle ne put apprendre à dompter ses passions là où elles étaient caressées, ni envisager comme des fautes des actions qu'elle avait vu commettre comme simples et convenables. Carmen pouvait devenir coupable sans cesser d'être innocente.

Le lendemain matin, tout était en émoi chez don Tadeo ; chacun se trouva à son poste à l'heure fixée pour le départ, à l'exception de Conchita et de sa mère. Claudio, arrivé le dernier, apporta les excuses de ces dames, et la partie se mit en marche, les uns à cheval, les autres en voiture.

Carmen montait un superbe cheval que Claudio lui avait prêté. Son costume d'amazone rehaussait encore la souplesse et la grâce de sa taille; et avec son visage animé par l'attente d'un plaisir, son nez effilé au vent, ses grands yeux bruns et brillants, encadrés par des bandeaux de cheveux noirs comme l'aile du corbeau et garantis seulement du soleil par un voile de gaze qui se jouait dans l'air, elle défiait en éclat le plus beau de nos papillons. Claudio, non loin d'elle, caracolait sur son cheval favori, pur sang anglais, amené à grands frais des États du Nord. Son habileté, la flexibilité de ses mouvements, la puissance habile qu'il déployait à le conduire, faisaient l'admiration de tous et charmaient particulièrement les femmes, dont il faisait battre les cœurs toutes les fois que son coursier trop ardent faisait quelque écart ou cherchait à s'élancer par-dessus les *maniguas* ou les *matorrales*.

Mais le plus heureux des cavaliers était le capitaine Marena. Officier d'infanterie, sa passion pour l'équitation était en raison inverse de son talent. Enfourchant un cheval de *la Estancia,* dur d'allure autant que de bouche, il essayait de

trotter à l'anglaise, le corps plié sur le cheval, se balançant des rênes aux étriers, et s'affaissant rudement sur la selle à chaque pas. Quelquefois, pour faire parade de son habileté, il cherchait à manœuvrer; mais les membres de l'animal étaient roides et peu accoutumés à de pareils exercices. A chaque appel du cavalier il levait la tête, lui montrait les dents et ruait d'importance; alors le capitaine redevenait modeste, trop heureux d'endurer les secousses bondissantes du trot de son cheval, sans y ajouter le danger des ruades. Toutefois, sa passion jouissait même des mauvaises chances, et jamais homme ne fut plus heureux que lui sur sa haridelle rétive. La cavalcade marchait gaiement en avant sur un chemin étroit, bordé de citronniers et de palmiers. Carmen, quoique habile et hardie, avait de la peine à retenir son cheval, dont l'ardeur naturelle était excitée par le voisinage d'innombrables abeilles qui couvraient les fleurs des citronniers, lorsqu'en passant devant un palmier, une *yagua* [1] s'en détacha et tomba avec fracas sur le chemin. Carmen, effrayée, poussa son cheval de l'autre côté de la route; la secousse dérangea sa selle, et, ne se sentant plus en équilibre, elle prit le pas, lâcha les rênes, et chercha à se remettre en selle. Mais le cheval, se sentant en liberté, s'échappa au grand

[1] Partie de l'écorce.

galop... Les dames se mirent à crier, les cavaliers à courir, et le coursier, épouvanté par le bruit, excité par les pas des chevaux, s'emportait de plus en plus. Le désordre qui régnait sur la route empêchait qui que ce fût d'avancer pour porter secours à Carmen, lorsque Claudio, voyant la porte d'une caféterie ouverte du côté droit de la route, s'y jeta. Une fois franchie, et n'ayant plus d'obstacle à craindre, il poussa son cheval contre la *guarda-raya* parallèle à la route, et dépassant bientôt l'animal emporté, il donna de l'élan à son beau coursier, le piqua des éperons, lui lâcha les rênes, l'anima de la voix, et le noble animal, faisant un saut formidable, franchit la *guarda-raya ;* mais ses jambes de derrière s'étant embarrassées dans les épines de nopals, il alla tomber de l'autre côté de la route. Claudio se releva lestement et se trouva au milieu du chemin au moment où le cheval de Carmen, effrayé de le voir, s'arrêtait.

La secousse violente qu'éprouva la jeune femme la jeta hors de la selle ; mais Claudio arriva à temps pour la recevoir dans ses bras. « *Merci !* » lui dit-elle... et elle s'évanouit. Il ne l'avait pas encore posée à terre, lorsque le capitaine arriva tout essoufflé, et l'arrachant des bras de son libérateur, s'écria d'une voix lamentable :

« Oh ! prenda de mi alma [1] ! Horrible danger ! »

[1] « Joyau de mon âme. »

Et la pressant sur son cœur, il la comblait de caresses et pleurait comme un enfant.

« Ce n'est rien, ce n'est rien, capitaine, répétait-on autour de lui ; laissez-la donc respirer. »

En effet, Carmen ne tarda pas à recouvrer ses sens, et la joie des assistants fut générale en la voyant revenir d'un si grand danger.

Après le premier moment d'effusion, leur attention se porta sur Claudio.

« Il faut le couronner, dit son ami.

— Oui, il faut le couronner! » s'écrièrent-ils tous.

On courut aussitôt vers les arbres qui bordaient la route ; c'était à qui fournirait plutôt une couronne de fleurs d'oranger et de feuilles de palmier. Carmen, assise sur un arbre renversé au bord de la route, souriait délicieusement à la vue de cette scène. Elle avait lu dans son enfance des romans de chevalerie, et son imagination gaie et ardente la transformait dans cet instant en héroïne du moyen âge.

La couronne achevée, toute la bande joyeuse se porta vers Carmen. Une jeune fille, prenant le chevalier par la main et lui faisant mettre un genou en terre, dit à Carmen :

« Il est juste que la beauté couronne son libérateur. »

La dame se leva, le visage animé et joyeux, les yeux doux et caressants, et lui dit en lui posant la couronne sur la tête :

«Chevalier, soyez toujours fidèle et courageux.»

Ces paroles furent suivies d'acclamations et d'applaudissements. Le capitaine, malgré sa gaieté habituelle, ne prenait point part à l'hilarité générale; triste et soucieux, il se tenait derrière sa femme. Cette scène, où elle se trouvait la protégée d'un autre, lui était insupportable; il ne pouvait contenir sa mauvaise humeur.

«Si j'avais eu un bon cheval comme vous, senor don Claudio, dit-il lorsque le bruit se fut apaisé, ma femme n'aurait pas eu besoin de votre secours; et si vous ne lui aviez pas prêté un animal enragé, elle n'aurait couru aucun danger.»

Cette ingratitude pour son libérateur blessa le cœur de Carmen; elle rougit et redoubla de marques de reconnaissance envers Claudio, pour lui faire oublier l'injustice de son mari.

«Combien je vous dois, Claudio! lui dit-elle pendant que chacun s'apprêtait à partir... Et ce pauvre cheval, ajouta-t-elle en regardant la pauvre bête étendue immobile sur la route... Mais, il ne bouge pas!

— Antonio, dit Claudio à son domestique, fais lever le cheval.

— *Mi amo,* répondit le nègre, il est mort!...

— Ah! mon Dieu! s'écria Carmen, et pour moi!...

— Il y a un homme qui en ferait autant volontiers pour la même cause,» lui répondit Claudio

en l'aidant à se relever et s'apprêtant à la remettre en selle.

Mais le capitaine, craignant un nouvel accident, s'approcha de sa femme, la prit par le bras et la plaça dans une *volante*.

Claudio monta le cheval de Carmen, et ne put contenir un soupir en passant devant le noble animal qui l'avait si bien servi. Un sentiment douloureux le prit au cœur, et piquant sa monture, il s'éloigna au grand galop.

Au bout d'une heure, on se trouva à l'entrée du village de *Mangas* : là finissent les caféteries et commencent les immenses savanes de *Guanacaye*. Cavaliers et caleseros, lançant leurs montures, se mirent à courir à travers champs, écrasant des milliers de fleurs sauvages, de *bejucos* parasites et de plantes aromatiques. Les insectes, les *majas* et les papillons aux mille couleurs, effrayés, se sauvaient, les uns glissant sous l'herbe, les autres déployant leurs ailes dorées, tous fuyant cette avalanche humaine qui envahissait leur domaine solitaire; et les sifflements des uns, le bourdonnement des autres, remplissaient l'air comme les *houras* des peuplades sauvages surprises par l'ennemi. Bientôt notre bande joyeuse découvrit au loin la lagune de *Piedra*, qui, comme une immense glace, s'étendait au milieu de cette vaste et sauvage solitude. La pêche abondante qu'enferment ses eaux attire de loin les pêcheurs, dont

les canots restent attachés aux bords du grand bassin. Une multitude d'oiseaux charmants, ornés des plus beaux plumages, viennent, attirés par la fraîcheur de l'eau, habiter les rives du lac : des *chambergos*, des perruches, des cardinals et des totis voltigent çà et là, se croisent en tous sens, et battent de l'aile, becquetant, qui l'eau limpide du lac, qui la goutte de miel contenue dans le calice d'une fleur d'algue ou d'aguinaldo.

Au milieu de ces sauvages prairies s'élèvent, de distance en distance, des bocages enchanteurs, des arbustes fleuris, où la rose de la mer Pacifique entrelacée au *bolador*, et la fleur de *nacre* mêlée au *mate* et à la pitaloya, se groupent au milieu de la savane, comme si elles cherchaient à se communiquer la fraîcheur de leurs larges feuillages, au milieu de cette plaine embrasée. C'est sous un de ces bocages, habités par des oiseaux-mouches, qu'après avoir placé sur l'herbe tous les coussins et les *tapecetes* des *volantes*, les selles des chevaux et les *jaguas* qu'on put rencontrer sous les palmiers, tout le monde se trouva réuni sous une tente attachée aux arbres et apportée par les soins de don Tadeo.

Le déjeuner fini, on demanda des cartes, et après avoir étendu un *tapecete* [1] qui restait, hom-

[1] Rideau qui sert à garantir du soleil la partie à découvert de la volante.

mes et femmes s'assirent autour de cette table sans pareille, et se livrèrent à toutes les émotions du jeu, pendant que le capitaine, ne se doutant pas du plaisir qu'on s'était ménagé, s'amusait à effrayer les oiseaux des alentours. Claudio, auprès de Carmen, lui proposa de jouer, mais son mari avait emporté la bourse.

« Eh bien! lui dit-il, jouons une poule ensemble; je mettrai l'argent, vous la fortune. »

Et il la mit de moitié dans son jeu.

On était encore livré aux émotions des paris lorsque le capitaine arriva; mais, contre son habitude, il ne voulut pas y prendre part. Sa femme alla aussitôt à sa rencontre. Quoiqu'elle le trouvât aussi affectueux pour elle que de coutume, la préférence qu'elle donnait à Claudio le troublait intérieurement, et à peine trouva-t-elle l'occasion de lui parler sans être entendue.

« Claudio, lui dit-elle, vos assiduités peuvent me compromettre : je crains la pénétration de mon mari, et vous ferez bien de ne plus vous occuper de moi! »

Claudio fut ravi de ce premier signe de complicité.

« Je ne m'attendais pas, Carmencita, à cette preuve d'indifférence, répondit-il avec un air pénétré de mélancolie; vous prenez sans doute pour prétexte la crainte de l'opinion pour me repousser loin de vous!...

— Dieu sait combien vous êtes injuste !... Mais, mon mari ?...

— Oui, vous avez raison, et je suis un insensé; ma vie ne payera pas assez cher votre repos... et vous savez si je suis capable de l'exposer pour vous !... »

Carmen garda le silence, mais un regard pénétrant et passionné ne laissa aucun doute à Claudio sur l'effet de ses paroles.

« Mais, dites-moi, reprit la jeune femme en reprenant un air léger et insouciant, et Conchita, quand l'épousez-vous ? »

Ce nom porta le trouble dans l'âme de Claudio comme tout ce qui rappelait la pauvre enfant à sa mémoire.

« Je n'y ai jamais songé, je vous le jure, et cette question me surprend de votre part. »

Le malaise qui se décelait dans Claudio en prononçant ces paroles, toucha l'imprudente.

« Eh bien ! dit-elle, n'en parlons plus. »

Claudio s'éloigna l'âme pénétrée d'une joie infernale, voyant son plan de séduction si avancé, pendant que le cœur de la jeune femme bondissait en proie à une passion violente et romanesque.

Après le jeu on dîna gaiement, et vers la fin du jour tout le monde se remit en marche, escorté par les nuages illuminés et gigantesques du soir.

Don Tadeo ayant proposé à tous ses convives de rester encore le lendemain chez lui, chacun accepta avec joie.

A huit heures du matin, la négresse Francisca finissait d'habiller sa maîtresse. Le petit balcon de sa chambre était ouvert ; les rayons du soleil commençaient à pénétrer déjà à l'extrémité des barreaux ; mais la tente de toile rayée à effilés rouges, déployée en dehors, ménageait encore un reste de la fraîcheur du matin aux *aguinaldos* et *boladores* qui grimpaient et traînaient en tous sens entre les grillages du balcon. Tout en passant autour des bras de la *nina* son léger peignoir en linon, Francisca lui racontait les événements de la veille, sans omettre aucun des détails de la chute.

La jeune fille, après avoir renvoyé sa négresse...

« Infâme ! dit-elle en se jetant à moitié habillée sur sa *butaca*... Infâme !... comme il s'est moqué de moi !... comme il me méprise ! Ah ! si je l'avais su ! Que les hommes sont perfides, et que les pauvres femmes sont nées pour être misérables ! Comme il s'amuse ! comme il est heureux !... le traître ! pendant que moi, triste et désolée, je sens ma vie dévorée par la jalousie et le désespoir... Non, non ! il ne triomphera pas ! ajouta-t-elle en frappant le parquet de son petit pied, et se levant de son siége le visage couvert de larmes. Je vais de ce pas tout avouer à ma mère ; nous verrons si

en sa présence il ne mourra pas de honte ! »

En prononçant ces mots, elle se dirigea vers la porte comme une insensée; mais avant d'y arriver, elle changea de résolution, et pâle, les genoux tremblants, elle se rejeta sur son siége.

« Je ne suis qu'une pauvre fille, mon Dieu ! reprit-elle avec amertume, et comment aurai-je le courage d'avouer à ma mère mon déshonneur?... *Ay! madre de mi alma!* si tu savais que ta Conchita est une fille perdue, tu en mourrais!... Quelle honte! Et mon ange gardien, où était-il?... » Puis, changeant subitement d'idée : « Oui, et pendant que je me meurs de désespoir, l'infâme se moque de moi avec sa maîtresse!... »

A ce dernier mot, son indignation n'eut plus de bornes. Essuyant ses larmes, et prenant un air résolu : « Je sais ce que j'ai à faire, et je le ferai : il est heureux de me savoir enfermée, pleurant et hors d'état de porter le trouble dans ses amours... Eh bien! j'irai aujourd'hui chez don Tadeo, je mangerai, je danserai, je serai heureuse, étourdie, folle ; je rirai en face de cette déhontée, je dirai à chacun qu'elle est la maîtresse de Claudio, et s'il le faut, je lui arracherai les yeux et lui cracherai au visage comme à une âme vile qu'elle est!.. »

En finissant ces mots, elle arrangea à la hâte ses cheveux en désordre, attacha les cordons de son peignoir, et entra dans la salle où la famille et Claudio étaient réunis pour déjeuner.

Ce fut devant lui, et d'un air calme, qu'elle exprima à ses parents le désir d'aller chez don Tadeo. Claudio, étonné, inquiet d'une résolution aussi brusque, cherchait à en deviner la cause dans ses yeux, dont le regard foudroyant portait la crainte dans son cœur. Mais, selon sa tactique, il dissimula, et par son air offensé et dédaigneux porta à son comble l'indignation de la *nina*.

La fête était commencée lorsqu'ils arrivèrent chez don Tadeo. Le bruit de la musique, la gaieté de la contredanse animaient tous les assistants.

Lorsque Conchita entra, elle s'approcha, d'un air vif et empressé, de chacune de ses amies, les saluant avec effusion et volubilité; ensuite, elle se plaça aussitôt à la contredanse, avec le premier danseur qui se présenta à elle. Jamais elle n'avait déployé tant de vivacité et de grâces ondoyantes; jamais la souplesse de son corps n'avait répondu avec autant de charme aux syncopes de notre contredanse havanaise; et son regard, ordinairement doux et voilé, attirait par sa coquetterie agaçante toute une cour de jeunes gens, étonnés et ravis de son étourderie insouciante et de sa beauté naïve. Les femmes, par cet instinct sagace qui éveille la jalousie, avaient remarqué en elle quelque chose d'étrange et d'inaccoutumé.

« Regardez donc Conchita, disait une jeune fille au nez hardi, aux lèvres fines et à la voix flûtée; regardez-la, elle a l'air, ce soir, d'avoir perdu la

raison... Comme elle se démène, et comme sa coiffure est égratignée et sa robe mal attachée ! On dirait qu'elle parle sans savoir ce qu'elle dit, qu'elle écoute sans entendre et qu'elle regarde sans voir.

— Je l'avais déjà remarqué, reprit sa voisine, femme rondelette, blanche, et dont la physionomie calme et contente indiquait des sentiments habituels de bienveillance ; qu'a-t-elle donc ce soir ? elle est peut-être malade, qui sait !

— Non, répliqua l'autre; elle s'est plutôt brouillée avec son fiancé, qui lui tourne la tête... Voyez comme il s'occupe de la femme du capitaine, en sa présence, sans daigner même la regarder !

— Mais cela ne veut rien dire; les hommes n'en font pas d'autres. »

Dans ce moment, Conchita s'approcha pour saluer Lucia, qui se trouvait non loin de là.

« Comment te portes-tu, *chinita ?* lui demanda son amie en l'embrassant.

— Très-bien, *vida mia,* très-bien ; et toi ?

— A merveille, et très-heureuse de te voir aujourd'hui si gaie, car l'autre jour tu étais bien triste.

— Oui, j'étais malade ; aujourd'hui, tu le vois, je suis gaie et bien portante.

— J'avais soupçonné, l'autre fois, que tu avais à te plaindre de Claudio ; et si la paix est rétablie, je t'en fais mon compliment.

— Pas du tout... Je ne m'occupe plus de lui le moins du monde.

— Vous êtes donc brouillés tout à fait ?

— Et sans retour... je te dirai plus... je l'abhorre !

— Eh bien ! China, j'en suis charmée ; car, vois-tu, je le tiens pour un inconstant... Si tu l'avais vu hier avec la Carmen Marena... il faillit se tuer pour elle.

— Et Carmen en était ravie, heureuse ? Louable conduite, en vérité, pour une femme mariée ! »

En vain la pauvre fille essayait de plaisanter, l'émotion de sa voix la trahissait ; elle changeait de couleur et souffrait mille morts ; mais la passion qui dominait en elle, c'était la vengeance. Elle souffrait tous les tourments à la fois, et pendant cette longue journée, sa vie fut un supplice. Tantôt, livrée aux déchirements de la jalousie, à la vue des attentions de Claudio pour sa rivale ; tantôt, humiliée de l'abandon et du mépris dont il l'accablait, plus d'une fois elle fut sur le point d'insulter publiquement cette odieuse ennemie ; mais la pauvre enfant était aussitôt arrêtée par la honte et la timidité. Pendant le dîner, les regards passionnés de Claudio, les attentions qu'il prodiguait à sa rivale, lui perçaient le cœur : son pouls et sa tête battaient avec violence. Un de ses voisins, ayant compassion de sa tristesse, lui offrit un verre de vin de Champagne ; elle n'en avait

jamais goûté; mais, prenant le verre, elle le vida d'un trait. La nouvelle agitation causée par cette liqueur capiteuse et inconnue augmenta le désordre de ses idées et le feu qui circulait dans ses veines. Au milieu de la gaieté générale, personne ne remarquait l'état violent de la malheureuse enfant; et ses joues pourpres, ses yeux injectés de sang, son regard égaré, n'étaient attribués qu'à l'effet du vin, tout à fait nouveau pour elle.

Il était quatre heures lorsqu'on finit de dîner; aussitôt les jeunes filles formèrent une contredanse. Conchita resta seule et pensive à une des extrémités du salon. Elle se croyait livrée à un songe horrible, et ne pouvait pas croire à l'évidence. Les objets s'offraient à ses yeux comme des ombres fantastiques; la musique importunait et irritait ses nerfs. Délirante de désespoir, elle ne comprenait pas le but de tant de plaisirs; et ses yeux fixes ne voyaient que deux personnes assises à l'autre bout du salon, qui paraissaient absorbées dans une conversation très-tendre et animée : ces deux personnes étaient Carmen Marena et Claudio.

La nuit était close; les étoiles, comme autant de soleils, brillaient sur le ciel bleu; et la brise, se jouant entre les feuilles des arbres, balançait doucement l'un sur l'autre les panaches des palmiers, et remplissait l'espace de douces harmonies. Une ombre fugitive glissait à travers la *guardaraya*, vers le bois de *canas bravas*... Où va-t-elle

à cette heure?... Craint-elle le chien *Gibaro?* le serpent? le nègre fugitif? Non, cette femme a peur d'elle-même; car elle va pour la première fois violer ses serments et se déshonorer. Elle n'était pas à moitié de l'allée, lorsqu'elle entendit les aboiements d'un chien; elle trembla, et s'arrêta... Un instant après, elle reconnut la voix du *mayoral*, qui, s'accompagnant du *tiple,* chantait, non loin de là.

Le cœur de Carmen bondit; la voix du *guajiro* lui semblait être celle de son ange gardien: un froid mortel circulait dans ses veines. Elle se retourna, et fit quelques pas pour revenir à la maison et à ses devoirs; mais Claudio s'avançait rapidement de l'autre côté de l'allée; elle entendait ses pas; elle avait promis... la voix du *guajiro* s'éteignait... Claudio allait l'attendre... Immobile auprès du lieu du rendez-vous, elle craignait encore plus d'avancer que de retourner sur ses pas.

Bientôt, le silence, la peur, le désir, l'entraînèrent; et, s'élançant rapidement, elle atteignit bientôt le bois, et disparut au milieu des *canas bravas*... Un instant après, Claudio était auprès d'elle, près de l'arbre renversé où ils s'étaient assis la première fois qu'il lui avait parlé d'amour.

Carmen était pâle et tremblante; son amant, respectant son émotion et gardant le silence, plia les genoux devant elle et pressa la main de sa maîtresse sur ses lèvres... Elle pleurait, moins d'a-

mour que de remords ; un trouble mortel s'était emparé d'elle, et elle restait comme insensible aux caresses du séducteur. Mais Claudio la rassura avec tant d'adresse et d'éloquence que bientôt elle oublia l'univers entier ; et, les yeux humides et animés par tout le délire de la passion, elle laissa retomber sa tête charmante sur l'épaule de son amant... Tout à coup, un cri aigu vint frapper son oreille ; effrayée, elle vit apparaître, au milieu des ombres allongées des *canas bravas,* une femme, le sein nu, les cheveux en désordre, qui, tendant les mains, criait d'une voix stridente :

« Infâmes !... infâmes !... »

La peur rendit Carmen immobile, et sa rivale l'atteignait déjà, lorsque Claudio, se plaçant entre elles deux, et arrêtant d'une main ferme le bras de Conchita :

« Fuyez, Carmen ! fuyez, au nom du ciel ! ou vous êtes perdue ! »

Comment retracer cette scène tragique, qui se passait au milieu d'un bois solitaire, dans les ténèbres de la nuit, éclairées seulement par les rayons incertains des étoiles et des *cacullos,* qui illuminaient de leurs lueurs fugitives les sommets majestueux des palmiers et des bambous? Carmen s'éloigna pendant que la jeune fille faisait les plus grands efforts pour se dégager des mains de Claudio.

« Lâchez-moi ! âme de vilain, lâche !..... où

peut-elle aller que je ne la retrouve, que je ne la déshonore?... Au secours! au secours! capitaine Marena!... *papa, mama mia!*

— Par les plaies de Jésus-Christ! tais-toi, tais-toi, Conchita!... Quoi, tu ne reconnais pas ton amant? Garde le silence, et je suis à toi pour la vie!

— Eh bien! j'accepte, répondit la nina avec une fureur concentrée. »

Claudio relâcha son étreinte; mais à peine fut-elle en liberté que, se précipitant à la poursuite de Carmen, elle recommença à crier:

« Tout le monde le saura!... Je vous dénoncerai partout!... Infâmes! »

Et l'écho paisible des bois répétait sourdement autour d'elle... « Infâmes! »

Claudio, s'élançant sur ses pas, ne tarda pas à l'atteindre, et la prenant dans ses bras, il chercha en vain à la calmer par ses prières et ses promesses.

« Conchita de ma vie, lui disait-il, aussi éperdu que la jeune fille, pour l'amour de ta mère, calme-toi! Je n'aime que toi au monde! Toi seule, tu seras mon bonheur, je te le promets, je te le jure, sur les cendres de mon père!

— Laisse-moi! criait la malheureuse en se débattant, je ne veux plus de ton amour! je te déteste!... Laisse! lâche-moi! Au secours! *papa mio!*

— Vive Dieu! s'écria Claudio, déjà dominé par

une colère furieuse, et lui secouant les bras, qu'il tenait fortement dans ses mains, tu veux donc me perdre, enfant du démon ! Maudit soit mon sort, et le jour où je t'ai connue ! »

Et la serrant convulsivement entre ses bras, il frappait du pied violemment la terre.

La nina poussa un cri aigu, et peut-être eût-elle cédé à l'effroi que lui inspiraient les anathèmes et la figure terrible de Claudio, si l'air n'eût pas retenti des aboiements de plusieurs chiens, suivis des accents prolongés, particuliers à nos guajiros, lorsqu'ils s'appellent dans nos campagnes. « Ninaa ! Conchi-taa ! »

Alors la jeune fille, reprenant de nouvelles forces, criait à pleine poitrine :

« Me voici ! me voici !

— Tais-toi ! lui dit Claudio. Jure-moi de te taire ! pour toi-même, *china,* pour ton honneur !

— Mon honneur, hypocrite ! mon honneur ! tu me l'as enlevé, infâme !... tu le sais bien ! et tu m'as délaissée dans la douleur et le désespoir !... Me voici ! me voici !

— Fille du démon ! tu te tairas ! »

Et de sa main il couvrit la bouche de Conchita. Les aboiements des chiens devenaient de plus en plus distincts ; il était évident que bientôt Claudio et la jeune fille seraient découverts. Recouvrant de nouvelles forces, et entraînée par un désespoir furieux, elle pliait son faible corps comme un ser-

pent pour échapper à Claudio, et luttait pour repousser sa main avec une ardeur frénétique.

Pendant ce combat, le bruit se rapprochait, les chiens de *busca*[1] avaient trouvé la piste, et l'on distinguait déjà clairement les voix humaines, parmi lesquelles Conchita crut reconnaître celle de son père. Alors toute la force de Claudio ne suffit plus pour la contenir. Des gouttes de sueur ruisselaient sur le front pâle du jeune homme ; sa respiration haletante était enflammée ; mais lorsque la main de fer qui fermait sans pitié la bouche de l'infortunée venait à se détendre, on entendait encore ce mot à demi articulé : « Bar-ba-ro. »

Claudio n'était plus à lui ; son cerveau brûlait, il avait le vertige, ses oreilles bruissaient, ses tempes battaient avec force ; et ne pouvant venir à bout de dompter la jeune fille, enivré d'une fureur toujours croissante, il la saisit au cou, de ses deux mains impitoyables, et la pressant avec violence : « Furie de l'enfer !... » dit-il. Puis il lâche l'enfant, qui retombe immobile au pied d'un yaya, comme la pauvre gazelle frappée au cœur par le chasseur cruel. Claudio, épouvanté de son attentat, resta quelque temps immobile, les yeux attachés sur ce corps inanimé ; puis, se penchant vers elle, il chercha quelque trace de vie. Les yeux de Conchita étaient fermés, son visage pourpre et

[1] De recherche.

ruisselant de sueur. Claudio, approchant sa bouche des lèvres sèches et brûlantes de la jeune fille, chercha en vain un souffle de respiration. A plusieurs reprises, il toucha les mains glacées de Conchita : le pouls ne battait plus. Il écarta ses vêtements et toucha de ses doigts tremblants le cœur et la poitrine de la *nina* : tout était froid comme le marbre... Alors il la crut morte. Une sueur froide inondait son front, et, le regard toujours fixé sur la pauvre créature, il avait l'air d'un insensé, lorsque les cris des chiens, qui débusquaient déjà à l'entrée du bois, l'ayant rappelé à lui-même, une terreur indicible s'empara de lui ; et sautant comme un daim poursuivi par la meute acharnée, il s'enfuit de l'autre côté du bois.

A mesure qu'il s'éloignait, il précipitait sa course, comme si une main vengeresse fût toujours prête à le saisir. Le murmure des feuilles agitées par la brise, le bourdonnement des insectes de nuit, le froissement léger des ailes du cacullo lumineux et même le bruit de ses propres pas le faisaient frémir et lui semblaient autant de témoins irrécusables de son crime. Lorsqu'il eut franchi un assez long espace, il se trouva dans un fourré de *maniguas*, coupé çà et là par des troncs d'arbres, restes d'un bois défriché. Là, il s'arrêta, et s'asseyant sur un cèdre renversé, plus calme il commença à se rendre compte de sa situation.

« Dieu de miséricorde ! s'écria-t-il en joignant

les mains et levant ses yeux encore enflammés par la lutte passée. Est-ce un rêve?.. un délire? Moi, assassin! assassin, Dieu de bonté!... et de qui? d'une pauvre fille, d'une enfant qui m'aimait! Maudit amour! maudite soit l'heure où je la vis pour la première fois! Mon sang se glace dans mes veines... Quel est ce poids qui m'oppresse le cœur?... moi, puni comme assassin! moi, criminel!... Dieu juste! tu sais si j'avais l'intention de la tuer! c'est elle, elle seule, qui a tout fait!... » Un torrent de larmes jaillit de ses yeux... « Malheureuse! ajouta-t-il d'une voix entrecoupée. Malheureuse! si belle! si enfant!... Je suis donc ton séducteur et ton bourreau?... Non, je ne saurais supporter un tel remords; je veux revoir ton cadavre, et là, m'avouer coupable, et souffrir ensuite le châtiment qui m'est dû. »

S'arrêtant à cette résolution désespérée, il se leva comme un insensé, et marchant à grands pas, il se dirigea vers la maison. Il était non loin de la caféterie, lorsqu'il entendit près de lui une voix qui l'appelait : « *Nino* Claudio! *Nino* Claudio! » Sa préoccupation l'avait empêché d'entendre les pas de la personne qui lui parlait, et qui courait après lui depuis quelques instants... Le sang s'arrêta sur son cœur : il frémit comme si la voix de Dieu lui eût demandé compte du meurtre qu'il venait de commettre. Mais il se rassura lorsque la même voix continua ainsi :

« Je suis Antoine, *nino... Qué no me conoce su melcé* [1]?

— Eh bien, que me veux-tu ? La volante est-elle prête ?

— *No, nino, porque su melcé no me dijò que la pusiera* [2].

— Va, va atteler tes mules tout de suite.

— *Si seno, pero el nino Manolo me mandò à buscar à su melcé* [3].

— Où est-il ?

— *En el batey, esperando à su melcé* [4].

— Marche en avant et dis-lui que j'arrive. »

A peine Claudio se trouva-t-il auprès de son ami, qu'il lui dit en se jetant dans ses bras :

« Ami ! je viens de tuer Conchita.

— Comment ! c'est toi?...

— Oui, moi; je l'ai tuée de mes propres mains.

— Mais elle n'est pas morte, *hombre !*

— Non ! s'écria Claudio, se livrant à tout le délire de la joie. Eh bien ! je veux la voir !

— Calme-toi, je t'en conjure, et apprends-moi la cause de ce cruel événement. Conchita n'est pas morte; mais elle est plongée dans une léthargie profonde.

[1] « Votre merci ne me reconnait pas? »

[2] « Non, *nino,* votre merci ne m'a pas dit d'atteler. »

[3] « Oui, seigneur, mais le *nino* Manolo m'a envoyé chercher votre merci. »

[4] « Dans le *batey,* attendant votre merci. »

— Elle n'est donc pas morte? répétait toujours Claudio. Ah! si tu savais ce que j'ai souffert, Manolo!... Mais a-t-on quelque soupçon sur moi?

— Que diable, *hombre,* quand je te dis de te calmer, crois-moi. Ici, on ne sait rien de ce qui est arrivé, sinon que la *muchacha* a été trouvée au milieu du bois, au pied d'une *cana brava,* étendue sur l'herbe et sans connaissance. D'abord on la crut morte, on la transporta au milieu des torches, suivie des chiens qui aboyaient, de la foule qui criait, du père qui pleurait, et de tous les nègres de l'habitation, empressés à se relever pour la porter jusqu'à la maison. Là, on s'aperçut bientôt qu'elle respirait, et le médecin du cafétal assura qu'elle était seulement évanouie. On attribue cet accident à la chaleur et à la danse.

— Ainsi personne ne soupçonne la vérité?

— Et moi-même je serais dans l'erreur si, au moment où l'on commençait à chercher Conchita dans la maison, je n'avais pas aperçu Carmen qui rentrait, la toilette en désordre, et toute troublée. Alors je courus te chercher, et, ton absence augmentant mes soupçons, j'envoyai plusieurs nègres dans des directions diverses pour aller à ta rencontre et te prévenir de l'événement. Maintenant dévoile-moi tout ce mystère. »

Claudio raconta tout brièvement à son ami et lui demanda conseil. Manolo, sans répondre à sa question, reprit :

« Ainsi, j'avais bien jugé lorsque, après avoir trouvé la nina, les chiens voulant absolument suivre une autre piste, je persuadai le mayoral de les retenir : à vrai dire, je soupçonnais déjà quelque diablerie de ta part.

— Mais, ami, conseille-moi... Que dois-je faire maintenant? Si Conchita meurt, Manolo, je me lance une balle dans la tête.

— C'est bon, mais commençons d'abord par rentrer à la maison.

— Y penses-tu !... Et si elle m'aperçoit?

— Je te dis qu'elle est hors d'état de te reconnaître. Allons, viens, personne ne te soupçonne, et d'ailleurs, ta fuite te condamnerait. Courage, donne-moi le bras. » Et il entraîna son ami après lui.

Le premier objet qui se présenta à leur vue, en entrant dans le salon, fut le capitaine tenant par la main sa femme et se préparant à partir.

« Vous voilà, Claudio, dit-il, d'où sortez-vous? Le défenseur des belles, où était-il, qu'il n'est pas accouru au secours de sa fiancée? D'où sortez-vous? Ignorez-vous ce qui vient de se passer?

— Il était en visite dans le cafetal de Herrera, ici, en face. J'ai été le chercher, et si j'avais prévu l'effet que cette nouvelle devait produire sur lui, je la lui aurais laissé ignorer.

— Allons, allons, mon jeune ami, courage, dit le capitaine à Claudio avec un air de commiséra-

tion, cela ne sera rien : la petite avait goûté le vin de Champagne pour la première fois, et sa tête en a été troublée.

— En effet, » reprit Claudio, encore décontenancé; et, levant les yeux, il rencontra ceux de Carmen, qui, par quelques légères marques d'impatience, témoignait à son mari le désir de partir. Le regard de Claudio décelait son embarras et sa honte ; mais celui de Carmen ne respirait que dédain, reproche et colère. Claudio, craintif et abattu, n'avait plus pour elle ce charme prestigieux et brillant qui l'avait séduite d'abord. Quelque chose d'humble et d'effrayé en lui le rendait à ses yeux presque ridicule; et, dans cet instant, le capitaine, avec ses saillies franches et inconvenantes, son aplomb imperturbable et ses droits à la protéger, lui semblait bien supérieur au brillant Claudio.

— Allons-nous-en, Marena, lui dit-elle avec un air d'impatience marqué; je me sens mal.

— Allons, allons, china. *Adios, senores*... Ces femmes sont si délicates, il faut en avoir un soin !... Allons, adieu. »

Et il se dirigea vers la porte, emmenant sa femme, qui, en partant, lança sur Claudio un dernier regard foudroyant.

« Deux ennemis de moins, dit Manolo à son ami. Allons, courage, et entrons. Cet imbécile de capitaine ! j'étouffais d'envie de rire. »

Les forces de Claudio défaillirent en approchant de la chambre occupée par Conchita; ses genoux fléchirent, et il fut obligé de se soutenir sur le battant de la porte avant d'y pénétrer. Son émotion s'accrut encore lorsque, jetant un coup d'œil dans l'intérieur, il aperçut la pauvre jeune fille étendue sur un lit en désordre, les cheveux défaits, les yeux fermés, et les draps, ainsi que les vêtements, remplis de taches de sang... Un sentiment indicible de remords et de pitié traversa son âme : il crut voir dans ce sang précieux une preuve indubitable de son crime.

Dona Catalina, au chevet de sa fille, la tête penchée sur elle, la regardait attentivement, pendant que ses larmes tombaient une à une sur la main de sa *nina,* qu'elle pressait entre les siennes.

En entendant ouvrir la porte, elle tourna la tête, et à peine aperçut-elle Claudio, qu'accourant vers lui, et lui passant les bras autour du cou, elle se mit à sangloter, en lui disant d'une voix entrecoupée :

« *Ay!* venez, Claudio *de mi alma!* venez partager ma douleur... Vous qui l'aimiez tant, voyez dans quel état on me l'a amenée!.... Voyez-la défaite, inanimée, mourante, et dites-moi si mon courage n'est pas grand, puisque je puis la voir ainsi sans mourir. »

Claudio soutint la pauvre mère dans ses bras; mais il tremblait, et ne put lui répondre.

Lorsqu'elle se fut un peu calmée et qu'elle eut repris sa place, il s'assit à un bout de la chambre, en face de la malade. « Pauvre enfant! se disait-il dans l'amertume de son âme, en contemplant sa beauté souffrante ; pauvre enfant! quel homme n'aurait pas fait son bonheur d'être aimé de toi, de te posséder ! Tu m'avais préféré à tous tes adorateurs, et je me suis fait un jeu de ton amour, et je t'ai sacrifiée à une puérile vanité!... Mais, s'il en est temps encore, je te dédommagerai de ma cruauté passée par une vie entière d'amour et d'expiation. » Quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. Dans le désordre de la souffrance, Conchita lui paraissait plus belle que jamais. L'énergie qu'elle avait déployée l'avait grandie à ses yeux, et il lui trouvait un nouvel attrait depuis qu'elle avait su résister à sa tendresse et à sa volonté. Claudio n'était pas méchant par nature. Ses fautes étaient le résultat d'une mauvaise éducation; mais la corruption de ses mœurs n'avait pas gagné le cœur. Sa première jeunesse, passée en Europe sans guide ni conseil, ayant été employée au plaisir et à la dissipation, son imagination égarée l'habitua de bonne heure à transformer ses passions ardentes en vices, en puérils passe-temps; et, ignorant la portée des choses sérieuses de la vie, il ne savait pas prévoir la conséquence de ses actions coupables ou inconsidérées.

La malade, après avoir passé une partie de la

nuit assez tranquille, fut prise, vers le matin, d'une fièvre ardente accompagnée de délire. Des taches noires apparurent sur son visage, sur ses bras, et particulièrement autour de son cou, sous la forme de deux mains. Ce fait éveilla les soupçons : mille circonstances vinrent s'y grouper. Plusieurs personnes, entre autres le *guajiro* chanteur, rapportèrent avoir entendu dans la nuit des pas sur la *guarda-raya*. Le vieux *guardiero*, qu'on interrogea après l'avoir fait agenouiller, avoua qu'il avait entendu la *nina* appeler sa mère ; mais que, s'étant imaginé qu'elle se promenait, il n'avait pas bougé. Manolo, pour détourner les soupçons qui pouvaient s'arrêter sur son ami, les rejeta sur quelque nègre, coupable sans doute de l'attentat. Cette hypothèse porta à son comble le désespoir des parents de la *nina*, et l'horreur et l'indignation dans le cœur de ses amis.

Toute la caféterie se mit en mouvement pour aller à la recherche du coupable ; mais ce fut en vain, le coupable resta inconnu.

Pendant ces nouvelles agitations, Claudio, triste et sévère, restait au chevet de la malade, et semblait épier ses moindres mouvements. Le délire s'étant augmenté par degrés, elle commença à prononcer des mots sans suite et singuliers :

« *Nò !* ne m'étouffe pas, barbare !... Traître !... Au secours !... Infâme !... On me tue !... Carmen !... Claudio !... Séducteur !... Assassin !... »

Et portant ses mains à son cou, elle faisait des gestes de frayeur, se soulevait, les bras étendus, comme pour repousser un danger... Puis, si son regard venait à apercevoir le visage de Claudio, elle poussait des cris, et sa frayeur, son délire, n'avaient plus de bornes.

Claudio, cloué auprès du lit, pâle, tremblant, couvert d'une sueur froide, le regard fixé sur la bouche de la malheureuse, n'avait pas la force de se dérober à ses yeux, et restait immobile, livré à une angoisse indicible : on aurait dit la statue de la Peur.

Cet état de crise dura six jours ; le septième, il commença à céder, à l'aide d'abondantes saignées et d'un régime qui épuisa complétement les forces de la jeune fille.

Claudio ne quittait pas un moment Conchita, et partageait en tout les soins que lui donnait sa mère. Ce septième jour, la malade étant plus calme, don Antonio obtint de sa femme qu'elle prît quelques heures de repos : Claudio se chargea de la remplacer.

Assis près du lit de la *nina,* il contemplait son visage amaigri par la maladie, ses lèvres sans couleur et son front lisse et humide, où se décelait encore la souffrance.

L'âme de Claudio, saisie de pitié et d'amour, s'élançait vers elle, pendant que, frappé d'une pensée douloureuse, il répétait à voix basse :

« Voilà mon ouvrage ! » Conchita s'éveilla et regarda autour de la chambre ; puis ses yeux se tournèrent vers Claudio, qu'elle n'avait pas encore aperçu.... A cette vue, elle se souleva, et, plaçant son coude sur l'oreiller, elle appuya sa tête sur sa main, et resta immobile, le regard fixé sur lui... Ses joues pâles se colorèrent, le lien qui retenait ses cheveux se détacha, et des flocons de boucles de cheveux noirs tombèrent sur son sein découvert et encore tout violacé des coups qu'il avait reçus dans la lutte...... Claudio, atterré, comme s'il se fût trouvé devant le Juge éternel, garda le silence... Au bout de quelques secondes, deux grosses larmes jaillirent des yeux de la jeune fille, sillonnèrent son visage, et tombèrent sur son oreiller : sa tête s'affaissa sur son bras, et elle parut s'endormir...

Quelques jours après, elle fut en état d'être ramenée chez elle. Mais elle resta en proie à une maladie de langueur, et garda le plus profond secret sur l'accident dont elle avait été victime. Les prières réitérées de ses amis furent vaines ; aux instances les plus vives elle opposait un silence obstiné.

Claudio continua ses assiduités, et la demanda en mariage. A la grande surprise de ses parents, Conchita refusa avec douceur, mais sans justifier sa répugnance par aucune raison plausible ; les prières, les larmes de sa mère furent impuissantes,

et n'aboutirent qu'à augmenter son goût pour la solitude.

On l'avait amenée à la Havane pour lui ménager les secours de la médecine et pour la distraire; mais elle avait renoncé au monde, et s'était même éloignée de ses amies et de ses compagnes d'enfance ; son état de dépérissement faisait des progrès rapides : on la voyait s'affaisser de jour en jour, d'heure en heure.

Claudio, excité par tant de résistance et par le refus formel qu'elle avait fait de le revoir, n'épargnait aucun moyen, aucune recherche, pour arriver jusqu'à la jeune fille ; mais ce fut en vain, et toutes les finesses et l'astuce sauvage de *Francisca* n'eurent d'autre résultat que de la rendre importune à sa maîtresse ; elle pria sa mère de la lui échanger contre une jeune esclave *mandinga-bozale,* qui, ne sachant pas encore bien parler l'espagnol, serait moins accessible à la séduction.

Le sacrifice de sa négresse lui fut néanmoins très-sensible, et sa tristesse augmenta chaque jour davantage. Sa mère, espérant que le mariage rétablirait sa santé, et n'attribuant son refus qu'à un caprice de malade, ne cessait de l'engager, de la supplier en faveur de Claudio. Conchita gardait le silence et restait inébranlable.

Accablée par tant d'obsessions, elle se détermina à demander à sa mère de l'envoyer chez une

de ses tantes, à la campagne, où elle espérait retrouver le calme et la santé.

Dona Catalina, pour qui la volonté de sa fille souffrante était devenue une loi, y consentit, et il fut décidé qu'elle partirait le surlendemain.

La veille de ce jour, Conchita se trouva plus souffrante que d'habitude : une nuit sans repos, de violentes syncopes et une oppression douloureuse avaient empiré son état.

Vers le soir, elle demanda sa *volante*, pour aller à l'église faire des prières avant de se mettre en route ; mais elle manifesta le désir d'y aller seule, et partit.

Dona Catalina, inquiète, ne tarda pas à suivre sa fille à son insu, et resta à la porte de l'église en attendant qu'elle eût accompli ses pieux devoirs.

Les ombres de la nuit s'avançaient déjà sur la ville, et Conchita ne paraissait pas ; dona Catalina, ne sachant à quoi attribuer un si long retard, entra doucement dans l'église.

Un léger crépuscule tombait du haut des vitraux qui couronnaient la coupole, et répandait une clarté douce et incertaine sur les dalles, où s'étendaient les ombres projetées par les pilastres massifs qui soutenaient l'édifice. Dona Catalina avançait avec précaution et lentement ; sa vue, affaiblie par tant de larmes, l'aidait mal à chercher son trésor. Pendant qu'elle faisait ainsi le tour de l'é-

glise, le jour pâlissait, les ombres s'effaçaient, et Conchita ne paraissait pas. Bientôt dona Catalina fut obligée de sortir. Le *rosaire* venait de rentrer, et les grandes portes roulaient déjà sur leurs gonds... Une fois dehors, la pauvre mère se dirigea vers sa demeure, dans l'espoir que sa fille serait rentrée avant elle ; mais Conchita n'était pas à la maison, et son *calesero,* après l'avoir attendue à la porte de *la Merced* jusqu'à la nuit tombante, était rentré, dans la persuasion qu'elle avait été ramenée par sa mère.

L'inquiétude de dona Catalina et de don Antonio était indicible : des messagers furent envoyés dans tous les quartiers de la ville, mais sans succès : aucun indice, aucun espoir ne venait adoucir leur angoisse, et ils passèrent la nuit livrés à la plus profonde douleur.

Le lendemain, à la pointe du jour, lorsque le sacristain de *la Merced* se présenta pour allumer les cierges sur l'autel de la Vierge, son pied heurta un bloc tendre... C'était le corps inanimé de la jeune fille, soutenu contre l'autel de Notre-Dame-de-*Merci*... Elle était assise, la tête appuyée sur l'ange qui supportait la table de l'autel, et ses deux mains, convulsivement serrées, pressaient sur ses lèvres un gant blanc, tout humide encore des larmes dont les dernières gouttes étaient restées glacées sur les joues livides de la *nina*... Conchita était morte !

On se rappelle encore à Londres et à Paris avoir rencontré dans les salons de la bonne compagnie un jeune Américain-Espagnol grand, bien fait et de bonne mine, distingué dans ses manières, généreux dans ses dépenses, entouré de bienveillance et de sympathie, mais froid à toutes les affections, essayant tous les plaisirs, toutes les dissipations, mais indifférent à toutes les séductions, à toutes les beautés de l'art et de la nature, et semblable à ces corps devenus insensibles par l'excès des souffrances, qui ne conservent de la vie que le mouvement, et ne répondent que par l'inertie aux moyens les plus violents de la médecine.

FIN DU SECOND VOLUME.

LA
HAVANE.

PAR

Mme LA COMTESSE MERLIN.

TOME TROISIÈME.



Bruxelles.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE, FONDERIE.

1844


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRE XXX.

Une journée à la Havane. — Midi. — Sommeil et silence. — Intrigues d'amour. — La *nina* derrière la grille. — Le jeune étudiant. — Le baiser. — *El oficial de causas.* — Le désappointement. — Repos des galériens. — Une heure. — On se réveille. — Marchande d'ananas. — La *Lonja.* — L'homme d'affaires. — Le courtier. — L'usurier. — *La ley de espera.* — Deux heures. — Le mouvement. — La *volante.* — *El calesero.* — Son costume. — Les impérieuses. — La promenade Tacon. — La femme de l'industriel. — La place d'Armes. — Point de haillons. — Le *tapacete* et la gondole. — La nuit.

AU COLONEL GEORGE DAMER, MEMBRE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.

Heureux qui, comme vous, mon cher Damer, saisit le côté plaisant et agréable de la vie humaine! Pour ces esprits bénis du ciel, que de contrastes charmants, que de jouissances vives qu'ils font partager aux autres ! Vous souvient-il de ces récits singuliers dont vous m'amusiez si souvent et qui

me faisaient rire aux éclats quand j'étais à Londres ? Je voudrais bien vous les rendre, et ce n'est ni la bonne volonté ni le sujet qui me manquent ici. Ce pays du soleil fait faire à nos Havanais mille choses à rebours de l'Europe. J'aurais voulu que vous m'accompagnassiez hier pendant ma promenade en *quitrin* dans les rues de notre capitale. Que de saillies piquantes, que d'ingénieuses histoires auraient secondé le cours des heures et fait voler plus rapidement ma légère voiture !

Savez-vous que *j'imagine* un fort joli diorama, si, dans le même instant, le même spectateur pouvait contempler ce qui se passe à la même heure dans les grandes villes européennes, américaines et asiatiques? Ici, tout le monde se couche; là, tout le monde se lève ; ici, l'on crie à la chambre des communes des politesses parlementaires; à la même heure, le sultan se promène tranquillement sur l'eau calme du Bosphore. Neuf heures sonnent, et tous les magasins des honnêtes habitants de Bâle se ferment à la fois pour laisser la ville dans un profond silence ; c'est le moment même où les boutiques de Londres rayonnent de tous leurs feux commerciaux. A deux heures du matin, on dort à Berne, on joue à Venise, on danse à Paris.

Notre vie tropicale, qui nous force à fuir la tyrannie du soleil, change complétement pour nous l'emploi ordinaire des heures, et fait naître des

scènes tout à fait originales. Mais suivez-moi dans les rues de la Havane : il est une heure. La vie est partout suspendue ; pas de bruit, pas de mouvement. Qu'est devenue l'humanité? Où sont les amours ? où sont les douleurs ? tout ce qui occupe les hommes ou les intéresse ?

Les maisons blanches, aux grandes grilles et aux balcons de fer, dorment dans les feux du jour. Pas un bipède dans les rues à cette même heure où tous vos Anglais, lancés comme des flèches sur vos trottoirs, forment des courants contraires qui ne s'entre-choquent pas sans péril. A peine de temps à autre quelques peseurs de sucre ou quelque charrette attardée traversent-ils lentement la rue toute baignée de soleil ; là se réduit ce grand mouvement mercantile qui, deux heures auparavant, remplissait la ville de son fracas et qui recommencera bientôt. Vous diriez un corps dont la circulation est suspendue ; on ne sent pas qu'il respire, le pouls ne bat plus, comme dans ces maladies singulières qui paralysent la vie sans l'éteindre, et qui jettent au milieu de la veille une mort passagère.

Voilà les rues de la Havane ; Herculanum et Pompéi n'étendent pas sous le soleil une poussière plus ardente et plus déserte. Mais pénétrez avec moi dans les maisons ; le mouvement de la vie s'y est retiré. Les mères et les filles ont quitté le piano ou la broderie ; coquetterie ici, passion là, passion

plus loin, amourettes ailleurs, tout ce qu'il y a de plus intime ou de plus cher à la femme se déploie dans ce moment de repos général. Oh! comme votre indulgence d'homme pour les peccadilles du cœur se réjouirait de toutes les petites scènes bourgeoises et amoureuses dont certaines rues écartées sont le théâtre! Car ici le soleil prend la place de la lune pour protéger les amours, et ses rayons ardents écartent les importuns, comme ailleurs les ombres de la nuit. La toile extérieure suspendue à la fenêtre est soulevée par une petite main blanche; ailleurs, une des feuilles de la persienne cède à une pression mystérieuse, et vous pourriez apercevoir, si vous étiez là, deux de ces yeux noirs du Midi, que lord Byron disait être doublés de soleil, et qui, moitié sauvages, moitié timides, essayent de percer l'espace. Sans doute l'objet désiré se présentera bientôt à l'autre côté de la rue; le cœur bat, le pouls va vite, la peau frissonne, pendant que l'oreille attentive saisit le moindre mouvement qui peut venir de l'intérieur; car la maman est là qui fait la sieste, et, par une prévoyance habile, on a déposé sur la table à ouvrage la tapisserie ou les ciseaux..... Voici les pas de la mère, et aussitôt l'on se trouve assise, l'ouvrage à la main et travaillant avec assiduité; si l'alarme a été vaine, on reprend la vedette jusqu'à l'arrivée du jeune étudiant, qui brave le soleil et qui, au signal convenu, accourt vers sa bien-aimée. Dans

la rue voisine, un autre amoureux, plus habile encore, cherche avec soin une adresse qu'il ne trouvera jamais ; en vain les grilles de fer s'enterposent, les deux fronts se rapprochent, les joues brûlantes sont voisines,.. Mais on entend du bruit, et la *nina*, dont les lèvres tremblantes viennent d'être effleurées, s'écrie d'une voix assez haute pour être entendue : « Non, senor; don Taddeo demeure deux maisons plus loin. »

Vous n'avez pas trop de sévérité pour ces jeunes gens, j'en suis bien persuadée, mais la colère d'un personnage occupé d'un tout autre intérêt vous fera rire. Il passe lentement, le bras chargé de dossiers, et fait une moue épouvantable : c'est un avoué, *oficial de causas,* qui s'est trompé d'heure et qui devrait être depuis longtemps au palais. Ses confrères en sont déjà sortis, fumant leurs cigares, et il les a rencontrés ! mais ce qui rend sa mauvaise humeur plus vive, c'est que sa paresse lui fait perdre deux onces d'or (160 fr.) que lui avait promises un accusé s'il parvenait à le faire sortir de prison : la sentence est rendue par l'assesseur, le prisonnier est en liberté, et il gardera ses deux onces d'or.

Ainsi, à cette heure du jour, ici le mouvement est l'exception, le repos est la règle. Il n'y a pas jusqu'aux condamnés qui abandonnent leurs travaux et qui dorment, étendus sur la terre, dans leur hangar. Le nègre se met à l'ombre de sa

charrette, la marchande d'ananas s'endort les bras croisés. Mais bientôt tout se remue, tout s'éveille; la fourmilière humaine s'agite, le bruit des *quitrins* se fait entendre, la vie renaît. Des passants forment cercle autour des pyramides d'ananas que l'on crie : *cinco para medio*. Les riches, les élégants, les oisifs se pressent à la porte de la *Lonja*, notre Tortoni, dont les salons brillants réunissent à peu près tous les amusements dispendieux. Nous allons, mon cher Damer, nous approcher de la *Lonja*, dont les abords sont remplis de séductions de toute espèce : voici venir un homme très-affairé, au visage épanoui et qui se frotte les mains. C'est un courtier d'affaires qui va recommencer ses négociations et ses visites. Savez-vous d'où lui vient ce grand air de joie ? C'est qu'il a conclu ce matin quelque négociation usuraire en faveur d'un brave commerçant qui lui donne douze onces d'or pour sa peine : le négociant espère bien tirer plus de mille piastres de la même transaction ; mais il compte sans son hôte...

L'emprunteur sera plus fin que l'usurier, et le courtier plus fin que l'un et l'autre. L'emprunteur se mettra à l'abri sous la protection d'une certaine loi charitable qui correspond à la cession de biens de la jurisprudence française, et à l'*insolvent's debtors court*, qui s'appelle *ley de espera*. Il s'en va dans ses terres, s'enferme dans son domaine; et là, comme le disent les Havanais par une de leurs

expressions les plus piquantes, il passe son temps à se *fomenter* (fomentarse), pendant que le créancier pleure à la fois son capital hasardé, ses mille piastres espérées, et que notre agent d'affaires renouvelle son argenterie et meuble à neuf sa maison...

Mais deux heures sont sonnées; tout reprend son cours et son mouvement ordinaire; affaires, commerce, visites, font circuler la population blanche, jaune et noire à travers la poussière de nos rues étroites; mais la femme se montre peu. La négresse seule, un gros cigare à la bouche et lançant des torrents de fumée, flâne dans les rues, les épaules et le sein nus, puis s'assied devant les maisons et joue avec l'enfant blanc qu'elle porte. Jusqu'ici le mouvement des affaires a seul rempli la ville : bientôt s'éveilleront le plaisir, le luxe, l'oisiveté.

Dès six heures, tous les *quitrins* attendent aux portes; les dames coiffées en cheveux, des fleurs naturelles sur la tête, les hommes en habit habillé, cravate, gilet et pantalon blancs. Tous, dans une parfaite tenue de recherche et de fraîcheur, montent en voiture, chacun seul dans la sienne, et l'on se rend à la promenade *Tacon*. Dans ces belles allées, que le soleil couchant fait resplendir, personne ne se promène à pied : on ne marche pas ici, autant par indolence que par orgueil. De tous côtés glisse la *volante*, si digne de son nom, et

dont la capote renversée laisse apercevoir la voluptueuse et rieuse Havanaise nonchalamment étendue, et jouissant du souffle léger de la brise. Grande dame et petite bourgeoise, toutes les femmes ont leur voiture. Le premier argent de l'industriel qui économise est destiné à un piano et à un *quitrin* pour sa femme. En revenant de la promenade on entend déjà retentir les sons de la musique militaire : les *quitrins* se portent en foule vers la place d'Armes, où le concert a lieu. Les beaux palais du général et de l'intendant, le brillant éclairage de la place, l'air d'élégance et de propreté répandu partout, ces voitures si bien vernies, si luisantes, tout respire un parfum de distinction aristocratique générale dont les autres régions du globe ne vous offriraient pas d'exemples : ici point de vestes ni de casquettes, point de haillons ni de barbe mal peignée, encore moins ces effroyables parodies de la nature humaine qu'on trouve dans les faubourgs de Londres ou de Paris ; ici nous n'avons pas de peuple ni de misère.

En rentrant de la promenade vers la fin du jour, les femmes vont faire leurs emplettes ; les *quitrins* se croisent en tous sens, et les rues présentent un coup d'œil aussi animé que plaisant. C'est alors que les chevaux rivalisent de vitesse, et que l'on voit, assises dans leur *volante*, la capote baissée, les jeunes Havanaises au front blanc et aux yeux

noirs, baignées des clartés de la lune des tropiques. Passe-t-il devant elle un équipage de fraîcheur équivoque, ou dont le peu d'éclat trahit l'origine, elles se renversent dans leur *volante*, et leur gaieté éclate en épigrammes mêlées d'éclats de rire. Les rieuses s'arrêtent devant une boutique, et bientôt tout ce que le magasin a d'étoffes est déployé sur leurs genoux au milieu de la rue.

Vos jeunes duchesses blondes de Londres ou d'Édimbourg n'ont rien de plus coquettement impérieux que ces brunes beautés, habituées au commandement et à l'opulence ; et si les filles du Nord se distinguent par une plus dédaigneuse langueur, il y a chez nos filles du soleil une vivacité plus altière et plus pétulante, quoique voilée sous des formes morbides et voluptueuses. Bientôt les rues s'encombrent de *quitrins,* voitures légères tout à fait particulières à notre île, et trop curieuses pour que je ne vous les décrive pas.

Ce qu'on aperçoit tout de suite, c'est un nègre et deux roues ; les roues cachent une espèce de cabriolet dont la caisse est basse ; le nègre, magnifiquement habillé, est placé sur une mule ; il porte des bottes à l'écuyère bien vernies, n'allant que jusqu'à la cheville et laissant apercevoir un cou-de-pied noir et lustré. Un soulier bien ciré et orné d'une rosette complète cette étrange chaussure à deux compartiments. La toile blanche de la culotte et les armoiries brodées sur les galons de la veste

font encore ressortir l'ébène de son teint et les diverses nuances noires de sa chaussure et de son chapeau galonné. Deux brancards droits serrent les flancs de la mule, dont les harnais répondent par leur richesse au brillant accoutrement du *calesero*. Ces *quitrins* tournent difficilement, mais grâce à l'immensité de leurs roues, ils sont inrenversables, même dans les plus mauvais chemins. Cet avantage est bien compensé par la difficulté d'esquiver les embarras, lorsque plusieurs *quitrins* se rencontrent dans les rues étroites et populeuses de la Havane. A huit heures on en voit déboucher de tous les points. Ces *caleseros*, qui vont si vite, ne savent jamais où ils vont. Le maître ou la maîtresse, du fond de la voiture, se contente d'indiquer au nègre, qui ne tourne jamais la tête, et qui cependant ne manque pas de saisir la parole : *à droite, à gauche,* et le *quitrin* tourne et retourne. Souvent il s'arrête devant un magasin, et si quelque autre voiture, cherchant passage, essaye d'obtenir du *calesero* qu'il se dérange, vous entendez souvent une petite voix douce du fond de la voiture : « *Ne bouge pas, Juan, tu ne dois te déranger pour personne.* » Et la rue de rester encombrée de *quitrins* jusqu'à ce que la belle dame ait fait ses emplettes.

Bientôt c'est du haut du balcon que la même petite voix fait entendre : « Juan, tu es à la porte de ta maison, ne t'avise point de faire un pas. »

Ce qui peut vous faire voir, mon cher Damer, que la Havanaise est assez volontiers maîtresse au logis. Je ne le nierai pas, et j'ajouterai que cette indépendance et cet empire de notre sexe sont plus que justifiés par l'usage que font les Havanaises de leur liberté et de leur influence. Mais voici neuf heures : on rentre, et la *tertulia* commence.

La *volante,* toujours à la porte, attend que le caprice, le désir de prendre l'air avec un ami tout en continuant une conversation, vous portent à faire un tour de promenade. On va ainsi jusqu'au bord de la mer, puis on revient pour recommencer tout à l'heure. Le rideau, ou le *tapacete,* protége de ses plis les couples qui veulent se dérober aux regards, mais n'empêche pas qu'on ne saisisse facilement de l'intérieur de ces légères voitures tout ce qui se dit dans l'autre. Le *quitrin* et la *volante,* avec leur caractère sauvage, leur bizarre conducteur et la mule qui s'avance au petit trot, ont quelque chose de mystérieux et de singulier qui rappelle la gondole de Venise, moins la silencieuse poésie des lagunes, qui plaît à la fois à la rêverie et à l'amour. Ainsi voyagent nos Havanais d'un bout à l'autre de la ville, de six heures à minuit, sans poser le pied par terre. Entrez-vous dans une maison où l'on reçoit, le frôlement et le tictac des éventails qui s'agitent en cadence, le silence à peine interrompu par quelques mots, les

femmes parées et assises en cercle, rappellent l'élégance grave de la vieille Espagne. Mais les vastes portes ouvertes, les bougies enfermées dans le cristal, les groupes d'hommes causant sur les balcons ou circulant dans les galeries, les lanternes énormes qui, d'espace en espace, jettent leurs lumières sur les corridors et les balcons, la beauté de cet aspect, qui, vu de la rue, semble une illumination magique, vous reportent sous ce ciel des Antilles, au milieu des mœurs créoles. Déjà la nuit avance, et toute l'activité de pensées d'intrigues et de plaisir, qui sommeillait le jour, fermente, s'anime et s'exalte. La vie de nuit est pleine de charme ici. L'air tiède et voluptueux du soir remplace la chaleur brûlante du jour. Sous un ciel brillant d'étoiles, éblouissant de météores, clair comme si le disque de la lune en occupait tout l'espace, la brise de mer, doucement incisive, pénètre à travers les pores épanouis par la chaleur, et donne à la vie une nouvelle puissance. C'est dans ce calme de la nuit havanaise que l'ivresse de notre climat se fait pleinement sentir, qu'elle se communique de veine en veine, de cœur à cœur; c'est alors que nous commençons à vivre, non pour les affaires et le commerce, non pour la vanité et le prochain, mais pour nous-mêmes, pour nos affections et nos plaisirs.

LETTRE XXXI.

Commerce. — La richesse des peuples n'est pas dans les mines d'or, mais dans son industrie. — Développement rapide du commerce national par la liberté des ports. — Les colonies n'ont pas été jusqu'à présent protégées, mais exploitées par les métropoles. — Des maisons détruites pour punir les habitants des côtes d'avoir fait des traités de commerce. — Triste résultat de cette faute. — L'Espagne plus prévoyante que les autres métropoles. — Par la liberté de commerce qu'elle accorde à l'île, l'abondance y règne comme par enchantement. — Leçon pour l'avenir. — Chaque entrave au mouvement commercial est une source de ruine. — Exigence tyrannique des ports d'Espagne. — Patriotisme du comte de Villanueva. — Vengeance méditée. — Les habitants de Cadix. — Le conseil du roi Ferdinand protége les colonies. — Rapport remarquable de don Pablo Valiente. — Intrigues des négociants de Barcelone contre la liberté du commerce de Cuba. — Les deux seules colonies qui ont obtenu la liberté de commerce sont les seules restées fidèles à l'Espagne. — Sacrifices exorbitants faits par les Havanais en faveur de l'Espagne. — Importance du port de la Havane. — Cuba, protégée et douée d'une bonne administration, remplacerait à elle seule les avantages que la perte du Mexique enlève à l'Espagne. — Le système qu'il faudrait suivre pour arriver à ce résultat. — La vie des nations a ses crises comme celle de l'homme. — Revenu de Cuba. — Point de papier-monnaie. — Prospérité à venir, si on ne l'étouffe pas en naissant.

A M. LE BARON J. ROTHSCHILD.

Notre île, mon cher baron, qui ne possède ni mines d'or ni mines d'argent, offre une preuve singulière de cette vérité, si importante dans l'économie politique, que la richesse des peuples est dans leur industrie. Rien de plus prospère que le commerce de Cuba, qui cependant n'a été alimenté jusqu'ici que par les produits du sol. Mais aussi quelle situation ! Commandant le golfe du Mexique, clef importante des deux Amériques, voisine à la fois, par sa configuration oblongue, de la Jamaïque et d'Haïti, de la région méridionale des États-Unis (Floride) et de la région orientale du Mexique (Yucatan), elle est destinée à devenir l'entrepôt du grand commerce européen, et il lui suffira d'une petite marine de cabotage pour approvisionner tous les points de la côte mexicaine.

Déjà son mouvement commercial dépasse de beaucoup celui de la Jamaïque ; mais son avenir me paraît plus riche encore que ne l'a été ce passé dont l'accroissement n'a pas cessé de se développer. En dix années, notre commerce national s'est accru de 13 pour 100, et notre commerce étranger de 18 pour 100. La moitié de ce trafic appartient au port de la Havane, mais plusieurs autres ports

ont coopéré à ce double mouvement. Si nous remontons à la source première de cette prospérité sans égale, qui a offert à l'Espagne, entre 1825 et 1835, l'énorme secours de 63,600,000 francs, nous reconnaîtrons qu'un seul fait a ouvert pour la métropole la source féconde où elle vient puiser si largement. Ce fait, c'est la liberté du commerce. La première pensée de toute nation qui fonde une colonie, c'est le monopole. A titre de créatrice elle veut profiter de son œuvre, renversant ainsi les lois de la nature, qui veut que la mère nourrisse l'enfant et non que l'enfant nourrisse la mère. Pour l'Angleterre comme pour la Hollande, pour le Portugal comme pour l'Espagne, les colonies n'ont jamais été que des espèces de factoreries destinées à écouler les produits de la métropole et à lui fournir l'or ou l'argent, le poivre ou le café. Aussi les lois prohibitives contre le commerce étranger furent-elles imposées et exécutées dans les Antilles avec une excessive rigueur, et l'Espagne poussa la sévérité jusqu'à détruire, à la fin du dix-huitième siècle, les maisons bâties sur la côte de Saint-Domingue, parce que leurs habitants s'étaient rendus coupables en concluant avec l'étranger des traités de commerce. Quel fut le dénoûment de cette politique peu généreuse ? Saint-Domingue passa sous le joug de maîtres différents, et finit par tomber et s'abrutir sous une domination nègre qui ne sait ni la civiliser ni la cultiver.

Des colons européens, suffisamment protégés par une métropole qui n'aurait pas épuisé leurs ressources, auraient formé un groupe assez puissant pour résister même au choc de la révolution française, et auraient pu se défendre, à force d'intelligence et d'activité, contre la vengeance africaine. Mais les métropoles, craignant toujours de donner trop de pouvoir à leurs colonies, les énervent pour les garder, ne sentant pas que cette faiblesse est un péril pour elles-mêmes comme pour leurs colonies.

La législation coloniale, l'art de semer la civilisation et de retirer les bénéfices du progrès sans en tarir la source, n'a pas encore été, je le crois au moins, approfondie par les hommes politiques, et peut-être ne sera-ce qu'après bien des siècles d'expérience que l'on appréciera définitivement la conduite que doivent tenir les colonies envers leurs métropoles et les métropoles envers leurs colonies.

Quant à l'Espagne, elle avait conservé toute la naïveté des vieux principes, et on ne peut pas lui reprocher de ne pas s'être montrée plus sage et plus prévoyante que toutes les nations européennes. L'île de Cuba avait été pour elle ce que Java avait été pour les Hollandais, et la Nouvelle-Angleterre pour les Anglais.

Mais le dix-huitième siècle allait finir, des causes nombreuses précipitaient la monarchie espa-

gnole à sa perte. Elle était en guerre avec l'Angleterre, dont les flottes interceptaient et capturaient les navires espagnols, si bien que nous ne pouvions ni disposer de nos produits agricoles ni les échanger contre l'or; d'horribles disettes se firent sentir. Nous n'avions pas de marine militaire; tout était paralysé; on ne payait pas même les troupes de la garnison, et don Francisco de Arango rapporte qu'il n'y avait pas dans toute l'île une goutte de vin pour dire la messe. Les États-Unis d'Amérique venaient de se déclarer indépendants, et lorsque les capitaines généraux, cédant à la nécessité, s'écartèrent temporairement de la sévérité des lois prohibitives et ouvrirent leurs ports aux pavillons alliés, ce furent surtout les navires américains qui profitèrent de la permission accordée. Ennemis de nos ennemis, voisins de nos côtes, marins habiles, ils nous offraient mille ressources, accrues par la facilité et la rapidité des transports.

A peine cet éclair de liberté commerciale eut-il brillé sur la Havane, que l'abondance y régna comme par enchantement.

La leçon était assez forte pour être écoutée; mais lorsque les négociants de Cadix, Barcelone et Santander apprenaient que la Havane avait osé faire le commerce avec d'autres qu'avec eux, ils poussaient des cris de fureur, adressaient leurs suppliques au roi, aux ministres, aux tribunaux, et obtenaient la fermeture passagère des ports.

La disette ne tardait pas à les rouvrir, et lorsque le bien-être avait reparu avec les pavillons étrangers, les réclamations des chambres de commerce espagnoles les refermaient aussitôt. Ces intermittences de richesse et de misère, de liberté et d'esclavage, durèrent jusqu'à la fin du siècle. Ce fut alors que plusieurs de ces hommes éclairés, don José Pablo Valiente et le capitaine général don Luis de Las Casas, secondèrent les vues aussi justes que bienfaisantes du Havanais don Francisco de Arango, et firent entrer le gouvernement dans cette voie de liberté mercantile à laquelle la Havane allait devoir sa prospérité. Rien ne fut donc oublié de ce qui pouvait fomenter la richesse matérielle en étouffant la liberté civile. Ce fut en 1808 que le gouvernement espagnol, tout occupé à résister à l'usurpation de Napoléon, fut obligé de laisser l'île de Cuba pourvoir quelque temps elle-même à ses propres besoins, et donner accès à tous les vaisseaux portant pavillon neutre.

Don Francisco de Arango, cet excellent citoyen, profita de la convocation d'une junte commerciale, nécessitée par l'urgence des circonstances et présidée par le capitaine général et l'intendant, pour faire prévaloir en dernier ressort les idées justes et bienfaisantes qui n'avaient encore reçu qu'une consécration partielle. Il fallait bien l'écouter : le pouvoir échappait aux maîtres, et les circonstances étaient graves.

Ce véritable patriote, homme éclairé, éloquent, publiciste pénétrant, écrivain distingué, qui se ruina au service de son pays, démontra non-seulement l'injustice, mais l'impolitique du monopole, l'impossibilité où se trouvait la péninsule espagnole de fournir à Cuba des moyens de transport suffisants, les avantages que procurerait à la mère patrie l'ouverture de nos ports, enfin, les nombreux motifs qui devaient engager l'Espagne à déclarer notre commerce libre. La raison triompha : chose peu surprenante, elle avait la raison pour appui. Le monopole, soutenu par les négociants de Cadix, poussa de grands cris, et n'oublia rien pour détruire la prospérité de la colonie, prospérité fondée sur la liberté de son commerce. Il fallut toute l'adresse de don Claudio de Pinillos, aujourd'hui comte de Villanueva, pour déjouer leur malveillance. Don José Valiente le secondait, et telle était la haine qu'il avait inspirée aux habitants de Cadix, que le comte de V., dans son histoire, dit qu'ils se seraient volontiers vengés par l'assassinat du patronage que cet homme de bien accordait au commerce libre de l'Amérique. Les tristes révolutions de l'Espagne et l'incertitude de sa situation politique laissèrent les choses dans le même état; les intrigues des partisans du monopole ne purent prévaloir sur les efforts de quelques bons esprits, aidés de la difficulté des temps. Quelques intelligences supérieures et éclairées,

plus communes qu'on ne pense dans la malheureuse Espagne, faisaient partie du conseil de Ferdinand VII, et continuèrent à soutenir la cause de notre indépendance et de notre prospérité commerciale. Chose singulière ! grâce à ces hommes remarquables, on vit triompher, pendant l'année réactionnaire de 1814, les idées économiques les plus libérales relativement aux colonies. Les hommes les plus dévoués à la démocratie ne soutiennent pas aujourd'hui des opinions aussi libérales que celles exprimées par don José Pablo Valiente dans le rapport qui lui fut demandé de la part du ministre pour le congrès de Vienne. La hauteur des vues, la justesse du coup d'œil, l'énergie de la forme, distinguent ce morceau.

« Il ne faut pas, dit-il, fermer les yeux sur les variations essentielles des circonstances et des temps; une telle erreur ne pourrait avoir pour résultat que le désespoir des Américains, suivi des amères et funestes conséquences que l'on peut imaginer... Ces lois, je le répète, appartiennent nécessairement, exclusivement, aux temps passés, et qui veut les conserver aujourd'hui veut, en étouffant le bonheur des habitants avec leur bien-être et leur liberté, les abreuver de ces dégoûts qui ne manquent jamais d'éclater en changements funestes. Rien de plus dangereux que de forcer une classe d'hommes à se croire dédaignée, et à subir des lois qui n'ont pas pour but leur intérêt

propre. » — Ainsi parlait le conseiller d'un roi absolu. Le libéralisme moderne devrait se montrer plus logique, et ne pas laisser à ses ennemis la plus belle partie de sa couronne, la générosité dans les actes et la conséquence dans les raisonnements.

Cette liberté donnée à nos ports par la force des circonstances et la sagesse de quelques hommes, fut bientôt plus éloquente que tous les discours. Depuis l'époque où le droit de changer de première main nos produits contre ceux de toutes les nations commerçantes nous avait été concédé, nos finances n'avaient pas cessé de s'accroître; les rentes royales avaient profité de nos bénéfices et de notre commerce; et ceux dont une expérience si décisive n'aurait pas dessillé les yeux eussent été bien fous ou bien aveugles. Alors don Alexandro Ramirez, intendant de la Havane, saisit l'occasion favorable, et par la lumineuse sagacité de ses rapports. fit sanctionner définitivement notre émancipation mercantile. De 1818 jusqu'à notre époque, les choses sont restées dans cette situation, et notre commerce a suivi la même marche progressive à laquelle il avait été fidèle depuis que l'Espagne avait été forcée de l'abandonner à lui-même.

Les machinations des commerçants de la Péninsule ne se relâchaient pas, et il est très-vrai que cinq ou six maisons de Barcelone et de Santander

voyaient tarir la source de leur richesse, détruite par notre liberté. Ce malheur isolé avait pour compensation plus que suffisante les bénéfices croissants que nous apportions à la métropole : négociants, marins, agriculteurs, fabricants, armateurs, gagnaient 300 p. 100 à cet état de choses. Il est impossible de fermer les yeux à l'évidence. En vain s'écriait-on que notre indépendance politique serait la suite nécessaire de notre indépendance commerciale; épouvantail-marionnette qu'on fait jouer toutes les fois qu'il s'agit de modifier le système despotique qui nous régit. Des exemples puissants étaient là ; toutes les possessions hispano-américaines dont la métropole avait entravé le commerce avaient brisé le joug.

Cuba et Puerto-Rico, seules colonies dont le commerce fût devenu libre, étaient restées fidèles. C'était leur liberté même qui enrichissait la mère patrie. Les chiffres et les faits parlaient bien haut. Entre 1835 et 1838, la Péninsule, pauvre, épuisée par la guerre, avait reçu de sa colonie 67,143,275 francs, ou 13,428,655 piastres, sur l'énorme somme de 85,628,275 francs, ou 17,125,655 piastres, produite par la seule île de Cuba. Je vous livre ce résultat.

Je dois ajouter que 70,000,000 de francs, ou 15,400,000 piastres, furent consacrés, dans le même espace de temps, au ravitaillement et à

l'équipement de la marine royale de cette station, fonds prélevés sur les produits havanais, et dont, selon toute justice, le trésor royal d'Espagne aurait dû supporter sa part ; car jamais la défense seule de l'île de Cuba n'aurait exigé des armements aussi considérables. Selon les *Appuntaciones de un empleado en real hacienda,* publiées en 1818, les remises d'espèces envoyées en Espagne pendant les années 1836, 1837 et 1838, ont dépassé le total de celles qui avaient été envoyées pendant les cinq années précédentes. La démocratie espagnole a demandé à sa colonie plus que le gouvernement absolu ne l'avait fait. Quelle instruction pour les hommes politiques, mon cher baron ! La seule colonie qui ait obtenu l'affranchissement commercial, la première qui ait joui des tarifs indépendants de la métropole et créé des entrepôts libres sur son territoire, est aussi celle qui donne aujourd'hui le plus remarquable exemple d'une prospérité toujours en progrès. Un jour, devenue l'entrepôt commun et l'intermédiaire indispensable du commerce entre l'Europe et l'Amérique, cette reine des Antilles occupera un rang dont le philosophe peut à peine prévoir l'importance dans la nouvelle ère de civilisation qui éclôt pour ce monde insulaire des tropiques. L'état actuel de Saint-Domingue favorise cet accroissement de la prospérité havanaise ; et progressivement, depuis 1826 jusqu'en 1835 in-

clusivement, les importations dans l'île se sont élevées de 14,925,754 à 20,722,081 piastres. Pendant ces dix années, les exportations ont été de 13 à 14 millions de piastres, la Havane seule entrant pour moitié dans le total de ce résultat. Si l'on exprime par le chiffre 1,000 le commerce des nations étrangères avec Cuba, on trouvera que, de toutes les nations qui font le négoce avec nous, la plus importante est l'Amérique septentrionale, dont les relations commerciales devront être exprimées par le chiffre 280, le commerce espagnol par 243, hanséatique et allemand par 182, belge et hollandais par 105, anglais par 97, hispano-américain par 60, français par 43, russe par 21, italien par 9, suédois, norwégien et danois par 7.

Depuis 1833, le mouvement commercial de Cuba, importation et exportation, avec les nouvelles républiques de l'Amérique, a été toujours en progrès. En 1833, il était de 1,391,364 piastres ; en 1834, il s'éleva à 1,662,758 ; et en 1835 il avait atteint déjà le chiffre de 2,094,827 piastres. A mesure que la situation respective de l'Espagne et de l'Amérique méridionale se fixera d'une manière légale et définitive, ce mouvement s'accroîtra encore, et l'île de Cuba offrira ses ports, ses bazars et ses capitaux aux républiques nouvelles, dont les côtes sont sans issue, qui manquent de ports, et dont le numéraire a été dissipé. Ainsi

l'Espagne pourra reconquérir, par des moyens pacifiques et généreux, les trésors qu'elle puisait autrefois dans les régions conquises par elle.

Les produits espagnols n'ont pas cessé d'être recherchés par l'Amérique du Sud. Nous avons vu tout à l'heure que les côtes baignées par le golfe du Mexique manquant de ports, ont besoin de trouver dans l'île de Cuba un grand entrepôt nécessaire aux besoins de leurs consommateurs; et si l'Espagne intelligente, abaissant ses propres tarifs, donne en outre à l'entrepôt de Cuba plus d'extension, on verra se renouveler l'étrange phénomène de l'opulence anglaise, accrue par l'indépendance de l'Amérique.

Les productions du pays présentées aux marchés s'élèvent à plus de 12 millions de piastres. Les récoltes de sucre, entre 1827 et 1837, ont éprouvé une augmentation de 48 pour 100 ; celles de café, de 95 pour 100 ; celles de tabac, de 142 pour 100 ; encore ce progrès n'est-il rien, comparé à la fertilité du sol, aux savanes et aux forêts qui restent à exploiter, et à la multitude de produits et de ressources encore endormis dans le sein de cette île. Que sera-ce lorsque les chemins de fer la sillonneront dans tous les sens, que la réforme de la jurisprudence aura fondé la sécurité des citoyens, que les primes accordées aux robustes agriculteurs allemands auront opéré le défrichement de tant de domaines inutiles? Sans doute là

concurrence du sucre de betteraves, et celle des divers marchés du Brésil, de l'Inde, des Antilles anglaises et françaises, ont fait baisser considérablement le prix du sucre depuis les trois dernières années; mais on doit porter en compte l'accroissement considérable du commerce du tabac.

C'est maintenant, vous le voyez, qu'il convient aux Havanais d'employer les ressources de l'industrie moderne, pour prévenir ou corriger les vacillations funestes de leur situation commerciale; il leur faut des machines moins coûteuses et qui donnent plus de produits, des moyens de transport plus rapides, des cultures nouvelles et des exportations lucratives.

Vous savez qu'il y a dans la vie des nations, comme dans celle des hommes, des points décisifs, des moments de crise dont il faut savoir profiter, et qui, bien ou mal exploités, sauvent ou ruinent: Cuba est arrivée à une de ces époques; et si, simple femme, étrangère aux études politiques et aux expériences agricoles, je prends hardiment la plume pour signaler les dangers comme les espérances, les lueurs de l'avenir comme ses obscurités, c'est qu'un instinct m'avertit que le moment est venu où toute une civilisation nouvelle demande à déployer ses ailes, que tout dépend de la manière dont seront employées quelques années importantes, et que jamais les avertissements et les

directions ne seront plus utiles à mon pays qu'aujourd'hui.

De tous les moyens d'augmenter la prospérité et le commerce de la colonie, le plus efficace, le plus nécessaire pour la sécurité future de l'île, serait des colonisations blanches, seule solution du grand problème colonial, seule garantie contre tous les dangers à venir ; elle demande la coopération active du gouvernement et des habitants éclairés. Si la Havane, sous la loi du monopole ou de l'*estanco*, n'a jamais pu exporter qu'environ 150,000 *arrobas* de tabac, dont elle exporta en 1825, sous le règne de l'indépendance commerciale, 616,020 *arrobas;* si, par conséquent, ce produit a augmenté encore par suite de la franchise des ports, jugez des résultats que doit attendre la mère patrie, lorsque le travail libre, toujours plus productif que le travail esclave, fera sortir la richesse de toute cette terre aujourd'hui délaissée et sans culture. On peut dire que chacune des entraves enlevées à Cuba sera pour la métropole une mine d'or. En allégeant ces effroyables impôts qui pèsent de toutes parts sur l'exportation et paralysent l'industrie, elle augmentera la source même de ses trésors ; et, comme il arrive toujours, d'une privation apparente elle fera un lucre véritable. C'est toujours se tromper que de chercher son intérêt en dehors de l'intérêt d'une colonie ; même en la plaçant dans la situation d'un ouvrier qui

travaille pour un maître, il faut l'associer aux gains de ce dernier, et l'intéresser vivement à la prospérité de l'entreprise, sous peine de voir s'affaisser et disparaître les ressorts mêmes de cette prospérité. Tandis que, d'après les rapports des statisticiens, un producteur anglais fait naître par son industrie et son commerce une valeur annuelle équivalente à 50 piastres, un Mexicain 4 piastres, un Américain du Nord 27, un Français 32, l'habitant libre de Cuba crée à lui seul la somme énorme de 120 piastres. Cette différence résulte de l'extrême fécondité du sol, comparée au petit nombre proportionnel de la population. Le revenu agricole, qui n'est que de 3 p. 100 en France et qui s'élève à 4 p. 100 en Angleterre, est de 7 p. 100 à Cuba.

L'extrême élévation des impôts ne peut manquer de vous étonner. Les droits d'importation, qui sont aux États-Unis de 12 p. 100 et en Angleterre de 13 p. 100, s'élèvent à Cuba à 23 p. 100, en y ajoutant 5 p. 100 d'exportation. Rien de plus injuste, de plus révoltant que de poser l'obstacle d'un impôt à l'exportation, qui fait la vie de tout pays; cet impôt néanmoins a été encore récemment augmenté. Malgré tant d'entraves et la concentration du commerce et de l'industrie de l'île sur un point si restreint, le revenu total de Cuba, qui est de 90 millions de piastres, dépasse celui de toutes les puissances secondaires de l'Eu-

rope : la Suisse n'a que 2 millions, les États du pape 6, la Suède et le Danemark 8. Au lieu d'être obérée comme la plupart des puissances de l'Europe, au lieu d'appliquer, comme l'Angleterre, les deux tiers de ses contributions publiques au payement des intérêts de sa dette, Cuba n'a aucune dette, et, au contraire, des excédants de recette. On n'y connaît pas la monnaie de cuivre, et la plus petite pièce est le *medio* d'argent, qui vaut à peu près dix sous. J'étais frappée du contraste que m'offrait cette situation financière avec le luxe de papier monnaie et la prodigalité de valeurs fictives qui m'avaient poursuivie pendant mon voyage aux États-Unis. — A Baltimore vous avez des billets de banque de six sous ; à la Havane on frappe des pièces d'or de la valeur de 5 francs.

Ici, rien de factice, rien de chimérique, mais, au contraire, beaucoup de ressources qui dorment, beaucoup de trésors qui attendent. Notre pays est aujourd'hui dans l'enfantement de sa destinée, et vous voyez, mon cher baron, qu'il faudrait ou un aveuglement extrême, ou une folie insigne, ou une série d'événements imprévus, pour empêcher cette marche de continuer, et cette destinée de s'accomplir.

LETTRE XXXII.

Documents véridiques. — Origine de Barthélemy de Las Casas. — Il part pour l'Amérique. — Sa pitié pour la race indienne. — Sa première messe, avant qu'il eût vingt ans accomplis. — L'almirante et sa femme. — Velasquez appelle Las Casas à Cuba. — Il devient le défenseur des Indiens. — Ils l'appellent *le père juste*. — Les Espagnols cruels par crainte. — La douceur des Indiens accusée de perfidie. — Massacre des Indiens par les troupes de Narvaez, au bord d'une rivière. — Las Casas ne peut les sauver. — Son affliction sainte. — Les Indiens se sauvent dans l'intérieur. — Embarras des conquérants. — Famine. — Le nom de Las Casas ramène les indigènes. — Velasquez donne des terres et des Indiens à Las Casas. — Renteria. — Son dévouement pour Las Casas. — Las Casas renonce à ses Indiens par humanité. — Renteria, à son exemple, donne la liberté aux siens. — Sermon sublime d'un dominicain. — On l'accuse de rébellion. — Les courtisans demandent des Indiens comme des têtes de bétail. — Las Casas va à Madrid réclamer en faveur des Indiens. — Trois franciscains. — Lucidité de leur jugement. — Las Casas est nommé, par le roi, protecteur des Indiens. — Prédiction de Las Casas. — Il retourne en Amérique. — On le persécute. — Sa vie est en danger. — Courage des dominicains. — Perfidie d'un capitaine espagnol. — Enlèvement de dix-neuf Indiens. — Las Casas et les dominicains demandent justice au conseil des Trois. — Malgré l'ordre de les mettre en liberté, les Indiens restent esclaves. — Las Casas retourne en Espagne. — Il présente son

projet de loi en faveur de la race indienne. — Combats qu'il soutient contre les seigneurs de la cour. — Il demande des nègres pour soulager les Indiens. — Il demande des paysans de la Castille pour coloniser l'Amérique. — Il est trahi par Berrio, qui lui enlève ses colons. — Nouveau projet de colonisation de Las Casas. — On se moque de lui à la cour. — Alarme des grands propriétaires d'Indiens. — Las Casas gagne les confesseurs du roi. — L'évêque de Darien courtisan. — La cause du nouveau monde plaidée devant le monde ancien. — Charles V. — Les *esclaves-nés* de l'évêque. — Las Casas obtient la permission de former sa colonie. — Il est arrêté dans ses projets par la trahison du capitaine Ogeda. — Le cacique Gil Gonzalez. — Vengeance des Indiens. — Repas de Las Casas et du capitaine Ocampo. — Ruse sanglante de ce capitaine. — Combat singulier corps à corps au milieu des flots. — Las Casas part pour Puerto-Rico à la recherche de ses colons.—Ocampo les lui enlève et le laisse seul sur le rivage. — Las Casas ne se décourage pas et part pour Saint-Domingue à la recherche de ses hommes, laissant Ocampo avec sa troupe au couvent des hiéronimites, pour garder les vivres destinés aux colons. — Ocampo abandonne le poste et part, avec sa troupe, à la recherche des perles, de l'or et des esclaves. — Le couvent attaqué par les Indiens, et les moines massacrés. — Las Casas s'égare. — Il arrive à Saint-Domingue, ayant tout perdu, hommes, vivres et munitions. — Calomnié, bafoué, montré au doigt dans les rues par ses ennemis, il se retire dans le couvent de ses fidèles dominicains. — Son âme acquiert une nouvelle force dans la retraite. — Il écrit l'ouvrage célèbre *De unico vocationis modo;* l'ouvrage fait du bruit. — Défi porté à Las Casas. — Il relève le gant et demande une seule province barbare, qu'il se charge de civiliser. — Conditions qu'il impose. — On lui accorde tout. — Les Indiens de Copan attirés par le charme de la musique et des paroles religieuses. — Il envoie des présents au cacique. — Les Indiens émerveillés des vérités évangéliques. — Le cacique envoie un émissaire à Las Casas pour l'inviter à venir le voir. — Le père Cancer se rend à cette invitation de la part du père. — On le reçoit avec joie et magnificence. — Les sauvages cassent leurs

idoles, adorent le Christ et se font baptiser. — Las Casas vient les voir. — Courtoisie du cacique. — Les Indiens renoncent à la vie nomade. — Ils réunissent leurs bohios, jusqu'alors épars sur les montagnes, autour d'une église.—Las Casas obtient tous ces miracles par des paroles de paix. — Étonnement et dépit des conquérants. — Le cacique de la montagne rend visite au père dans la ville de Guatimala.— La gravité et la courtoisie du sauvage. — Le chapeau du gouverneur.—Réponse pleine de sens du cacique.—L'image de la Vierge. — Las Casas reconduit le cacique jusqu'à Copan. — Las Casas rentre à la cour en conquérant. — Il a résolu le problème. — Les courtisans honteux. — Il lutte encore pour obtenir les lois en faveur des Indiens, et publie son ouvrage intitulé *La destruccion de las Indias*. — Charles V accorde *las nuevas leyes*.— Las Casas évêque de *Cuzco*. — Il retrouve l'Amérique en feu. — On le reçoit comme l'ennemi mortel des colons. — C'est l'évêque qu'on excommunie. — Il est traqué comme une bête fauve. — Il se réfugie à Tabasco. — Naufrage des religieux de Tabasco. — Courage héroïque de Las Casas. — Les colons essayent de corrompre Las Casas. — La jeune Indienne. — Las Casas défend aux religieux de confesser, et met la ville en interdit pour la punir d'avoir violé la loi contre l'esclavage. — On menace Las Casas. — Le doyen prévaricateur. — *Sauvez-moi! je vous confesserai tous!* — Le peuple veut assassiner Las Casas. — Las Casas refuse de fuir. — On attaque le couvent. — Las Casas attend les assassins, qui reculent devant lui. — Le chef de l'émeute blessé grièvement. — Las Casas panse la blessure saignante avec une tendresse extrême. — Le blessé guérit et se convertit. — Refus de payer les dîmes. — Pauvreté des dominicains. — Pauvreté de Las Casas. — Réponse d'un sauvage. — Miracle de paix et de concorde opéré par la douceur de Las Casas sur les Indiens. — Civilisation des Indiens. — Adoration vouée à Las Casas par les Indiens. — On refuse de le reconnaître à Cuidad-Real. — Insurrection des habitants contre l'évêque.— On le menace. — Courage angélique du père. — On poste des Indiens sur la route pour l'assassiner. — L'évêque arrive à pied, son bréviaire dans une main, son bâton dans l'autre:

il avait plus de quatre-vingts ans alors. — Les Indiens tombent à ses pieds.—Réponse éloquente et simple de Las Casas aux insurgés. — Ruse d'un colon pour perdre l'évêque. — Las Casas la déjoue et se retire au couvent de la Merci. — Le peuple se porte en foule à ses pieds.— L'intérêt personnel toujours aux prises avec la charité sublime de l'évêque. — Les lois des Indes établies. — Triomphe de la vie de Las Casas. — Il conserve et civilise les restes des races indigènes.— Confession de Las Casas.— Sa mort à quatre-vingt-douze ans.

A M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.

En étudiant la vie de Barthélemy de Las Casas, non telle que les philosophes du dernier siècle l'ont écrite, mais dans des documents originaux et dans sa vérité naïve, ma pensée s'est reportée naturellement vers le grand peintre des vertus chrétiennes. C'était à votre plume, monsieur le vicomte, à elle seule, qu'il appartenait de reproduire le sublime combat entre la charité infatigable et l'intérêt acharné.

De l'année 1511 à l'année 1566, chaque jour a été marqué en Amérique par les efforts pacificateurs du catholicisme, dont Las Casas est le symbole actif et le martyr. Jamais héros n'a plus longtemps, plus courageusement souffert les amères injustices, les cruelles calomnies. L'heure de sa conquête ne sonna qu'après trente-cinq années

de luttes et de dégoûts ; et si son nom, odieux aux conquérants du nouveau monde pendant sa vie, excitait parmi eux le scandale et la risée, peut-être quelques-uns des détails enfouis dans les œuvres obscures des chroniqueurs contemporains et dans les manuscrits de Las Casas lui-même pourront, en jetant quelques nouvelles lueurs sur les vertus sublimes de ce saint homme, exciter votre intérêt, monsieur le vicomte. Je les transcrirai avec une extrême simplicité, et souvent en employant les paroles mêmes des textes originaux.

Le sang français coulait dans les veines de Las Casas. Son père, Provençal établi à Séville, se nommait *Casaux*. Le nouveau monde venait d'être découvert, et déjà les conquérants vendaient comme esclaves les prisonniers qu'ils avaient faits. Barthélemy Casaux (en espagnol Las Casas) était encore étudiant lorsque son père lui fit cadeau d'un Indien, et l'attacha particulièrement à son service. Il se sépara de lui avec beaucoup de peine lorsque la reine Isabelle ordonna le renvoi en Amérique de tous les Mexicains et Péruviens. Peut-être ce souvenir, qui s'était gravé profondément dans l'âme tendre de Las Casas, éveilla-t-il cette pitié sympathique qui le porta à consacrer sa vie tout entière à la défense des malheureux Indiens. On entendait alors retentir dans le nouveau monde ce cri terrible, le mot d'ordre de l'histoire : *Mort aux vaincus !*

Haïti, aujourd'hui Saint-Domingue, alors *Hispaniola*, était gouvernée par Ovando, qui transportait dans ses devoirs toute la férocité aventureuse des habitudes guerrières de cette époque. Casaux père avait quelques rapports avec les colons de cette île, et son fils, attiré vers les régions nouvelles par le double attrait de la charité et de l'esprit d'aventure, partit pour Haïti, s'y fit ordonner prêtre, et dit sa première messe dans l'église de la Véga. Rien de curieux comme la description de cette cérémonie, telle que Remera la peint dans sa chronique. L'autel était couvert de fleurs sauvages, et lorsque arriva le moment de l'offrande, les femmes se mirent à jeter dans la patène des lingots d'or et des boucles d'oreilles en guise d'offrande. Un dais de branchages protégeait de son ombre l'almirante et sa femme, deux époux de dix-huit ans, pendant que le jeune prêtre ingénu se consacrait à Dieu pour alléger les souffrances d'un monde conquis, et pour rappeler les rudes vainqueurs à la tendre pitié de la loi chrétienne.

Velasquez, gouverneur de Cuba, nouvellement découverte, entendit parler de ce jeune prêtre si ardent et si doux ; il l'appela près de lui. Las Casas avait alors vingt ans. Il trouva les Indiens persécutés comme de pauvres moutons par des guerriers féroces, chassés sans pitié, égorgés à loisir dans leurs tanières par des bêtes de proie. Ainsi traqués, les indigènes fuyaient dans les bois, erraient

sur les rivages ou se noyaient. Le prêtre alla les chercher, leur donna des aliments, leur fit des cadeaux et les ramena dans leurs cabanes. Il consola leurs peines, ranima leurs âmes intimidées, guérit leurs maux physiques, et commença, après l'œuvre de la conquête, l'œuvre de la civilisation.

Ce jeune homme, qui sortait à peine de l'adolescence, était un dieu pour ce peuple malheureux. Sur sa parole, les habitants ne craignaient plus et revenaient en foule : le père juste les protégeait. Ils apportaient des fleurs et des fruits à leurs maîtres; ils aimaient à obéir; ils se plaisaient à se soumettre. Par quel triste décret de la Providence cette race si douce, si charmante, se trouvait-elle aux prises avec la plus dure et la plus terrible, la plus héroïque et la plus infatigable des races européennes? Cette poignée de soldats qui allaient conquérir un monde, et qu'une insurrection de trois heures aurait écrasés, avait tout le courage, mais aussi toute la colère d'une situation violente et désespérée.

La douceur des indigènes était de la perfidie aux yeux des Espagnols. Dans l'incertitude, dans la crainte d'une catastrophe, ils tuaient. Las Casas avait à combattre quelque chose de plus cruel que la barbarie : la terreur. Les conquérants étaient épouvantés de leur propre conquête; les deux races ne se comprenaient point.

D'une extrémité de l'île à l'autre, on obéissait au

père. Le gouverneur, pour faire exécuter ses ordres par les indigènes, faisait placer à l'extrémité d'un bambou fendu un papier qui passait pour être envoyé par le père et contenir sa signature. Mais plus les Indiens s'apprivoisaient, plus cette poignée d'hommes victorieux mesuraient leur force réelle à celle des vaincus, et tremblaient pour leur vie et leur conquête.

Un jour, dit le chroniqueur, dans la province de Camaguay, les deux cents Espagnols de Narvaez s'étaient arrêtés au bord d'une rivière. Plus de deux mille Indiens sortirent des forêts, et leur apportèrent des fleurs et des fruits. Ils s'assirent ensuite, accroupis selon leur coutume, et se mirent à contempler paisiblement ces hommes étranges et ces animaux inconnus au nouveau monde. Le fleuve roulait ses ondes sur des blocs de pierre à aiguiser. Les Espagnols, à la vue des pauvres sauvages, se lèvent, courent à la rivière et se mettent à aiguiser leurs armes pendant que Narvaez, à cheval, les regarde faire, et que Las Casas distribue les rations. Tout à coup, un cri terrible s'élève ; les épées espagnoles brillent à la fois, et les malheureux Indiens tombent égorgés.

Las Casas court çà et là pour en sauver quelques-uns, et Narvaez, tranquillement, froidement, reste à contempler cette scène, que sans doute il avait préparée.

« Ah! dit Las Casas, elle s'est gravée si profon-

dément dans mon cœur, qu'après cinquante ans il saigne encore. » Les Indiens qui restèrent se réfugièrent dans les bois. Plus de bras pour cultiver la terre; solitude, silence, disette, règnent dans l'île, et les conquérants eux-mêmes sont menacés de la famine. Mais, au bout de quatre mois, le désir de revoir les savanes qui les ont vus naître saisit au cœur si vivement les pauvres fugitifs, qu'ils dépêchent au père juste un jeune homme chargé de se fier à sa parole et de négocier leur retour. Las Casas commença par exiger des Espagnols le serment solennel de paix et d'humanité; puis il renvoya l'Indien vers ses frères. Pendant quinze jours on n'entendit plus parler de lui; on commençait à douter de son retour, lorsqu'un soir, au moment où le père lui-même désespérait de le revoir, *Adrianillo* (c'était le nom chrétien du jeune homme) et cent quatre-vingts Indiens arrivèrent, apportant leurs instruments de labourage. Ils offrirent à leurs maîtres des poissons et des fruits, en signe de réconciliation, et reprirent le cours de leur innocente vie. Remis à leurs travaux pacifiques, ils cultivèrent la yuca, travaillèrent pour leurs seigneurs, leur prêtèrent des canots pour naviguer le long des côtes, et toujours protégés par ce prêtre, qui n'avait pas vingt-cinq ans, ils appelèrent leurs compatriotes de plus de cent lieues à la ronde.

Ce fut par quelques nouveaux arrivants que Las

Casas apprit l'existence de deux femmes espagnoles captives, gardées à vue chez un cacique du continent, et d'un soldat espagnol prisonnier chez un autre cacique. Las Casas avait témoigné le désir de revoir ses compatriotes.

Un soir, une barque s'approcha de la rive et y déposa deux femmes que le malheur et l'exil avaient rendues méconnaissables : c'étaient les captives que l'on envoyait au père. — Il n'y a pas de triomphe de guerre qui vaille cette victoire de la charité chrétienne sur la nature sauvage.

Confiants et naïfs comme des enfants, les Indiens continuaient à revenir, apportant des fleurs, des fruits, des coquillages et d'autres présents. « Mais, fureur atroce et incroyable, dit Las Casas, cette douceur, cette bonté, épouvantèrent encore les conquérants ; ils ne comprenaient pas tant d'innocence. » — Un nouveau massacre allait ensanglanter l'île. Le jeune prêtre osa lutter pour la première fois de front contre la férocité du vieux chef de bande : « Si vous vous obstinez dans votre folie, lui dit-il, je pars pour Madrid, et je vais demander justice contre un bourreau qui déshonore l'Espagne. »

Néanmoins Velasquez sut apprécier un tel homme. Dans la répartition des terres, ainsi que des Indiens, Las Casas fut un des plus libéralement traités.

Ici commence une nouvelle lutte du grand

homme chrétien contre l'oppression brutale; après avoir défendu la vie des indigènes, il va défendre leurs droits. Le premier disciple de Las Casas fut un nommé Pedro de Renteria, qui avait été alcade et lieutenant du gouverneur, homme d'une piété exemplaire.

Comme toutes les âmes sympathiques, Bartholomeo faisait naître de vifs attachements, et rien n'est plus touchant que ces amitiés indestructibles qui le suivirent à travers la vie, et ne purent s'éteindre même sur la tombe : Renteria fut de ce nombre. Plus mystique que le prêtre, Renteria priait; Las Casas, plus ardent, agissait. « J'étais plus exercé aux choses actives, dit Las Casas (*in agibilibus*), il était plus entendu aux choses spirituelles. » Cette expérience même des affaires humaines éveilla chez Las Casas de vifs scrupules quand il se vit maître de domaines considérables et d'Indiens forcés de les arroser de leur sang. Il se demanda si cette répartition ne blessait pas la charité chrétienne. La question fut bientôt résolue, et Renteria, son adepte, au risque de perdre une partie de sa fortune, s'engagea dans la même route que lui.

En 1514, le jour de la Pentecôte, le jeune Las Casas monte en chaire; il ouvre la Bible, y cherche un texte, et tombe sur ces paroles de l'Ecclésiaste:

L'indigent n'a que son temps pour richesse; c'est son pain : qui le lui dérobe le tue.

Toute l'âme de Las Casas s'émeut ; il voit sa propre condamnation dans ces lignes, et se prépare à la prévenir. Velasquez combat sa résolution de rendre ses esclaves, et lui donne huit jours pour y réfléchir. Le dimanche suivant, il monte en chaire et dit aux colons : « Vous qui faites travailler des esclaves pour vous exempter du travail, vous êtes en péché mortel. Pour moi, j'abjure cette richesse sanglante. Repentez-vous ; demandez pardon à Dieu, et n'opprimez plus ces pauvres infortunés ! » Renteria se joignit à lui et renonça à ses esclaves. Ces deux hommes seuls donnèrent l'exemple d'une abnégation qu'on admira, mais que personne n'imita.

Déjà, en 1511, un dominicain avait osé prêcher à Saint-Domingue l'émancipation des Indiens. Ce sermon sublime est imprimé ; je vous le traduis textuellement. « Je suis, dit le dominicain, la voix du Christ qui va retentir dans les déserts de cette île. Écoutez-moi avec tout votre cœur, avec toute votre pensée. Cette voix, la plus étrange que vous ayez jamais ouïe, sera la plus âpre, la plus dure qui jamais puisse frapper vos oreilles. Elle a besoin de paroles poignantes et terribles qui fassent frissonner votre chair comme si vous étiez au jour du jugement dernier ; elle vous crie, cette voix : Vous êtes tous en péché mortel par la cruauté dont vous usez envers ces races innocentes. Qui vous a permis de massacrer ces gens doux et pacifiques?

De quel droit les détruisez-vous ? Esclaves épuisés, affamés, vous ne leur donnez ni à manger dans leur détresse, ni les soins qu'exigent leurs maladies, mais seulement des travaux excessifs qui les tuent chaque jour et qui vous valent de l'or. — Ils sont chrétiens baptisés, entendent la messe, vénèrent les fêtes et les dimanches, et vous les tuez ! — Ne sont-ils pas des hommes? n'ont-ils pas des âmes ? Dieu ne vous commande-t-il pas de les aimer comme vous-mêmes ? Vous êtes sourds ! vous n'entendez pas ! vous n'êtes pas émus ! — Dans quel sommeil infâme êtes-vous donc plongés [1] ? »

Les autorités accusèrent ce religieux devant l'évêque, et lui déclarèrent que s'il ne se rétractait pas, on renverrait les dominicains en Espagne.

Le dimanche suivant, fray Montesino, cet homme de cœur, remonta en chaire. On croyait qu'il allait se rétracter. « Ce que je vous ai dit, mes frères, s'écrie-t-il, en faveur des Indiens et de votre salut, je le répète plus fortement que jamais. Ainsi, je sers Dieu mon maître, et le roi notre monarque. »

Accusé de rébellion, Montesino partit pour Madrid. Un jour, pénétrant malgré les gardes jusqu'à la chambre du roi, il lui dit : « Sire, enten-

[1] Appendice de Quintana.

dez ce que j'ai à vous dire pour votre service. » Après l'avoir entendu, le monarque, ému, lui dit : « Cela me touche beaucoup, et je veux que l'on informe. »

Ainsi, l'héroïsme de Las Casas, comme vous voyez, appartenait à la religion, non à un seul homme.

A la voix de Montesino, une assemblée de théologiens et de magistrats fut convoquée ; des ordonnances protectrices pour les Indiens furent rendues, et Montesino, comblé d'éloges, fut renvoyé en Amérique pour *servir d'exemple par ses vertus*.

Cependant les courtisans continuaient à demander des têtes d'Indiens comme on sollicite des emplois.

Las Casas, plus actif encore que Montesino, parcourait les maisons, les rues, les places publiques, ne s'occupant que des Indiens, réclamant en leur faveur ; on l'écoutait, mais la cupidité l'emportait sur la pitié, et les Indiens périssaient sous le poids du travail.

Las Casas ne se décourage pas : il part pour l'Espagne ; il va réclamer auprès du roi en faveur des pauvres Indiens. Mais à peine arrivé à Séville, la mort du roi renverse ses espérances. Le cardinal Cisneros, homme d'un esprit élevé et sympathique, l'accueille, et ces deux âmes supérieures s'entendent. Elles espèrent affranchir une partie

de la race humaine, la gouverner chrétiennement et civiliser l'Amérique. Le légiste Palacio Rubio fut associé à Las Casas, et tous deux préparèrent un plan de gouvernement pour les Indiens.

Trois moines hiéronimites, fray Louis de Figueroa, fray Bernardino Mansanedo et fray Alonso de Santo-Domingo, furent chargés de l'exécution de ce plan.

L'histoire impartiale doit dire qu'il n'y a pas de mesures prudentes, bienfaisantes, que ces trois moines obscurs n'aient suggérées. Esprits justes, dont la méditation et la retraite avaient augmenté la force et la netteté, ils virent du premier coup d'œil qu'on leur demandait de concilier deux choses inconciliables : l'égoïsme et le dévouement, la cupidité et la charité.

« Il ne nous semble pas, dirent-ils dans leur « premier rapport, que l'on puisse à la fois ménager la vie des Indiens et demander beaucoup « d'argent à l'Amérique. Aujourd'hui on fait travailler les Indiens le plus possible, et on se plaint « de ne pas gagner assez. Si on les fait travailler « moins en les entretenant mieux, on gagnera « beaucoup moins encore. L'entreprise dont on « veut nous charger nous semble impossible. »

« Ce sont, répondit le cardinal, des excuses discrètes. Je veux qu'ils partent. »

Ils partirent.

La capacité de l'homme d'État, la prévoyance

de l'administrateur, les combinaisons de l'économiste, se trouvèrent réunies chez ces pauvres moines. Ils réclamèrent alors ce qui peut seul sauver encore aujourd'hui les colonies.

« On a tort, dit fray Bernardino de Manzanedo « dans son mémoire manuscrit, de ne vouloir ex- « ploiter que les mines dans ce pays nouveau ; le « blé, la vigne, le coton, donneraient, avec le « temps, beaucoup plus de richesses que les mines « ne contiennent d'or. Ce qu'il nous faut, ce sont « des laboureurs vigoureux ; voilà le fondement « de la prospérité de l'Amérique. Il est nécessaire « d'inviter les Espagnols de la Péninsule et les « Portugais à passer dans ce nouveau monde et « à s'y domicilier. Il convient de faire proclamer « que, de tous les ports de Castille, on peut se « rendre librement en Amérique, y apporter et en « rapporter, sans payer aucun droit, toute espèce « de marchandises. Que Votre Altesse nous envoie « donc tout le surplus des populations européen- « nes, etc. »

Ces dix lignes, écrites en février 1518 par le moine hiéronimite, contenaient le salut de l'Espagne, celui des indigènes, et rendaient inutile la traite des nègres. Aujourd'hui même, après l'expérience de longues années et les exigences des temps, nos colonies ne demandent pas autre chose pour se sauver des dangers qui les menacent et consolider leur prospérité.

Pendant que les pères travaillaient ainsi, Las Casas obtenait de la cour la création d'une charge nouvelle, celle de *protecteur des Indiens,* qui lui fut aussitôt concédée. Il demandait aussi, de concert avec les commissaires, mais sans s'être entendu avec eux, des priviléges et des immunités pour les travailleurs blancs que l'on enverrait en Amérique.

« C'est ainsi, disait-il, que l'on peut éteindre « cet enfer du Pérou (*el infierno del Peru*), qui, « par la multitude de ses quintaux d'or, a appau- « vri et détruit l'Espagne (*con su multitud de quin- « tales de oro ha empobrecido y destruido la Es- « pana*). » — Paroles prophétiques d'un résultat infaillible qui devait s'accomplir un siècle plus tard.

Il y avait quelque différence entre la conduite des trois commissaires et celle de Las Casas : les uns, après avoir exposé les moyens de salut, effrayés de la résistance que leur opposaient les intérêts, ne sachant comment réaliser leurs intentions, se maintinrent dans une immobilité passive ; l'autre s'armait pour la lutte. Son nom ne tarda pas à devenir odieux aux colons propriétaires. Les commissaires s'excusèrent poliment de communiquer avec lui, et même de le prendre à leur bord lorsqu'ils partirent pour les Indes.

A peine arrivé à Saint-Domingue, en l'année 1517, peu de jours après les commissaires, Las

Casas s'était trouvé environné de difficultés. On le fuyait comme l'ennemi commun ; personne ne voulait ni se défaire de ses Indiens ni diminuer leur travail. Les commissaires, isolés au milieu des soldats colons, se sentaient paralysés et reniaient la véhémence de Las Casas. Quant à lui, toujours intrépide, il mêlait la prière à la menace. Les moines dominicains partageaient ses périls, son courage, et c'était dans leur couvent qu'il se retirait après le sermon, lorsque la foule furieuse le poursuivait dans les rues et menaçait sa vie. Malgré ce danger, il se porta, devant les juges de l'île, dénonciateur de deux attentats commis précédemment, et dont les suites furent aussi funestes que les détails en sont atroces.

Dès l'année 1508, comme les colons avaient déjà décimé la population indigène, on obtint la permission d'aller chercher des travailleurs aux îles Lucayes, et pour les décider à venir, on leur fit croire qu'ils reverraient à Saint-Domingue l'âme de leurs pères. Épuisés de travail, quarante mille hommes périrent ainsi. Toutes les petites îles du golfe furent successivement dépeuplées. Dans l'espoir d'arrêter ce massacre, les dominicains envoyèrent à Cumana deux de leurs frères, qui, accueillis avec cordialité par les Indiens, s'établirent parmi eux et leur promirent de les défendre contre les soldats et les matelots espagnols.

Un des navires qui sillonnaient le golfe du

Mexique, à la recherche des perles et de l'or, jeta l'ancre sur la plage. Rassurés par les missionnaires, les indigènes apportent aussitôt aux étrangers des fleurs et des présents. Dix-neuf d'entre eux, y compris le cacique et sa femme, se rendent à bord du navire. A peine ont-ils mis le pied sur le pont, les voiles sont carguées, l'ancre est levée, dix-neuf épées nues brillent sur leurs poitrines. — Les autres Indiens restés sur le rivage, voyant qu'on emmène leurs frères prisonniers, s'emparent à leur tour des missionnaires, qu'ils regardent comme complices de la perfidie. Les malheureux moines, dont la vie était en péril, s'engagent à faire punir les coupables et à restituer les prisonniers.

Peu de jours après, un nouveau bâtiment jeta l'ancre devant la même plage, et le capitaine fut chargé de porter à Saint-Domingue la requête des missionnaires en faveur des Indiens si cruellement trompés, fray Montesino, ce moine vertueux, et le prélat Fray Pedro de Cordova soutiennent ardemment l'accusation. Mais le capitaine coupable, après avoir restitué deux prisonniers qui lui restaient, se réfugia dans un couvent des frères de la Merci, où il se fit moine. Le reste des captifs se trouvait entre les mains de maîtres nouveaux, qui ne voulurent pas les rendre, et juges, colons, propriétaires fermèrent les yeux sur l'iniquité. Alors la colère s'empara des Indiens

de Cumana, et se croyant trompés par les missionnaires, ils les sacrifièrent à leur fureur.

« Véritables martyrs, dit avec raison Quintana, non pas de la barbarie humaine, mais de la lâcheté et de la cupidité européennes. »

Las Casas demanda vengeance contre ces juges iniques : il osa les accuser criminellement d'homicide et de parjure. Un avocat, le licencié de Roaro, eut le courage de plaider la cause des Indiens contre leurs maîtres ; mais les dominicains, épouvantés eux-mêmes de l'effet que ces débats pouvaient produire dans l'île, soutinrent que le jugement ne devait être rendu qu'à Madrid. Las Casas se prépara donc à partir, et Figueroa, instruit de cette nouvelle, s'écria : « Qu'il n'y aille pas ! C'est une torche embrasée qui mettra tout en feu ! »

Las Casas fut mal reçu par le cardinal Cisneros, que des lettres et des rapports nombreux avaient prévenu contre le protecteur des Indiens. Mais la mort du cardinal et la formation d'un nouveau ministère forcèrent Las Casas à changer de route et à se créer de nouvelles amitiés. Il y réussit, non sans peine et bien qu'il eût pour antagoniste un des commissaires hiéronimites, envoyé à Madrid pour lui tenir tête, mais qui, ayant échoué, se retira dans son ancien couvent. Las Casas avait pour ennemis les conseillers, la plupart des courtisans, et surtout la fierté castillane, blessée de voir un moine oser flétrir le blason des conquérants. Néan-

moins, le roi lui ordonna, par l'organe du grand chancelier Juan Selvagio, de présenter son projet de loi en faveur des Indiens.

Les mémoires qu'il présenta en effet peu de jours après contiennent toutes les vues de Las Casas sur cette matière importante. Il voulait qu'une population blanche fût envoyée dans les îles pour les habiter et les cultiver (*que se enviasen á las islas labradores de Castilla, que poblasen y cultiva-* « *sen la tierra*). Il ajoutait que la race américaine, « étant faible, succomberait en peu de temps au « travail des mines et du sucre ; que les noirs sup- « porteraient beaucoup mieux les fatigues, et qu'il « fallait laisser aux colons la liberté d'avoir des « esclaves nègres.

Plus tard, quand il vit que la cupidité abusait des noirs comme elle avait abusé des Indiens, il écrivit dans son histoire (livre III, chap. CI) : « qu'il se repentait d'avoir conseillé cet équivalent dangereux; car, ajoutait-il expressément, les mêmes arguments seront pour les nègres comme pour les Indiens. »

La traite des nègres s'établit aussitôt, et devint pour les hommes de cour un moyen de spéculation auquel Las Casas ne prit aucune part.

Muni des pleins pouvoirs qui lui étaient conférés, il parcourut les villages de Castille, persuadant aux laboureurs de le suivre, et enrôlant tous ceux qui voulaient l'écouter.

Un nommé Bérrio, sous-lieutenant dans cette espèce d'enrôlement colonial, abusa de sa confiance et commença un trafic de blancs pour son compte avec les autorités de Cuba et de Saint-Domingue. Las Casas était à Saragoza avec la cour, tandis que Berrio, à l'insu de son chef, faisait partir, sans vivres et sans ressources, les laboureurs castillans qu'il avait promis d'accompagner et d'approvisionner. Pendant ce temps, Las Casas, qui pressentait la détresse de ces malheureux qu'on allait jeter sans secours dans un pays sauvage, demandait avec instance au gouvernement de quoi les faire vivre la première année. L'évêque Fonseca, qui avait été militaire, et qui s'entendait mieux à commander un bataillon qu'à dire une messe, s'opposait aux sollicitations de Las Casas. « Une armée de 20,000 hommes, lui disait-il, nous coûterait moins à réunir que vos plans de colonisation. — C'est bien assez, lui répondit Las Casas furieux, d'avoir tué les Indiens ; voulez-vous encore tuer les Castillans [1] ? »

A grand'peine Las Casas put obtenir trois mille *arrobas* de farine et quinze cents outres de vin. Mais avant que ces secours tardifs fussent arrivés en Amérique, la plupart des laboureurs enrôlés avaient péri de misère.

Las Casas, se voyant toujours assailli dans ses

[1] Œuvres de Las Casas.

bonnes intentions par la foule acharnée des intérêts égoïstes, chercha le moyen d'agir désormais seul.

Il proposa au gouvernement de pacifier, de soumettre et de cultiver mille lieues de côtes du continent américain, dans le territoire qu'on voudrait lui assigner, s'engageant à payer au trésor royal 15,000 ducats par an, à commencer de la troisième année de l'établissement, puis progressivement jusqu'à 60,000 ducats, à partir de la dixième année; ce revenu devait être fixe et annuel. Il ne s'agissait donc pas seulement d'une colonisation, mais d'un nouveau gouvernement à fonder. Comprenant que jamais les Indiens ne viendraient se grouper avec confiance autour de ces armures sanglantes qui représentaient à leurs yeux la fureur et l'iniquité, il ne voulait pas de soldats avec lui, mais seulement des prêtres dominicains et franciscains, des paysans de Castille, et le droit de convoquer dans sa nouvelle colonie les habitants espagnols de Saint-Domingue et de Cuba qui voudraient le suivre. A ces fondateurs d'un nouvel empire il assignait un costume particulier, vêtement pacifique et destiné à éloigner des imaginations indiennes tout souvenir de la conquête espagnole qui leur avait coûté tant de larmes et tant de sang. Il réclamait encore pour ces établissements tous les priviléges de la noblesse : titres; armes de gentilshommes et la croix de Calatrava

brodée en soie pourpre sur une robe blanche, afin d'intéresser leur fierté à cette nouvelle espèce de domination pacifique. Ce furent à la cour des risées sans fin sur les gentilshommes de l'Amérique et les *san-benitos* de Las Casas. — Pourquoi ces railleries? — Pizarre n'avait-il pas demandé les mêmes distinctions? N'étaient-elles pas d'accord avec l'histoire, avec l'esprit du siècle, avec la passion espagnole? Mais cette double combinaison de la plus haute sagesse, qui ménageait la douceur indienne et l'orgueil castillan, condamnait la conduite des vainqueurs, et on ne voulait pas que la charité chrétienne accomplît ce qui n'avait pu être exécuté par la violence des armes. Les ministres et les trésoriers royaux n'avaient d'autre objection à opposer à ce plan que l'argent et l'incertitude du revenu que promettait Las Casas. « J'ai acheté bien cher, dit-il quelque part, le droit de leur donner un monde, et ils m'ont vendu l'Évangile que je voulais donner à ces pauvres Indiens. » Contre lui marchaient à la fois l'historien Oviedo, son patron, l'évêque Fonseca, et les courtisans effrayés de perdre une source de richesses. Tout allait être renversé, lorsqu'un jour se présentèrent devant le conseil des Indes huit ecclésiastiques, réclamant au nom des Indiens qu'on allait anéantir; c'étaient les prédicateurs du roi, auxquels Las Casas avait fait jurer de tout oser pour cette grande œuvre.

« Je vois ce que c'est, s'écria Fonseca; toujours Casas !

— Nous ne sommes pas, répliqua un des prédicateurs, les hommes de Las Casas, mais les hommes de *las casas de Dios* (des maisons de Dieu) et les conseillers de la charité. »

Il fallait céder, malgré l'irritation des courtisans. Las Casas menaçait de récuser le conseil des Indes, et de le citer devant le pape. Les mémoires et les rapports pleuvaient contre lui. Néanmoins, il fut décidé que l'on donnerait suite à son projet.

L'évêque de Darien venait de débarquer à Barcelone. Son opinion devait avoir beaucoup de poids dans la querelle, et Las Casas se hâta de lui rendre visite pour se le concilier. Mais il trouva un homme timide, livré aux intérêts mondains, incapable de sentiments généreux. Après une longue discussion, Las Casas lui dit :

« Vous qui auriez dû exposer votre sang et votre âme pour vos ouailles; vous qui auriez dû les soustraire à la tyrannie qui les tue; vous qui mangez leur chair, si vous ne leur restituez ce que vous leur avez pris, si vous ne protégez leur vie, vous êtes damné comme Judas !... Ah ! vous riez, seigneur; ce sont des larmes que vous devriez verser sur vous et sur vos pauvres Indiens.

— Mon Dieu ! répondit l'évêque de cour, je suis tout prêt à pleurer, si vous le voulez.

— Demandez donc à Dieu qu'il vous donne des larmes ! »

Cet éloquent et terrible anathème étant venu aux oreilles du roi, il voulut que la cause des Indiens se plaidât devant lui, la cause du nouveau monde devant le monde ancien ! une des plus grandes choses et des plus oubliées du grand drame moderne !

Dans une salle tendue de rouge se trouvaient : le roi Charles V, sur son trône; à sa droite, M. de Gèvres, l'almirante, l'évêque de Darien et Aguirre le licencié; à gauche, le grand chancelier et l'évêque de Badajoz; en face du trône, appuyés contre la muraille et debout, Las Casas et un moine franciscain qui arrivait de Saint-Domingue.

Lorsque l'évêque de Darien, franciscain lui-même, passa devant ce moine :

« Vous ici, mon père ! Que viennent faire les moines à la cour ? Votre place serait à votre cellule.

— Seigneur évêque, répondit le moine, vous avez raison; ce n'est ici ni ma place ni la vôtre : j'y défends les droits du Christ, et vous ceux de ses ennemis [1]. »

Après quelques moments de silence, de Gèvres et le grand chancelier se levèrent, allèrent s'age-

[1] Las Casas, liv. III, ch. CXLVII.

nouiller sur les marches du trône, reçurent les ordres du roi, et revinrent à leur place.

« Seigneur évêque, dit le grand chancelier en se levant, le roi vous ordonne de parler, si vous avez quelque chose à dire relativement aux Indes. »

L'évêque se leva, déclama rhétoriquement, flatta le roi, le compara à Priam, et demanda la permission de ne communiquer qu'à Sa Majesté elle-même ce qu'il avait à dire. Mais Charles V, consulté à deux reprises, et toujours à genoux, par ses ministres, leur fit répéter deux fois l'injonction que l'évêque avait essayé d'éluder. Après une demi-heure de résistance, l'évêque prit enfin la parole, raconta son voyage, se perdit en détails inutiles, exposa ce que les Espagnols avaient eu à souffrir, le nombre d'hommes qu'ils avaient perdus, les obstacles opposés à la conquête; et, dans la dernière phrase seulement de cette harangue oiseuse, il ajouta sèchement :

« Quant à ce qui touche les Indiens, je les crois serfs-nés (*siervos de natura*), et je sais qu'il faut se donner beaucoup de peine pour leur arracher de l'argent.

— Messer Bartholomeo, dit le grand chancelier après que l'évêque de Darien se fut assis, le roi vous ordonne de parler pendant trois quarts d'heure, sans emphase ni fleurs de langage. »

Avec la plus grande simplicité de pensée comme

de diction, avec une modestie touchante, Las Casas soutint la cause des Indiens, repoussant comme contraire à l'Évangile le mot d'*esclaves-nés*, que l'évêque avait emprunté au philosophe Aristote, et déclara qu'en se dévouant à la défense d'une race infortunée, aucun espoir de récompense mondaine n'animait ses efforts; qu'il refusait d'avance pour lui les avantages qui pourraient en résulter, et qu'en agissant ainsi, il croyait servir Dieu et le roi.

A ce discours de l'homme politique et de l'homme sage qui voulait atteindre un but, celui de convaincre sans toucher et sans émouvoir, succéda le récit pathétique du franciscain, qui décrivit avec énergie les souffrances des Indiens, et termina par ces mots : « Si le sang d'Abel a crié vengeance, que sera-ce donc du sang de tant d'Abels sacrifiés ! »

L'almirante, parlant le dernier, sanctionna tout ce qu'avaient dit Las Casas et le franciscain.

L'évêque de Darien demanda la permission de répliquer; mais le jeune Charles, déjà si pénétrant et si habile, lui fit répondre que, s'il avait quelque chose à ajouter, il présentât plus tard ses mémoires.

Ce n'est pas une des moindres marques de grandeur d'âme et de hauteur d'esprit que Charles V ait données, que d'assurer ainsi la victoire, dans cette question solennelle, à l'humble ecclésias-

tique qui venait de lui dire en face : « Pour vous faire plaisir seulement, je ne me déplacerai point d'un coin de cette salle à l'autre. » Le nouveau monarque de tant de peuples conquis se laissa dire « que la loi chrétienne ne souffrait ni esclaves ni usurpation violente. »

Le souverain absolu entendit le principe de l'égalité chrétienne proclamé à ses oreilles, et donna gain de cause à ce prêtre hardi et vertueux.

Certes, le futur solitaire de l'Escurial s'éclaire ici d'une lumière nouvelle et se pare d'une grandeur que les historiens n'ont point soupçonnée. A peine l'évêque de Darien vit-il comment tournait la chance, qu'il écrivit son mémoiré, non plus contre Las Casas, mais en sa faveur. Il mourut peu de temps après cette palinodie.

Deux cents lieues de territoire en largeur, et tout ce que Las Casas pourrait faire cultiver de terrain dans l'intérieur des terres, deux cents laboureurs castillans, trois navires entièrement outillés et approvisionnés, lui furent accordés par Charles V.

Plein d'espérance et de foi, il leva l'ancre et partit pour la côte des Perles ; tel était le nom du territoire qu'on lui avait assigné.

La paix s'était toujours maintenue dans cette contrée entre les Indiens et les Espagnols. Les vins de Castille et les verroteries espagnoles, fort estimés des indigènes, avaient été des objets d'échange

entre les deux races ; et deux couvents d'hiéronimites et de franciscains avaient encouragé et développé leurs dispositions pacifiques et reconnaissantes.

Las Casas, dont toutes les vues étaient des modèles de sagesse, avait compté sur cet état de choses. Malheureusement cette situation ne tarda pas à s'altérer, grâce à la rapacité d'un capitaine nommé Ogeda. Son navire vint mouiller devant le couvent des dominicains, où ne se trouvaient alors que le portier et un vicaire. Bien accueilli par eux, il demanda qu'on allât chercher le cacique de la contrée nommé Camaguey, et s'étant fait apporter du papier, des plumes et de l'encre, il entra en conversation avec ce chef. « Quels sont, lui dit-il, les peuples de votre pays qui se nourrissent de chair humaine? » Camaguey reconnut le piége; l'aveu de cette anthropophagie eût servi de prétexte pour emmener captifs le nombre d'Indiens dont on voulait s'emparer. Le cacique se redressa de toute sa hauteur, et saisi d'indignation, s'écria en espagnol : « *Ah! carne humana!... carne humana!...* » et il quitta le couvent. Ogeda, frappé de son aplomb et de sa dignité, n'osa pas le contraindre, et repartit en longeant la côte. Quatre lieues plus loin, il jeta l'ancre de nouveau.

Un cacique qui, par affection pour les Espagnols, avait pris le nom de *Gil Gonzalez,* reçut le capitaine sur la plage ; et celui-ci lui ayant dit qu'il

avait besoin d'acheter cinquante charges de maïs, il les lui fit apporter aussitôt par cinquante Indiens. Pendant qu'ils se déchargeaient de leur fardeau, ils se virent entourés d'épées nues : ils tentèrent de fuir ; mais les uns furent blessés, les autres tués, et le reste, garrotté et jeté à bord. Bientôt après, Camaguey arriva, et se joignit à Gonzalez. Tous deux résolurent de détruire ces guerriers féroces et les prêtres, qu'ils croyaient perfides.

Le lendemain, comme Ogeda et douze de ses compagnons se promenaient sur le rivage, Gil Gonzalez vint à eux d'un air riant, causa amicalement, et, donnant un signal convenu, les treize Espagnols furent entourés par les Indiens, qui, poussant leur cri de guerre, en tuèrent sept. Puis, avides de vengeance, ils se portèrent vers le couvent, qu'ils brûlèrent et détruisirent de fond en comble, massacrèrent les moines et tuèrent jusqu'au cheval dans l'écurie. Mais bientôt, pour châtier ces justes représailles, trois navires montés par trois cents hommes et commandés par Gonzalo de Ocampo furent chargés de dévaster ces parages.

Cet Ocampo, qui avait à remplir une mission si cruelle, était le plus étourdi, le plus bouffon des hommes. Lorsque Las Casas, arrivé depuis peu, lui montra ses instructions et réclama le droit d'administrer désormais le territoire qui lui était

concédé, Ocampo, au lieu de répondre à cette injonction officielle, se contenta de l'inviter à dîner, et assaisonna le repas de plaisanteries sans fin sur la nouvelle législation, les croix rouges et les habits blancs de la colonie que Las Casas allait fonder..... et Las Casas, revêtu seul de cet habit, se trouva ainsi à la même table, en face de ce capitaine égrillard et cruel qui le couvrait de ridicule, lui le héros de la bienfaisance et du courage moral! En dépit des supplications et des menaces, Ocampo, toujours riant, partit pour accomplir son œuvre de vengeance. Las Casas se réfugia à Puerto-Principe le désespoir dans l'âme.

Cependant, par de nouvelles promesses et des serments réitérés de pardon et d'amitié, Ocampo séduisait et attirait les Indiens de la côte. Le cacique Gil Gonzalez, appelé ainsi, ne voulant pas croire à ces avances, se tenait seul, appuyé sur sa lance, dans son canot, à distance des navires, tandis que la foule, naïve et trompée, remplissait le vaisseau principal.

Un matelot espagnol, robuste et grand nageur, l'apercevant, s'élance du tillac, s'approche du canot de Gil Gonzalez, y saute, et saisit violemment le cacique. La lutte fut terrible ; les deux hommes tombèrent au milieu des flots ; Gil Gonzalez étranglait le Castillan, et celui-ci le frappait à coups de poignard. Le soir on retrouva les deux cadavres encore unis dans cette étreinte mortelle.

Pendant que les Indiens du rivage égorgeaient et empalaient les Espagnols, Ocampo faisait pendre aux antennes de ses navires les malheureux qui s'étaient confiés à sa foi.

Voilà comment on préparait à Las Casas les voies de colonisation.

Mais il ne se décourage pas. Il fait publier à grande solennité, dans les rues de Saint-Domingue, qu'on ait à le regarder dorénavant comme maître du territoire, et il s'efforce de vaincre la résistance des autorités locales. Il n'y parvint encore qu'en les menaçant de retourner en Espagne et de les dénoncer à Charles V. Enfin, il se rend maître de tant d'opposition et se dirige vers Puerto-Rico, où il avait laissé ses colons espagnols; il arrive : ils étaient disparus.

Épouvantés des hostilités des Indiens, de la trahison d'Ocampo et de l'état du pays, où il n'y avait que faim, terreur et misère, ils avaient fui à Cumana. Mais là, la même désolation les attendait encore. Aussi, dès que les colons de Las Casas aperçurent les voiles d'Ocampo et l'occasion de fuir ces régions désolées, ils crurent voir le ciel ouvert. En vain le législateur pria, supplia, pleura; Ocampo lui enleva toute sa colonie et le laissa sur le rivage seul, mais non découragé.

Les franciscains avaient encore un couvent dans le pays : il s'y retira, fit construire un hangar pour ses vivres et munitions, et un petit fort à l'embou-

chure de la rivière pour contenir les Indiens. Il y laissa deux embarcations confiées au capitaine Francisco de Soto, qu'il chargea, en cas d'attaque sérieuse, d'y embarquer hommes et vivres, et de conduire tout à Cumana. Puis cet homme infatigable repartit pour Saint-Domingue, afin de relever son entreprise.

A peine Soto se trouva-t-il seul qu'il se hâta de désobéir, et il envoya les embarcations à la recherche des perles, de l'or et des esclaves.

Les Indiens, apprenant que les habitants du monastère étaient abandonnés à leurs propres ressources, vinrent les attaquer, et les Espagnols n'eurent que le temps de s'élancer dans un canot; suivis de près par les Indiens, ils abordèrent à Cumana et se jetèrent dans un épais fourré de chardons et de ronces où les Indiens, qui étaient nus, ne purent les poursuivre.

Mais ceux-ci, revenant au couvent, le démolirent entièrement, tuèrent les animaux, brûlèrent les arbres et anéantirent tout ce qui avait appartenu aux Espagnols.

Las Casas devait boire jusqu'à la lie le calice d'amertume : son pilote se trompa de route, et pendant deux mois on n'entendit plus parler de lui. A son arrivée à Saint-Domingue, il ne lui restait pas une piastre pour retourner en Espagne; sa fortune était consumée, son crédit perdu. Il avait sacrifié des hommes, des trésors, sa réputa-

tion, son honneur ; ses ennemis triomphaient, ses amis eux-mêmes l'abandonnaient comme un insensé livré à de vaines chimères, incapable de rien réaliser d'utile, de grand. Et pourtant, cet homme calomnié n'avait pas oublié une seule précaution de prudence ; rien ne lui avait manqué, ni activité, ni prévoyance, ni persévérance, mais nul génie humain ne pouvait deviner ni combattre la série d'incidents dont le tourbillon avait fait disparaître ses projets.

On le montrait au doigt, cet homme, l'honneur de son siècle et de l'Espagne ! Il ne lui restait pour amis que les fidèles moines de Saint-Domingue ; eux seuls le consolaient au milieu de tant d'amertumes ; chez eux il trouvait estime et honneur ; il leur communiquait ses chagrins : c'était à eux qu'il se confessait.

A la fin de l'année 1522, il se fit moine de leur ordre, et pendant sept ans consécutifs il retrempa dans la solitude et la prière son âme forte et sensible.

Personne ne savait alors que Las Casas vécût encore. Les rigueurs de l'ascétisme, les travaux littéraires absorbaient tous ses instants. Battu dans l'action, poursuivi par la fatalité armée contre sa bienfaisance, il fut un grand exemple de ce que peuvent la volonté et la liberté de l'homme. Sa carrière de réformateur semblait étouffée dans son germe ; il commença celle d'historien, de philo-

sophe, de vengeur moral de l'humanité outragée. Il se mit à écrire l'histoire de ces pauvres Indiens, celle de Christophe Colomb, d'après les manuscrits originaux, et surtout ce célèbre traité de la seule manière de convertir : *De unico vocationis modo*, qui opéra à lui seul dans les esprits cette révolution que les travaux actifs du grand homme n'avaient pu accomplir. Il soutenait, avec cette simplicité et cette sérénité d'éloquence qui le distinguent, « que Dieu ne permet à l'homme de « convertir ses semblables que par la douceur et « le bon exemple ; que toute violence et toute « compulsion est une insulte faite à Dieu ; enfin, « que c'est un prétexte vain, barbare et contraire « à la loi chrétienne, de faire la guerre à un peu« ple et de l'opprimer pour le convertir. »

Jamais les philosophes du dix-huitième siècle n'ont prêché la tolérance avec autant de force, d'énergie et de charité. L'ouvrage fit du bruit ; les colons et ceux qui gouvernaient l'Espagne y répondirent par une espèce de défi de civiliser et de convertir les Indiens selon de tels principes, et de faire réussir jamais des plans qui une fois déjà avaient avorté. Las Casas et ses frères acceptèrent ce défi, demandant qu'on leur abandonnât à eux, hommes spéculatifs dont on se moquait, une seule province barbare. Ils se chargeaient de la civiliser et de la convertir, mais à la condition qu'on leur promettrait de ne faire aucun esclave dans le pays,

et que pendant cinq ans aucun Espagnol ne mettrait le pied dans la province.

Le gouverneur Alonso Maldonado, à qui cette proposition paraissait absurde et délirante, mais qui, n'ayant rien à débourser, songeait au tribut que lui promettait Las Casas, leur accorda, le 2 mai 1537, une cédule royale à cet effet. Las Casas choisit les montagnes de Zacapulca dans le Guatimala, pays inculte, habité par une race guerrière qui n'avait jamais été soumise.

Parmi les Indiens baptisés qui habitaient les cantons voisins, Las Casas en prit quatre, colporteurs et marchands, qui avaient coutume d'aller vendre dans ces hameaux sauvages les bijoux, étoffes et verroteries espagnoles. Las Casas connaissait le goût vif et ardent des Indiens pour les consonnances musicales, le rhythme et la mélodie. Il se mit à composer, dans la langue que parlaient ces barbares, des chansons religieuses adaptées à leur genre de musique et contenant les principales vérités de l'histoire et de la morale évangélique. Il apprit ces chansons aux quatre colporteurs, perfectionna leur talent musical, leur montra à s'accompagner avec des castagnettes et des grelots, leur donna force verroteries pour le cacique, et les fit partir, bien appris et bien dressés, pour les montagnes de Zacapulca de Ruiche.

Le cacique, satisfait de leurs présents, permit

à ces quatre Indiens de dresser leurs tentes au milieu du village, et comme ils apportaient une collection de marchandises plus considérable que d'ordinaire, la foule s'empressa d'accourir. La pacotille débitée, les gens du village fêtèrent nos colporteurs, qui, en signe de joie et de reconnaissance, prirent en main un instrument du pays, et s'accompagnant de leurs grelots et castagnettes, commencèrent à chanter ce qu'on leur avait enseigné. « A cette harmonie inouïe, dit le chroniqueur, à ces récits étranges, à ces merveilles dont ils parlaient, les Indiens prêtaient toute l'attention de leur âme et restaient accroupis autour des musiciens. »

Tel était leur enivrement, que pendant huit jours que les marchands passèrent dans leur hameau, les Indiens les forcèrent de répéter, tantôt en entier, tantôt par fragments, les couplets de ces chansons. Elles avaient inspiré au cacique de l'intérêt et une vive curiosité ; il voulut connaître le sens des paroles et des récits qu'elles renfermaient.

Les colporteurs lui répondirent que ceux qui leur avaient appris ces chants ne ressemblaient en rien aux Espagnols qu'ils avaient vus ; qu'ils étaient habillés de blanc ; ne désiraient ni or, ni perles, ni femmes; ne mangeaient point de chair, et n'avaient pas d'armes à feu ; mais qu'ils passaient leur vie à rendre hommage au Créateur ;

enfin, qu'ils étaient prêts à se rendre auprès de lui et de son peuple, s'il en avait le désir.

Le cacique envoya donc un de ses frères à Guatimala pour inviter les pères à faire le voyage et pour s'informer avec adresse de la vérité des éloges que les marchands leur avaient donnés. Un dominicain, le P. Cancer, alla trouver le cacique, qui le reçut avec de grandes démonstrations de joie. Des fleurs jonchaient le chemin du hameau; on faisait passer le bon père sous des berceaux de feuillages, et de jeunes Indiens balayaient le sol devant lui. Le cacique lui-même devant son *bohio*, et la tête baissée, comme s'il n'eût pas osé contempler un homme saint et vertueux, accueillit le dominicain. Ce dernier jouit auprès des Indiens d'une confiance sans bornes dès qu'il leur dit qu'il avait obtenu la promesse formelle que nul Espagnol ne pénétrerait dans le pays, et que les Indiens ne seraient point esclaves.

L'explication des dogmes chrétiens, la célébration de la messe, la conversion et le baptême de ces sauvages, la destruction des idoles et la civilisation pacifique de toute la province furent le résultat de ce premier essai. Las Casas se hâta de profiter d'un si heureux début, et se rendit lui-même, accompagné de fray Pedro de Angelo, chez le cacique, qui le reçut avec la même courtoisie et lui donna des gardes pour l'escorter dans l'intérieur des terres. Il y pénétra et ne trouva sur sa

route qu'hospitalité, offrandes de fruits et de fleurs, avec des triomphes et des festins rustiques. Les *bohios* de cette race guerrière et pastorale n'étaient pas groupés en villages, mais épars et isolés sur le flanc des montagnes et dans le creux des vallons. Las Casas comprit qu'il serait impossible d'appeler ces hommes à la civilisation chrétienne, à moins de réunir leurs chaumières autour de la cloche de l'église. Ce ne fut point sans peine qu'il réussit à les rassembler ainsi; il fallut tout son ascendant pour que chacun renonçàt au pli de la vallée qui l'avait vu naître, à l'ombrage isolé de l'antique *ceaba* qui abritait sa hutte. C'est ainsi que le civilisateur chrétien était parvenu jusqu'aux limites des régions les plus sauvages, par le moyen d'un peuple dont la barbarie était célèbre. Afin de mieux préparer la continuation de son œuvre, Las Casas persuada au dernier des caciques qu'il avait rencontré, et qu'il avait baptisé sous le nom de Juan, de venir avec lui à Guatimala, où il le présenterait au nouveau gouverneur Alvarado, et lui ferait voir que les Castillans n'étaient ni aussi féroces ni aussi intéressés qu'il l'avait cru. En effet, grâce aux précautions et aux prières de Las Casas, l'Indien, suivi d'un cortége nombreux, entra en triomphe dans Guatimala; mais ce triomphe était celui de Las Casas.

Les Espagnols admirèrent la gravité, la courtoisie naturelle, le tact et la dignité du sauvage.

Il logeait dans le couvent des dominicains avec Las Casas, et reçut l'évêque et le gouverneur avec la politesse d'un courtisan et l'aménité supérieure d'un prince. Le gouverneur portait à la main son *sombrero* [1] de satin rouge, sur lequel flottait une longue plume en héron noire. Au lieu de le remettre sur sa tête en quittant le cacique, il le posa gravement sur le front de l'Indien, qui l'ôta gravement à son tour et remercia par un salut. Promené à travers la ville, dans les boutiques, les magasins et les marchés, par l'évêque lui-même, il observa tout et parut familier avec les objets nouveaux qu'on lui montra, ne laissant pas échapper un mouvement de surprise. Malgré les instances de l'évêque, il refusa les présents qu'on lui voulait offrir, et répondit une fois : « Ces choses sont très-belles, mais à quoi serviraient-elles chez moi ? » Comme il arrêtait ses regards sur un portrait de la Vierge qui se trouvait dans une église, on le pria de l'accepter; et avec sa politesse ordinaire, au lieu de refuser, il fit signe à un Indien de sa suite de le détacher et de l'emporter avec respect.

Las Casas reprit avec le cacique la route de Copan. Il continua son œuvre de pacification chrétienne; et déjà les sauvages habitants des déserts étaient devenus Espagnols, lorsque le gouverneur

[1] Chapeau à large bord.

et la cour, étonnés des succès prodigieux de Las Casas, se décidèrent à entrer dans la route qu'il avait si bien frayée. Appelé à Madrid pour y choisir des missionnaires destinés à le seconder, il se retrouva au commencement de l'année 1539 à la cour, non plus en vaincu, mais en vainqueur. Les courtisans n'osaient plus rire de cet homme d'un âge mûr, qui aurait sauvé de magnifiques royaumes si on l'eût écouté, et il ne se passait pas de trimestre qu'il n'obtînt pour ses protégés de nouveaux priviléges.

Les provinces qu'il avait pacifiées et civilisées lui-même étaient l'objet principal de ses soins : il faisait surtout sentir la nécessité d'apprivoiser par la musique et les douceurs de la vie une race aimable et sensible aux arts. Il allait partir avec les missionnaires franciscains et dominicains qu'il avait choisis, lorsque le président du conseil, Elaysa, lui ordonna, de la part de Charles V, de rester à Madrid, pour rédiger le code de législation nouvelle que l'on voulait appliquer aux Indes. Ainsi, à force de persévérance et de vertu, Las Casas avait atteint son but, et c'était lui qui allait enfin établir la justice sur ce malheureux monde livré à la force.

Pour faire admettre *las nuevas leyes*, qui n'étaient qu'un code de protection pour les Indiens, il eut à lutter encore pendant une année; et comme il voyait les intérêts des gentilshommes espagnols

propriétaires d'Indiens s'insurger contre lui et prêts à renverser l'édifice de ses espérances, il porta un dernier coup qui lui assura la victoire. Il publia un livre, devenu célèbre, dans lequel il exposait à l'Europe la situation du nouveau monde et l'anéantissement de ses populations. *La destruccion de las Indias* (tel est le titre de l'ouvrage) est un des plus épouvantables tableaux que la plume des hommes ait jamais pu tracer, terrible par les détails, sublime par le but. Pas de cruauté qui n'y soit racontée, pas de reproche qui soit épargné aux hommes de fer de la conquête, pas de vérité chrétienne qui ne leur soit dite en face. Et les douces vertus de ces races écrasées recevaient un hommage public et un regret douloureux de la plume même d'un Espagnol.

Au moment où l'on hésitait à introduire dans les lois nouvelles des dispositions bienfaisantes, cette publication fut d'un effet magique. On l'accueillit avec un silence et une terreur profonde.

Le 20 novembre 1542, l'émancipation des Indiens et la conservation de leurs droits d'homme furent sanctionnées à Barcelone par l'empereur Charles V, qui signa les *nuevas leyes de Las Casas*. Ce monarque, bien plus grand qu'il n'était ambitieux, se hâta de prouver qu'il partageait les opinions de Las Casas. Un dimanche, Las Casas avait prêché à Barcelone un sermon terminé par ces mots : « Je rends à Dieu des grâces ferventes de

m'avoir fait l'auteur de tant de bien. Dans ce jour d'allégresse, je me tiens pour satisfait des immenses fatigues et des douleurs que j'ai souffertes pendant les vingt-sept années que j'ai défendu la même cause. » Au sortir du sermon, on vint lui apprendre qu'il était évêque de Cuzco. « Je suis fils de l'obéissance et plein de gratitude envers l'empereur, répondit-il, mais j'entends encore retentir au dedans de moi-même, comme si je venais de les prononcer, mes paroles à l'empereur, lorsque je jurai de n'accepter aucune récompense de mes efforts. » La résistance fut vaine, et l'évêque de Chiapa étant venu à mourir, la cour et le conseil des Indes forcèrent le vertueux Las Casas à accepter cet épiscopat vacant. Il pleura et se plaignit de la charge si lourde qu'on lui imposait, mais il ne put obtenir que le roi renonçât à lui donner la mitre.

A son arrivée en Amérique, il trouva une guerre nouvelle et plus violente que jamais à soutenir. Les colons résistaient aux lois qu'ils regardaient comme la destruction de leur pouvoir et de leurs intérêts. Le principal promoteur et l'auteur de ces lois fut accueilli comme un ennemi public : personne ne lui rendait visite ; on le maudissait tout haut dans les rues, et nul ne portait son aumône au couvent des dominicains, parce qu'il y logeait; c'était l'évêque qui se trouvait excommunié. Plus il essayait de ramener à la charité, au sentiment

de l'humanité ces hommes qui traitaient leurs Indiens comme des brutes ou les traquaient comme des bêtes fauves, plus il leur devenait odieux. Ses compagnons mêmes croyaient voir la main de Dieu dans cette série de contrariétés et d'inimitiés invincibles. Il arriva que vingt-trois Espagnols et neuf religieux, envoyés dans une barque de Campêche à Tabasco, firent naufrage et se noyèrent. Fray Bartolomeo voulut faire le même trajet avec d'autres religieux ; mais ceux-ci, effrayés du sort de leurs compagnons, commencèrent par s'y refuser. Il fallut employer les prières et presque la violence pour les décider à entrer dans la barque. Las Casas, qui s'était embarqué le premier, consolait ces hommes en deuil, qui poussaient des gémissements et se frappaient la poitrine ; il leur montrait la mer calme, le ciel serein et pur. Tout à coup, parvenus à l'endroit où leurs frères avaient péri, les moines se lèvent ensemble dans la barque, entonnent le *De profundis*, et retombent ensevelis dans leur tristesse. C'était la nuit. — Le jour leur découvrit la côte de Tabasco et les débris de l'embarcation naufragée. Ils célébrèrent sur la plage l'office funèbre, et l'évêque se dirigea vers Chiapa. Une réputation abominable l'avait précédé dans son diocèse. Toutes les lettres arrivant d'Espagne ou d'Amérique mettaient les habitants en garde contre les tentatives du nouvel évêque, qui, disait-on, voulait chasser les Espagnols, les priver

de leurs terres et détruire leurs revenus. Une de ces étranges lettres, conservée par Remesal, contient les paroles suivantes : « On vous envoie votre ruine, et il faut que vous ayez commis de bien grands péchés pour que Dieu vous impose un tel fléau pour évêque, ou plutôt un tel *antechrist.* »

Cependant, craignant les pleins pouvoirs dont il était investi, les colons commencèrent par tenter de le séduire ; ils lui prodiguèrent les fêtes, les cadeaux et des marques de déférence et de courtoisie. Il recevait avec reconnaissance cet accueil bienveillant ; mais, dans ses prédications comme dans ses conversations particulières, il réclamait toujours en faveur de ses Indiens, sur lesquels pesait sans cesse l'oppression la plus cruelle. Les colons avaient espéré qu'il transigerait avec eux ; ils s'étaient trompés. Après un mois de vaines réclamations, cet homme, indomptable dans le bien, résolut de déclarer la guerre à l'ennemi qu'il ne pouvait pacifier par la douceur. Un jour, dit Remesal, il vit entrer dans sa chambre une jeune Indienne tout en larmes, qui vint s'asseoir à ses pieds et lui dit :

« Père et puissant seigneur, je suis libre ; regarde-moi, je n'ai point de fers gravés sur le visage, et mon maître veut me vendre comme esclave... Défends-moi, car tu es mon père ! » Et elle ajouta d'autres raisons d'une grande tendresse, comme les femmes indiennes savent en dire pour

exprimer leur douleur. Souvent déjà des Indiens étaient venus se plaindre à Las Casas et avaient allumé chez lui, dit encore le chroniqueur, le désir de porter remède à de si grands maux. — Il n'hésita plus, et s'armant de sa puissance spirituelle, il fit proclamer par la ville que tous les confesseurs étaient suspendus de leur office, excepté le doyen et un chanoine de l'église ; encore se réserva-t-il tous les cas d'injustice envers le prochain : c'était refuser tous les sacrements à la fois et frapper la ville d'interdit.

La ville entière fut en rumeur; on envoya comme intermédiaire et négociateur auprès de Las Casas le doyen lui-même et les pères de la Merci. On le menaça de le dénoncer au roi et au pape s'il continuait à refuser les sacrements.

« Que vous êtes aveugles ! dit-il à ceux qui l'entouraient ; vous menacez et vous ne voyez pas à qui j'obéis : c'est à Dieu, puis au pape, et enfin au roi, dont voici les ordonnances. » Et il leur fit lecture des *leyes nuevas*.

« Nous avons appelé de ces nouvelles lois, dit un des assistants, et elles ne sont pas obligatoires pour nous.

— Aucune loi ne vous permet de vendre publiquement et de maltraiter des hommes, ainsi que vous le faites chaque jour ; l'œuvre de Dieu vous l'a défendu en tout temps, l'œuvre du roi vous le défend à cette heure. »

Cependant le doyen, effrayé de l'irritation publique, administra les sacrements à quelques-uns des plus coupables. Las Casas l'envoya chercher, le priant de venir dîner avec lui ; sur le refus impoli du doyen, il changea l'invitation en ordre, et trois fois refusé, il finit par lui envoyer un alguazil avec mission de l'amener.

A peine le lâche ecclésiastique fut-il dans la rue, qu'il s'écria : « Secourez-moi, je vous confesserai tous ! » Le peuple, furieux, arracha le doyen des mains de l'alguazil, se rua sur le couvent des dominicains et parvint jusqu'à la chambre de Las Casas avec le projet de le tuer. La foule s'écoula pourtant, dit le chroniqueur, après beaucoup de vociférations et de gestes violents, frappée et émue de la tranquillité, de l'intrépide courage et des discours de Las Casas. Au moment où les mutins sortaient de chez l'évêque, un alcade y entrait armé de pied en cap, et lui offrit d'amener le doyen mort ou vif à ses pieds. L'évêque refusa, et se contenta de priver le doyen de la faculté de confesser. Les pères dominicains, épouvantés, engagèrent Las Casas à quitter leur couvent et à se réfugier dans quelque autre asile.

« Où voulez-vous que j'aille ? leur répondit-il ; où pourrais-je trouver un lieu plus propre à remplir mon devoir envers ces pauvres Indiens opprimés et accablés de servitude ? C'est ici mon église, ma forteresse ; je dois l'arroser de mon sang

pour rendre fertile ce sol de la charité que personne ne cultive. Il y a longtemps que les conquérants me persécutent et qu'ils veulent ma mort ; je ne sens plus leurs injures, je ne crains plus leurs menaces. D'après ce que j'ai fait en Amérique et en Espagne, les propriétaires d'Indiens ont été encore fort modérés. »

Quelques jours plus tard le chef même de l'émeute fut frappé dans la rue d'un coup de poignard par un ennemi personnel. Ce chef était un homme très-méchant, qui avait composé contre Las Casas des chansons populaires injurieuses, et qui, passant devant ses fenêtres, l'avait plusieurs fois insulté et menacé de son arquebuse.

En apprenant cela, dit le chroniqueur, l'évêque se leva, fit venir avec lui les frères, et se dirigea vers le lieu où gisait le blessé ; là, il pansa de ses mains cette blessure saignante, avec une tendresse et un soin extrêmes.

Une fois rétabli, cet homme demanda pardon à l'évêque et devint son ami le plus dévoué. Cependant l'esprit public, et surtout l'intérêt général, étaient toujours en armes contre les défenseurs des Indiens. On ne payait point les dîmes à l'évêque, ni aux dominicains les aumônes, sans lesquelles ils ne pouvaient subsister. « Allez, mes frères, leur disait-on, nous sommes chrétiens, nous ; — que les Indiens vous payent ; — nous n'avons besoin ni d'être protégés ni d'être conver-

tis. » Alors les pères, forcés de quitter leur couvent, se répandirent dans les districts voisins, où ils vécurent avec les Indiens en parfaite harmonie. « Nous ne comprenons pas, leur disaient ces derniers lorsque leur intimité avec les dominicains fut plus étroite, ce que vous nous dites et ce que le gouverneur nous a dit. Le gouverneur assure que l'empereur son cousin vous envoie ici pour célébrer la messe et vivre avec nous ; vous venez ensuite nous dire que vous êtes très-pauvres et que vous n'avez pas de quoi manger ; le gouverneur dit qu'il est notre maître, et vous nous défendez d'appeler ainsi tout autre que Dieu ; vous nous dites qu'il est mortel comme nous, que l'empereur peut le châtier, et il nous dit qu'il faut l'obéir comme à Dieu ; vous nous parlez mal de lui, qui nous fait ses esclaves, et il nous parle mal de vous. Si vous voulez que nous vous croyons sincères, expliquez-vous clairement ; car, avec votre manière de procéder, nous nous trouvons au milieu de la fumée [1]. »

Il fallut faire comprendre aux naïfs Indiens qu'il y avait deux races d'hommes en Espagne, l'une qui faisait triompher la force du droit, l'autre qui essayait d'assurer le triomphe du droit sur la force. Persuadés surtout par la douceur des missionnaires, ils invitèrent Las Casas à venir lui-

[1] Remesal, liv. VI, chap. XVI.

même les visiter, et lui firent un accueil magnifique : chansons mexicaines et espagnoles, arcs de triomphe, danses populaires, rien ne fut oublié; Las Casas remarqua les nombreux colliers d'or dont tous les habitants étaient parés, et qu'ils avaient pu soustraire à l'avidité des conquérants.

« Chaque jour, dit-il dans ses mémoires, je voyais arriver des bandes d'Indiens qui voulaient devenir chrétiens, et je ne pouvais retenir des larmes de joie. — Me croirez-vous maintenant, mon père? écrivait-il, n'est-ce pas là ce que je vous disais à Salamanque? — Ne le voyez-vous pas de vos propres yeux? — Écrivez cela à nos frères, et dites-leur que quelques peines que nous ayons prises, nous sommes bien récompensés. »

En effet, on ne pouvait en croire ses yeux. Toutes ces populations converties à la fois et civilisées, réunies en paisibles villages ; tous ces chefs indigènes, non-seulement réconciliés avec les Espagnols, mais heureux encore de leur présence, offraient un spectacle extraordinaire et remplissaient le cœur de Las Casas d'une joie délicieuse. Mais la violence et l'opposition n'étaient pas à leur terme. Chaque jour quelque Indien des provinces voisines venait lui demander de lui faire rendre sa fille enlevée, sa femme disparue, sa chaumière ou son champ qu'on lui avait volé. « Puissant seigneur, lui disaient quelques-uns de ces malheureux, nous sommes venus ici, avec notre cœur

triste, pour voir ton visage; et les alcades, quand ils nous ont aperçus, nous ont pris et nous ont fouettés, parce qu'ils savaient que nous venions nous plaindre à toi. »

C'était en juin 1545; Las Casas résolut d'aller réclamer encore lui-même devant le tribunal spécial institué à cet effet, et dont il avait fait obtenir la présidence à ce même Maldonado, son ami et gouverneur de Guatimala. Mais Maldonado venait de se marier à la fille du conquérant du Yucatan, Montejo, et sa nouvelle ambition l'avait associé à toutes les iniquités comme à toutes les vengeances des oppresseurs. Au lieu de prendre en considération les remontrances de Las Casas, le tribunal et son président, institués uniquement pour faire exécuter les nouvelles lois, traitèrent avec le dernier mépris le vénérable évêque qui en sollicitait l'exécution, qui avait créé cette juridiction et en avait fait donner la présidence à Maldonado.

Las Casas ne perdait pas courage; et lorsque Maldonado le voyait dans les bureaux de l'*Audiencia :*

« *Echen me de hay ese loco* [1] ! » disait-il; ce qui n'empêchait pas l'évêque de lui représenter sa supplique.

« *Bellaco! mal hombre! mal frayle! mal ubispo* [2] ! » s'écriait Maldonado furieux.

[1] « Chassez-moi de là ce fou ! »

[2] « Vaurien ! mauvais homme ! mauvais moine ! mau- « vais évêque ! »

A ce torrent d'injures le vieillard n'opposait que le silence; puis, croisant les bras, baissant la tête et le regardant fixement, il lui disait : « J'ai bien mérité cela, seigneur licencié, Alonso Maldonado. » Néanmoins Las Casas resta vainqueur, et l'un des membres du tribunal fut envoyé par Maldonado pour faire exécuter les *nuevas leyes*. Avant l'arrivée de ce commissaire et de Las Casas, les colons, avertis des nouvelles démarches de l'évêque, s'étaient armés de toutes leurs forces pour lui résister. Il reste encore quelques fragments de correspondances de cette époque qui prouvent que l'insurrection contre Las Casas était générale, furieuse, et ne tendait à rien moins qu'à l'assassiner. « Gardez-vous de l'évêque, dit une de ces lettres; il vient avec un commissaire pour détruire votre ville et vous charger de nouveaux impôts. Si vous ne pouvez vous défaire de lui, je ne sais comment vous vous en tirerez... » En effet, les habitants de Ciudad-Real résolurent de ne point le reconnaître pour évêque, de ne payer aucune dîme et de le traiter comme un ennemi public. Ils fortifièrent leur ville et se pourvurent de toute espèce d'armes. Sur toutes les routes qui aboutissaient à la ville, des archers indiens se préparaient au combat et devaient annoncer, par des signaux, la venue de l'évêque. Le pauvre vieillard arrivait seul, à pied, un bâton à la main, et son bréviaire à la ceinture.

En vain les moines dominicains, qui connaissaient la fermentation violente des esprits, avaient essayé de le retenir dans la crainte de nouveaux outrages : « Non, leur disait-il, je me fie en Dieu et dans vos prières. Vous me dites que des sentinelles couvrent les routes; mais comment savez-vous que ce soit pour me tuer et non pour me faire honneur? Pourquoi ces hommes seraient-ils si irrités contre moi? Je pars parce que je le dois et que je n'y vois aucun danger. » Les premiers Indiens, postés en vedette, qui aperçurent l'évêque se jetèrent à ses pieds et lui dirent que les alcades les avaient forcés à se placer en sentinelle, et que peut-être seraient-ils châtiés s'ils ne donnaient pas avis de son arrivée. « Eh bien, leur dit Las Casas, laissez-moi vous attacher les mains deux à deux ; vous serez mes prisonniers, et je vous conduirai à Ciudad-Real. »

Après avoir marché toute la nuit, cette procession singulière entra dans la ville. Las Casas marchant, comme en triomphe, à la tête des Indiens enchaînés, se rendit droit à l'église, et fit dire aux autorités de la ville qu'il les attendait. Ce fut encore là une scène pleine d'intérêt. Le chef de la conjuration se leva et lut à haute voix la protestation des citoyens contre l'évêque.

La réponse de Las Casas, éloquente et simple, avait attendri toutes les âmes, lorsqu'un nouvel interlocuteur se présenta, et avec une habileté

perfide, faisant vibrer les cordes de la fierté castillane, accusa l'évêque de mépris envers les Espagnols, qu'il avait convoqués dans son église, au lieu de se rendre près d'eux, comme il le devait, outrage impardonnable fait à une communauté si respectable et si noble. Las Casas, reprenant toute la hauteur et le caractère de sa mission, lui répondit : « Si j'avais à vous parler de moi et de mes intérêts, j'irais chez vous; mais j'ai à vous parler de Dieu et de vous, et je vous appelle ici dans la maison de Dieu. » Tout le monde se tut. Sollicité de nommer des confesseurs, il les choisit parmi les prêtres les plus estimés des citoyens; et enfin, exténué de fatigue, il se retira dans le couvent des frères de la Merci.

Il était assis dans sa cellule, lorsque des voix furieuses et le bruit des armes lui annoncèrent que l'émeute venait assaillir le protecteur des Indiens. Sa marche triomphante en tête de ces paisibles prisonniers avait blessé l'esprit des colons. Les arquebuses, les haches et les épées brillaient de tous côtés; mais le pauvre vieillard attendait sa dernière heure sans faire un geste, sans dire une parole indigne de sa fermeté. Quand il apprit la cause de cette fureur, il fit signe de la main qu'il voulait parler, et dit :

« Seigneurs, ce n'est la faute de personne. Je suis venu à eux, et je les ai attachés pour qu'on ne les maltraitât pas, comme on l'aurait fait si on

les avait crus de mon parti. — Voilà, s'écria un factieux, un beau protecteur des Indes, qui écrit à la cour que nous molestons les Indiens, et qui les enchaîne pour leur faire faire trois lieues derrière lui ! »

La colère et la violence des assaillants augmentaient de moment en moment, et la vie de Las Casas était en grand danger, lorsque les religieux de la Merci, mettant de côté leur froc et leurs vœux, coururent chercher des armes, tombèrent sur cette canaille, tuèrent les uns, blessèrent les autres et mirent le reste en fuite. Tous les événements de ce drame s'étaient accomplis de quatre à cinq heures du matin.

A midi, la même cellule était remplie d'hommes qui, à genoux, baisaient les vêtements de Las Casas, pleuraient et lui demandaient pardon, tant la puissance de son âme, son calme et sa grandeur avaient eu de prise sur ces imaginations méridionales, farouches sans doute, mais impressionnables et héroïques. A ses pieds les alcades déposaient leurs *varas*, et les gentilshommes leurs épées. On le porta en triomphe du couvent dans une des principales maisons de la ville, et pendant trois jours on le fêta avec des démonstrations d'estime, de respect et d'amour, dit la chronique, aussi extrêmes que l'avaient été celles d'aversion et de haine.

Mais l'ascendant du caractère, du génie, de la

vertu, tout en ébranlant les cœurs, ne change pas les intérêts humains, et ce stérile enthousiasme laissa l'évêque en face du même égoïsme indomptable.

Il y avait, dit Remesal, un nom qui n'était jamais prononcé en Amérique sans que mille exécrations le suivissent. — Quel était ce nom maudit? — Celui d'un Pizarre ou d'un Valverde, d'un oppresseur ou d'un dilapidateur? — Non ! c'était celui de Las Casas !

L'intérêt personnel, toujours vaincu, mais résistant toujours, augmentait sa haine à chacune de ses défaites, et l'aversion s'irritait encore devant l'indomptable fermeté de Las Casas. Aussi, dans la junte tenue à Mexico, ces passions, toujours refoulées et vaincues, éclatèrent-elles avec plus de furie et d'impétuosité que jamais, protégées d'ailleurs par la timidité du licencié Juan Rogel, chargé de prélever les impôts, et surtout par le vice-roi lui-même, don Antonio Mendoza. Rogel osa dire à Las Casas, en pleine junte, qu'il était l'unique cause des délais apportés dans l'exécution des *nuevas leyes,* et qu'on ne pourrait rien faire tant qu'un homme aussi redouté serait présent. En effet, on avait peur de lui, et c'était pour cela qu'on avait convoqué cette junte où, seul contre tous ses ennemis, il semblait leur laisser l'avantage. Mais on s'était trompé, et les menaces de Rogel ne l'intimidèrent pas. Il se rendit à pied à

la junte, pendant que le peuple qui l'entourait le saluait avec respect et s'écriait : « Voilà le saint évêque, le protecteur et le père des pauvres Indiens ! »

Il vivait ainsi, suspendu et balancé entre les adorations et les anathèmes, entre l'idolâtrie et l'insulte ; mais il connaissait profondément son rôle, et savait que la moindre condescendance le mettrait à la merci de ses adversaires. On déclara donc solennellement que la propriété des Indiens devait être respectée ainsi que leur liberté, et que jamais la conversion de ces peuples ne pourrait servir de prétexte à leur oppression. Il y avait trente ans que Las Casas prêchait cette doctrine à travers les mondes, à bord des navires, au milieu des forêts, à la cour, dans l'église. C'était précisément la thèse qu'il avait soutenue devant Charles V, le fond de ses livres, le but de sa vie. Il triomphait. Tous ces hommes graves, évêques, juges et politiques, gagnés depuis longtemps à la cause contraire, cédaient enfin à Las Casas comme malgré eux, et formulaient un nouveau guide de conscience pour les confesseurs, et de nouveaux règlements pour les magistrats, forcés désormais d'appliquer les châtiments temporels à l'inhumanité des conquérants. Les débris des populations indigènes furent sauvés. S'ils vivent encore paisibles, innocents, dans leurs forêts et leurs vallées, ils le doivent à Las Casas.

En suivant les principes qu'il avait posés, on était allé beaucoup plus loin qu'on ne devait, et on s'arrêta avec effroi quand on vit que ce changement de système aboutirait à la destruction des *repartimientos*, ou répartition d'esclaves entre les colons. Le vice-roi lui-même voyait dans cette mesure la ruine de l'Espagne en Amérique.

C'était un homme d'un grand âge, d'une prudence méticuleuse et d'une piété exemplaire. Las Casas, après l'avoir vainement prié de consentir à l'abolition des *repartimientos*, véritable esclavage déguisé, prit une résolution hardie et digne de tous ses actes.

Il monta en chaire le dimanche suivant et choisit ce texte d'Isaïe : *On veut que ceux qui voient ne voient pas ; on veut que ceux qui comprennent se taisent ; on ne veut pas écouter les paroles justes, mais on demande des paroles agréables.* Il fit une telle peinture de la position des Indiens *répartis*, et démontra si bien le devoir de justice imposé à la politique espagnole, que le vice-roi vint à lui après le sermon, et lui dit : « Faites ce que vous voudrez ; réunissez les évêques dans votre couvent, et je recommanderai au roi le résultat de vos délibérations. » En effet, ces *repartimientos* criaient vengeance. Quelques soldats et un tambour entraient le soir dans un village indien. Après un roulement, un soldat disait à voix haute : « A vous, Indiens de ce village, faisons savoir qu'il y a un

Dieu, un pape et un roi de Castille qui vous a reçus du pape comme esclaves. Nous vous requérons donc de venir nous faire hommage en son nom, faute de quoi nous vous ferons la guerre à feu et à sang. » Le lendemain matin, ils tombaient sur eux, faisaient autant de prisonniers qu'ils pouvaient, tuaient le reste, et mettaient le feu au village. Un jour il avint qu'un cacique, écoutant cette étrange proclamation, interrompit le soldat pour lui dire : « Votre pape, qui donne ce qui n'est pas à lui, et votre roi, qui accepte, sont apparemment deux fous. »

La nouvelle junte des évêques, présidée par Las Casas, déclara toute servitude criminelle, tout travail exigé des Indiens illicite ; c'était en 1547. Les théories charitables et justes de l'évêque de Chiapa avaient triomphé, mais seulement à titre de théories. On ne brûlait plus les villages; mais le soldat propriétaire, un mousquet sur l'épaule, se riait de la junte et des évêques, et forçait ses Indiens à travailler pour lui. Le vieux Las Casas repasse la mer; il veut agir encore sur les grands ressorts du gouvernement, et obtient successivement douze ordonnances royales en faveur de ses protégés.

La victoire était complète, mais tardive, et ne pouvait, hélas! réparer tant de sang versé, tant d'iniquités accomplies. Étouffée dans son progrès par l'ascendant de Las Casas, la rapacité de ses adversaires ne se reposait pas et lui suscitait cha-

que jour de nouveaux ennemis. Un d'eux, ce même doyen de Chiapa, Gil Quintana, s'embarqua tout exprès pour aller le dénoncer à la cour, mais il périt dans un naufrage ; un autre, fray Torribio de Motolinia, franciscain ambitieux, lança contre Las Casas l'invective la plus cruelle, dans laquelle, s'érigeant en défenseur des colons calomniés, disait-il, il traitait Las Casas comme le dernier des hommes; enfin l'historiographe même de Charles V, Juan Ginès de Sépulveda, prit la plume en faveur de ces mêmes colons, et essaya de prouver que les Indiens étaient nés pour être esclaves, et les Espagnols pour être leurs maîtres.

La dernière œuvre de Las Casas fut une réponse admirable à ce docteur, auquel il démontra qu'il ne connaissait ni les Indiens, race innocente incapable de culture, ni la loi évangélique, dont le premier principe est la fraternité. « Voilà, disait-il au conseil des Indes à la fin de cet ouvrage, voilà, très-illustres seigneurs, ce que je pense, ce que je sens après avoir étudié les maux de l'Amérique pendant quarante-neuf ans, et le droit public pendant trente-quatre. » Parvenu à la dernière vieillesse, Las Casas avait renoncé à son épiscopat en 1550, et il se retira avec son fidèle Rodrigo de Ladrada, compagnon de toutes ses fatigues et de tous ses voyages, dans le monastère de Saint-Grégoire à Valladolid. Ce fray Rodrigo, homme simple et dévoué, était son confesseur, et

comme il était devenu sourd et qu'il criait au lieu de parler, on l'entendait quelquefois dire à son pénitent : « Seigneur évêque, seigneur évêque, vous ne faites plus pour les Indiens ce que vous devriez faire ! Prenez garde d'aller en enfer !... »

Cependant, jusqu'au bout de sa vie, et du fond de sa cellule, Las Casas, consulté par le gouvernement, ne cessa pas de défendre ses protégés, et un jour, ayant quatre-vingt-dix ans passés, il se mit en route pour la cour afin d'empêcher l'établissement de la vente de quelques *repartimientos* auprès de Mexico.

Il avait quatre-vingt-douze ans lorsqu'il mourut en paix dans le couvent d'Atocha, le 30 juillet 1566. On enterra cet homme vénérable avec la pauvre soutane qu'il avait portée en Amérique et le bâton qui l'avait soutenu dans ses voyages. Persécuté, calomnié, outragé pendant sa vie entière, il était destiné à faire triompher ses opinions après sa mort, d'une manière si complète et si éclatante, que le conseil général des Indes refusa son approbation à tous les écrits contraires aux principes de Las Casas. Plus tard, les philosophes s'emparèrent de sa renommée, et le présentèrent comme un ennemi du clergé contemporain et de tous les hommes politiques de son temps. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire.

LETTRE XXXIII.

Des rapports de la métropole et de la colonie. — A mesure que la démocratie a fait des progrès en Espagne, la dictature qui gouverne sa colonie est devenue plus rigoureuse. — On craint de la perdre, et on l'étouffe. — Le sens du mot *colonie* doit être modifié par le progrès des temps. — Chacun a ses droits. — L'homme ne saurait arrêter l'impulsion qui vient de Dieu. — Un pays à esclaves a besoin d'une protection plus ferme et plus vigilante que tout autre. — Les habitants de Cuba n'ont pas même la faculté de prévenir les révoltes partielles de nègres; ils sont forcés de rester les bras croisés sous la brèche. — La sûreté publique dans les mains d'officiers étrangers aux intérêts du pays. — Corruption. — Lois spéciales promises. — Déception. — Les prérogatives des corps municipaux enlevées. — Les attributions de la *junta de fomento* tombées sous la férule du gouverneur. — Les premières places de la magistrature remplies en grande partie par des gens vénaux et corrompus. — Toutes les branches gouvernementales périssent; l'art d'augmenter les impôts seul fleurit. — Instruction publique. — On s'empare des fonds. — L'encouragement de la colonisation blanche. — Les revenus de l'évêque perçus par le fisc depuis cinq ans. — Les cures de l'intérieur mal remplies. — L'agriculture est imposée au lieu d'être encouragée. — Les provinces d'Espagne refusent leurs impôts sur les colonies. — Malgré le commerce libre, les impôts de certaines denrées sont exorbitants. — Cela équivaut à des prohibitions. — Taux des contributions. — Multiplicité des impôts. — La colonie, dépourvue de protection, est plus exposée aux révoltes de

nègres que les autres pays à esclaves. — Les améliorations intérieures négligées. — On change trop souvent de capitaine général. — Moins de pouvoir, et plus de temps. — Anecdote. — Le littérateur havanais. — Appel au gouvernement espagnol. — Réformes nécessaires.

A DON FRANCISCO MARTINEZ DE LA ROSA.

Cuba, juillet.

Permettez-moi, mon ami, vous le type de la foi politique constitutionnelle, vous la candeur et la loyauté incarnée, de vous demander pourquoi les institutions nouvelles de l'Espagne ne sont pas applicables à tous ses citoyens, pourvu qu'ils soient soumis aux lois et payent leurs impôts; pourquoi, à mesure que le système représentatif est devenu plus populaire, plus favorable aux droits de tous dans la métropole, sa colonie fidèle a été plus opprimée, son commerce plus entravé, ses impôts plus onéreux : car, chose incroyable, partout où se fait sentir encore dans la colonie un bienfait paternel, on en trouve la source dans le pouvoir absolu ; partout où il y a surcroît de charge, d'humiliation, d'oppression, c'est au gouvernement représentatif qu'elle le doit. On craint de perdre la colonie, et on épuise les biens, le sang, les fortunes et les veilles de ses habitants ; pour mieux

la garder, on la garrotte, on l'étouffe. Belle manière de s'en faire aimer et de retenir l'esclave qui peut changer de maître! On veut conserver la source des impôts, et on tarit la richesse publique; on jette aux vents tous les germes de prospérité.

Vous, homme de bonne foi et de saine raison, dites-moi s'il y a en cela non justice (nous savons si la politique habille largement cette belle enseigne), mais une appréciation raisonnable du véritable intérêt de la métropole. Vous caressez le cheval qui vous porte. Vous cultivez la terre qui vous nourrit. Le foyer qui vous réchauffe ne vous offre plus que des cendres froides le jour où vous cessez de l'alimenter. Ainsi, lorsqu'un sentiment de justice ne viendrait pas porter remède aux maux qui alanguissent et menacent de ruiner cette belle colonie, l'appât même de ses richesses devrait porter le gouvernement espagnol à y attacher une attention plus fervente, à la garantir avec une main ferme et protectrice des dangers qui la menacent.

Il faut que les Espagnols se persuadent que le mot *colonie* n'a plus la même acception que dans les temps de sauvage barbarie; que les Havanais sont des Espagnols aussi instruits qu'eux-mêmes sur leurs propres intérêts, ayant des droits comme eux et payant de plus forts impôts; que, par une conséquence inévitable, à mesure que la métro-

pole se donne des franchises, des libertés, sa colonie, qui n'est plus une conquête, mais une fraction de l'Espagne, a droit à sa place au banquet; la lui accorder est à la fois équitable et prudent. Il faut que chacun fournisse sa carrière, remplisse sa tâche; Dieu l'a voulu ainsi, et l'impulsion donnée par Dieu ne saurait être arrêtée par la main de l'homme. Cuba ne peut pas être gouvernée en 1843 comme elle l'était à la fin du seizième siècle, sous la vice-royauté de Diego Colomb et de Velasquez.

Les plaintes et les réclamations des Havanais n'ont pour objet que des réformes et des modifications parfaitement d'accord avec leur soumission à la métropole; je dirai plus : il est de l'intérêt de la métropole de résoudre au plus tôt ces questions, vitales pour l'île.

Cuba étant un pays à esclaves a besoin plus que tout autre d'une loi fondamentale qui garantisse la propriété de ces mêmes esclaves contre les abolitionistes d'Espagne et de Cuba même, où la propagande anglaise s'est exercée sur quelques individus qui n'ont point d'esclaves; et cependant Cuba est la seule colonie importante qui n'ait, auprès de sa métropole, ni agent ni représentant national.

A la suite d'insurrections partielles, mais très-fréquentes dans l'île, et où déjà un très-grand nombre de blancs avaient péri, les districts les plus

peuplés s'entendirent pour demander au gouvernement espagnol une milice rurale. — Qui le croirait? la permission fut refusée! On a même cessé d'observer les règlements du général Vivès, qui protégeaient les campagnes contre les conspirations et les révoltes d'esclaves; tant la légère intervention accordée aux propriétaires par ces sages mesures paraissait redoutable! C'est encore là un trait de l'odieuse politique du général Tacon.

Après avoir repoussé la surveillance des habitants du pays, si intéressés à prévenir le mal, il a laissé aux mains de quelques officiers d'aventure, pauvres, sans intérêts dans le pays, et rémunérés seulement par leurs exactions et leurs injustices, la responsabilité de la sûreté publique. Les fonctionnaires subalternes établis dans les districts de l'intérieur ne vivent que des amendes arbitraires qu'ils prélèvent, et des récompenses que leur payent les maisons de jeu et de désordre, pour acheter leur tolérance. Souvent ils obtiennent de fortes sommes par la peur.

Un crime est-il connu : avant même de chercher un coupable, ils intimident par des menaces quelques gens riches et innocents du délit, qui rachètent souvent à prix d'or la faute qu'ils n'ont pas commise. Si le coupable a de la fortune, la justice n'entend jamais parler de lui. Cependant, au moindre soupçon de mécontentement contre le gouvernement, sur la seule dénonciation d'un en-

nemi, on emprisonne, on exile, on ruine un homme. Ces autorités vénales, tantôt corrompues, tantôt intimidées par les malfaiteurs, procèdent rarement à leur arrestation ; aussi nos villes et nos campagnes en sont-elles infestées ; et l'habitant de Cuba, le plus imposé de tous les habitants du monde civilisé, est aussi le plus opprimé et le moins protégé.

Vous le savez, mon ami, Cuba était à la veille d'obtenir des lois spéciales en rapport avec sa situation, lorsque le général Tacon paralysa les bonnes dispositions du gouvernement espagnol, et fit peser sur l'île un joug intolérable. Les prérogatives et facultés des corps municipaux, héréditaires par la loi, leur furent enlevées. La *junta de fomento,* élective, perdit les attributions qui lui avaient été accordées par l'ordonnance de Charles IV, son fondateur, et n'agit plus que sous la férule du gouverneur.

La justice est administrée d'une manière déplorable, et se résume en sentences absurdes, iniques, couronnées par l'impunité ; car il n'y a pas d'exemple que l'arbitraire, la rapacité, la corruption avérée d'un juge, aient jamais été punis.

Des hommes ignorants, sans moralité, la plupart arrivés d'Espagne pauvres, affamés, occupent les premières places de la magistrature, et ne cherchent qu'à faire fortune en trafiquant de la justice.

Il faut considérer ici que je n'entends pas confondre les honnêtes gens avec les fripons, et qu'il se trouve dans notre haute magistrature des hommes dont la probité et la vertu ressortent avec éclat au milieu des habitudes vénales et iniques qui les entourent.

Sous le règne de ces indignes abus, tout est négligé, excepté le moyen d'augmenter les impôts; la religion, l'instruction publique, l'encouragement de la colonisation blanche, si importante pour la colonie, au milieu des dangers qui la menacent, tout est paralysé, parce que les fonds appartenant à chacune de ces branches, au moyen de contributions spéciales imposées pour elles, sont rentrés à mesure dans la masse des revenus de l'État. Un remaniement est indispensable dans les cures de l'intérieur. La plupart des curés de campagne sont des hommes ignorants et de mauvaises mœurs, plus propres à déconsidérer la religion qu'à la faire respecter. Ce soin, me direz-vous, regarde l'évêque de la Havane; vous ignorez que depuis quelques années notre île est sans évêque, et que le trésor royal perçoit en attendant les revenus épiscopaux.

Depuis que le gouvernement constitutionnel est établi dans la Péninsule, on n'a pas eu pour but, en fixant les tarifs, d'encourager les produits agricoles du pays, mais d'augmenter les revenus de l'Espagne. Au lieu d'accorder aux denrées d'ex-

portation des primes d'encouragement, on les a imposées d'une manière si scandaleuse, que le commerce des mélasses, qui faisait vivre tant de familles pauvres, est aujourd'hui détruit ; les propriétaires les répandent au milieu des champs plutôt que de faire les frais des tonneaux, qu'elles ne payent plus. La raison de ces énormes charges est bien simple. Les provinces d'Espagne faisant un trafic considérable avec l'île, et ayant des organes légaux aux cortès, obtiennent chaque jour la diminution de leurs propres charges, et les rejettent sur les marchandises étrangères et des colonies, qu'elles forcent ainsi à recevoir les denrées de la Péninsule.

Dans le même esprit, on a élevé à 200 p. c. du prix d'achat la contribution qui frappe les farines étrangères : c'est ce qui s'appelle ici le *commerce libre*, comme si de tels droits n'équivalaient pas à une prohibition. Toutefois, ce monopole en faveur de la métropole nuit considérablement à l'exportation de nos denrées, et cette considération n'est comptée pour rien dans le tableau de nos contributions. Sous un gouvernement protecteur, plus une denrée est nécessaire à la masse, plus on tâche d'en alléger l'impôt ; ici, c'est différent, plus la denrée est indispensable à la vie de l'homme, plus on l'impose, parce qu'elle rapporte à l'État un revenu plus considérable et plus certain.

Les contributions sont exorbitantes, sans pro-

portion avec ses revenus, comme vous allez le voir par l'état suivant :

Droits des douanes.	P. F.	11,506,303
Idem de la loterie.		2,350,000
Revenu des postes.		997,341
Idem des dîmes.		416,000
Droits dits *obencionales*.		250,000
Idem du papier timbré.		250,000
Rente des cens.		4,000,000
Droits de justices de paix des six principales municipalités.		248,000
	P. F.	20,017,644

Il y faut ajouter 2,000,000 de piastres fortes pour les *subornaciones* et *costas judiciales*, pour les contributions particulières, pour le service des incendies et le traitement des *serenos* (crieurs publics), pour les droits de justices de paix des municipalités secondaires, pour les droits de passe-ports et permissions, pour les signatures des juges et plusieurs autres impôts.

En ne faisant entrer en ligne de compte que le total de 20,017,644 piastres fortes dont il est question plus haut, si nous le plaçons en regard du montant de l'exportation de la même année 1840, lequel s'élève à 25,941,783 piastres fortes 15 réaux. nous trouvons que les cinq cent cinquante mille hommes libres qui forment la population de Cuba

payent 36 piastres 39 réaux (environ 190 francs) par tête. Les habitants du cap de Bonne-Espérance, les plus imposés du monde entier, ne payent que 5 piastres fortes (environ 25 francs) par tête ; tandis que dans la Péninsule, d'après la statistique de Moreau de Jonnès, faite en 1835, chaque individu ne supporte qu'une charge de 2 piastres fortes, ou 10 francs.

Il serait juste assurément qu'un pays si largement exploité achetât au moins, pour son argent, les droits équitables dont jouissent la plupart des pays civilisés.

Ici, mon ami, un impôt extraordinaire, — et il en pleut, — devient toujours un impôt ordinaire; on n'en est jamais dégrevé, alors même qu'il s'applique à un objet déterminé, et qu'il émane de la volonté spontanée des habitants. En voici un exemple entre mille.

En 1784, la municipalité de la Havane greva d'une augmentation d'impôt plusieurs objets de consommation pour l'équipement de la milice. Une somme de 21,000 piastres fortes suffisait à cet objet. Dès la première année — 1686, — ces divers impôts produisirent 50,749 piastres fortes et continuèrent à augmenter d'année en année. L'excédant fut destiné à des travaux publics, et le 3 p. c. du total fut remis à la société patriotique. Cet état de choses dura quelques années ; mais quand on régla de nouveau les tarifs, la somme

totale rentra dans la masse des contributions ordinaires, qui, se bornant à fournir 21,000 piastres fortes pour la milice, garda le reste.

En février 1825, à la suite de cette mesure, une ordonnance royale engagea la municipalité de la Havane à lui proposer un nouveau moyen d'impôt pour remplacer le surplus de la somme distraite par le trésor, — « A condition, ajoutait l'ordonnance, que la nouvelle charge pèsera le moins possible sur une capitale objet de nos sollicitudes. »

Je n'en finirais pas si j'essayais de réunir tous les faits de ce genre qui ont contribué à élever d'une manière aussi prodigieuse le chiffre de nos impôts, par exemple la contribution extraordinaire pour la guerre de Terre-Ferme, et le subside extraordinaire pour celle de la Péninsule. — Puis la paix succède à la guerre, et les mêmes contributions continuent à peser sur l'île.

L'impôt nommé la *sisa,* créé pour subvenir aux frais des aqueducs, devint ensuite, par un remaniement habile, revenu fixe de l'État, et alla grossir le trésor. La contribution prélevée en 1832 sur *las costas procesales*, et destinée à la colonisation blanche, après avoir produit 112,020 piastres fortes pendant six ans, fut engloutie par le gouffre sans fond du trésor, pendant que la commission instituée pour l'établissement des nouvelles villes restait les bras croisés faute de fonds. Si vous ajoutez cette martingale d'impôts aux dan-

gers qui menacent Cuba, vous avouerez qu'on doit s'attendre à sa ruine complète. A chaque nouveau besoin de l'île, on frappe un nouvel impôt, puis le trésor s'en empare. Bientôt après, il recommence à exiger des contributions nouvelles, et toujours pour des objets qui rentrent dans le cercle des impôts ordinaires, déjà si lourds, tels que solde de troupes, établissements publics, frais de police.

Les sociétés contre l'esclavage établies dans les pays libres exercent une influence désastreuse sur les pays à esclaves. Les États de l'Amérique du Nord ont résisté avec la force et l'énergie de leurs institutions; les colonies françaises, défendues par des organes légaux, ont tenu tête à ces attaques; la conspiration s'est abattue sur Cuba avec d'autant plus d'acharnement que l'île est dépourvue de défense, de force politique, de participation à l'administration de ses lois et de la faculté d'éclairer son gouvernement sur ses intérêts et sur les moyens qui pourraient la sauver.

A côté des abus déplorables dont je viens de tracer l'esquisse, on s'occupe fort peu des améliorations importantes que l'île réclame, alors même qu'elles n'exigent aucun sacrifice pécuniaire, témoin les *darses*, qui sauveraient le port de *Matanzas* et le port de *Cardenas*, réduit encore à un lent et coûteux cabotage, et qui, avec un peu de sollicitude, seraient ouverts depuis longtemps aux navires espagnols et étrangers.

Le passage rapide des gouverneurs, la multiplicité de leurs attributions, leur laissent à peine le temps de signer et de présider : leur omnipotence, apte à faire le mal, a rarement le temps de faire le bien. Il faudrait au gouverneur général, pour le bonheur de la colonie, moins de pouvoir et plus longtemps l'exercice du commandement. Il aurait le loisir de s'enquérir des plaies secrètes du pays et celui de les guérir ; il s'attacherait à mesure à son œuvre et deviendrait le père de la colonie, par les propres bienfaits que sa main protectrice déverserait sur elle. On dit le général Valdès un homme de bien ; d'autres gouverneurs se sont montrés équitables, bienfaisants. Les maux que je viens de signaler prouvent que le mérite, les vertus privées d'un chef, ne suffisent pas pour améliorer le sort d'un pays privé de bonnes institutions.

Un tel gouvernement doit repousser la liberté de la presse comme une ennemie mortelle. Effectivement, jamais, sous l'administration de Calomarde, la censure ne fut aussi sévère, aussi intolérante qu'elle l'est aujourd'hui. A Cuba, et pendant que la pensée, libre jusqu'à la licence, vole en Espagne depuis la boue des carefours jusqu'aux plis de velours qui drapent le trône, menacée, craintive, elle se cache ici dans les profondeurs de l'âme.

Un gouvernement absolu, violent dans son ori-

gine, ne saurait vivre que de violence; sur cette route, on peut arriver à la cruauté, à l'absurde : en voici la preuve.

L'esprit des Havanais, comprimé dans son essor, ne pouvant prendre part aux affaires publiques ni s'occuper activement des intérêts particuliers, cherche à répandre sa séve en cultivant la poésie et la littérature. Un jeune Havanais fit jouer à la Havane, il y a quelques années, une comédie dont il était l'auteur. Elle fut applaudie et obtint un succès complet. On discuta pendant l'entr'acte sur le mérite de l'ouvrage; une contestation assez vive s'éleva à ce sujet dans la salle entre un Espagnol et un homme du pays. Le lendemain, ordre fut donné, de la part du gouverneur, qu'on suspendît la représentation de la pièce, et *défense, à l'avenir, de jouer sur le théâtre de la Havane aucun ouvrage dramatique d'un Havanais.*

Le gouvernement espagnol ignore sans doute les vices de notre administration, et ne saurait prévoir les désastres que ce système désorganisateur peut entraîner. — Mais comment pourrait-il le savoir, lorsqu'il n'est accessible qu'à ceux qui ont intérêt à lui cacher nos maux, lorsque les habitants de Cuba ne peuvent entendre leurs plaintes et dévoiler leurs blessures ? — Tout Espagnol impartial et sensé reconnaîtra la nécessité de donner enfin à la colonie :

1° Une loi fondamentale instituant une assem-

blée coloniale qui interviendrait dans les recettes et dans l'emploi des fonds ;

2° L'inviolabilité individuelle ;

3° La responsabilité des employés ;

4° La réforme du système judiciaire ;

5° Des lois spéciales et énergiques contre les révoltes intérieures.

Telles sont les réformes impérieusement indiquées par la situation des choses. Ces concessions salutaires pourront seules réveiller l'espérance dans les cœurs découragés, et rendre possibles les sacrifices qu'exige la lutte à mort, la lutte dont la colonie se trouve menacée.

Quant à moi, mon ami, en dévoilant courageusement les blessures profondes et toutes saignantes dont ma patrie gémit en silence, je blesse, je le sais, bien des intérêts, peut-être m'attirerai-je d'amères réclamations ; mais, animée du désir ardent d'être utile à mon pays, sans haine comme sans faiblesse, je prends pour sauvegarde la pureté de mes intentions, j'assume sur moi seule toute la responsabilité de mes paroles..., — heureuse si elles ont assez de retentissement pour attirer l'attention de la mère patrie sur les maux qui affligent cette terre qui m'a vue naître ! — plus heureuse encore si un jour il m'est permis de proclamer avec la même indépendance les bienfaits et les réformes accordés par un gouvernement paternel à notre belle colonie !

LETTRE XXXIV.

Races aborigènes. — On aime à connaître ses pères. — Douceur et charme de la race indienne.—La civilisation s'agrandit par le contraste de la force héroïque et de la faiblesse innocente. — Fureur des philosophes du dix-huitième siècle contre la conquête de l'Amérique méridionale.—La conquête pacifique corrompt et détruit la race indigène. — La conquête sanglante la conserve et la civilise. — La première a pour auxiliaire la personnalité à froid, l'autre l'esprit d'aventure et la religion. — Le savant danois. — Les Scandinaves en Amérique dès le neuvième siècle. — Ils prétendent l'avoir civilisée. — Restes de monuments. — La *Thèbes américaine*. — Ruines de Rhode-Island. — Un Américain. — Mission diplomatique.—Voyage à Copan.—La vallée des Morts. — Monument. — Mur de cent pieds d'élévation. — La végétation à dix pieds au-dessus. — Les éclaireurs indiens. — Un océan de feuillage. — Fragments monumentaux servant de base à des forêts vierges. — Pyramide renversée. — Temple enfoui. — Lutte colossale d'une nature invincible et d'une antique civilisation. — Sublime mystère de ces deux infinis. — Le *machete* frappant sur la tête des idoles. — Les singes sauvages. — Figure d'homme. — Richesse de son costume, sévérité de ses traits. — Tête colossale au milieu d'un amphithéâtre. — Forêt gigantesque poussée sur une terrasse de cent pieds de long. — Spéculation américaine. — Le roi de Copan. — Son titre de propriété. — La *buena mano* au roi. — L'artiste italien. — Proposition d'achat. — Surprise du roi de Copan. — Il demande à con-

sulter sa femme. — Prix du royaume de Copan. — Caractère de l'architecture des ruines.—Leur origine est asiatique. — Étendue qu'occupent les ruines. — Procession indienne. — Les *cocullos*. — La ville sous Palenque appartenait à une race antérieure à la race indienne trouvée en Amérique par Christophe Colomb. — Palais de trois cent dix pieds de long sur deux cents de large.—Base artificielle de quarante pieds de haut. — Quatorze portes extérieures. — Les Danois découvrent le Vuiland au dixième siècle. — Ils n'arrivent point à l'Amérique méridionale.

A M. HENRI ELLIS.

Havane, 10 juillet.

Une des questions qui ont dû le plus souvent frapper et arrêter votre esprit méditatif, un des problèmes qui ont dû s'offrir le plus souvent à vous dans les régions étrangères que vous avez parcourues, c'est ce grand problème philosophique de l'origine des races, des points qu'elles ont occupés sur le globe, de leur fusion, de leur alliance, dont l'histoire offre des traces si incertaines. Sans être un philosophe allemand ou un membre de la société de géographie, sans bâtir des systèmes à perte de vue sur la statistique et la généalogie des races, il est difficile de ne pas songer à ses pères, de ne pas se demander à quelles passions, à quelles idées, à quelles mœurs et à quelles habitudes antérieures se rapportent nos habitudes

et nos passions. Pour moi, Havanaise, comme vous le savez, et cependant Espagnole, non sans un mélange de ce vieux sang irlandais qui, s'il faut en croire les chroniqueurs, descend lui-même d'un sang oriental, j'étais hier soir appuyée sur le balcon de la maison que j'habite, enveloppée, caressée par cette atmosphère délicieuse qui se compose, même la nuit, de parfums et de lumière. Je ne pouvais m'empêcher de rêver à ces temps anciens où une population douce comme l'air que je respirais se laissait vivre dans ces latitudes inconnues au mouvement du reste du monde, population qui vivait comme on sommeille et jouissait comme on respire, jusqu'au moment où mes terribles ancêtres, fils du christianisme et de la féodalité belliqueuse, vinrent dominer ces races charmantes, dont la vie entière était une idylle.

Il est sans doute dans les desseins de Dieu que la civilisation du monde s'agrandisse par ce fatal contraste de la force héroïque et de la faiblesse innocente; mais on ne peut s'empêcher de donner un regret à cette nécessité cruelle, à cette marche de l'humanité, dont tous les projets sont des champs de bataille, dont tous les développements dévorent des générations et enfantent des misères.

Les historiens philosophes ont accusé de barbarie les conquérants espagnols ; mais ils n'ont pas vu que, par une nécessité fatale, toute supériorité de civilisation mise en contact avec une

société moins avancée l'opprime, l'écrase ou l'anéantit. Les plus habiles et les meilleurs peuples conquérants n'ont pas échappé à cette loi. La civilisation supérieure n'égorge pas par la violence, elle tue par la fraude. Que sont devenues les fortes races primitives de l'Amérique du Nord, en face de la race saxonne si philanthrope, si respectueuse, dit-elle, pour le sang humain? — Elles ont été empoisonnées d'eau-de-vie, et peu après détruites par l'inoculation de vices inconnus et par l'emploi frauduleux d'une politique infatigable; elles auront bientôt tout à fait disparu comme la moisson dont les épis sont dévorés par la flamme. Même observation, facile à vérifier de nos jours, et toute vivante sous nos yeux quant à l'Irlande, misérable, écrasée par une civilisation supérieure qui la prime. Un autre phénomène plus étrange, c'est ce qui est arrivé à une civilisation supérieure, celle de la Chine, exclusivement pacifique et commerciale : elle a d'abord été vaincue par le fait et par les armes, ce qui ne l'a pas empêchée de dominer à la longue et d'absorber ses propres vainqueurs. Je vous citerai encore cet autre exemple curieux de la civilisation romaine, décrépite, mais supérieure par les lumières, la législation et les habitudes, qui dans tout le midi de l'Europe vint si complétement à bout de la barbarie conquérante. On vit alors le vieil étendard de Rome s'élever avec la papauté, et toutes les civilisations

de l'Europe moderne se trouvèrent fondées par des évêques romains.

En reportant ma pensée sur ces douces et aimables populations dont parle Herrera, j'étais d'abord tentée de partager la fureur de Raynal, de Diderot et de la plupart des philosophes contre la colonisation de notre Amérique méridionale; quelques minutes de réflexion m'ont calmée. Les restes de nos populations indigènes vivent encore dans le Mexique, dans le Pérou ; elles forment des villages ; elles sont soumises; elles se perpétuent, non pas en corps de nation sans doute, mais avec une somme de bien-être et de tranquillité qui ne peut se comparer à la profonde misère et à l'abolition progressive de ces races indiennes du Nord qui ne tarderont pas à périr.

Ainsi, sous le glaive espagnol et après une conquête sanglante, une race se perpétue sans violence ni persécution ; sous la douceur commerciale des traités américains, des nations entières périssent : c'est qu'il y avait plus de bonne foi, de générosité, de grandeur chez le guerrier catholique, plus d'intérêt personnel, de ruse et de prévoyance meurtrière chez le spéculateur septentrional ; c'est que l'un, tout en s'enivrant de carnage dans la première violence de la conquête, aurait eu horreur de perpétuer cette destruction dans la paix de la vie privée et dans les rapports quotidiens ; son but n'était pas seulement de s'en-

richir et de donner l'essor à ce besoin d'aventures dont son âme était dévorée, mais de faire des catholiques, but grandiose et civilisateur, — pendant que les Américains du Nord, livrés à la passion matérielle du gain, dépourvus à la fois de l'abnégation du guerrier et de l'inspiration généreuse de la charité chrétienne, réduisent l'existence de cette race infortunée à un calcul commercial; s'ils ne la détruisent pas par le fer, c'est que la violence n'est pas toujours lucrative ; mais ils la trompent, la dupent, la trahissent, la corrompent; tout moyen leur est licite, s'ils peuvent en venir à la spoliation complète de son territoire.

La douceur des Américains du Nord n'a-t-elle donc pas été plus barbare que la cruauté des Espagnols du Sud ?

Comme je faisais part de ces observations, ou, si vous le voulez, de ces rêveries à un savant danois, homme fort distingué, que le sort et l'amour des voyages ont jeté dans mon pays, je m'aperçus, à la manière dont il m'écoutait, polie, froide et peut-être légèrement ironique, qu'il lui restait plus d'un doute sur mes opinions et mes hypothèses. Je suis femme, et cette résistance sourde me piqua ; je voulus qu'il s'expliquât, et je parvins, non sans quelque peine, à le faire sortir de son silence attentif et équivoque.

« Oui, me dit-il alors avec cette retenue et ce sourire froid des hommes du Nord que vous con-

naissez si bien, il me serait difficile de partager quelques-unes de vos opinions, et je connais plus d'un fait avéré qui me semble militer contre elles.

« Les populations indigènes et primitives de l'Amérique méridionale jouissaient d'une civilisation très-avancée, comme le prouvent les ruines de leurs villes et de leurs palais. Vis-à-vis d'eux les Espagnols étaient des barbares, et je dois ajouter que dès le dixième siècle les arts de la civilisation avaient été apportés en Amérique par les Scandinaves, mes ancêtres, comme l'attestent des documents irrécusables. Si vous voulez, madame, ne pas m'accuser d'un patriotisme exagéré, il vous sera facile de reconnaître bientôt la justesse du système que je soutiens, et l'exactitude des bases sur lesquelles il s'appuie.

« Je pense que les Scandinaves ayant découvert ces belles contrées, les ont peuplées et civilisées, et que la société fondée par eux a duré jusqu'au moment où Pizarre et Fernand Cortez l'ont si cruellement renversée. Vous avez tort, selon moi, de représenter comme des peuples inférieurs ceux qui possédaient des monuments aussi splendides, des capitales aussi considérables, et des temples aussi magnifiques que les Égyptiens, les Grecs et les Romains en ont jamais possédé. Le savant français M. Jomard a eu raison de donner à l'une de ces cités en ruine le surnom de *Thèbes américaine*. Rien de plus imposant, madame, que les

ruines de *Culhuacan,* ville de six ou sept lieues de contour, et qui offre encore au voyageur de vastes fortifications, des pyramides, des tombeaux, des idoles, des ponts, des aqueducs, des médailles, des statues colossales et des bas-reliefs d'une belle exécution. Un tel peuple s'était donc élevé assez haut dans la culture des arts et de la vie sociale, et je serais tenté de croire que les monuments de même espèce qu'on a trouvés aussi dans l'Amérique septentrionale, par exemple dans le Massachusetts et Rhode-Island, n'ont pas d'autre origine. Le même peuple aura sans doute répandu sa civilisation sur le continent tout entier, au sud par les Espagnols, et au nord par les races sauvages. Quant à la beauté et à la magnificence de ces ruines mexicaines qui attestent de si grands progrès dans les arts, il suffit de consulter là-dessus Clavigero, M. de Humboldt, Balbi, ou plutôt, ajouta le Danois en se tournant vers un jeune Américain parfaitement muet depuis le commencement de la conversation, demandez à monsieur quelques détails sur ces ruines merveilleuses, qu'il vient de visiter et qui ont été pour lui le sujet de quelques scènes assez comiques.

— J'étais, dit alors l'Américain en assez bon français, chargé d'une mission diplomatique de notre gouvernement auprès de l'un de ces États prétendus républicains dont l'Amérique méridionale est semée, et qui passent leur temps à

changer de chefs et à fabriquer de petites révolutions sans but et sans prétexte. J'avais dans ma malle un très-bel uniforme à boutons d'or portant le blason des États-Unis d'Amérique, un collet de couleur voyante, et des épaulettes à faire envie à tous les officiers européens. J'espérais que la beauté de ce costume me servirait tour à tour de bouclier et de passe-port ; mais les bandes armées couvraient le pays, et on ne pouvait faire trois lieues sans rencontrer des baïonnettes et des épées prêtes à égorger le voyageur, s'il ne jurait pas adhésion tantôt à un parti, tantôt à l'autre.

« Il est difficile de se faire une idée de la beauté de la nature dans ce pays livré au brigandage et à la guerre civile. Je ne tardai pas à reconnaître qu'il me serait aussi difficile d'exercer mes mérites diplomatiques dans cette région singulière, que facile de me livrer à mon penchant pour les études de l'antiquaire et celles du paysagiste.

« Comme j'avais essayé vainement de pénétrer dans le territoire de Guatimala, je n'insistai pas beaucoup, je l'avoue, sur la nécessité de remplir une fonction à laquelle on opposait tant d'obstacles, et je me détournai de ma route pour aller visiter les ruines de *Copan*. Vous me direz sans doute que la république des États-Unis ne m'envoyait pas à Copan pour y transiger avec les seigneurs de cet ancien domaine, mais à *Guatimala,* pour traiter avec le gouvernement.

« Je n'ai qu'un mot à vous répondre : c'est qu'à Guatimala il n'y avait plus de gouvernement et presque plus d'habitants. Ce ne fut même pas sans peine que je remplaçai par le métier d'antiquaire mes fonctions de diplomate, et il fallut, avant d'arriver à Copan, exhiber à des bandits qui se disaient *constitutionnels* l'énorme cachet de cire appendu à mon diplôme. Ils n'en savaient pas lire un mot, mais tout en le contemplant à rebours, ils me laissèrent passer après me l'avoir rendu. J'étais impatient de me voir enfin au milieu des ruines de cette antique race inconnue, que Humboldt a signalée sans pouvoir l'éclaircir.

« Mon imagination s'enflammait à l'idée de ces pyramides, de ces terrasses gigantesques de la vallée des morts ; bientôt je me trouvai sur les bords de la rivière qui me séparait seule du mur à moitié détruit de Copan. Je ressentis un moment de curiosité violente et une émotion difficile à vous dépeindre. Ce mur avait près de cent pieds ; la végétation qui le couronnait s'élevait à dix pieds au-dessus ; la rivière elle-même était cachée par une arcade immense de rameaux et de feuillages que l'Indien notre guide éclaircissait de son mieux à grands coups de *machete*. On ne pourrait imaginer un tissu plus épais, plus serré et plus vivace que celui de ces plantes accumulées, à travers lesquelles on ne pouvait apercevoir ni un pouce du sol ni un flot de la rivière. Enfin, nous trouvâ-

mes un endroit découvert et nous passâmes la rivière pour aboutir à ce mur, dont les débris nous livrant passage présentèrent à nos yeux un véritable océan de feuillages, d'arbres et d'arbrisseaux couvrant tout le terrain jusqu'à l'horizon. Au milieu surgissaient, de distance en distance, des fragments monumentaux dont l'œil ne pouvait plus distinguer les formes sous les masses de toutes couleurs qui les tapissaient. Nous étions palpitants de curiosité... De vastes degrés s'offrirent à nous comme pour nous introduire dans cette région d'un passé mystérieux. Ici d'énormes racines avaient soulevé la muraille par sa base ; là un gigantesque ceïba couvrait de sa voûte verdoyante une pyramide à demi renversée par ses premiers rameaux ; plus loin, nous apercevions une statue colossale jetée à terre et étendue tout de son long, vaincue et enchaînée au sol par les folles étreintes de la vigne vierge, dont les pampres l'ensevelissaient ; encore plus loin, une enceinte serrée de jeunes arbrisseaux poussant leurs racines dans un terrain séculaire ; d'autres arbres servaient de coupole au sommet d'un temple enfoui. Dans le profond silence de ces bois sans limites, dont le feuillage ondoyait comme des vagues, et faisait sous le soleil et la brise un bruit sourd et solennel; dans ce double mystère si impénétrable de ruines et d'une population inconnue, c'était quelque chose de merveilleux que la lutte colossale d'une

nature invincible et d'une antique civilisation qui résiste encore, bien qu'elle n'ait ni annales ni souvenirs.

« J'étais saisi d'une douce terreur en face de ces deux infinis que je pressentais sans les pénétrer, de cette force énergique et illimitée de la nature, de ce passé lointain qui se perdait dans des ténèbres sans fond. Bientôt j'entendis le *machete* du guide frapper sur la tête des idoles et sur les coins des édifices habités depuis des siècles par des légions de singes sauvages. Épouvantés par ce bruit inconnu, ils fuyaient en longues processions, enroulant leurs queues aux branches des arbres, poussant des cris aigus et nous montrant leurs dents blanches et ironiques comme pour se moquer de notre ignorance et de nos efforts ; ils se suspendaient par une de leurs pattes de derrière, tenant leurs petits serrés sur leur poitrine avec leurs bras longs et velus, et passaient sur nos têtes en si grand nombre et avec une rapidité telle que l'on aurait dit un orage; c'étaient là les seuls habitants de la ville ensevelie. Bientôt, à force de travail et de fatigue, nous arrivâmes sur une plate-forme ou terrasse dont les contours disparaissaient sous l'épaisseur du feuillage environnant. A quelques pas de distance, nous découvrîmes un petit sentier qui fuyait dans des montagnes de végétation, et l'angle d'un édifice qui semblait une énorme pyramide. Un peu plus loin, nous éclairâmes assez

bien l'espace pour découvrir encore une colonne carrée, de quatorze pieds environ de hauteur sur cinq de largeur à chacun des côtés ; mais quel fut notre étonnement lorsque nous aperçûmes que les pans de cette colonne étaient chargés comme d'hiéroglyphes égyptiens sculptés en relief avec une saillie très-prononcée et une perfection d'exécution singulière ! Une figure d'homme occupait l'un de ces pans tout entier, figure très-remarquable par la richesse de l'ajustement, la beauté, la sévérité redoutable des traits et la finesse du travail. A mesure que nous avancions, nous découvrions de nouvelles traces de civilisation. Je me souviens de l'exclamation de surprise qui nous échappa lorsque nous nous trouvâmes au milieu d'un amphithéâtre vaste, carré et environné des quatre côtés de plus de deux cents degrés de pierre. Une tête colossale s'élevait au milieu de ces débris; et quand nous les eûmes gravis, triomphant de tous les obstacles qui nous arrêtaient, nous nous trouvâmes sur une terrasse de plus de cent pieds de long dominant le cours de la rivière et soutenue d'un côté par la muraille dont j'ai parlé, qui, couverte d'une terre végétale, était assez puissante pour nourrir à cette hauteur une forêt de *ceïbas* gigantesques. Je m'approchai de ces arbres aériens avec un sentiment qui tenait de la terreur ; j'en remarquai deux surtout qui avaient de vingt à vingt-deux pieds de circonférence, et qui projetant

à une très-grande distance sur les ruines de la muraille et de l'amphithéâtre leurs énormes racines nues, comme autant de bras puissants, contenaient ainsi et enchaînaient les ruines qui les protégeaient et les nourrissaient. Pendant que mon dessinateur s'occupait à chercher une situation favorable, je m'assis, les pieds pendants sur le bord du mur, dans une abstraction presque stupide, la pensée inutilement fixée sur ce mystère inabordable et sans fond. Vous allez rire, au surplus, continua l'Américain en me regardant; et si vous étiez mistress *Trollope,* vous ne manqueriez pas de calomnier mon pays à propos de la confidence que je vais vous faire.

« Après avoir bien rêvé sur le passé, sur la nature, sur les mœurs inconnues de ce grand peuple disparu, il me vint une idée toute commerciale, celle d'acheter ces ruines et d'en faire une spéculation. Mon imagination s'échauffa; je vis d'un coup d'œil les cités antiques du Mexique et du Pérou ressuscitées dans quelque grand édifice de Broad-Way, et mes antiquités mexicaines faisant pleuvoir dans ma bourse des milliers de dollars. Comme j'arrangeais déjà dans ma tête les moyens d'acquisition, de transport et d'établissement à New-York, un incident assez comique vint m'arracher à ma rêverie et à mes calculs.

« Derrière moi se trouvait planté un grand *don* d'environ cinquante ans, sec, maigre, noir, et

très-bien vêtu à la mode du pays; car sa chemise de coton et son pantalon blanc, seuls vêtements qu'il portât, étaient assez propres. Il tenait à la main un papier qu'il me montra en me frappant sur l'épaule, tandis que mon dessinateur, qui l'avait accompagné, m'apprenait que *don José-Maria Azevedo* (c'était le nom du nouveau venu) était propriétaire de la ville, et qu'il ne me donnerait droit de résidence que d'après son bon plaisir et au moyen d'arrangements particuliers. Je me mis à parcourir gravement les titres de propriété que m'offrait ce roi de la ville morte, et son air de satisfaction m'amusa beaucoup lorsque je les lui rendis avec une approbation solennelle. Nous convînmes qu'à ma sortie des ruines je lui donnerais la *buena mano,* et cette gratification de portier, accordée au monarque de Copan, me parut fort originale.

« D'ailleurs je suivais toujours mon plan de spéculation, et je me mis à séduire le propriétaire. Ce n'était pas l'affaire du pauvre dessinateur italien, assez habile dans son art, mais fort paresseux et grand ami de ses aises. Ces enroulements hiéroglyphiques qui ne ressemblent à rien, ces fleurs étrangères, ces ornements inconnus lui donnaient une peine infinie, et il ne venait pas à bout de produire une imitation fidèle de tant de nouveautés extraordinaires et de complications bizarres. Ce qu'il y avait de pire, c'est qu'il ne savait où se

mettre ; l'humus végétal était détrempé par de longs intervalles, et on s'y enfonçait jusqu'aux genoux.

« Il essaya de suspendre son hamac aux branches d'un acanas dont les larges feuilles renversaient sur sa tête l'eau qu'elles avaient recueillie. Le propriétaire espagnol, bon homme du reste et très-inoffensif, vint à notre secours, et nous dépêcha une armée d'Indiens qui éclaircit la forêt à coups de *machete,* et fit un peu de place à la chambre obscure de l'artiste.

« C'était plaisir de les voir travailler; après une douzaine de coups, un Indien s'asseyait aux pieds d'un arbre, et passait le *machete* à son camarade. Jamais ils ne s'avisaient de travailler ensemble, et pendant que l'un agissait, les autres le regardaient les bras croisés. Je comparais dans ma pensée ce travail paresseux et doux avec les labeurs continus de cette lourde hache américaine, qui, durant des mois et des années, ne cessait de retentir dans les forêts vierges qu'elle a remplacées par de jeunes villes.

« Ce *machete* de l'Indien, qui s'en sert comme la femme espagnole de son éventail, ne favorise pas beaucoup l'hypothèse de monsieur, ajouta l'Américain en se tournant vers le savant danois, et je crois que les Scandinaves, s'ils avaient peuplé l'Amérique, eussent appris à leurs enfants à jouer autrement de la hache.

« L'Italien faisait une grimace épouvantable, dessinant avec de gros gants, les pieds enfoncés dans deux bottes fortes qui le protégeaient contre la boue, et le front garanti par un vaste parasol vert; il se défendait de son mieux contre les moustiques, avec des imprécations italiennes fort amusantes. Le lendemain, nous nous organisâmes un peu mieux. Une toile cirée, disposée sur quatre bâtons, se transforma en atelier, et les Indiens, ranimés par quelques petits cadeaux, mirent un peu moins de mollesse dans leur travail. Don José nous accompagna; et comme il gardait un profond silence, je lui fis soudain cette question, qui lui parut un coup de foudre : « Voulez-vous me vendre vos ruines? » Il fallait voir les yeux qu'il ouvrait, et son sourire de satisfaction; évidemment il croyait que je me moquais de lui, et doutait de ma solvabilité. Il me répondit enfin, d'un ton grave : « J'en parlerai à ma femme. » L'affaire était trop importante pour la conclure sitôt, et nous fixâmes un rendez-vous pour le lendemain. A cette solennelle conférence, don José apporta la mine la plus triste, la plus hâve et la plus inquiète du monde : il était évident qu'il n'avait pas dormi de la nuit. Quel était cet homme qui voulait lui acheter sa ville?... Le gouvernement mexicain ne lui opposerait-il pas quelque contestation? et combien fallait-il demander de cette propriété qui ne rapportait absolument rien? Mon homme

était dans un extrême embarras, fort tourmenté surtout de ma solvabilité, sur laquelle toute information était impossible. Il était devant moi, les bras croisés, avec une physionomie perplexe qui faisait pitié, lorsque je m'avisai d'un grand moyen qui trancha toutes les difficultés. Je tirai de ma valise le fameux uniforme, que je revêtis aussitôt. Les boutons d'or, les épaulettes par-dessus une chemise rayée, et d'immenses caleçons blancs couleur d'ocre jusqu'aux genoux (grâce à la boue qui les couvrait), le tout couronné par un chapeau de paille déformé par la pluie, me donnaient à peu près la figure d'un de ces sauvages qui, en mettant un uniforme de lancier polonais, n'oublient que la culotte. Don José ôta gravement son chapeau, et me salua profondément.

— Et don José vous céda-t-il ses droits souverains? demandai-je, en éclatant de rire, à l'Américain.

— Il trouva mon argument irrésistible, et j'achetai la ville *cinquante dollars*.

— Mais quel est, demanda le savant danois, le genre des sculptures et des monuments dont vous avez fait l'acquisition?

— Rien de gothique ni de scandinave; rien qui rappelle la pureté des formes et la sobriété exquise d'ornements qui caractérisent la Grèce; rien aussi qui se rapporte à la grandeur colossale et nue des monuments de l'Égypte. C'était une

nature d'art toute différente, qui, s'élevant bien au-dessus du mauvais goût et de la puérilité de la Chine et du Japon, atteint le grandiose par le luxe, la beauté et la richesse surabondante des détails. Dans tout les lois de la perspective sont ignorées, et il y a quelque chose d'enfantin et d'inachevé dans cet effort d'un art inconnu. Il ne faut lui demander ni la perfection de l'art grec ni la sublimité du genre romain. Il a cependant un caractère propre, la grandeur de l'ensemble, grandeur asiatique, pittoresque et variée, qui n'est pas sans rapports avec les pagodes indiennes de *Benarès* et de *Delhi*, et qui d'une masse de détails incorrects et incohérents compose un ensemble plein de magnificence et de nouveauté.

« Je reviens donc à ma querelle avec monsieur, qui est partisan des Scandinaves, et je crois pouvoir affirmer que l'origine de mes ruines est purement et simplement asiatique. Nous avons dessiné des terrasses, de vastes escaliers, des pyramides de cent trente pieds, des portiques couverts de peintures et d'hiéroglyphes, qui tous sont de même style et attestent la même origine.

« Deux mois après, j'étais sur le point d'acheter une seconde ville ruinée, lorsque le consul général de France, qui craignait sans doute la fondation d'un nouvel empire, s'interposa, et fit manquer l'affaire. Mais je n'eus de repos que lorsque, malgré les dangers de la route, j'eus visité les

célèbres ruines de Palenque. Elles ne devraient pas porter ce nom : *Palenque* est le nom d'un village voisin ; mais le nom de la ville est perdu comme son histoire.

« Je ne vous fatiguerai point d'un long récit de ce nouveau voyage ; vous trouveriez peut-être que j'abuse de mes droits de propriétaire et de voyageur. Il me suffira de vous dire que Las Casas (c'est ainsi que les Indiens appellent ces ruines) couvrent un espace de dix-huit à vingt-quatre milles d'étendue, et sont absolument du même caractère que les ruines de *Copan*. J'ai vécu dans les ruines de *Palenque,* escorté d'une foule d'Indiens, et éclairé pendant la nuit par les plus admirables *lanternes volantes* que vous puissiez imaginer. Ce sont des insectes lumineux d'un demi-pouce de long, et qui émettent une lumière assez vive pour qu'on puisse lire un journal imprimé en caractères très-fins.

« Imaginez des milliers de ces insectes attachés aux pilastres des vieux corridors ruinés, ou voltigeant sous les voûtes séculaires de ces palais en débris. J'ai passé là, dans ce monde inconnu, quelques-unes des plus charmantes journées de ma vie. Un Indien faisait ma cuisine sur un autel, dans je ne sais quel sanctuaire, de je ne sais quelle religion perdue.

« Le style des sculptures et des ornements de Palenque se rapproche du style égyptien plus que

celui des ruines de Copan, et j'aurais des raisons de penser que cette ville était déjà en ruine avant la conquête des Espagnols. La merveille du lieu est un palais véritablement magnifique, ayant trois cent dix pieds de long sur deux cents de large, et élevé sur une base artificielle de quarante pieds de haut. Je comptai quatorze portes sur le devant. Il y avait dans toute la construction un mélange de luxe et d'ignorance, de grandeur et d'imperfection dont l'imagination est vivement frappée. Les architectes ignoraient probablement l'art de construire une voûte, et ils la remplacèrent par des pierres superposées ; mais ni les hiéroglyphes peints, ni les statues colossales, ni les pilastres et les corniches embellis des ornements les plus fantastiques, ne manquaient à cet édifice royal.

« On était tenté de croire que les anciens habitants de cette ville avaient appartenu à une ancienne race plus amie du luxe que de l'utile, et retenue par la douceur et l'élégance de ses mœurs dans un état de demi-enfance, conciliable avec une civilisation élégante, embellie par des fêtes et favorable aux voluptés. Au surplus, cette hypothèse est tout à fait d'accord avec les récits authentiques des contemporains de la conquête, et rien n'est plus charmant que les descriptions de ces mœurs, colorées d'une lueur asiatique sans en avoir la violence et la férocité; mœurs de luxe et de grâce, où toutes les passions se présentaient

pour ainsi dire adoucies et suaves, ce qui ne va guère, par parenthèse, à vos terribles Scandinaves, qui avaient, comme dit un poëte du Nord, pour berceau la pointe des épées, pour nourriture le sang des guerriers.

— Je n'entrerai pas, interrompit le Danois, dans une description trop épineuse et trop longue; mais je ne puis m'empêcher de rappeler comme un fait incontestable la découverte du Vuiland, ou Amérique septentrionale, par les Scandinaves au dixième siècle. C'est un fait prouvé par les chroniques, et dont je m'abstiens de développer toutes les conséquences. Il paraît même qu'ils explorèrent les côtes du *Connecticut*, de *New-York*, de *New-Jersey*, du *Delaware* et du *Maryland*. Je ne puis m'empêcher de revendiquer pour mes compatriotes cette glorieuse part dans l'histoire de la science et de la navigation.

— Mais, dis-je alors, le fait d'une découverte antérieure, ou plutôt d'une simple exploration des côtes par votre nation aventureuse, n'enlève rien à la gloire immortelle de Colomb, et ne décide pas cette question obscure de la population aborigène. Du reste, je ne puis me défendre d'être de l'avis du *noble* propriétaire des ruines de Copan, et de penser que les Scandinaves ne sont pour rien dans la civilisation primitive de notre continent et de nos îles. Il faut chercher nos premiers pères parmi quelques populations asiatiques, peut-être in-

diennes, entraînées par ce grand flot d'émigration dont parlent, je crois, les vieux historiens. »

Je vous ferai grâce, mon cher monsieur, du reste de la conversation, qui n'aboutit, comme toujours, qu'à confirmer chacun de nous dans son opinion préalable. Toutes les traditions de notre île de Cuba concourent à représenter ses habitants primitifs comme semblables en tout aux peuples du Mexique et du Pérou, races inoffensives, mais indépendantes, assez civilisées pour le plaisir et le bonheur, trop peu pour la richesse et l'industrie, et dont la douceur farouche et la voluptueuse liberté rappellent ces animaux des bois, pacifiques et sauvages, incapables de servitude, et que l'on tuerait plutôt que d'habituer au joug leur élégance indomptée. Les Indiens ne résistèrent pas aux conquérants; mais une fois leur domaine envahi, ils se réfugièrent dans la solitude de leurs forêts; on les trouvait pendus aux arbres ou noyés dans les rivières; on les détruisait ainsi sans les tuer et sans les vouloir détruire. Ils préféraient la mort au travail, à la civilisation, à la dépendance. Leurs squelettes, recueillis au milieu des champs, furent déposés dans de grandes cavernes, où l'on voit encore ces immenses ossuaires. C'est là où se trouvent les seuls restes des populations primitives, broyées par le choc terrible de cette civilisation qui compte ses progrès par des douleurs humaines, et ses triomphes par des ruines. Au

moins, *my dear sir*, qu'elle achève son œuvre; qu'en développant les bienfaits qu'elle peut donner, elle remplace par le laborieux et brillant essor de toutes les facultés humaines cette fleur naïve d'une demi-civilisation et d'un bien-être primitif qu'elle a écrasée dans sa route.

LETTRE XXXV.

La *Vuelta abajo.* — Impressions premières dans les pays du Midi. — Promenade. — Juanita. — Le chemin de fer. — Révoltes contre la règle, plus fréquentes sous les gouvernements despotiques. — Pourquoi. — Salut aux anciens amis. — Ma voisine dit son rosaire. — Méprise. — Confiance primitive. — *San-Antonio.* — Réception bruyante. — L'*Origuanao.* — Partie de natation. — La *Tentativa.* — Luxe de l'art, splendeur de la nature. — Départ pour San-Diego. — Le district de *San-Marcos.* — Partie inhabitée de l'île. — Point de tradition. — Ossuaires. — Savanes sauvages. — Nature vierge. — Sympathie pour la race indienne. — Ses mœurs et coutumes. — Ses croyances, son paradis. — La vénération des Indiens pour les morts. — Ils faisaient revivre les morts et ne les oubliaient pas. — Les *Zemis.* — Cérémonies religieuses. — Nous gravissons la montagne. — Le nègre. — San-Salvador. — Don Francisco Punalez *el arriero.* — Son costume. — Sa *xaca.* — Sa *requa.* — Science du *montero.* — La sucrerie. — Chacuinga le *guardiero.* — L'*arriero* l'accuse. — Il le prend sur le fait. — Désespoir du vieux nègre. — Scène tragique. — Le *bohio.* — Les pièces du délit. — *Io muri !* — Vengeance du nègre. — Nos adieux à don Francisco Punalez. — Courage téméraire de l'*arriero.* — Arrivée à San-Diego. — Don Francisco est assassiné sur la montagne. — Le vallon de San-Diego-los-Banos. — Ses habitants. — Simplicité naïve de leurs mœurs. — Attaque des flibustiers. — Les habitants des vallées se sauvent dans la montagne. — Origine du bourg *la Casa grande del Gra-*

nadillar. — Le patriarche et sa tribu. — Communauté de biens. — Prospérité innocente. — Vie patriarcale. — Mort de l'aïeul. — Les familles se disséminent sur les montagnes. — Le foyer de la famille. — *Las casa de cedro*. — Les chefs de la famille vont à la ville consulter les avocats pour le partage des biens. — La tribu, ruinée, périt. — Un rejeton. — Don Tiburcio. — Sa vie, son costume, ses habitudes et ses travaux. — Nous visitons don Tiburcio. — Le vieil aveugle. — Sa maison. — Sa meute. — Conversation avec le montero. — Il raconte ses malheurs. — Nos adieux. — Nous lui promettons de revenir. — Excursion dans les environs. — Aspect des campagnes. — Les guajiras amoureuses. — Les chiens gardiens. — Riches malaisés. — Nature miraculeuse. — Don Tiburcio. — Sa tristesse. — Son chien malade. — Scène touchante. — Adieux au vieil aveugle.

A S. A. R. LE PRINCE FRÉDÉRIC DE PRUSSE.

Monseigneur, Votre Altesse Royale a bien voulu me permettre de lui donner de mes nouvelles, et d'y ajouter quelques détails sur ce beau pays, où le soleil est si chaud, où la nature a tant d'éclat, où les coutumes, les mœurs et les usages ont un cachet local et primitif, les goûts et les passions un caractère à part d'emportement et de mollesse, de naïveté sauvage et d'indicible volupté. Votre âme délicate et passionnée, monseigneur, ne trouvera pas ici sans intérêt une légère esquisse des mœurs simples et natives de nos patriarches des champs, en face d'une végétation vierge et puis-

sante. Elle jugera, par le cadre rembruni de cet éclatant tableau, qu'une demi-civilisation est plus dangereuse que l'ignorance elle-même ; elle en a toutes les erreurs, avec les inconvénients de la corruption, et souvent on est porté à chercher, dans ce mélange insolite de vices factices et d'aspérités sauvages, la nature dans sa simplicité, dût-elle être accompagnée de toute sa rudesse primitive.

Depuis mon arrivée à la Havane, mon désir le plus ardent avait été de faire une excursion dans la campagne. Le but que je me proposais dans ce voyage n'était pas seulement un plaisir, c'était un besoin du cœur.

Dans les pays du Nord, monseigneur, les premiers enseignements vous arrivent des hommes ; dans nos régions du soleil, nous les recevons de la nature ; à vous les villes, à nous les champs. Dans cette foule de souvenirs d'enfance qui restaient présents à ma mémoire, les plus doux, les plus attachants, mes jouissances les plus vives, mes impressions premières les plus frappantes et magnifiques, se rattachaient aux arbres, aux rivières, aux oiseaux, aux travaux de la campagne..... La première idée de Dieu, ce n'est pas le prêtre m'expliquant la doctrine chrétienne qui me l'inspira, c'est la vue de la nature éclairée par le soleil des tropiques. Les sublimes révélations, la vie de l'âme, ce fut aux ouvrages du Créateur que je les dus, et

j'aurais pris ma visite à mon pays pour un rêve, si mon pied n'eût pas foulé, dans la joie de mon cœur, les pétales de nos prairies.

Je ne connaissais pas le district de la *Vuelta abajo;* nous choisîmes cette partie de l'île pour notre promenade, et le départ fut arrêté pour le lendemain. Ma bonne tante, mes cousins et Juanita, une de mes amies, m'accompagnaient. Juanita, monseigneur, est une ravissante personne, jolie comme les amours, vive, rieuse, déterminée et dévouée à ses amis, intrépide, courageuse comme un homme, douce comme une colombe; avec un air câlin, son visage et sa taille d'enfant, son pied mignon, sa parole caressante et ses espiégleries malignes, on la prendrait pour une jeune fille à peine sortie de l'enfance; et pourtant elle a été mère quatre fois; il est vrai qu'elle a vingt ans à peine.

Le rendez-vous était à six heures du matin, au chemin de fer de *Guines,* à la sortie de la ville. En arrivant avec ma tante, nous trouvâmes déjà Juanita et mes cousins qui m'attendaient, la première en robe de mousseline, les bras découverts, chaussée en souliers de satin blanc, et un voile blanc jeté sur sa tête, à travers lequel on apercevait quelques œillets de la Chine mêlés à ses cheveux; elle était éclatante comme le soleil, fraîche comme une goutte de rosée. Cette toilette de voyage me parut assez nouvelle : elle est dans les

habitudes du pays. L'heure était passée, le départ avait été retardé pour m'attendre ; un instant après, nous étions en route.

A peine fut-on casé, qu'un de nos compagnons de voyage alluma son cigare ; je lui témoignai ma surprise, sachant combien la défense de fumer dans les wagons est rigoureuse partout. « Les Havanais ne se soumettent pas à de telles défenses, me répondit-il ; dès le premier jour, chacun lut l'affiche que voilà attachée à la voiture, puis chacun alluma son cigare et se mit à fumer tranquillement. »

En entendant raconter cet acte de révolte, je songeai tout naturellement à l'obéissance résignée de nos voisins du Nord, de ce peuple qui porte les droits de la liberté jusqu'à la licence, et qui sait si bien se plier aux règles les plus minutieuses imposées par les autorités subalternes, conducteurs de diligences ou capitaines de bateaux à vapeur. Le Havanais, timidement soumis à l'autocratie du gouverneur, est indomptable et chatouilleux dans son orgueil contre tout autre pouvoir ou règle. A la douceur créole se joignent chez lui les habitudes impérieuses du maître ; il est toujours surpris, et prend pour un attentat contre son indépendance personnelle tout assujettissement qui n'émane pas directement de cette main toute-puissante qu'il est habitué à craindre. Comme tout peuple opprimé, il n'a pas une idée nette de la

différence qui existe entre la tyrannie et l'ordre basé sur la loi ; comme l'enfant élevé avec trop de rigueur, et dont l'âme hautement placée conserve le stigmate de la férule, il est ombrageux, prévenu contre toute contrainte, parce qu'il craint qu'elle ne se transforme en une nouvelle oppression. C'est un fait curieux que cette position d'*esclave-roi*, que ce contraste dans l'existence des grands propriétaires de la colonie, souverains absolus chez eux, disposant en maîtres des volontés, du travail et, pour ainsi dire, de l'existence de leurs esclaves, et soumis eux-mêmes à leur tour à la volonté arbitraire et toute-puissante d'un chef dont le pouvoir est illimité.

A peine fûmes-nous en pleine campagne que mon cœur tressaillit. Tout était merveille à mes yeux : une végétation immense et splendide couvrait la terre ; des champs d'ananas à perte de vue, des arbres chargés à la fois de fleurs et de fruits, dont chacun renfermait un souvenir d'enfance, éclairés par cette atmosphère étincelante, se présentaient à mes yeux, gais et dans toute leur parure, puis disparaissaient pour faire place à d'autres, comme s'ils se fussent donné rendez-vous sur la route pour me souhaiter chacun la bienvenue et rappeler les temps passés.

Des masses de cocotiers et de palmiers aux cimes élevées se jouaient dans les airs. On voyait tour à tour des bananiers, avec leurs amples feuilles

comme des pièces d'étoffe déroulées, chargés de grosses grappes de fruits verts, dorés, incarnats, présentant tous les degrés de la maturité ; le *caïmitier* au bois fragile, au fruit violet, dont la beauté me tenta si souvent, qu'à la fin j'y trouvai la punition de notre mère Ève : un serpent me toucha, et je tombai au pied de l'arbre ; puis ces manguiers aux fruits dorés, embaumant l'air déjà embaumé... le papayer au fruit colossal, avec ses feuilles dentelées et larges, qui m'avaient si souvent servi de parasol dans mes courses enfantines... et l'arbre du *mamoncillo*, fruit acerbe que j'aimais tant, parce qu'il était joli. Plus loin s'étalaient dans la campagne des champs de *maloja* où je venais me tapir vers le soir, espérant voir arriver les armées de singes qui, la nuit, postaient leurs sentinelles, volaient le maïs, puis s'enfuyaient avant le jour avec leur butin ; et partout, sous nos pas, ces gazons d'un vert tendre, tapissés de fleurs de la *maravilla*, dont j'aimais tant à me parer, et dont je rapportais de si belles guirlandes lorsque, le soir, je rentrais les pieds nus, le col à découvert, les cheveux en désordre, la robe déchirée par les épines de cactus, et le cœur joyeux.

Tous ces souvenirs me faisaient bondir le cœur; chaque arbre, chaque fleur, chaque brin d'herbe était un ami fidèle que je saluais avec joie et amour. Pendant que je me livrais ainsi à ma rêverie, ma voisine mourait de peur, et disait son

rosaire à voix basse, priant Dieu de nous délivrer des dangers de la vapeur, auxquels elle n'était pas encore accoutumée. Bientôt nous arrivâmes à la station où nous devions rester et où les *trios* de mules nous attendaient pour continuer notre route jusqu'à *San-Antonio-los-Banos*, où nous devions passer la nuit. Quoique cette petite ville ne fût pas sur notre chemin direct, j'avais promis à ma cousine, la marquise d'Arcos, de faire un détour pour visiter sa caféterie de *San-Marcos*. D'ailleurs j'éprouvais le plus grand désir de revoir ces lieux, que j'avais habités si souvent dans mon enfance, et cette rivière de *Ariguanabo*, où je prenais jusqu'à trois bains par jour, nageant au soleil et plongeant jusqu'au fond pour chercher des cailloux dorés que je rapportais entre mes lèvres. Nous cheminions sur une route étroite et assez unie, bordée d'orangers et de citronniers, dont les fruits, parsemés sur le sol, étaient écrasés par les pieds des mules et embarrassaient notre marche. Au bout de deux heures nous arrivâmes à une sucrerie appartenant, nous dit-on, à un de nos parents, et où nous attendaient de nouveaux relais. Lorsque nous atteignîmes le bout de la *guarda-raya*, le premier calesero demanda les mules; aussitôt le mayoral donna l'ordre qu'on en prît six dans l'écurie, et les fit atteler. Nous allions partir lorsque ma tante, qui connaissait l'habitation où nous étions attendues, et n'en retrou-

vait pas la disposition, questionna un des esclaves qui avaient préparé les mules, et nous apprîmes que nous étions chez une personne parfaitement inconnue à nos parents. Cette confiance naïve de la part du chef de l'habitation, qui livrait les attelages de son maître sans ordre et sans savoir à qui, me frappa ; j'en témoignai ma surprise à ma tante. « Cela n'est pas étonnant, me dit-elle, c'est l'usage ; il savait bien qu'on lui renverrait ses mules ; il nous obligeait, et nous en aurions fait autant pour son maître dans l'occasion. » Heureux pays que celui où la loyauté est encore assez commune pour que la foi en elle soit chose simple, où l'égoïsme n'a pas encore pu étouffer l'hospitalité primitive !

Les relais attendus ne tardèrent pas à paraître au grand galop et seuls. Arrivés près des volantes, ils s'arrêtèrent tout à coup et se laissèrent atteler, pendant que les *trios* qui nous avaient amenés, une fois dégagés et qu'on les eût frappés d'un coup de fouet, partirent comme le vent, et disparurent.

Ma tante, voyant ma surprise, sourit et me dit : « Nos mules sont habituées à faire ainsi plusieurs lieues seules pour retourner au logis : jamais il ne s'en égare une, et, au train où elles vont, il n'est pas possible qu'on les vole ; elles ne s'arrêtent jamais qu'à la porte de leur écurie. »

Arrivés à San-Antonio, nous fûmes reçus par un

orchestre composé de vingt musiciens, tous nègres, avec leur chef en tête, l'élégant *Placido*.

Après les rayons du soleil qui plombaient sur nos têtes, rien de plus éclatant sous le ciel que le son des instruments de cuivre qui marquaient la voluptueuse syncope de la contredanse havanaise dont on me faisait les honneurs.

Ma belle cousine Mathilde, sa famille et sa mère, ma compagne d'enfance, m'attendaient à la porte.

Avant dîner, je voulus aller visiter la rivière et le *coïba* colossal où elle se cache.

L'Ariguanabo, à cette place, disparaît tout à coup sous les racines de l'arbre, et ne se retrouve qu'à plusieurs lieues de là, sans qu'on ait encore pu, malgré toutes les recherches déjà faites, en découvrir le cours souterrain.

Arrivées au pied de l'arbre, nous nous y reposâmes quelques instants. Le soleil était ardent, le sable brûlait sous nos pieds. Les branches abondantes et superbes du *ceiba*, s'élançant par-dessus la rivière, étendaient leur ombre jusqu'à la rive opposée; ces racines, constamment balayées par le courant de l'eau, se trouvaient à découvert et tapissées d'un lit de mousse jaunâtre et luisante à travers laquelle on apercevait leur réseau puissant et vivace, qui témoignait de la vigueur de l'arbre. A mesure que les eaux de l'Ariguanabo s'en approchent, le courant devient

plus rapide ; puis, s'infiltrant çà et là dans les cavernes qu'il s'est creusées, il disparaît au-dessous de l'arbre, laissant après lui un bruit sourd et bouillonnant, qui retentit à travers les racines frémissantes.

En regardant ces eaux limpides que je connaissais si bien, il me vint un désir irrésistible de m'y plonger... Juanita et cette bonne Catalina, si heureuses de me retrouver, m'y suivirent... En un instant nous fûmes toutes trois dans la rivière... Je nageai, je me jetai à plusieurs reprises au fond de l'eau avec délices, avec ardeur; j'y ramassai encore des cailloux rosés et du sable doré à pleines mains, et j'y retrouvai pour un instant toute la joie de mes premières années.

Nous arrivâmes dans la journée à la *Tentativa* (la caféterie de Mathilde). La maison est un séjour de fée, entourée des produits les plus précieux de la nature intertropicale. Partout des fleurs magnifiques d'althéa, de cactus, variées à l'infini, et répandues en désordre avec une profusion royale; partout des fruits gigantesques suspendus sur nos têtes; tout est luxe et splendides beautés dans ces jardins enchanteurs et chargés de lumière; tout est grâce, simplicité et fraîcheur dans l'intérieur. Plusieurs personnes invitées à passer la journée avec nous arrivèrent, et le temps s'écoula rapidement, partagé entre la promenade, la musique et la danse; car le Havanais trouve toujours moyen

de danser, à toute heure et par les plus fortes chaleurs. A quatre heures on nous servit un excellent dîner en trois parties, c'est-à-dire sur trois tables différentes, selon l'habitude du pays : le premier et le second services dans les galeries intérieures de la maison; puis, au fond du jardin, dans un salon de verdure, autour d'une fontaine jaillissante, le dessert, composé de fruits, de sucreries exquises et de glaces; ensuite recommença la danse jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, où, lasse de plaisir et de bonheur, je trouvai un sommeil profond, couchée sur un lit drapé de linon, de dentelles et de rubans ponceau, les fenêtres ouvertes et les rayons de la lune sur le visage.

Le lendemain j'étais sur pied avant le jour. Notre excursion dans les montagnes ne pouvant se faire qu'à cheval, il fut convenu que ma tante resterait à la *Tentativa*, et que nous partirions, Juanita et moi, accompagnées par nos cousins. Notre quartier général fut fixé à San-Diego-los-Banos, dans le cœur de la *cordillera;* la tournée devait durer trois ou quatre jours. On chargea sur deux mules nos effets et quelques provisions, et avant le lever du soleil nous étions en route, non sans avoir reçu avant de partir, maints conseils pour éviter les dangers de la route, les voleurs, les nègres marrons, les chiens *gibaros*, et bien d'autres périls. Mais je n'avais pas de crainte pour ma

part : ma *jaca* était légère; elle avait le pied sûr, et j'étais tranquille sur le courage de nos cavaliers.

A mesure que nous avancions au milieu de ce vaste jardin de la *Ruelta abajo*, mon âme se dilatait à la vue de la nature éclairée par les premiers rayons du soleil ; des papillons de mille couleurs se baignaient dans un océan de lumière ; l'air doux du matin me faisait frémir de plaisir, comme il agitait les feuilles sur les arbres et les fleurs chargées de gouttes de rosée sur leurs tiges. A chaque pas nous découvrions de nouvelles beautés. Le district de San-Marcos, monseigneur, est la partie de l'île la plus riante, la mieux cultivée : c'est dans le sein de cette terre colorée et ardente comme le soleil qui la réchauffe, que germe notre meilleur café. C'est elle qui produit notre excellent tabac, celui dont on fait les meilleurs cigares du monde, roulés sur la peau brune et veloutée de nos jolies filles de campagne appelées *guajiras*, délicates comme des pensionnaires et plus courtisées que les lionnes de vos salons.

En traversant ces plaines magnifiques nous découvrions, à mesure que nous avancions, des plants sans nombre de cafiers pittoresquement alignés, des prairies dont l'herbe est élevée de cinq à six pieds et tapissées de parasites qui, prenant les brins d'*espartillo* [1] pour des arbustes, s'élançaient

[1] Une espèce d'herbe.

et se balançaient au-dessus ; mais l'herbe, flexible elle-même, pliait et ondoyait au souffle de la brise. Sur les bords de la rivière, qui serpentait au loin, se déroulaient, à mesure que nous avancions, des champs couverts de plants de tabac, avec leurs larges feuilles et leurs corolles au vent, et, au milieu, des maisonnettes couvertes de feuilles de palmier, habitées par les *vegueros* [1] et leurs familles. Chacune de ces propriétés est divisée par des haies serrées de citronniers et de cactus toujours en fleur.

Je ne sais quoi de frais, de coquet et de gracieux ajouté par l'art et la culture à la richesse primitive de cette nature, l'embellit encore et lui donne un charme indicible : c'est la parure de noce rehaussant la beauté de la jeune fiancée.

Plus des deux tiers de l'île de Cuba sont incultes et inhabités.

Les beautés d'une nature inconnue, les accidents les plus merveilleux, les plus surprenants phénomènes d'une séve ardente sur ce sol privilégié de Dieu, sont ignorés et manquent de cette célébrité traditionnelle qui, comme le prestige attaché à toute réputation, sert de piédestal, élève et met en vue les objets qui s'écartent des règles communes.

La destruction totale et prématurée de la race

[1] Cultivateurs de tabac.

indigène a effacé en grande partie la trace de son existence, et la partie de l'île encore solitaire ne conserve d'autre vestige de race humaine que les ossuaires monumentaux de ses premiers habitants, dans les cavernes, au milieu des forêts.

Je ne saurais comment exprimer ma surprise, mon ravissement, lorsque je me trouvai au milieu de ces déserts sauvages, où la vie était partout, la trace de l'homme nulle part... Là, je voyais tour à tour des savanes splendides, bornées au loin par des cordillères de montagnes bleues comme le ciel qui les éclairait ; à côté, des précipices couverts de parasites et tapissés de fleurs d'*aguinaldos*, de *baladores* ou de *pitalayas ;* puis, au fond, le bruit tonnant d'une cascade souterraine ; çà et là, des *avocatiers*, des *guanabanos*, des mameyers, des cédrats, des dattiers, des grenadiers sauvages chargés de fruit, des ananas dans les creux des rochers, et la rivière s'étalant comme un rang de perles au milieu de ce paradis éclairé par un ciel brûlant et toujours calme, paradis où les neiges et la tempête sont inconnues, où rien ne porte un nom, excepté les papillons qui peuplent l'air par myriades, les perruches, les sansonnets et les *majas* inoffensives [1], seuls habitants de ces lieux enchanteurs. Mais là, le cœur n'est pas attristé par

[1] Les couleuvres de Cuba sont fort douces ; les enfants jouent avec elles sans en être jamais mordus.

le silence et la solitude. Quelque chose de vivant, de mouvant, agite cette nature resplendissante, ces beautés adorables, et dans mon extase, il me semblait voir, comme dit l'Écriture sainte, les vallées se mouvoir, les montagnes sauter, et les rivières frémir, tant elles se sentaient heureuses d'être !

De la plaine aux montagnes, la transition est brusque et tranchée, particulièrement du côté du sud, entre les sucreries de *Mendiol* et celles de *Candelaria*. Vers le nord, depuis la pointe de *Tangofarango*, où les eaux de la mer viennent se briser avec éclat, jusqu'à la plaine où s'élève le mont de *Zayas*, on est saisi d'étonnement en apercevant tout à coup au-dessous de soi une longue chaîne de montagnes bleues au fond de la vallée. Nous tournâmes vers la droite, et quoique les hauteurs que nous devions franchir se montrassent à peu de distance, nous marchions toujours sur un terrain uni, cultivé, riant, et l'air tiède nous apportait à la fois les émanations parfumées du manguier, de la fleur d'oranger, ou bien du cafier ou du *palmiste* qui se trouvaient sur notre passage. C'est ainsi que nous arrivâmes à la sucrerie de la *Tumba*, adossée à la montagne, et dernier terme des terres cultivées. Là, après avoir fait rafraîchir nos chevaux et mangé force bananes et *zapotillos*, nous traversâmes *à gué* un large ruisseau ombragé par d'épais buissons de *canas bravas*, et nous en-

trâmes dans l'étroit sentier qui devait nous conduire sur la montagne.

A partir de cet endroit, la nature commence à prendre un caractère de grandeur prodigieux. Des arbres énormes, aux feuilles exubérantes et dentelées, s'élevaient au-dessus de nos têtes, et leurs racines, entremêlées et découvertes par les eaux des torrents, glissaient en s'accrochant de leurs griffes gigantesques jusqu'au fond des précipices ; plus haut encore s'élançaient dans les airs le cèdre, l'acajou, le *quiebra-hacha,* plus dur que le fer, l'ébénier noir et lustré, la daguilla, dont l'écorce sert à faire la plus belle batiste, le cannellier, le copal, si précieux pour la santé, l'indigo, le poivrier, le *manzanillo,* dont l'ombre est mortelle, le *jaguey,* aux racines élastiques, le *cuajani,* aux semences vénéneuses, le *guao,* dont le contact enflamme la peau; mais la nature, qui répand dans nos forêts beaucoup de bien pour un peu de mal, a jeté à côté de ces arbres dangereux la *aguedita* et le *caisimon*, qui calment toutes les douleurs, la *iguereta,* qui purifie le sang, le quinquina, et tant d'autres végétaux bienfaisants. Au milieu de cette opulence sauvage et spontanée, planaient la *palma real,* le plus bel arbre de l'univers, et le *ceïba,* ce géant du règne végétal.

L'aspect de nos cordillères est unique et ne présente aucun rapport avec celui des montagnes d'Europe. Au grand spectacle des neiges éternel-

les, des mers de glace, la nature a opposé une végétation exubérante et gigantesque; aux surfaces nues et désolées des rochers, elle a accordé un voile de beauté; des plantes parasites, aux racines aériennes, soutenues par leurs propres tiges flexibles et délicates, montent, descendent, s'entrelacent, et formant des réseaux de fleurs, en tapissent les surfaces calcinées par le soleil. Au lieu de ces tristes et âpres solitudes, habitées seulement par l'aigle, et dont le silence n'est jamais interrompu que par le cri sinistre du corbeau, nos bois, jetés sur les montagnes, retentissent sans cesse des chants harmonieux du *negrito,* du *tomeguin,* des plaintes amoureuses de la *sarzala* et du rossignol, du chant moqueur du sansonnet, du gai commérage des perruches, et du cri sauvage du *guacamayo,* qui, tout fiers de leurs robes chatoyantes, étalent dans l'air et sur les branches des arbres les brillantes couleurs de leur plumage. Le loup, le tigre, le lion, ces redoutables hôtes de vos solitudes, sont inconnus : à Cuba, monseigneur, nous sommes gens de paix; le daim, la *jutia,* pacifiques habitants de nos bois, vivent en bonne harmonie avec les *majas,* souvent longues de dix-huit à vingt pieds, mais les plus douces, les plus débonnaires du monde; elles jouent avec les enfants et vivent en parfait accord avec leurs voisins; il est vrai qu'elles ne sont jamais affamées, et n'ont pas encore été persécutées.

Nous ne connaissons ni les tremblements de terre, ni les éboulements, ni les bises âpres du Nord, et si le soleil est ardent, il n'est jamais meurtrier, comme dans l'Arabie et dans d'autres contrées intertropicales.

C'est sans doute sur ces chaînes de montagnes, dépositaires de tant de beautés, dominant ces plaines enchantées, que nos ancêtres les Indiens plaçaient le paradis, qu'ils complétaient avec la présence des êtres qu'ils aimaient.

Plus je parcours ces lieux, qui jadis furent habités par cette race infortunée, et plus ma sympathie et ma pitié pour elle s'accroissent. Les Indiens étaient doux et humains, tout l'atteste. Leur jugement était sage et toujours inspiré par un sentiment instinctif de justice; leur religion, toute de cœur et de poésie; et pendant que les peuples du continent de l'Amérique sacrifiaient à leurs dieux du sang humain, et que les Caraïbes mangeaient les membres palpitants de leurs ennemis, les Indiens de Cuba offraient à leurs dieux en holocauste les fruits et les fleurs de leurs champs par les mains de leurs jeunes vierges.

En allant à la découverte sur la côte méridionale de l'île, Colomb arriva à la province d'*Onnofay*, et, la trouvant merveilleusement belle, voulut en prendre possession sans délai. Il fit élever une croix dans un site ravissant, et on y célébra la messe, à laquelle assistèrent volontairement et

avec un profond recueillement un grand nombre d'indigènes. Après la cérémonie, le chef indien, s'avançant vers l'amiral :

« Ce que tu viens de faire, lui dit-il, est bien, puisque je comprends que c'est ta manière de remercier ton Dieu. Je sais que tu as subjugué des peuples, mais n'en tire pas vanité, car si tu es mortel et si tu crains la justice divine, tu dois savoir qu'il faut vivre vertueux et ne point faire de mal à qui ne t'a pas fait de mal. »

Voilà une belle morale dans la bouche d'un sauvage, et digne d'un chrétien, d'un philosophe ! Ces aborigènes avaient des idées confuses de la destruction et de la régénération du monde par le moyen du déluge, et quoiqu'ils adorassent des idoles, ils ne les considéraient que comme des puissances intermédiaires entre Dieu et la créature. Ils croyaient à un être omnipotent et invisible, né d'une femme sans la participation de l'homme ; ils croyaient également à l'immortalité de l'âme et à la récompense ou punition de l'autre monde. Quant au paradis, ils le plaçaient au milieu de vallées délicieuses et fertiles, remplies de fruits les plus savoureux, de fleurs dont les parfums embaumaient l'air, et de belles filles qui enchantaient les bienheureux. Mais ces enivrantes compagnes restaient cachées pendant le jour dans les montagnes, dans ces montagnes bleues comme le ciel, et ne descendaient qu'à l'heure du repos

saint, aux ombres de la nuit, comme si le bonheur, dans l'autre monde comme dans celui-ci, ne pouvait être complet que dans le calme et le mystère.

Loin d'oublier les morts comme nous, cette pauvre race indigène, mélancolique et inactive, leur professait une grande vénération. L'imagination faible et ardente des Indiens allait au-devant de tous les enchantements qu'enferment les choses cachées; ainsi, ils craignaient les ombres et les solitudes qu'ils peuplaient des âmes des morts, et croyaient les voir souvent, même parmi les vivants, sous leurs formes primitives, à l'exception du nombril, ce qui était facile à vérifier dans ces temps-là, où on n'allait guère vêtu. Souvent ils croyaient entendre dans les harmonies des vents les voix des âmes qui venaient les visiter sous des formes invisibles. En poétisant ainsi la mort, ils parvenaient à en adoucir la plus grande amertume, celle d'une absence éternelle. Pour eux la mort n'était qu'un voyage, ou, pour mieux dire, une vie sainte et mystérieuse, partagée encore par celui qui la subissait, quoique invisible, avec les habitants de ce monde. Comme sur la race actuelle, l'influence du climat et la force vitale de ces régions, qui ne comprend pas la cessation de la vie, agissaient en lui; mais la poésie de ces âmes toutes primitives réveillait les morts, leur donnait des formes, une voix, et les animait de la flamme immortelle de

l'amour. Cette poésie nous manque, et au lieu de leur faire partager la surabondance de séve que le soleil répand sur nous et autour de nous, nous aimons mieux n'y plus penser et les laisser dormir en paix.

Les Indiens de Cuba et de Saint-Domingue, comme les gentils, avaient leurs dieux tutélaires, qu'ils appelaient *zemi*, et un grand nombre de déités qui présidaient aux fleurs, aux fruits, aux champs et à tous les actes de la nature. Le *zemi* était représenté par de petites images toutes drôles qu'ils portaient sur eux et dont on trouve encore quelques-unes dans les cavernes à côté de leurs cadavres. Ils avaient en outre des idoles plus grandes auxquelles ils vouaient un culte public.

En contemplant ces vallées enchantées, il me semblait assister à une de ces cérémonies religieuses si touchantes, si simples et si naïves dont nos chroniques ont conservé la tradition... La marche était ouverte par les femmes mariées, ornées de toutes leurs parures, suivies des jeunes filles nues, les premières chargées de paniers remplis de fruits, les secondes d'énormes bouquets de fleurs. Immédiatement après, venait le cacique, jouant du tambour et suivi du reste de la tribu. Arrivés à la porte du *bohio* isolé au milieu de la vallée, les hommes s'arrêtaient et laissaient entrer les femmes, qui, prosternées devant le *behique*, ou prêtre, lui présentaient leurs dons pour qu'il les

offrit aux idoles. Parmi ces offrandes se trouvaient des tourtes qui, une fois acceptées, étaient divisées et partagées par morceaux entre les chefs des familles, comme préservatif de disette pendant l'année; ensuite commençaient la danse et les chœurs, exécutant des airs qu'ils appelaient *areitès* et qu'ils chantaient en signe de réjouissance.

Les *behiques* étaient fort respectés ; les Indiens les croyaient interprètes de la volonté de Dieu, et les consultaient pour les maladies du corps. Ils avaient une grande connaissance des plantes médicinales de l'île, mais ils ne donnaient leurs recettes que sous la forme d'oracles. Les *behiques* se soumettaient à de dures austérités, respiraient de la poussière et s'enivraient du jus d'une herbe qu'on croit être le tabac. C'est alors que, semblables aux pythonisses des païens, livrés au désordre de l'ivresse, ils prononçaient leurs oracles.

Tout en rêvant à ces pauvres Indiens, nous avancions dans la montagne, lorsque, vers la fin d'une descente assez rapide, nous nous trouvâmes en face d'un sentier qui tournait à gauche, pendant que celui où nous marchions continuait à dévier à droite. Nous étions fort embarrassés pour choisir la vraie route qui conduisait à *San-Salvador,* lorsque nous aperçûmes dans le fond, près d'un ruisseau, un jeune nègre grand et robuste, qui s'occupait à relever son pantalon pour traverser l'eau. Il portait une chemise de toile rayée de bleu, et

un mouchoir à carreaux rouges sur la tête : à côté de lui, par terre, se trouvait un panier. Aussitôt qu'il entendit les pas de nos chevaux, il s'empressa de reprendre son panier, le posa sur sa tête, et s'emparant d'un grand bâton de six pieds qu'il portait en place de canne, il s'appuya dessus, puis en deux bonds se trouva de l'autre côté du ruisseau, entra dans les bois par le sentier de gauche, et disparut.

Pepe piqua sa monture et prit le devant ; nous le suivîmes, et ne tardâmes pas à atteindre le nègre.

Il s'arrêta à notre approche, et se rangeant contre un arbre pour nous laisser le passage libre, il salua Pepe par ces mots : « *Buenos dias, mi amo* » (Bonjour, mon maître). Son front large, ses grands yeux ronds, au regard fixe, et brillants comme deux escarboucles, ses joues proéminentes et sa peau humide et tendue, auraient donné à son visage l'aspect d'une cariatide de bronze bien polie, si sa physionomie ouverte et mobile, si le sourire naïf qui se montrait entre ses grosses lèvres rouges, n'étaient venus animer sa figure sauvage.

« A qui appartiens-tu, *muchacho?* lui demanda Pepe.

— Moi?... à *don Rafé Braboso... si, sino.*

— Et où vas-tu?

— *Yo?... yo va a un San-Savao, à compra uno*

poco tasao... uno poco aroa... uno poco sa... uno poco... poco... no me acuero. Aqui ta paperito que habla lingua[1]. » Et il montra un morceau de papier qu'il portait roulé dans la manche de sa chemise. Pendant ce dialogue nous marchions au pas sur le sentier de gauche, qui menait à San-Salvador, comme il nous l'avait indiqué, et le nègre à côté de nous, son panier sur la tête, le bras gauche pendant, et la main droite traînant son gros bâton, qui lui servait d'appui chaque fois qu'il trouvait quelque embarras sur la route.

Mon cousin lui donna un *real*, ce qui le combla de joie, et après l'avoir mis dans son oreille, il continua à répondre à nos questions.

« San-Salvador, est-ce une auberge ou une taverne ? lui demandai-je.

— *Si, sino, tabena, tabena mimo* [2].

— En sommes-nous loin?

— *No, mi su ama. Quando llegani à una bohia de taranquela , te mirando San-Savao arribaloma* [3].

[1] « Moi?... je vais à San-Salvador, acheter un peu de *tusajo* (viande salée), un peu de riz... un peu de sel... un peu... un peu... je ne me rappelle pas... mais petit papier parle comme langue. »

[2] « Oui, monsieur, une taverne. »

[3] « Non, ma maîtresse. Quand nous serons au *bohio* de la *taranqueba* (barrière), on voit San-Salvador sur la montagne. »

— Tu y viens donc toutes les semaines pour acheter les provisions, et tu t'en retournes le lendemain ?

— *No, sino. Tuo sabaro, cuanto qu'acaba musa, yo coge mio canato y un garotte, è y à camina na tabena ; cuanto que mayora tuca bunga, yo ya brobi* [1].

— Qu'appelles-tu *bunga, muchacho?*

— *Ah! mi amo... bunga se compara ligeni* [2].

— Comment, dis-je à mon cousin, ce malheureux fait neuf lieues en quatre heures, et par des chemins si affreux !

— Les nègres font des courses prodigieuses, me répondit-il : à les voir sauter au milieu des rocs, on les prendrait pour des orangs-outans... »

Dans ce moment nous arrivions à la *talanquera* et à la porte du *bohio* du *guardiero*, qui vint nous ouvrir, le visage tout barbouillé de cendres, le dos à découvert, ainsi que le ventre, et boitant d'une jambe qu'il traînait enveloppée de chiffons. Nous lui donnâmes quelques pièces de monnaie et passâmes outre ; le nègre resta à causer avec lui pendant que nous continuions à marcher vers *San-*

[1] « Non, seigneur. Tous les samedis, quand je finis de déjeuner, je prends mon panier et mon bâton, et je vais à la taverne; et quand le *mayoral* frappe *bunga*, je suis déjà de retour. »

[2] « Ah ! mon maître... *bunga*, ça veut dire la cloche de la sucrerie. »

Salvador, que nous apercevions déjà au sommet de la montagne.

La première personne qui se présenta devant nous, pour nous aider à descendre, fut le nègre voyageur, que nous avions laissé une demi-lieue derrière nous.

La taverne de *San-Salvador* est une fort jolie maison carrée, entourée de tentes en toile, et placée sur un plateau en face de la montagne du *Taburete*. Le devant de la maison est au niveau de la route; mais par derrière, du côté du nord, elle est élevée de quelques pieds et comme suspendue sur une pente rapide, au fond de laquelle coule une petite rivière. En dehors de la galerie s'avance un balcon, composé de branches croisées et d'un point d'appui en bois de cèdre dans toute sa rudesse primitive, d'où l'on aperçoit un labyrinthe de monticules et de hauteurs sans fin, toutes vertes et fleuries, coupées par des ravins et de jolis ruisseaux qui serpentaient çà et là; mais rien dans cette solitude ne décèle la main de l'homme. Quelque chose de sauvage et de grand, de jeune et de naïf à la fois attire le cœur vers elle, et ramène à la mémoire ce vers de Quintana :

Virgen del mundo! America inocente!

Nous entrâmes dans la maison, composée d'une grande salle, où nous n'aperçûmes d'abord ni

table, ni chaises, ni autre meuble, mais force sangles, bâts, selles, colliers, brides et frontons, puis de l'ail et des oignons enfilés et pendus aux portes et aux fenêtres ouvertes, se balançant au souffle de la brise. La moitié du fond de la salle était séparée de l'autre par une barrière garnie au-dessus d'une planche en forme de comptoir : là on voyait des mouchoirs, des rubans, des pièces de toile et de mousseline étalés d'un côté ; puis, de l'autre, toute sorte d'outils de jardinage, des bouteilles, des fromages et d'autres comestibles. La partie supérieure de la salle se trouvait meublée par une table et quelques chaises de cuir : c'était là que la nuit on suspendait les hamacs, et la famille y couchait à tout vent.

Nous nous assîmes. Pendant qu'on nous préparait à dîner, mon cousin questionna l'hôte sur la distance qui nous restait encore à parcourir, et sur la meilleure route à suivre ; mais le brave homme, n'étant pas bien au courant de l'état des chemins, interpella un *guajiro* qui, appuyé contre la table, s'amusait depuis quelque temps à nous écouter et à frapper le bois de l'éperon qu'il portait au pied droit.

« Écoutez, *camara* (camarade), dit-il à mon cousin ; quand vous aurez passé la rivière de *San-juan*, quelques pas plus loin, vous trouverez le *Potrero-del-Cuzco* : là, prenez à droite, vous passerez par les caféteries de *Baur-del-Pinar*, puis la

sucrerie de la *Ceïba*, qui se trouve déjà de l'autre côté des montagnes; une fois là, vous n'aurez qu'à faire un pas pour arriver à San-Diego.

— Mais si nous prenions la route de la côte? elle serait peut-être moins fatigante pour nos chevaux.

— Gardez-vous-en bien, ami!... Y pensez-vous! répondit le *guajiro*, portant ses deux mains sur la tête. Il y a aujourd'hui huit jours qu'il pleut de ce côté. Depuis la *Quiebra-Hacha* jusqu'à la *Domenica* vous n'en sortiriez pas d'un mois, si toutefois vous n'y restiez pas entérré pour *requiescant in pace*... Imaginez-vous que ce chemin est sans fond : l'autre jour, un de mes amis passait avec sa *requa* dans un endroit, en face de la sucrerie de *Santo-Tomas*, et ses chevaux s'enforcèrent si bien dans la boue, qu'il fallut les en retirer à bras... Je suppose que vous vous en tiriez mieux, et que vous atteigniez la hauteur du Pelado... Mais les marais d'*Anton-Heres*?... et les *Cangregeras* du Majagual[1]?... Vous n'en sortiriez pas, chrétien : n'exposez pas *las ninas*, et suivez mes conseils.

— Merci, *paisano*.

— Et du côté de la montagne, y a-t-il aussi du

[1] Les écrevisses de l'île de Cuba sont beaucoup plus grandes que celles de France : il y a des terrains bas où elles arrivent comme un débordement et avec une telle abondance qu'elles envahissent l'intérieur des maisons et s'étendent par toute la campagne.

danger? demandai-je à notre homme, un peu alarmée.

— Oh! non; ayez seulement soin ce ne pas passer en plein le ruisseau de *Carreras*, et de vous jeter sur les joncs... le reste ira très-bien... Mais, si vous voulez, je vais de ce côté, et vous accompagnerai une partie du chemin jusqu'au *Potrero-del-Cusco*. De là, je dois prendre la route qui passe derrière la *Pena-Blanca* et qui descend le *Brujo*. »

Nous fûmes enchantés de l'obligeance du guajiro, et aussitôt après dîner, on se remit en marche, le guajiro et son *arria* [1] en tête, vers les dernières hauteurs que nous avions à franchir.

Notre guide paraissait avoir environ trente ans. Ses yeux vifs étincelaient sous deux énormes sourcils noirs, fort épais, comme ses moustaches, sur lesquelles s'avançait un peu trop la courbe de son nez aquilin, et ses cheveux luxueux et crépus retombaient en boucles sur son front, qui, obscurci par cette surabondance de séve, paraissait plus sévère que la nature ne l'avait fait; car notre guajiro était gai au fond et communicatif. Il portait un pantalon en toile, rayé de bleu, et la chemise de même étoffe, retombant en dehors, un

[1] On appelle *arria* un certain nombre de mules ou de chevaux attachés par la queue, portant toute sorte de charge.

fichu de soie noire sur le cou ; sa tête était couverte d'un énorme chapeau de paille qu'on nomme dans le pays *de aguja* (d'eau); il montait une *jaca* (jument) de poil roux, crin clair-semé et queue appauvrie ; ses jambes et son cou étaient si courts que je croyais à chaque instant les voir plier sous le poids du cavalier, grand et assez fort. Mais, malgré la chétive apparence de la bête, elle était subite comme la poudre et agile comme un cheval pur sang. A peine son maître sifflait-il en avançant les rênes, qu'elle partait comme un trait. Son harnachement se composait d'une corde de *daguilla* ornée contre le front de bouffettes de laine de couleur, et d'un bât. Chaque cheval de l'*arria* portait un nom, et c'était chose curieuse de les voir conduire seulement à la voix... *Pajarito* à droite !... *Veloz*, à gauche !... *Pisaflor*, par ici !... *Palamito*, par là !... et chacun de lui obéir et de le seconder merveilleusement; mais si l'un ou l'autre s'avisait de manquer au commandement, alors notre guajiro partait comme le vent, dépassait le délinquant, l'attendait et le châtiait d'importance.

Vers la moitié de la descente, nous remarquâmes une belle plantation de manguiers et d'orangers qui se trouva sur notre chemin. « A cette place, nous dit notre homme, était, il y a quatorze ans, une caféterie; la terre étant devenue stérile, on la transporta ailleurs.

— Comment! lui dis-je, surprise, la terre devenir stérile?

— *Si nina, no la ve, que està vieja y cansada*[1]!

— Mais il me semble qu'il y a remède à ce mal.

— Aucun; la vie d'une caféterie dans ces hauteurs est seulement de dix à douze ans.

— Mais on fait revivre la terre par le moyen d'un engrais... »

Le guajiro se mit à rire, porta sa main à sa tête, ôta son chapeau, et, tirant une longue vessie pleine de cigares, en offrit à chacun de nos compagnons, fit du feu avec un caillou et de l'amadou qu'il avait dans sa poche, et se mit à fumer... Puis, avec un grand flegme :

« Vieux remède, reprit-il.... Impossible! quand la terre dit *non*, les anges ne la feraient pas reproduire. »

Son air dédaigneux et capable, en prononçant ces paroles, était le plus plaisant du monde. Il ne dit plus mot, croisa sa jambe droite par-dessus le cou de son cheval, la rapprocha de la gauche, et, lâchant les rênes, il continua à fumer en silence.

Après avoir marché environ un quart d'heure sur un chemin fort étroit bordé de deux haies de citronniers, nous remontâmes insensiblement jusqu'à la plate-forme d'une colline. De là on décou-

[1] « Ne la voyez-vous pas, comme elle est vieille et fatiguée! »

vrait en face deux montagnes qui s'élèvent tout à coup comme découpées sur la vallée, et plus loin, au milieu d'une gorge étroite, se glissait le sentier que nous allions suivre dans la plaine; à droite apparaissaient les fabriques d'une sucrerie, et au milieu d'elles dominait la rotonde qui couvre les cylindres avec son globe blanc au sommet; derrière ces bâtiments on voyait s'étendre à perte de vue d'immenses plantations de cannes, arrosées par la rivière qui traverse la plaine, rivière sans nom, comme tant d'autres dans l'île, qui prend le nom du possesseur de la sucrerie, et qui en changerait pour se revêtir du nom d'un nouveau propriétaire. A gauche, la même rivière devient un ruisseau dont on aperçoit à peine le cours. Mais tout à coup, en se rapprochant du pied de la colline sur laquelle nous étions, elle s'élargit de nouveau, se précipite sur le roc, lutte contre lui et le déchire dans ses fondements; puis, furieuse, se précipitant de pierre en pierre, de rocher en rocher, arrache, entraîne tous les obstacles, et se fraye un passage au cœur des montagnes, qui, droites, à pic, en face les unes des autres, semblent attendre son passage pour se rejoindre de nouveau.

Ravis de ce spectacle, nous ne songions plus à descendre, lorsque notre guide, qui, déjà au bas de la côte, s'occupait à faire boire son cheval, nous cria :

« Eh ! ah çà, amis, est-ce que vous regardez les *musaranas* [1] ? »

Nous descendîmes dans la vallée, et comme nous suivions le cours de la rivière, nous la traversâmes plus de vingt fois à gué avant d'arriver au pied de la montagne qui nous restait à gravir.

Le sentier s'obscurcissait à mesure que nous montions, les arbres grandissaient et devenaient énormes. L'air, humide et embaumé des aromes du bois, nous apportait les gouttes d'eau limpide qu'il ramassait en passant sur les sources jaillissantes des rochers, et avec elles les harmonies mêlées du chant des oiseaux, des cris de la *jutia*, qui sautait d'arbre en arbre, avec sa longue queue, et du sifflement du *maja*, qui, dans sa paresse voluptueuse, se repliait au soleil sur l'herbe glissante et parfumée.

Une fois arrivés à la savane, nous ne tardâmes pas à franchir la première barrière du *Potrero-del-Cuzco*, où nous devions nous séparer de notre compagnon de voyage. Lorsque nous atteignîmes la *talanquera*, notre *arriero* mit ses deux doigts dans la bouche, et pliant la langue en dedans, il poussa un sifflement aigu. Au même instant apparut un nègre petit, vieux, portant une chemise de laine rouge, un bonnet de même étoffe posé de

[1] Les toiles d'araignée.

côté, en forme de *montera*, et des sandales de cuir aux pieds.

Il s'approcha de la barrière avec un air affairé, et l'ouvrit avec fracas. Sa physionomie était gaie et rusée.

« *Chacuinga!* dit le guajiro.

— *Si, sino*, répondit le nègre.

— Comment cela va-t-il?

— *Ah! mi amo! como probe viejo, pero fuete como guagacan* [1].

— Allons, chien, donne-moi un tison sur-le-champ!

— Vous le voyez, continua le guajiro en montrant le nègre, si rachitique, si chétif, eh bien! il est vieux comme le temps, plus fripon qu'il n'est vieux, plus voleur qu'il n'est fripon et plus rusé qu'un gibaro (chien sauvage). »

Dans ce moment, le *guardiero* revint avec un morceau de *yaya* allumé, qu'il présenta au guajiro. Celui-ci, sans descendre de cheval, appliqua son cigare à la flamme, l'alluma, et, en jetant un autre cigare au *guardiero* pour le récompenser de sa peine, lui dit avec malice :

« *Taita* (père), quelqu'un de tes *carabejos* est-il venu te voir cette nuit? ou toi, as-tu été chez eux?

— *Ninguno, mi amo, ninguno!* répliqua le nègre ; et, cherchant à prendre un air ingénu et

[1] « Ah! mon maitre! comme pauvre vieux, mais fort

vrai, il haussa les épaules, releva les sourcils, poussa les lèvres en avant, et ouvrit les yeux outre mesure.

— *Chacuinga,* prends garde de mentir ! »

Mais le nègre jura, protesta de son innocence, et alla si avant dans ses dénégations, que l'arriero, piqué au jeu, sauta à bas de sa *jaca* et se dirigea vers le *bohio*. *Chacuinga,* devinant son intention, gagna la porte avant lui et tâcha de l'empêcher d'entrer. Le guajiro, irrité de la résistance, mortifié de se voir arrêté par le vieux nègre, prit au sérieux ce qui n'avait été jusqu'alors qu'une plaisanterie. Le voyant en colère, et pour éviter quelque voie de fait de sa part, je priai mon cousin *Ramon* de rester auprès de lui ; je commençais à être effrayée de la scène, pendant que Juanita riait et tâchait de me rassurer en me disant : « Il n'en sera rien. »

Le nègre, voyant arriver un renfort à son ennemi, se mit à regarder attentivement mon cousin, comme pour discerner la portée de ses intentions ; mais lorsque mon cousin, sans trop savoir de quoi il était question, dit au guajiro : « Puisqu'il affirme que non, croyez-le, » le nègre jeta sur Ramon un regard où se dévoilaient à la fois l'astuce, la reconnaissance et la vengeance. Pen-

comme guayacan » (arbre dont le bois est aussi dur que le fer).

dant que le guajiro, sans avoir égard à ses paroles conciliantes, repoussait brusquement le nègre et pénétrait dans sa maison, *Chacuinga*, sans plus chercher à le retenir, entra derrière lui, s'appuya contre la porte, plaça son bras droit sur son estomac, et posant sa main gauche sur sa joue, parut examiner attentivement les mouvements de son persécuteur.

J'étais descendue de cheval, et sans oser me mêler de la querelle, je m'étais approchée du lieu de la scène. La moitié du *bohio* se trouvait sous terre : plus long que large, la lumière n'y pénétrait que par la porte, et encore était-elle si basse qu'on ne la passait que courbé ; ce qui, joint aux toiles d'araignée et à une croûte épaisse de suie attachées à la toiture, rendait l'intérieur plus sombre encore. Cette pâle clarté se confondait avec la flamme petillante du feu ardent qui brûlait dans l'âtre, composé de trois pierres et placé en face de la porte, seule issue par où la fumée pouvait sortir. Le feu sacré des anciens n'était pas mieux conservé jadis que celui du foyer d'un nègre, même au milieu de la canicule. Il passe la nuit, et le jour quand il se peut, auprès de cette flamme constamment attisée, et parfois on le trouve brûlé en dormant.

Pendant que *don Francisco Punales* (c'était le nom de l'*arriero*) faisait sa recherche, et que *Chacuinga* restait immobile à le regarder, nous exa-

minions l'intérieur du *bohio*. A l'angle droit se trouvait le lit du nègre, composé de quatre morceaux de bois enfoncés dans la terre; au-dessus quatre planches de bois de palmier couvertes de *yaguas* sèches (feuilles du même arbre), et à une des extrémités, un rouleau de feuilles de bananier, destiné à lui servir d'oreiller; deux calebasses, contenant de la *zambumbia* (boisson du jus de la canne fermenté), pendaient aux poutres de la toiture, et au-dessus du foyer on voyait en l'air une *jutia* attachée par la queue, dépouillée, saignante, déjà un peu enfumée, et qui conservait encore dans la contraction de ses membres les signes apparents de son agonie.

Nous en étions là de nos observations lorsque *Punales* cria du fond du *bohio* : « Je vous l'avais dit, amis !... Je les connais bien, et voici les pièces du délit !... Un *chuso* et un *cotoco !* » — Et en disant ces mots il nous montrait un morceau de bois de *yaya* noirci par la fumée, long de six pieds, et garni au bout d'une lame de *machete* aiguë et à deux tranchants, puis un sac de peau de *jutia*, deux objets portés seulement par les nègres marrons et par les voleurs.

Je m'approchai pour examiner ces outils, et je demandai au *guajiro* ce qu'il concluait de cette trouvaille.

« Ce que j'en conclus?... Que là où le corbeau voltige, il y a corps mort; que le chien en arrêt

ne crie pas, que le jonc ne vient que dans l'eau... Qu'en dis-tu, *Chacuinga?* »

Le nègre avait quitté sa place du moment où la découverte fut annoncée. Livré au plus grand désespoir, il s'était jeté par terre à côté du foyer, sur une bûche à moitié brûlée ; dans la violence de sa rage, il enfonçait sa tête entre ses genoux, comme pour s'empêcher lui-même de rien révéler. Mais le guajiro, trop sauvage pour comprendre les nuances des sentiments humains, continuant à plaisanter, s'approcha du nègre, et lui présentant le bâton et le sac : « Allons, *Chacuinga,* avoue que cette nuit tu as eu des visites. » Et comme le nègre ne bougeait pas, il ajouta : « Écoute, tu ne sais pas?... eh bien! je suis... sorcier! » A ces mots, le nègre leva la tête, ouvrit les yeux, dont le blanc sanguinolent jetait des flammes comme le foyer qui éclairait son visage, et fixa sur le guajiro un regard où se peignaient à la fois le ressentiment et la frayeur, pendant que celui-ci nous faisait des signes d'intelligence en riant à la dérobée.

Le nègre ayant repris sa première position, le guajiro se baissa et lui dit à l'oreille, mais d'une voix assez haute pour que nous pussions l'entendre : « Cette nuit, le fils de *Pascual l'invisible* et sa troupe ont été ici... Ces deux objets leur appartiennent. » Alors le malheureux nègre, tombant à genoux aux pieds de l'*arriero,* s'écria d'une voix

lamentable : « *Guardiero mori!... Yo se probe negro*[1] ! » puis se jeta de nouveau à terre sur le ventre, comme anéanti.

Le désespoir du nègre était à son comble en s'apercevant que l'astuce lui avait arraché son secret, et redoutant à la fois la vengeance de la justice et celle de ses associés, il se frappait la tête jusqu'à en faire jaillir le sang. En vain *Punales*, déjà aux regrets du mal qu'il avait fait, lui promettait le secret, tous nos efforts pour le consoler étaient vains ; l'infortuné répétait sans cesse : « *Yo muri!... Yo muri!... Probe guardiero! Yo muri!* » A la fin l'*arriero*, homme violent et pointilleux sur l'honneur, voyant l'incrédulité tenace du nègre en sa parole et nos efforts pour le consoler, mécontent, blessé, dans un accès de colère, prit le *chuzo* et le *cotoco*, et les jeta avec violence sur la tête du nègre, qui, toujours étendu à terre, répétait : « *Yo muri,* » et il allait probablement lui donner un coup de pied, lorsque nous intervînmes vivement, et l'entraînant hors du bohio, mon cousin Pepe le fit monter à cheval.

A peine le nègre le sentit-il hors de la porte, qu'il se releva, et prenant à part mon cousin Ramon, qui était resté le dernier, il lui dit à voix basse et avec un air d'importance :

[1] « Le gardien est mort!... Je ne suis qu'un pauvre nègre ! »

« *Nino... su mécè nò camina à la Loma-Branca... su mécè no va... nò*[1] ! »

Ramon ! Ramon ! répéta aussitôt l'écho ; et n'ayant pas le temps d'écouter davantage, mon cousin sauta sur son cheval et vint nous rejoindre sur la route.

A peine avions-nous fait quelques pas, que notre guide s'arrêta et nous dit d'un air froid :

« Je vous avais promis de vous accompagner jusqu'ici, j'ai tenu parole : voilà votre route, voici la mienne. »

En prononçant ces mots, il paraissait encore fort mécontent de ce qui venait de se passer et de la protection que nous avions accordée au nègre contre lui. Nous le remerciâmes de si bon cœur, avec ces quelques mots que les femmes tiennent toujours en réserve pour calmer les blessures, qu'il revint à nous, et, nous disant adieu avec effusion, il siffla à son *arria,* piqua son haridelle et s'éloigna... Mais il n'était pas à vingt pas qu'il s'arrêta et cria :

« Eh ! *camara !* voyez-vous... Et allongeant le bras, l'index en avant : Là se trouve *el Granadillar,* et plus loin la fin de la chaîne que vous allez passer... Une fois de l'autre côté, vous êtes arrivés !... Adieu donc. »

[1] « *Nino,* que Votre Grâce n'aille pas à la *Montée-Blanche*... Votre Grâce, non... n'allez pas... non ! »

Mon cousin, qui jusqu'alors avait complétement oublié les recommandations du guardiero, nous en parlait pour la première fois. Je ne sais quel mouvement secret de crainte s'empara de moi, quoique la route indiquée par *Chacuinga* ne fût pas celle que nous devions suivre...

« Préviens-le, Ramon, lui dis-je... qui sait? peut-être y a-t-il du danger sur la route qu'il va prendre !

— *Hé! paisano !*... écoutez ! » lui cria aussitôt mon cousin.

Le guajiro revint sur ses pas.

« Dites-moi, de quel côté se trouve la *Loma-Blanca ?*

— Quelle *Loma-Blanca* du diable ? répondit notre homme.

— C'est qu'on nous a bien recommandé de l'éviter, et...

— Ah ! j'y suis : la *Pena-Blanca*, vous voulez dire ?

— Eh bien, soit !

— Soyez tranquille, vous passez à une lieue de là.

— Et vous?

— Moi, au pied même de la montagne.

— Don Francisco, n'y allez pas, je vous en supplie, lui dis-je.

— *Nina*, je ne crains rien... Mais qui vous a dit de fuir la *Pena-Blanca ?*

— Vous n'en direz rien ?

— Foi de *Punales !* dit notre guide, reprenant son air sérieux.

— Eh bien !... c'est le vieux Chacuinga... le guardiero, vous savez ? »

Don Francisco fit un éclat de rire prolongé à en perdre l'équilibre ; puis, s'étendant sur le cou de sa *jaca,* il lui lâcha les rênes et partit comme un éclair... Il avait disparu, que l'écho des montagnes nous renvoyait encore le bruit des pas de son cheval et le tintement des clochettes de l'arria... Mais bientôt le bruit s'affaiblit par degrés et finit par se perdre tout à fait.

Nous atteignîmes, au bout d'une demi-heure, le bas de la dernière montagne. La scène du *bohio* avait retardé notre marche et répandu une grande tristesse dans mon âme, tristesse augmentée encore par la fatigue et la chute du jour.

Le soleil baissait déjà lorsque nous entrâmes dans le sentier de la montagne. Quelque chose de mélancolique et de solennel régnait dans la nature. Les rochers commençaient à répandre leurs ombres colossales au milieu des ravins creusés encore par l'obscurité, et prenant les formes fantastiques de la nuit, nous semblaient tantôt des géants difformes et menaçants, tantôt des animaux étranges ou monstrueux. Les arbres s'élevaient superbes et sombres, et le sentier se rétrécissant par degrés et devenant de plus en plus obscur, nous avions

déjà de la peine à nous diriger. Quoique le soleil fût encore à l'horizon, les parasites qui s'entrelaçaient dans les branchages d'un arbre à l'autre, formant un tissu épais sur nos têtes, assombrissaient et embarrassaient notre marche. Nous ne voyions plus le ciel, couvert par ce dôme impénétrable de verdure, et nous n'avions pour nous guider que les rares clartés qui pénétraient entre les clairières des arbres et les innombrables *cocullos*[1] qui, se croyant déjà à la nuit, brillaient comme des étincelles au-dessus des arbres.

Partout le repos et la magnificence autour de nous ! et le silence n'était interrompu que par le cri sauvage de la *jutia,* qui, astucieuse et prudente, déroulant sa longue queue et sautant d'arbre en arbre, venait de sortir de sa retraite pour faire son repas à la fraîcheur du soir et à la faveur de la nuit.

En présence de cette nature grande et sévère, éclairée à peine par les dernières lueurs du jour, j'éprouvai cette mélancolie profonde et douce à la fois qui nous détache de ce monde et nous rapproche de Dieu, ce sentiment saisissant et indicible qui tient de l'admiration, de la crainte et d'un retour sur sa propre misère, en face de la puissance et de la majesté du Créateur dans ses œuvres. Il me semblait qu'emprisonnée dans des liens

[1] Insectes lumineux.

invisibles, mon âme éprouvait un désir ardent, irrésistible, de les rompre et de déployer ses ailes pour remonter à des régions encore plus belles. Je sentais un profond dégoût en songeant à tout ce qu'enferme d'amères douleurs ce monde d'expiation, et tout en descendant la dernière montagne, je croyais entendre déjà la bruyante agitation humaine comme le son lointain d'une chaîne de galériens m'appelant à reprendre ma place.

Il était déjà nuit lorsque nous arrivâmes à *San-Diego.*

Le lendemain, j'appris avec douleur qu'on avait trouvé le cheval et l'arria de *don Francisco* errants seuls dans la montagne... De lui, on n'en entendit plus parler.

A droite et à gauche de la chaîne de montagnes qui traverse l'île de Cuba dans sa longitude, se trouvent des vallées et des plaines plus ou moins étendues, selon les diverses latitudes de l'île; les unes coupées par des collines, les autres par des rivières, mais toutes couvertes de la plus belle végétation, descendent jusqu'au bord de la mer, qui vient baigner avec amour ces bords enchanteurs brûlants des ardeurs du soleil. C'est dans un de ces vallons que se trouve le bourg de *San-Diego-los-Banos,* adossé à la *Sierra-Madre* (chaîne mère), borné au sud par la rivière qui porte son nom, au nord par des collines traversées par un ruisseau, et au loin par la mer. De l'autre côté de la rivière

s'élèvent les montagnes du *Liberal*, de la *Pena-Blanca* et du *Brujo*. Une seule rue longe le bourg de l'est à l'ouest, au pied de la montagne, suivant le cours de la rivière du côté opposé. Les habitations, éparses sur le penchant de la côte, offrent un coup d'œil aussi pittoresque que neuf, par leur simplicité naïve. Les maisonnettes sont en briques et couvertes de feuilles de *yaya* ou de feuilles de palmier; elles n'ont point d'étage supérieur; toute l'habitation consiste dans un rez-de-chaussée, avec un auvent en toile pour la garantir du soleil, couvert de fleurs parasites et assujetti à des arbres qui les couronnent de leurs branches; on arrose le devant de la maison, et c'est sous ce toit léger et protecteur que, vers la chute du jour, les familles se réunissent pour se livrer à des causeries candides et joyeuses au souffle de la brise.

Pendant les heures de la journée le vallon est brillant comme un diamant. Les pointes des rochers qui le resserrent, frappées par les rayons du soleil, inondent de leur réverbération la rivière et le ruisseau qui coulent au fond, et la lumière jaillit et s'étend diaphane, éblouissante, sur les tentes blanches, sur les toits ombragés du bourg et sur les lianes fleuries qui couvrent les coteaux. Alors tout est silence; les oiseaux cessent leurs chants, et, se balançant sur les branches flexibles de la *parra cimarrona,* cherchent en les frappant du bec à faire jaillir un peu d'eau de ces fontaines

aériennes[1], pendant que les jeunes *guajiras*, comme frappées par la baguette magique d'une fée, laissent échapper de leurs doigts la tresse de paille qu'elles tissent, et se livrent à un doux sommeil.

Mais lorsque la nuit arrive, les montagnes, couvertes de forêts impénétrables, grandissent, et, comme de noirs fantômes, semblent étreindre le vallon de leurs ombres menaçantes. Alors l'air se remplit d'harmonies étranges; la plainte mélancolique de la *ciguapa* et du *ceja*, le sifflement sinistre du *jabo* et la cloche nasale du colossal crapaud habitant de la *canada*, font résonner tour à tour les échos du vallon; puis, par-dessus la cime des monts, le ciel, tel qu'une ceinture étoilée, répand quelques lueurs incertaines sur l'obscurité profonde qui couvre les tentes et les maisons du bourg.

C'est à ce moment que les pauvres familles rentrent dans leurs demeures. On les voit réunies autour du foyer commun, faisant cuire une *jutia* ou un *ajiaco;* et pendant que les femmes s'occupent de ce soin domestique, le père et le fils, pêcheurs ou laboureurs, sèchent leurs vêtements, trempés par la pluie ou par l'eau de mer, à la flamme petillante de l'âtre... Puis là, dans la

[1] *Vigne sauvage.* Son bois contient de l'eau excitante et qui jaillit à la moindre incision dans l'écorce.

chambre voisine, sans lumière, la jeune fille, écartée du groupe de famille, sous prétexte d'examiner la beauté du ciel étoilé et le pic des monts éclairés par les premiers rayons de la lune, cherche, à travers les fentes des yaguas, à apercevoir un point lumineux au loin, signe d'amour ou d'espérance; ou bien, l'oreille attentive, elle essaye de saisir dans les harmonies de l'air quelques sons perdus de la voix de son amant, qui, à la porte de sa maison, chante *las decimas* (couplets) qu'il composa pour elle.

C'est alors que les mystères de la nuit prennent la place de cette vie à jour chez nos gens de campagne, et que les affections intimes de la famille, comme les épanchements de l'amour, s'enveloppent des ombres de la nuit. Mais si le hasard leur envoie un hôte, si un voyageur vient frapper à leur porte, elle lui est aussitôt ouverte; on le reçoit sans réserve à toute heure, car cette hospitalité est sainte comme celle des temps primitifs; et gardez-vous bien d'en offrir un prix, ce serait faire une injure à celui qui vous l'accorde.

A la fin du siècle dernier, les côtes de Cuba furent, pendant bien des années, en proie aux attaques des flibustiers, qui faisaient de continuelles descentes dans l'île, incendiaient les villages et enlevaient les bestiaux. Les *hateros,* ou éleveurs de bétail, seuls habitants de ces contrées, avaient établi des points d'observation sur le haut des ro-

chers, et aussitôt qu'ils apercevaient une voile à l'horizon, ils descendaient dans la plaine, ramassaient leurs troupeaux, et se réfugiaient ensuite dans les gorges des montagnes ou dans des cavernes.

C'est ainsi que le vallon où se trouve aujourd'hui *San-Diego* commença à être peuplé de quelques cabanes, éparses sur le versant de la côte. Mais, vers le commencement de ce siècle, un homme, propriétaire d'une grande ferme nommée *el Granadillar,* et dont les terres avoisinaient San-Diego, vint s'y établir. La grande et unique rue du bourg est en même temps le chemin qui conduit à la Havane. Voulant profiter de cet avantage pour y envoyer ses denrées, il vint fixer sa demeure à l'extrémité de San-Diego, sur la route, au bord de la rivière. Sa maison, bâtie en bois de cèdre, et dont il ne reste que des ruines, fut appelée *la Grande* et devint l'origine du bourg, composé jadis de toute la postérité du patriarche. Le chef de la famille, aidé de ses enfants, devint propriétaire des terres environnantes, et forma le bourg en les y établissant avec leurs familles, à l'ombre du toit paternel.

C'est dans ce site agreste et sauvage, loin des hommes rassemblés, de leurs passions et de leurs vices, que cette nouvelle tribu présenta, dans toute sa simplicité primitive, le bonheur dans la vie de famille, riche des dons de la nature et d'af-

fections honnêtes : Dieu la bénit, et le travail la fit prospérer. A sa mort, l'aïeul, fondateur de la petite colonie, laissa une fortune considérable, une famille nombreuse. Pendant quelque temps, tous ses membres continuèrent à vivre en communauté, comme du vivant de leur père; mais lorsqu'ils commencèrent à se marier, à s'allier hors de la famille, ils sentirent la nécessité et l'amertume d'une séparation, devenue indispensable. La tribu commença dès lors à se répandre sur les montagnes et les collines environnantes, formant de nouvelles familles. Inspirés par je ne sais quelle crainte instinctive, au lieu d'aller à la recherche des plaines riches et accessibles, ils s'enfoncèrent davantage dans le cœur des montagnes et dans des solitudes impénétrables : quelques-uns se groupèrent autour du foyer paternel, *la casa de cedro,* et tous continuèrent à vivre dans la simplicité primitive, et livrés à leurs occupations rustiques.

Du moment où les membres de la famille se disséminèrent, force fut d'aviser au partage de la fortune, auquel jusqu'alors personne n'avait songé. Mais ils étaient fort embarrassés, n'ayant aucune connaissance des affaires. Ces hommes rudes et sauvages, mais intègres et vertueux, pensèrent que les hommes de loi, dont ils avaient entendu parler, les aideraient de leurs conseils à trouver la balance de la justice : quelques-uns des chefs quit-

tèrent le bonheur dont ils jouissaient et allèrent à la ville ; mais il paraît que Dieu les en punit, car ils y laissèrent, avec leur fortune, leur foi en la probité humaine. Pour les réduire là, voici comment messieurs de la loi s'y prirent, grâce au labyrinthe inextricable de notre système judiciaire. Au lieu de donner des conseils, ils s'emparèrent de l'affaire, et, sous prétexte de faire les partages dans les formes voulues par les lois, ils en retardèrent la conclusion de mois en mois, d'année en année, ce qui multipliait les écritures et grossissait les honoraires. Les membres de la famille, en attendant, prirent dans les biens de la succession, qui une part, qui l'autre, sans titre ni acte qui les y autorisât; mais le temps passait, et nécessité n'a pas de loi. Cependant il fallait pourvoir aux frais multipliés et sans fin de la *testamentaria* : pour les payer, on vendait des terres. D'un autre côté, le partage inégal et arbitraire que les familles s'étaient fait entre elles offrit aussi aux gens de loi des contestations sans fin. Les chefs de la famille demandaient à grands cris : « Le partage, le partage! Nous approuvons d'avance ce qu'on fera, mais, de grâce! finissez. » Tout était vain ; les écritures allaient leur train, et la vente des propriétés pour les payer, aussi. A la fin la dette judiciaire augmenta de telle sorte, qu'à force de vendre pour la satisfaire, on vendit tout l'héritage, et comme les terres dans l'île furent dans l'origine

très-mal mesurées, en vendant on empiéta sans le savoir sur le voisin : des oppositions s'ensuivirent; des ventes furent annulées, d'autres soulevèrent des procès : chaque créancier enlevait un nouveau lambeau aux derniers restes de la fortune des héritiers; les papiers concernant les litiges étaient portés par des charrettes chez l'avocat défenseur, et au bout de trente ans, la famille du patriarche s'éteignit dans la pauvreté et dans la douleur. Le petit nombre de ses membres qui existent encore sont âgés, dispersés et en proie à la misère, pendant que d'autres tribus, d'autres familles, d'autres hommes, sont venus habiter leurs maisons, peupler les terres qu'ils ont défrichées, et faire tomber sous leurs cognées ces arbres séculaires au sommet des montagnes, à l'ombre desquels leurs voix, unies aux chants des oiseaux, célébrèrent si souvent à son aube la lumière du jour.

Il reste encore quatre des enfants du patriarche. L'aîné n'a jamais voulu quitter les environs de la maison paternelle en ruine : il a établi une petite métairie en face, et là, attaché au foyer qui vit jadis la tribu réunie, il aime à s'y réchauffer encore : sentinelle fidèle, il veille à la conservation de ces tristes restes, qui résument seuls, pour lui, toutes les affections, toutes les joies de la famille. Autour de la vieille maison il ne reste plus un cèdre ou un *ceïba*, un *acana*, aucun des arbres qui l'ombragèrent un jour; mais, devant le bâti-

ment en ruine, on voit encore la croix de *Quiebra-Hacha*, plantée par le vieillard en signe de légitime propriété.

Le fils aîné, appelé *don Tiburcio*, fut destiné par son père à être *monterero de hato* [1], vie dure et agitée.

Dans les *hatos*, situés au milieu des savanes, sur les plaines, les surveillants font leurs tournées sur des chevaux élevés pour ce travail, ramassés, tenant longtemps à la fatigue, et fort légers. Mais sur les montagnes le *hatero* est soumis à un exercice pénible et accablant; non-seulement il est obligé de marcher toute la journée, par la plus ardente chaleur, mais à peine s'il peut conserver ses vêtements et se garantir lui-même des épines des parasites, des pierres aiguës, des tranchants des rochers et des innombrables branches grimpantes qui s'enlacent dans tous les sens, et dont on ne peut se tirer qu'à l'aide d'une grande habitude.

Don Tiburcio passait sa vie au milieu de ses chiens et de ses troupeaux. Il se mettait en route avant le jour, marchant au milieu des forêts, sans chapeau, la tête couverte d'un mouchoir à car-

[1] Conducteur et surveillant des *hatos*, prairies destinées à l'élève des bestiaux, particulièrement des porcs, qu'on vend très-cher, leur viande étant la nourriture générale dans l'île. Les personnes qui se destinent à l'élève de ce genre de bétail s'enrichissent très-rapidement.

reaux, portant une chemise et un pantalon de toile garni de deux énormes poches où il plaçait des bananes cuites et de la viande rôtie, des sandales en peau de porc aux pieds, le *machete* au côté, un sac rempli de graine de maïs sur le dos, et trois ou quatre chiens, un en laisse et les autres en liberté. Souvent il s'enfonçait dans la partie la plus épaisse du bois, à la recherche d'un troupeau échappé à sa surveillance : si, égaré au fond de ces solitudes inextricables, il voyait arriver la nuit, il la passait sous un arbre ou sur ses branches entrelacées, ou bien dans une caverne ou dans le creux du tronc d'un *yagueg*. D'autres fois, à la chute du jour, fatigué et sans force pour retourner au logis, il formait avec le tissu de la *yagua* ou du *majagua* un hamac improvisé, et l'attachant aux parois intérieures de la cahute préparée pour ses troupeaux, au milieu de la forêt, il s'y établissait et dormait profondément, pendant que ses porcs grognaient, que les oiseaux de nuit criaient, et que les *majas* sifflaient à ses oreilles. D'après le récit d'une vie aussi sauvage, aussi dure, on doit s'attendre à trouver dans *don Tiburcio* un caractère et des habitudes insociables, peut-être féroces : vous allez voir, monseigneur, ce qu'était don Tiburcio.

Tous les renseignements que j'avais recueillis sur cette famille infortunée avaient éveillé en moi un vif désir d'en connaître le dernier rejeton. A

peine fus-je arrivée à San-Diego, que je demandai à mon cousin de m'amener chez lui. « Je ne le connais pas, me dit-il, mais un de mes amis, qui se trouve actuellement ici, l'a beaucoup vu, lorsque, étant enfant, il habita San-Diego : il se fera un plaisir, je n'en doute pas, de nous y accompagner : il s'appelle *Cirilo Villaverde*.

— *Cirilo Villaverde !* m'écriai-je, celui qui fait de si jolis vers, et des ouvrages si excellents sur les mœurs de ce pays ! Il est au nombre des hommes qui font honneur à notre pays, et je serai enchantée de le connaître avant de retourner en Europe. »

Le lendemain matin, *Villaverde*, jeune homme aussi aimable que spirituel, vint nous voir, et le soir, vers l'heure où le soleil commençait à décliner, nous quittâmes la maison hospitalière qui nous avait reçus, et nous nous acheminâmes vers la demeure de don Tiburcio. Elle était située de l'autre côté de la rivière, en face des ruines de la *casa grande*. Dès le matin, on avait jeté un palmier sur l'eau pour nous en faciliter le passage : Juanita, habituée à ces ponts mobiles, le traversa avec la légèreté d'une *jutia ;* mais moi, après avoir tremblé comme l'oiseau sur la branche agitée par le vent, je finis par perdre l'équilibre, et j'en fus quitte pour une plongeade jusqu'aux genoux et un soulier qui resta au fond de la rivière : on envoya en querir un autre à la maison, pendant que

Juanita et moi, riant comme des folles de ma mésaventure, nous tâchions de faire sécher mes vêtements sur la prairie aux rayons obliques d'un soleil toujours ardent.

Le mal fut bientôt réparé, et nous continuâmes notre promenade. Après avoir monté à peu près vingt minutes, nous nous trouvâmes sur un plateau à mi-côte dominant la rivière et une partie du vallon : c'est là qu'apparaissait la maisonnette de don Tiburcio. Nous fûmes reçus par cinq chiens qui nous accompagnèrent en aboyant jusqu'à la porte. Nous la trouvâmes ouverte; plusieurs chaises de cuir étaient alignées sous l'auvent de la maison, le hamac du vieillard, suspendu au milieu du salon, se balançait aux quatre vents; son couteau de chasse reluisait attaché au mur, à côté de cornes de daims, de défenses et d'un crâne colossal de porc sauvage. Pendant que nous faisions l'examen de la maison, nous vîmes apparaître le vieillard, soutenu sur le bras d'une jeune négresse.

Il était aveugle, et paraissait avoir environ soixante et dix ans. Son visage, bruni par le soleil, avait un air calme et gai; sa taille était moyenne et maigre, ses membres robustes, et l'agilité de ses mouvements annonçait encore toute la vigueur de l'âge.

Il nous salua d'un air doux et affable.

« ... Vous venez voir dans son *bohio* le pauvre aveugle, nous dit-il; soyez les bienvenus : je vous

en remercie, et voudrais avoir mes yeux pour vous en faire mieux les honneurs; mais... patience! La volonté de Dieu soit faite! »

Et après nous avoir priés de nous asseoir, il ajouta : « Puis-je savoir le nom de mes hôtes? »

Villaverde prononça dans ce moment quelques mots; aussitôt le vieillard se leva avec précipitation de son siége, en le priant de se rapprocher de lui... Il lui prit les mains, et les lui serrant avec force, il fixait sur lui ses yeux blancs et sans lumière, cherchant à travers l'ombre impénétrable qui les recouvrait à reconnaître ses traits...

« Non!... non!... ne te nomme point!... lui répétait-il en même temps : je sais qui tu es... Je reconnais ta voix, et je veux trouver tout seul ton nom dans ma mémoire affaiblie... Ah! ma mémoire!... ma mémoire!... » Et il se frappait le front... puis, baissant la tête, il resta un instant livré à une pénible méditation... Tout à coup...

« Viens, j'y suis! s'écria-t-il avec une joie emportée.

« Toi que j'ai tenu si souvent dans mes bras, et que j'ai vu jouer si souvent avec mon pauvre fils!... mort!... comme tous les autres... »

Et essuyant une larme :

« Viens, mon enfant, embrasse le pauvre vieillard!... »

Alors il raconta plusieurs traits de la vie de ce fils qu'il avait perdu; et de cette mémoire, im-

plorée en vain un moment auparavant, jaillirent, comme d'une source intarissable, mille détails touchants, racontés avec une simplicité adorable, sur sa vie de famille et sur ses malheurs ; ensuite il nous proposa de faire une promenade dans sa petite propriété.

Le bon vieillard, toujours appuyé sur le bras de sa négresse, marchait en avant avec agilité et d'un air délibéré, comme s'il eût joui de l'usage de la vue. Il s'arrêtait de lui-même lorsqu'il arrivait à un site remarquable, et nous expliquait le paysage, signalant tel ou tel point avec les observations les plus exactes et les plus minutieuses. Il nous conduisit ainsi jusqu'au bas de la montagne, où nous le quittâmes, lui promettant de revenir lui dire adieu la veille de notre départ.

Le jour suivant, avant le lever du soleil, j'étais en route avec mes compagnons de voyage, pour voir les campagnes environnantes. Nous visitâmes plusieurs propriétés, trouvant partout la vie patriarcale et l'hospitalité naïve, partout la prospérité agricole et la richesse, mais partout aussi la lutte acharnée du bien-être avec des procès iniques; des fortunes ébranlées par les lenteurs d'un système judiciaire vicieux, par la corruption des gens de loi ; l'opulence malaisée, par l'imprévoyance et l'excès des charges; partout la nature versant sur l'homme par torrents, ses dons magnifiques, et l'homme altéré, alangui et sans force pour en pro-

fiter, faute d'institutions équitables, et de protection forte et paternelle. Dans des champs bien cultivés, nous trouvâmes aussi de pauvres familles nichées dans des *bohios* couverts de *yaya* ou de *guano*, entourées de chiens amis de la famille et protecteurs du toit domestique. Souvent nous apercevions quelques jeunes *guajiras* au teint bruni par le soleil, aux yeux beaux comme l'étoile du matin, au visage candide, qui, couronnées de fleurs, vaguaient distraites et sans but, au milieu des savanes, ou bien, appuyées contre une haie de citronniers, les yeux pleins de langueur, fixaient un regard préoccupé sur un point de l'horizon; puis encore quelque autre, assise à l'ombre d'un *maboa* ou d'un *varea*, qui, tressant un chapeau de paille, jetait sa voix au vent en chantant les vers que son fiancé avait composés pour elle.

La veille du départ, nous allâmes dire adieu à *don Tiburcio.* Nous le trouvâmes assis en dehors de la maison, le dos appuyé sur un des montants de sa porte.

Le soleil couchant dorait l'horizon de mille feux derrière les ruines de la *maison de cèdre.* Ses restes, à moitié écroulés et noircis par le temps, se reflétant dans les eaux mobiles de la rivière, illuminée par les derniers rayons du soleil, s'agitaient et tremblaient comme une ombre au milieu d'un incendie... C'était beau, c'était grand, et d'une

éclatante magnificence. Le pauvre aveugle ne voyait rien. La tête baissée, le menton appuyé sur la poitrine, il était triste, pensif et entouré de tous ses chiens couchés autour de lui. Pour cette fois, aucun ne bougea à notre approche : engourdis, nonchalants, ils semblaient partager la préoccupation du maître. Au bruit de nos pas, le vieillard leva la tête, et nous ayant reconnus, son visage s'anima d'une douce gaieté ; mais ce ne fut qu'un éclair : bientôt, comme une flamme fugitive, elle s'éteignit pour faire place à l'expression de la mélancolie.

Il nous offrit des siéges à côté de lui, et pendant quelques instants nous essayâmes de le distraire, mais en vain : le pauvre vieillard était triste, bien triste... Villaverde se hasarda à lui en demander la cause.

« Que veux-tu, mon enfant !... *Galano,* le gardien fidèle de ma maison, le compagnon de mes peines et de mes pèlerinages, est malade et affligé... je dois aussi l'être !

— Mais qu'a-t-il, Galano?

— Qu'a-t-il ? hélas ! il a perdu la vue comme moi... comme son maître !... vois-tu ? »

Il prit la tête de *Galano*, qui reposait sur son genou, et cherchant de ses doigts la place de ses yeux, il ajouta :

« Tiens, vois, examine, et tu jugeras si mes craintes sont fondées. »

Effectivement, le chien ne pouvait ouvrir qu'un œil; l'autre était enflé et injecté de sang. La veille au soir, il s'était blessé au bois en courant à la recherche d'un troupeau. Nous essayâmes encore de rassurer le pauvre vieillard, mais il gardait le silence; et continuant à tenir la tête du chien entre ses deux genoux, il y passait la main avec douceur, fixant ses yeux sans lumière sur lui, et répétant : « Pauvre *Galano !*... tu vivras désormais dans les ténèbres !... comme ton pauvre maître !... » et des larmes coulaient sur ses joues.

Nous le quittâmes, et je rentrai le cœur oppressé... Comment ne pas être touché de tant de malheur et de résignation ?...

Le lendemain, nous reprîmes la route de la Havane.

LETTRE XXXVI.

L'homme sans tache. — Visite de Gaetano. — L'orpheline allemande. — Souvenir du cœur, reconnaissance. — Le marquis de *Las Delicias*. — Promenade à la *quinta*. — Cascade bouffonne. — *Refresco*. — Danse des nègres. — Le jour des Rois. — Liberté pendant vingt-quatre heures. — Promenade nocturne. — Procession infernale. — *Los depositados*. — Établissement de bienfaisance. — Jeunes filles blanches et négresses sur les mêmes bancs à l'école. — Maison des aliénés. — Grilles de fer. — Femmes folles. — État déplorable de la maison. — Promesse de concert en faveur de l'établissement. — Embarras. — La mort du ténor. — Concert. — Un homme fou. — La nuit avant le départ. — Pressentiment. — Tristesse indicible. — Ma tante. — Départ dans la chaloupe. — Aspect de la ville. — Beauté du ciel. — Les malfaiteurs. — Les *agonisantes*. — Séparation. — Départ. — Aspect charmant du *Guadeloupe*. — Adieu au rivage, à la terre natale!

A MADAME GENTIEN DE DISSAY.

Cuba, 19 juillet.

N'as-tu jamais songé, mon enfant, dans un de tes doux rêves, en longeant les sentiers des *marais*, lorsque l'herbe humide de la rosée du matin

brille aux premiers rayons du soleil ; n'as-tu pas été transportée dans une de ces extases, fruit de la solitude, jusqu'au paradis terrestre ?.... Et là, un regret n'a-t-il pas attristé ta pensée, à l'image de l'homme, jadis pur et sans tache, beau de son innocence et de la dignité de son origine ? — Eh bien ! mon enfant, j'ai vu cet homme sur notre terre de misère, mais je l'ai vu plié sous l'âge, la tête couverte de cheveux blancs arrivés péniblement, en expiation sans doute pour les autres hommes, car son âme angélique semble n'avoir jamais pris part au péché. Les rayons qui s'échappent de ses yeux bleus, baignés d'une douceur ineffable, témoignent de la jeunesse éternelle d'une vie inoffensive et pieuse.

On m'avait annoncé, le matin, l'arrivée de mon oncle Raphaël, dernier fils de *Mamita*. A son nom, mon cœur battait fort, car je me rappelais confusément que c'était celui de ses enfants qui lui ressemblait le plus. Le soir, il y avait foule à la maison ; j'étais auprès du piano. La ritournelle finie, je commençais un air, lorsque je vis apparaître devant la porte, à l'autre extrémité de la galerie, la tête du vieillard.... C'étaient bien ses traits fins, son teint d'une pâleur transparente, la délicatesse de ses lignes, son front serein, et cette impassible bienveillance, animée alors par une joie douce qui se faisait jour à travers son regard humide.... Tout cela frappa à la fois mes yeux,

ou plutôt mon âme.... Je gardai le silence, et, saisie de respect, d'amour, de sainte vénération, j'allai à sa rencontre.... Mamita, sa maison, ses *gâteries*, mes joies, mes mutineries, sa faiblesse pour moi, mon adoration pour sa bonté, la vie de mon enfance, tout était encore là, dans ce simulacre vivant du temps passé.... et mon cœur frémissait attendri, et mes larmes coulaient en silence.... Il faut, ma Thérita, retourner dans son pays après de longues années et respirer l'air natal, pour retrouver dans la vie présente cette autre vie sympathique, émouvante, pleine de séve et d'amour, à nulle autre pareille.

Mon oncle Raphaël est vénéré ici pour sa vertu et sa bonté. Son nom, entouré d'une auréole de pureté, le défend contre toute atteinte, et quoique possédant une des plus grandes fortunes de la Havane, il y est aussi aimé que respecté.

Je quitte l'île dans quatre jours, et j'ai promis de chanter dans un concert public, au théâtre, la veille de mon départ ; voici comment :

Hier matin j'ai eu la visite de *Gaetano* l'Italien, mon original compagnon de voyage.

Depuis mon arrivée ici, je n'en avais pas entendu parler ; connaissant son caractère bizarre, je ne doutais pas que son éloignement ne fût le résultat des offres de service que je lui avais faites en le quittant. Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi avec les plus grandes démonstrations de joie : il

tenait par la main une petite fille d'environ sept ans.

« Gaetano, lui dis-je en caressant l'enfant, je ne savais pas que vous fussiez marié.

— *Non lo sono, cara signora....*

— Et cette enfant ?

— *Non è mio; ma vengo a pregarla, signora mia, di far qualche cosa per la povera orfanella.* »

Alors il m'apprit que la petite créature ayant perdu son père, ouvrier allemand mort depuis peu à la Havane, et n'ayant plus de mère, un voisin de ses parents l'avait recueillie, et demandait une place pour elle dans la maison de *beneficencia,* mais que le nombre des jeunes filles admises dans l'établissement étant complet, on l'avait refusée. Gaetano continua :

« Lorsque j'appris la détresse de cette pauvre petite, je songeai aussitôt à chercher les moyens de payer une ancienne dette de reconnaissance. N'ayant pas oublié le désir que vous m'aviez manifesté de m'être utile dans ce pays, je viens réclamer votre bonté en faveur de cette enfant; en quoi faisant, vous me rendrez le service le plus éminent, puisque j'aurai rendu à une famille allemande, dans un pays étranger, le même service que jadis celle de Trieste me rendit dans ma première jeunesse. »

Ce trait, de la part de Gaetano, était parfaitement d'accord avec son orgueil et avec la bonté

de son cœur. Je lui promis de m'occuper de sa protégée, et il partit enchanté.

Le même jour je vis le marquis de *Las Delicias*, directeur et protecteur de la maison de *beneficencia*. Il vint au-devant de mes désirs, et quoique effectivement le nombre des orphelines fût dépassé dans l'établissement, il me promit une place pour ma petite protégée, ajoutant d'une manière gracieuse : « D'ailleurs, en plaçant cette enfant dans la maison, vous exercez un droit, votre aïeule étant au nombre des fondateurs de l'établissement. »

J'ai appris depuis que, dès ce moment, en administrateur zélé, il ajoutait en secret un autre prix à sa complaisance. Il me quitta, en m'invitant à visiter sa *quinta* le soir.

Après dîner, nous dirigeâmes notre promenade en famille du côté de la maison de campagne du marquis.

En sortant du faubourg de l'*Orcon*, nous fûmes arrêtés par une cavalcade singulière, composée d'une vingtaine de jeunes négresses, montées à califourchon, habillées de blanc, les bras et les épaules à découvert, les robes relevées jusqu'aux genoux, les pieds attachés aux étriers avec des cordes et chaussés dans des souliers de soie. Elles chantaient, animaient leurs montures, et, riantes et folles, nous saluaient d'un air caressant et affectueux.... — « *Adio, nina !.... mi ama !* » —

C'étaient les négresses de ville de ma cousine *Mathilde d'Arcos* qui rentraient de la campagne.

La *quinta* du marquis de *Las Delicias* est située sur un monticule qui s'élève au milieu de la plaine en face de la ville et domine le plus beau paysage du monde. Comme à l'ordinaire dans ce pays, nous fûmes régalés par notre hôte de sucreries, de glaces et de chocolat exquis, servis dans une galerie d'où la vue s'étend jusqu'à la mer.

Après avoir parcouru les jardins dans tous les sens, préoccupée, je m'étais écartée de l'habitation pendant qu'on préparait les *quitrins* pour partir, lorsque je fus tirée de ma rêverie par le son d'un tambour. Je me rappelai que ce jour étant un dimanche, les nègres passent une partie de leur temps à danser. Je me dirigeai vers le *bohio* d'où partait ce bruit, et j'eus le temps d'observer, sans être vue, la plus étrange bacchanale.

Dans une enceinte couverte de *yaya* et mastiquée d'une sorte de craie grisâtre, à travers laquelle on apercevait le réseau de bois de palmier qui formait le mur, se trouvait une file de nègres par terre, les jambes croisées, les coudes nonchalamment appuyés sur les genoux, les uns la pipe à la bouche, les autres les mâchoires appuyées sur les mains. C'était à l'entrée de la nuit : le bohio, très-sombre, n'était plus éclairé que par la lueur de la flamme qui s'échappait de l'âtre. A un de ses coins, un nègre debout frappait de ses poi-

gnets, avec une certaine cadence, un tambour haut d'environ quatre pieds, appuyé à terre devant lui, et au milieu s'agitait un couple... Ce n'était pas de la danse, c'était le délire de la pythonisse avant de prononcer l'oracle... Les mains en avant, ils faisaient des sauts et des bonds; tantôt leurs corps, souples comme le serpent, se cherchaient, s'enlaçaient ; tantôt, le port haut, la tête en avant, furieux et superbe comme le taureau blessé par le matador, l'homme s'élançait vers sa danseuse, qui, sautant à son tour, légère comme un faon sauvage, l'évitait en courant autour de lui, jusqu'à ce qu'exténués, ruisselants, hors d'haleine, ils tombaient sur la terre anéantis et sans connaissance... On les laissait là, et d'autres couples les remplaçaient.

Pendant qu'attirée par un spectacle si nouveau. je restais à l'entrée de cette étrange salle de bal, mon oncle Antonio vint à moi et me dit :

« Ce spectacle de la gaieté africaine te paraît singulier ; mais tu en serais bien plus étonnée si tu les voyais, le jour des Rois, prendre leur essor dans les rues. Ce jour, tous les nègres esclaves sont libres pendant les vingt-quatre heures.

« Dès le matin, affublés des plus étranges costumes, des déguisements les plus extravagants, les nègres se répandent dans les rues, sur les places publiques, dans les campagnes, criant, chantant, faisant des sauts, des tours de force, et se livrant

à tous les excès, à toute la démence que peuvent enfanter les cerveaux d'hommes qui jouissent pendant un jour d'une liberté achetée par un an de servitude ; la voix du maître serait alors moins que rien; alors, la férule du *mayoral,* le *tropiche,* les corvées, le fouet, n'ont plus de nom à leurs oreilles ni de forme à leurs yeux ; le ciel, la terre, la vie est à eux, et ils en jouissent avec délire, avec fureur.

— Mais, ce jour, qui vaque aux affaires intérieures des ménages? demandai-je à mon oncle.

— A peine si, prenant nos précautions d'avance, nous avons de quoi vivre ; enfermés dans nos maisons, nous respectons cette fièvre morale, dont il ne leur reste le lendemain qu'une espèce d'accablement et de dégoût pour une liberté dont ils ne connaissent que l'excès, et dont une longue vie d'esclavage ne saurait plus leur permettre de connaître les bornes. »

En causant ainsi, nous arrivâmes à la *quinta;* les *quitrins* étaient prêts; et comme la nuit était venue, le marquis, toujours prévenant, fit armer de torches une partie de ses nègres, qui nous accompagnèrent et arrivèrent jusqu'à la ville, la flamme en main, trottant aussi vite que nos chevaux, ce qui nous donnait assez l'air, au milieu de la nuit et de l'épaisse fumée que vomissaient les torches, d'esprits infernaux allant accomplir quelque maléfice.

Le lendemain nous allâmes visiter la maison de *beneficencia*, fondée par l'évêque Espada et entretenue à l'aide d'un capital fourni par d'autres âmes pieuses; mais le marquis de Las Delicias, aujourd'hui à la tête de l'établissement, a obtenu du gouvernement la concession de la rente des nègres *depositados*, bénéfice qui jusqu'alors n'avait figuré dans aucun revenu de l'État, et dont voici l'origine.

Le créancier n'a pas ici le droit d'expropriation foncière, mais il peut s'emparer des esclaves de son débiteur, à condition de les nourrir pendant que le fisc perçoit le fruit de leur travail, évalué par nègre de 5 à 6 *pecetas* (un peu plus d'un franc) par jour, prix ordinaire d'un journalier. Tu penses bien que cette loi étant fort onéreuse pour le débiteur, les cas de saisie sont peu fréquents; néanmoins, la maison de *beneficencia* tire de cette concession 1,000 piastres fortes par mois. L'établissement est tenu avec ordre et propreté; et ce qui prouve encore la tolérance éclairée de ses habitants, c'est qu'on y voit sur le même rang de petites négresses mêlées aux petites filles blanches. La maison des aliénés vint d'être bâtie : une très-belle fontaine au milieu d'une cour spacieuse rafraîchit les chambres qui l'entourent et les malades à qui il est permis de se promener. Mais là mon cœur s'est péniblement comprimé à l'aspect d'énormes grilles, donnant sur cette même cour,

à travers lesquelles on apercevait de plain-pied des hommes malheureux et souffrants, comme des bêtes fauves, collés aux barreaux de fer, criant et faisant des actes de démence. Ce spectacle, douloureux et humiliant pour les êtres doués de raison qui le contemplent, n'est bon qu'à augmenter l'exaltation des aliénés pacifiques qui séjournent dans la cour, et à les rendre peut-être furieux par esprit d'imitation.

Nous montions déjà en voiture, lorsque des cris, des hurlements surhumains vinrent frapper mes oreilles..... Ils partaient des femmes aliénées..... toutes furieuses, mon enfant!..... toutes!... La vieille maison où elles se trouvent entassées croule; l'eau découle à travers ses murs; les portes, les fenêtres tombent en ruine; et ces malheureuses, attachées une à une, sous l'influence à la fois du désordre de leurs sens et de l'ardeur du soleil, ont à souffrir de toutes les négligences qui résultent de la pauvreté de l'établissement, et peut-être aussi d'anciens préjugés qui, classant les aliénés au nombre des animaux dangereux, leur refusent ces douceurs, ces ménagements charitables qui réussissent toujours, sinon à les guérir, au moins à adoucir leur misère.

Je ne saurais te dire quel sentiment d'amertume, je dirai presque d'envie, me traversa le cœur en songeant à cet élégant, à ce ravissant château habité par les aliénés de New-York. Là

au moins, à force de leur rendre la vie douce, on calme leur exaltation, et ils se croient heureux parce qu'on leur persuade qu'ils sont libres. Toutefois, il est impardonnable que dans une ville où le trésor perçoit plus de 12,000,000 de piastres fortes, un établissement public languisse dans un état aussi déplorable. Derrière ces murs moisis et croulants l'humanité souffrante crie vengeance contre un si coupable oubli!... Je m'éloignais de ces lieux, l'âme soulevée à l'aspect de cette grande misère, lorsque la pieuse conspiration du directeur éclata... Il me supplia de venir au secours de l'établissement de *beneficencia,* en chantant en public à leur profit, la veille de mon départ de la Havane... Je lui fis des objections; il chercha à les combattre, et comme il insistait vivement : « Eh bien! lui dis-je, je chanterai, mais à condition que le produit du concert sera exclusivement employé à poser les fondements d'une maison pour ces pauvres délaissées...

— Je vous le promets, » répliqua le marquis tout joyeux. Et dès lors il se mit en course pour organiser le concert.

Aujourd'hui je songe à la portée de ma promesse. Je pars dans trois jours : à peine s'il me reste le temps nécessaire pour terminer mes affaires; néanmoins le concert aura lieu. Trois femmes se sont déjà offertes à me seconder : Teresita Penalver, dont le talent est aussi gracieux que sa

personne, et deux autres que je ne connais pas encore... Mais comment donner un concert sans chanteur? Les artistes italiens quittent la ville pendant la canicule; ils sont maintenant dans les États du Nord; le ténor seul est resté à *Matanza;* deux des administrateurs viennent de partir par le chemin de fer, résolus de nous l'amener vif ou mort.

A huit heures.

Le marquis est de retour : le ténor se meurt; il a la fièvre jaune..... On lui envoie un médecin..... Le malheureux est dans le délire, et sa fille de quatorze ans, couchée sur un lit à côté de lui, est à l'agonie.....

Le 22 à midi.

..... Le ténor est mort..... Le concert ira comme il pourra, et les pauvres folles auront un secours.

Le 23 à midi.

Le concert a eu lieu hier au soir. La salle était éclairée à *giorno.* Toute la ville s'y trouvait, les

dames éblouissantes de diamants; l'orchestre était excellent, et, ce qui vaut encore mieux, la recette abondante. Après la musique, on nous prépara des rafraîchissements dans le foyer du théâtre. Au moment où j'y entrais, je fus accostée par un homme bien mis et décoré, les cheveux en désordre, les yeux flamboyants. Il m'adressa les paroles les plus affectueuses, les plus exaltées et désordonnées..... Pendant quelques moments j'essayai de cacher l'embarras, la crainte qu'il m'inspirait; mais les personnes qui m'accompagnaient s'en étant aperçues, leurs efforts pour m'en débarrasser accrurent l'exaltation de l'inconnu en l'irritant : debout à côté de ma chaise, il proclamait l'injustice, et jurait de mourir sur la place plutôt que de la quitter..... Le bruit, l'alarme, présageaient une scène violente où mon pauvre adorateur eût succombé, si l'autorité, toujours présente ici, ne fût venue s'en emparer et l'emmener sous bonne escorte.

Ce matin, ma première pensée a été pour le pauvre prisonnier : j'ai envoyé savoir si on lui a rendu la liberté... On vient de m'apprendre... qu'il était fou.

Le 24.

Je pars demain. Tout est en mouvement dans la maison ; je suis l'objet des soins de tout ce qui

m'entoure : frère, parents, amis, c'est à qui m'apportera des vœux, une offrande, un cadeau, un souvenir..... Tout est prévu : les galeries sont remplies de boîtes de confitures, de caisses de biscuits, de chocolat, de fruits de toute espèce, de cages d'oiseaux aux plumages chatoyants; deux petits chiens de six pouces de long avec de grands yeux ronds et noirs qui brillent à travers de longues soies blanches comme des flocons de neige, sont couchés dans des paniers garnis de nœuds roses et attendent le départ... Mais, dans toutes ces prévenances adorables, mon angélique tante brille comme une étoile; il n'y a pas de recherche à laquelle elle n'ait songé d'avance, et mon cœur, gonflé d'émotions, est prêt à se briser.....

Tout à l'heure j'ai failli être étouffée par les caresses de ces pauvres négresses mes anciennes connaissances d'enfance, qui sont venues me dire adieu : avec leurs étranges costumes et leur jargon naïf, elles pleuraient et parlaient toutes à la fois; c'était à en perdre la tête... Il a fallu leur promettre de revenir, et, en attendant, de *les nommer dans mes lettres*...

Non, je ne puis m'accoutumer à l'idée de quitter pour toujours mon pays, de dire un adieu éternel à cette atmosphère de tendresse fraternelle, de confiance native, d'affections saintes !...

Un des plus jeunes fils de mon oncle *Juanito* m'accompagne dans mon voyage : il désirait ar-

demment passer quelque temps en Europe, et après bien des combats, ses parents y ont consenti.

Je vous amène également un enfant charmant de huit ans, fils de ma cousine *Louisa Calvo.* Sa mère me le confie pour le faire élever à Paris. C'est une grande douceur pour moi que cette double mission : il me semble qu'ayant près de moi mes deux jeunes compagnons de voyage, je ne m'éloigne pas tout à fait de mon pays; leurs traits, leur langage, leur accent, m'y ramèneront toujours.

Je m'embarque dans un navire français, *le Havre-Guadeloupe*, qui fait le voyage de France à la Havane plusieurs fois par an. Le capitaine Pasquier, qui le commande, jeune homme de fort bonne façon, est très-aimé ici.

Le 25 à six heures du matin.

Le départ était fixé pour sept heures du matin. L'heure du souper fut triste : jusqu'alors c'était à ce moment que la gaieté de la famille s'épanouissait, c'était alors qu'avaient lieu les plaisanteries, les observations spirituelles et malignes de mes jolies cousines, et ces folles paroles, ces riens sans prétention et sans suite, ces enfantillages qui ne débordent que dans le sein des affections intimes.

Ce soir-là tout était morne et silencieux. Ma bonne tante s'éloigna avant la fin du souper sans être aperçue, et on se quitta ensuite avec promesse de se revoir le lendemain ; mais, la poitrine gonflée de larmes, chacun partait persuadé que c'était là le dernier adieu.

J'avais le cœur oppressé à mourir, et craignais le sommeil et la veille à la fois, ne voyant que tristesse et regret partout. En passant devant le grand balcon en face de la mer je m'y arrêtai.

Tout était calme sur la terre; tout était beau, étincelant sur le firmament. La lanterne du *Morro* tournait comme d'habitude, et les reflets mobiles de sa flamme se jouaient tremblants sur la surface de la mer, doucement agitée par la brise... C'étaient bien là les beautés de la veille, mais mon âme souffrait, et ces extases de douce et pure volupté avaient fait place à des pressentiments douloureux, à des regrets sans fin !... Je n'allais pas au-devant de la vie comme lorsque jadis je quittai ces bords pour la première fois...

Au lieu d'être enlevée, impatiente et joyeuse, par les ailes du temps, je redoutais l'avenir comme un piége, l'inconnu comme un abîme... En m'éloignant encore une fois de mon pays, ce n'était pas le redoutable élément qui m'effrayait; c'était la vie, la vie agitée, orageuse que j'allais encore échanger contre le calme protecteur du sol natal... Je ne sais quelle crainte, quel découragement, quelle

fatigue insolite ou quelle lâcheté s'emparèrent de moi... (Pardonne, mon enfant.) Mon Dieu! m'écriai-je, livrée à une profonde tristesse... mon Dieu!... si des souffrances ignorées encore me sont réservées au delà des mers... reçois plutôt ici mon âme dans ton sein, et que ma dépouille reste en paix sous ce ciel qui m'a vue naître!...

J'entendis dans ce moment des sanglots auprès de moi... Une frayeur soudaine me fit tourner la tête...

Les rayons de la lune, répandus alors sur toute la face du balcon, baignaient de leur douce lumière les bouquets de *boladores* suspendus au mur, et le *sereno* criait minuit... Du reste, pas une ombre, pas un bruit. Néanmoins, les sanglots se faisaient toujours entendre par intervalles; inquiète, je rentrai dans le salon, et ne tardai pas à découvrir qu'ils partaient de la chambre de ma pauvre tante... Elle faisait ses adieux à son fils.

Ce matin, en m'éveillant, on m'a remis de sa part un scapulaire de Notre-Dame-de-Merci..... Mais elle reste enfermée, et ne vient pas me dire adieu.

A sept heures moins un quart nous montâmes dans la chaloupe de l'intendant. Mon frère, mon oncle *Juanito*, d'autres parents et amis m'accompagnaient.

La matinée était éblouissante : un éclat immense régnait dans l'air; la mer étincelait... Je croyais

traverser le royaume du soleil !... Malgré l'heure peu avancée, les balcons étaient remplis de monde qui nous saluait et nous souhaitait un heureux voyage. Mais au milieu de ce bruit, de ce mouvement, de cette foule, mes yeux étaient toujours attachés sur ce toit hospitalier où j'avais été reçue comme l'enfant aimée de la maison !... et de grosses larmes ruisselaient lentement sur mes joues... On le voyait solitaire, ce balcon paternel où mon âme s'épanouissait si souvent au souffle de la brise... Personne n'avait osé affronter notre départ, et les volets de ma tante étaient restés fermés ; les jalousies, les stores, tout était hermétiquement fermé... C'était la pudeur de sa douleur, à la sainte femme ! *Le Guadeloupe* était à l'encre à la sortie du port; nous voguions en silence pour aller le rejoindre. Mille bateaux se croisaient dans la baie conduits par des nègres ou des mariniers qui, gais comme le ciel qui les éclairait, saluaient le jour naissant par des airs du pays, dont le rhythme simple et naïf me pénétrait jusqu'au fond du cœur... Tout à coup, au milieu de ces douces cadences, vint frapper nos oreilles je ne sais quelle triste psalmodie lointaine qui se rapprochait par degrés, mêlée au bruit de la marée montante... Bientôt elle devint plus distincte, et je reconnus la prière des agonisants...

Dans ce même instant, une chaloupe tendue de noir glissa sur l'eau si près de la nôtre, qu'elle

en froissa les bords... Je frémis devant le triste spectacle qu'elle enfermait... Trois hommes occupaient le centre : à côté du premier et du troisième deux prêtres dominicains leur récitaient des prières ; le reste de la chaloupe était occupé par des soldats armés. Le plus âgé de ces hommes avait la chevelure et la barbe blanches, retombant sur les épaules et sur la poitrine ; son air était vénérable et calme. Les deux autres paraissaient à peine sortis de l'adolescence ; leur physionomie douce et honnête portait l'empreinte de l'insouciance ; ils promenaient leurs yeux sur tout ce qui les entourait, et semblaient peu occupés des exhortations que leur adressaient les religieux... Ces trois hommes avaient assassiné l'équipage d'un petit brick sur la plage pendant le sommeil ; on les ramenait de la forteresse de *la Machina* pour les faire pendre. Mais nous touchons à la poupe du *Guadeloupe*.

A midi.

Je les ai quittés ! Mon frère ! mon oncle ! ils sont partis... peut-être à jamais !

Depuis qu'ils se sont éloignés, je suis là, sur un banc, triste, anéantie. Le pont est solitaire. tous les passagers sont descendus dans l'entrepont : les uns pleurent, les autres souffrent. Le

bâtiment pourtant est brillant comme une salle de bal : la tente est déployée, le plancher arrosé. Une multitude d'ananas, de cocos, de bananes, d'oranges, de maméyes se balancent suspendus aux mâts, pendus aux bastingages : des bouquets donnés pour dernier adieu roulent çà et là ; mes oiseaux, étalant leurs beaux plumages, chantent encore comme s'ils voltigeaient sur les lianes de Cuba, et *le Guadeloupe*, entouré d'un léger brouillard blanc imprégné des jets lumineux du soleil, ne marche pas, mais se balance sur lui-même, fier et coquet, au milieu d'une atmosphère d'opales...

Nous longeons toujours l'île, et je reste toujours là immobile à la contempler jusqu'à ce qu'elle disparaisse... Je veux dire adieu à son dernier rivage, au dernier rayon du soleil qui l'éclaire... Je veux remplir ma poitrine du dernier souffle de la brise qui caressa ses bords...

ÉCLAIRCISSEMENTS

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

N° 1.

Tome I, lettre XV, page 214, ligne 19.

L'épreuve indiquée ne suffirait pas à l'intelligence du chien, si le mayoral n'employait pas d'autres moyens, par exemple celui de se promener avec sa meute, en appliquant alternativement, à chaque chien, les naseaux sur les traces des pieds imprimés sur la poussière des routes : aussitôt que le premier s'aperçoit du passage du fugitif, il se prend à crier et à hurler, les autres l'imitent, et tous s'enfoncent dans les bois, où ils traquent leur victime et finissent par s'en emparer.

—

N° 2.

Tome I, lettre XV, page 219, ligne 5.

Il est juste de dire que les châtiments corporels,

infligés encore à cette époque dans l'éducation de l'enfance, ne le sont plus à la Havane.

—

N° 3.

Tome I, lettre XVII, page 232, ligne 28.

Le climat n'est pas la seule cause de cette insouciance oublieuse, de cette indifférence inactive du caractère des Havanais : elle est particulièrement le résultat des mauvaises institutions. Les obstacles multipliés et toujours renaissants qui entravent la route des affaires publiques, l'indolence intéressée ou calculée des juges, des avocats et des autorités, qui les tient en suspens, rebutent d'avance et découragent les hommes ; ils finissent par s'abandonner à la paresse. Et pendant qu'ils se livrent à une activité prodigieuse pour mener à bien leurs affaires personnelles, pendant que, sous un soleil ardent, ils se transportent à travers des routes impraticables, d'un bout à l'autre de l'île, pour faire construire des sucreries ou pour assister aux labours de leurs champs, s'ils viennent à se trouver aux prises avec les institutions du pays, ils deviennent indifférents et personnels. Les vertus publiques, à la Havane comme ailleurs, ne sauraient éclore que d'un bon système de gouvernement : ce n'est qu'en identifiant les intérêts particuliers aux intérêts de tous, qu'on arrive à l'abnégation, comme on parvient à rendre salutaires, par

l'habileté d'un heureux amalgame, certaines drogues en elles-mêmes malfaisantes.

—

N° 4.

Tome I, lettre XVII, page 230, ligne 13.

Les Anglais profitèrent effectivement de l'heure de la *sieste* pour attaquer le château du Morro; mais on croit qu'ils avaient des intelligences secrètes parmi les assiégés. Toutefois, l'ennemi s'introduisit dans le fort, et la sentinelle fut tuée; le reste de la garnison, surpris dans le sommeil, fut obligé de se rendre, après avoir essayé une défense désespérée, pendant laquelle le gouverneur fut tué.

—

N° 5.

Tome I, lettre XIX, page 264, ligne 13.

La terre que le guajiro choisit pour ses pénates appartient toujours à quelqu'un; il la loue même moyennant un léger payement par an; mais il en paye rarement le loyer, certain qu'il est de ne pas être contraint par la justice à s'acquitter envers son créancier, autant que ce dernier est certain de payer les frais de la procédure, s'il a le malheur de lui susciter des poursuites : telles sont les garanties que présente notre système judiciaire.

—

N° 6.

Tome I, lettre XIX, page 268, ligne 2.

Ce résultat s'obtient rarement, et exclusivement dans les environs de la Havane : on peut le réduire de moitié partout ailleurs.

—

N° 7.

Tome II, lettre XX, page 20, ligne 3.

Il est cependant un moyen d'existence pour la population blanche; mais si, par une mesure énergique, le gouverneur ne le lui conserve pas exclusivement, la race noire le lui interdira encore. Ce n'est pas seulement pour les travaux de l'agriculture que se faisait le trafic des nègres; on les achetait pour les louer, comme ouvriers maçons, charpentiers, cordonniers, fabricants de tabac ou vendeurs publics dans les rues : ils rapportaient et rapportent ainsi un grand bénéfice à leurs maîtres; mais cette spéculation établit une concurrence funeste avec les blancs et avec les hommes libres qui veulent se dédier aux mêmes métiers, et diminue les chances d'établissement et de lucre pour la population blanche.

—

N° 8.

Tome II, lettre XX, page 24, ligne 18.

Les nègres déclarés libres par la commission mixte sont fort dangereux dans l'île, et surtout à la Havane : les maîtres les craignent, les esclaves les méprisent, et ils sont plus nuisibles qu'utiles. Toutes les populations demandent à grands cris qu'on les transporte hors de Cuba, et sont prêtes à faire des sacrifices pécuniaires pour qu'on les mette à l'endroit que les gouvernements anglais et espagnol voudraient désigner.

—

N° 9.

Tome II, lettre XX, page 72, ligne 23.

A peine arrivé à la Havane, le capitaine général Valdez s'occupa sérieusement de la question des esclaves. Il s'adressa aux plus riches propriétaires, à la *Junta de Fomento*, à l'*Ayuntamiento* (municipalité) et au tribunal de commerce, en leur demandant un rapport sur l'importance de la traite pour la prospérité de l'île. Tous furent d'accord sur la nécessité d'interdire sévèrement la traite, comme ruineuse et menaçante pour l'île ; tous réclamèrent avec énergie contre les dangers d'une émancipation prématurée. Le capitaine général s'empressa alors de prendre des

mesures énergiques pour interdire complétement le trafic des esclaves. Pour la première fois, la surveillance fut exercée avec rigueur et loyauté. On fit la saisie de plusieurs bâtiments négriers, et on déclara libres les nègres qu'ils portaient, le gouverneur Valdez se privant ainsi volontairement de la prime énorme perçue jusqu'alors par les capitaines généraux pour chaque nègre introduit dans l'île, impôt qui avait enrichi auparavant ses prédécesseurs. Cette conduite ferme et inattendue excita contre le capitaine général Valdez une guerre acharnée de la part des armateurs négriers de Barcelone, de Santander, de Cadix, de Séville et d'autres ports de mer de la Péninsule : les journaux l'attaquèrent; les plaintes, les réclamations, les récriminations vinrent fondre sur lui; on l'accusa de ruiner *l'île*. Les armateurs espagnols établis à Cuba envoyaient de l'argent en Espagne pour entretenir la mitraille des journaux contre lui, et, sans l'amitié que lui portait le régent, il n'aurait pas pu se maintenir dans le poste difficile qu'il remplissait avec autant de sagesse que de désintéressement. Il faut espérer que son exemple sera suivi par ses successeurs. C'est une erreur de croire que nos colons sont intéressés à la continuation de la traite. Ils la regardent comme un fléau exterminateur toujours suspendu sur leur tête et menaçant leur fortune et leur existence; d'ailleurs ils comprennent aussi vivement que les philanthropes d'Europe tout ce qu'il y a de révoltant dans l'existence de l'esclavage; la véritable opposition à l'abolition franche et absolue de la traite, vient en Espagne des arma-

teurs et des marchands qui spéculent sur cette branche infâme de commerce.

N° 10.

Tome II, lettre XXIV, page 149, ligne 11.

Ce n'est que dans l'année 1834, que le comte de Montalvo fut nommé député de la Havane avec M. A. Arango. Ils siégèrent à la chambre jusqu'en 1836, époque à laquelle les cortès furent dissoutes. A la nouvelle convocation, la Havane réélut encore le comte de Montalvo. M. Saco et d'autres firent partie de cette seconde élection; mais les députés de Cuba ne siégèrent pas.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DU CONSUL D'ANGLETERRE A LA HAVANE, M. TURNBULL, AVEC LORD PALMERSTON, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

N° 1.

M. Turnbull au vicomte Palmerston.

Havane, le 28 mai 1841.
Reçue le 2 juillet.

Dans ma dépêche sur le commerce des esclaves, datée du 12 avril dernier, j'ai eu l'honneur d'appeler l'attention de Votre Seigneurie sur le mouvement remarquable qui a commencé à se manifester dans cette île aussitôt après l'arrivée du capitaine général actuel, en faveur de la suppression du commerce des esclaves, et qui, je m'en félicite, a toujours avancé d'un pas ferme et constant. A l'appui de cette assertion, je pris alors la liberté d'adresser à Votre Seigneurie, en original et en traduction, la copie du

Mémoire que les principaux habitants créoles ont adressé à Son Excellence à ce sujet.

Dans ce Mémoire, sont cités avec approbation deux autres documents, le premier émané de la *Junta de Fomento* de cette île, et l'autre du conseil municipal, ou *Ayuntamiento*, de cette ville.

J'avais ainsi été induit à supposer à tort que ces deux Mémoires de deux corporations importantes de l'île, que je n'avais pas vus, mais dont je suis actuellement en état de vous envoyer les copies et traductions, étaient conçus dans le même esprit généreux qui distinguait l'écrit vraiment éloquent que j'eus l'honneur de vous transmettre par le paquebot *Peterel* [1].

Il est vrai que ces Mémoires sont tels qu'il n'auraient pas été écrits ou même pensés il y a peu de mois.

La représentation faite par l'*Ayuntamiento* est une protestation contre toute discussion indiscrète de la question générale de l'émancipation des nègres dans les journaux de la métropole, lesquels ne peuvent plus être censurés comme précédemment ni exclus de la circulation à Cuba par les autorités de cette île, et elle contient une déclaration franche et ouverte en faveur de la suppression de la traite. Du reste, Votre Seigneurie verra que cette importante corporation rejette sur le gouvernement de la métropole toute la responsabilité de la permission et de la protection de ce commerce, ce qui confirme mes opinions à ce sujet,

[1] Le Mémoire adressé au gouverneur par les principaux habitants créoles de l'île de Cuba.

opinions dont je vous ai constamment entretenu depuis mon arrivée dans cette île en 1838. Je ne puis pas m'empêcher d'exprimer la conviction où je suis, que ce document, le plus pauvre et le moins important de la série que j'ai à présent l'honneur de vous envoyer, deviendra dans les mains de Votre Seigneurie un argument suffisamment puissant pour faire peser toute la responsabilité du maintien de ce trafic sur le gouvernement de Madrid, *dans le seul but reconnu de tenir cette île, pour quelque temps encore, dans la dépendance de Sa Majesté Catholique.*

La *Junta de Fomento*, quoique également inquiète du danger qu'une libre discussion apporterait à l'institution de l'esclavage, et quoique exprimant la plus grande répugnance à laisser exercer les pouvoirs déjà accordés à la Grande-Bretagne pour la suppression du commerce des esclaves, est cependant plus franche que l'*Ayuntamiento*, en déclarant son horreur du trafic africain, et en indiquant des mesures pour arriver à son entière cessation. Une explication de cette différence d'opinion et d'expression est facile à conclure de ce fait : que le corps municipal est composé de marchands, dont plusieurs ont un intérêt direct au maintien de la traite, tandis que la *Junta de Fomento* est composée principalement de planteurs, propriétaires et fermiers, qui commencent à découvrir que leurs véritables intérêts seront plus favorisés par sa suppression immédiate.

J'ai eu aussi la bonne fortune de me procurer, et j'ai l'honneur de l'inclure ici, le Mémoire sur ce même sujet du tribunal de commerce de la Havane, adressé

ainsi que les deux autres à la régence provisoire du royaume. Il paraîtrait que ce tribunal, comme la *Junta de Fomento,* accepterait avec joie une mesure pour la suppression effective du commerce des esclaves, si elle pouvait s'accomplir sans l'intervention étrangère, en échange d'un long répit de discussions parlementaires ou publiques, au sujet de la question plus générale de l'émancipation des nègres. Dans cet écrit, le tribunal de commerce me fait l'honneur de m'accabler d'injures : le crime que j'aurais commis serait d'avoir accusé le gouvernement d'Espagne, ses agents dans cette île, et les habitants en général, d'avoir enfreint les traités avec l'Angleterre, et d'avoir aussi osé proposer l'extension des pouvoirs de la commission mixte au point de l'élever au rang d'un tribunal ordinaire du pays. *L'extrême irascibilité du tribunal de commerce sur ce point pourrait servir de recommandation à mon projet de traiter avec les Africains, après qu'ils seront débarqués, projet que je soumets à la considération bienveillante de Votre Seigneurie* [1].

Je suis aussi en état d'envoyer à Votre Seigneurie, par cette occasion, un Mémoire où sont professés les sentiments les plus libéraux et les plus éclairés, et allant jusqu'à demander la concession du principe de l'émancipation des nègres et la substitution du travail libre au travail des esclaves dans cette île. La présentation d'un pareil Mémoire au capitaine général de Cuba forme à elle seule époque dans l'histoire de

[1] Cet aveu est important et n'a pas besoin de commentaire.

l'île. Il est vrai que ce document n'est revêtu que d'une seule signature, mais c'est celle d'un homme d'une grande importance dans ce pays, le comte de Santovenia, qui a au moins 40,000 liv. sterling de revenu annuel et qui est actuellement possesseur de 800 esclaves.

J'ai la confiance que ces documents paraîtront à Votre Seigneurie d'un intérêt et d'une importance suffisants pour leur donner une place parmi les documents relatifs à la suppression de la traite que Votre Seigneurie a coutume de déposer devant le parlement. J'ai offert de les communiquer aux commissaires de Sa Majesté, si, après lecture de ces documents au consulat, ils manifestent l'intention de les faire copier pour leur propre usage et par leurs sécrétaires particuliers.

A

Première pièce incluse dans la lettre de M. Turnbull.

MÉMOIRE ADRESSÉ PAR LA JUNTA DE FOMENTO A LA RÉGENCE PROVISOIRE D'ESPAGNE, AU SUJET DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE ET DU COMMERCE DES ESCLAVES.

La Havane, 26 février 1841.

Les commissaires chargés de l'encouragement de l'agriculture et du commerce de l'île de Cuba n'ont

pas hésité à appeler l'attention de la régence provisoire du royaume, afin de prévenir, dans l'intérêt de leur pays, tous les maux qui, à propos de la question de la liberté des nègres, ont été soulevés par une discussion imprudente et par des agents étrangers, dans un esprit d'hostilité à la prospérité nationale.

Leur objet est d'attirer également l'attention sur le danger auquel est exposée la conservation de cette île, si on continue à l'agiter, à moins que par l'influence de la raison on ne puisse empêcher les discussions sur l'esclavage, publiées sans cesse par la voie de la presse, sans quoi on ne saurait garantir aux habitants de toute classe et de toute opinion la conservation de leur vie et de leur fortune.

Dans une affaire aussi délicate, où se trouvent en présence les intérêts opposés de deux grandes masses de tout un peuple, l'homme qui se déclare en faveur du parti le plus fort, au risque d'exterminer le plus faible, ne peut mériter le titre d'ami de sa race.

C'est l'affaire des esprits justes et philosophiques d'éclairer le gouvernement sur les erreurs qu'on lui suggère, et de lui présenter, pour être soumis à son examen, des plans profondément médités. La vraie sagesse consiste à corriger les abus sans produire des troubles.

Bien loin de suivre ces principes, l'auteur d'une communication qui a paru dans le *Corresponsal de Madrid*, sans la moindre connaissance de l'état présent de l'esclavage dans cette île, proclame la nécessité de l'émancipation, suppose qu'elle a été tacitement convenue dans le traité de 1817, et assure que

cette mesure sera accomplie, malgré l'opposition des propriétaires.

Cette discussion sur une question si dangereuse est tolérée à Madrid dans les feuilles publiques, qui circulent ensuite ici en grand nombre, à la portée de nos affranchis, et qui sous peu viendront à la connaissance de nos esclaves de la ville et de la campagne. Il n'en faut pas davantage pour exciter la méfiance et l'alarme parmi les capitalistes et les propriétaires sur l'avenir de l'île, en leur donnant à penser, et non sans raison, qu'il est temps pour eux de sauver ce qu'ils peuvent de leur fortune, et de se rendre dans des pays plus sûrs et qui leur offrent une protection plus efficace.

Aucune branche d'industrie ne peut prospérer sans confiance, principalement toutes les entreprises agricoles qui composent notre fortune et qui exigent l'application constante du capital qui y est engagé. La grande somme nécessaire pour l'établissement d'une plantation de sucre, le grand espace de temps que demande sa réalisation, et la difficulté de diviser une telle propriété ou d'en disposer, obligent le propriétaire à la laisser dans la même forme à sa postérité la plus éloignée. C'est pourquoi celui qui cherche à créer une pareille propriété, ou qui en exploite une, en voyant annoncer dans les journaux de Madrid que l'esclavage est sur le point d'être aboli, et trouvant que l'existence de l'esclavage est menacée par les agents d'une puissante nation qui a commis la folie de ruiner ses propres colonies dans notre voisinage immédiat, préférera garder son capital improductif

ou le mettre en sûreté à un taux fort bas d'intérêt, plutôt que de s'exposer à le perdre pour toujours dans un pays soumis aux scènes déplorables de la Jamaïque.

Si la mission entreprise par l'*Impartial espagnol* a causé une telle alarme parmi les planteurs de Cuba, dont les intérêts prospéraient au milieu de la décadence de leurs rivaux étrangers, et qui portaient très-opportunément assistance à la métropole, il peut se féliciter de l'avoir remplie complétement. L'arrivée de ces journaux de Madrid a coïncidé avec les nouvelles exigences des commissaires anglais, dans le but d'augmenter l'alarme des habitants par des dénonciations au sujet de la continuation du commerce des esclaves.

Le gouvernement anglais n'est pas encore content de l'établissement d'un vaisseau de guerre démâté en position dans notre port, ayant un équipage composé de nègres émancipés portant l'uniforme de la marine royale de la Grande-Bretagne, et où nos esclaves noirs des deux sexes ont un libre accès.

La contagion propagée parmi nos esclaves par la communication constante entre eux et le grand nombre d'émancipés, qui, malgré la ferveur de l'humanité anglaise, n'ont pas encore été transportés dans leurs îles, paraît ne pas être regardée comme dangereuse dans un instant où notre gouvernement est assiégé de demandes pour exécuter des visites domiciliaires dans les maisons de campagne adjacentes à cette ville, où l'on suppose que sont déposés des nègres récemment arrivés d'Afrique; de tels actes sont commis

avec une ostentation publique. et deviennent immédiatement notoires et intelligibles pour les esclaves, en leur donnant de nouvelles idées sur l'illégalité de leur condition.

C'est ainsi qu'ils sont amenés à penser, qu'ils sont protégés par un pouvoir agissant sous l'influence anglaise, et qui les provoque à la rébellion contre leurs maîtres. C'est une violation du droit des gens, commise à une époque où l'intervention d'un pouvoir dans les affaires intérieures d'un autre a été solennellement proclamée par les congrès modernes comme incompatible avec les droits des nations.

Il est très-bien que l'Angleterre émancipe les esclaves dans ses propres colonies, et que la France suive spontanément son exemple si elle est convaincue des bons résultats d'une pareille mesure; mais si l'Espagne ne le souhaite pas de même, parce qu'elle considère que ce serait ruineux pour la plus riche portion de sa population, les îles Britanniques ont-elles le droit de se porter arbitres des destinées des autres ?

L'ancien continent est peuplé de millions d'êtres humains, aussi esclaves que les nègres et mille fois plus corrompus; les nations les plus civilisées s'engagent dans des guerres sanglantes où sont sacrifiées des victimes innombrables; et cependant il n'y a ni philanthropie ni intervention pour éclairer et régénérer les uns, ni pour empêcher les dévastations des autres. D'où provient donc cette prédilection pour la race africaine, qui est sur le point d'avoir la prépondérance dans ces îles des Indes occidentales ? Et comment se

fait-il que pour favoriser ce mouvement, on prenne une intervention *de facto* si offensante pour le drapeau espagnol ?

Les commissaires ne s'occuperont pas à rechercher la cause de cet état de choses exceptionnel, ni à accumuler des preuves des procédés violents des commissaires anglais envers la première autorité de l'île, car il est certain que ces communications sont à présent soumises à la considération de la régence, avec un projet pour empêcher le progrès des prétentions de l'Angleterre, et pour montrer la nécessité de placer ces agents dans une position moins importante, où leurs fonctions soient moins dangereuses au repos de l'île et aux intérêts de la monarchie; c'est pourquoi ce sujet n'échappera pas à la pénétration de la régence.

Dans une occasion semblable les commissaires ont établi, et maintenant ils le rappellent au gouvernement suprême, que pour les nègres, ou au moins pour ceux de Cuba, le mot d'esclavage est odieux, représenté comme il l'est dans les déclamations des abolitionistes, sous les couleurs les plus sombres, sans réfléchir à la condition où les nègres étaient auparavant, avant d'être réduits à l'état de servitude, aux avantages dont ils jouissent dans cet état, et aux conséquences désastreuses qu'entraînerait leur rétablissement dans leur condition primitive.

De mûres réflexions sur ces trois situations détermineront s'il est fait plus de tort ou de bien aux Africains en les rendant esclaves qu'en les laissant à leur liberté. La moindre connaissance de la manière

de vivre des Africains dans l'intérieur de l'Afrique, suffira pour rendre compte de la répugnance qu'éprouvent ceux qui ont obtenu leur liberté à retourner dans leur pays natal, quand bien même un tel retour leur serait proposé.

Ce qui est appelé esclavage à Cuba, afin d'être mieux compris par ceux qui ont eu l'occasion de l'observer, doit être divisé en deux classes. D'abord l'esclavage des villes, et ensuite l'esclavage des campagnes. Il sera toujours honorable pour ses habitants qu'à l'aide d'esclaves africains et d'hommes de ce continent de condition libre, ils ont pu présenter aux regards de ceux qui ont touché les rivages de la Havane une classe de la société, la plus infime, celle qui dans tous les pays est regardée comme la lie du peuple, ayant un air de décence et de bien-être, et possédant des habitudes laborieuses qui ne se trouvent pas sous les institutions perfectionnées de Paris et de Londres.

Le commerce incessant et actif qui se fait dans l'intérieur de nos établissements, les chargements et déchargements des vaisseaux sur les jetées, la vente d'articles de tout genre pour leur consommation immédiate, le soin des nombreuses voitures privées et publiques qui sillonnent nos rues, et nos nombreux ateliers de toute nature, sont effectués par des nègres esclaves, dont la santé robuste annonce qu'ils possèdent un bien-être plus grand que celui dont peuvent jouir les travailleurs d'Europe.

On ne trouvera pas dans toute cette ville à esclaves un seul mendiant, un seul ivrogne, un seul vaurien

qui s'efforce d'exciter la compassion publique; et cependant ne s'attendrait-on pas à trouver des mendiants en abondance parmi les esclaves malades ou âgés, abandonnés par leurs propriétaires ?

Quel contraste entre la scène d'activité qu'offre la Havane et le tableau que nous présente l'île de Ténériffe, dont les habitants sont des hommes libres ! Un résident de la Havane, à son retour au Havre et à la Guadeloupe, étant débarqué avec ses compagnons à Ténériffe, afin de voir cette ville, avait à peine mis pied à terre qu'il fut entouré par une telle multitude de mendiants demandant la charité, qu'il fut forcé, au milieu de la ville, de chercher un asile dans une maison particulière contre l'aspect d'une misère aussi repoussante, et que de là il ne put se retirer que sous la protection de la police.

Quelque misérables que soient supposés les nègres, pas un d'eux n'est mort ici faute d'aliments, tandis que des classes entières d'hommes, dans les nations de l'Europe les plus libres, sont condamnées à mourir de faim et de froid, ou de maladies causées par les mœurs dissolues des habitants.

Les esclaves domestiques à la Havane forment une fraction distincte parmi la classe à laquelle ils appartiennent. Ils sont bien plus heureux que leurs compagnons, et c'est cette fraction qui nous fournit nos nourrices, pour lesquelles nous gardons une affection filiale; leurs enfants sont élevés dans la compagnie des nôtres; et ces domestiques, qui sont placés plus immédiatement auprès de la personne de leurs maîtres, acquièrent une espèce d'éducation, consistant

en un certain tact et intelligence, produits par leur contact continuel avec les classes les plus élevées de la société. Leur tenue et leurs manières sont bien supérieures à celles des blancs dans la campagne, ou des ouvriers blancs des villes; et ils ne voudraient à aucun prix changer leur manière de vivre contre celle d'aucun homme qui gagne sa vie par son travail personnel.

Cette habitude de faire attention aux esclaves domestiques dès leur enfance engendre parmi les habitants de Cuba une sorte de sympathie pour toute leur race, tellement qu'aucune personne bien élevée n'a été jamais capable de commettre le moindre excès dans la punition de ses esclaves. Au contraire, la seule pensée d'améliorer leur sort leur est propre, quoique ce ne soit pas par les moyens d'une éducation régulière; et ce désir a exercé une influence notable sur l'amélioration de la condition des esclaves ruraux.

Cette dernière section des nègres qui sont destinés à une sorte de travail plus forcé et plus rude, car ils le font à de certaines saisons de l'année hors de la présence de leurs maîtres, est, sans aucun doute, dans une position bien plus défavorable; et c'est pour cette raison que, dans l'opinion des commissaires, elle est la plus convenable à comparer avec celle des travailleurs libres d'autres pays.

Tout nègre des champs possède un logement pour lui, qui, selon la fortune de son maître, est, ou bien un cabinet séparé, habitable par un couple marié, ou une chambre dans un édifice commode, ce qui est le

cas le plus fréquent dans les plantations de café ou dans les propriétés de personnes qui ont passé d'une position élevée à celle de planteurs.

Dans les établissements les plus économiques, la ration quotidienne consiste en huit onces de bœuf salé cuit avec des assaisonnements nutritifs et distribué en deux repas, dont le premier est servi à onze heures du matin et l'autre après le coucher du soleil, à la fin de la journée de travail.

A chaque esclave est réservé un petit jardin pour cultiver des grains et des végétaux, avec lesquels ils varient leur nourriture journalière; il est aussi permis d'élever de la volaille et un cochon dans le voisinage de l'habitation.

Les esclaves des champs reçoivent annuellement deux habits de toile de Hambourg, et en hiver un châle et une cape de laine. Chaque propriété a une infirmerie régulière, placée sous la garde du meilleur médecin que l'on peut trouver; et quand un esclave est malade, on n'épargne ni soins ni attentions, quand il n'y aurait pas même un avantage quelconque pour le maître. Et quand la vieillesse ou les infirmités les empêchent de travailler, ils sont sûrs de trouver un asile où ils reçoivent les mêmes soins qu'ils auraient reçus dans la plénitude de leur santé et de leur vigueur.

Et quel est le travailleur en Europe qui pourrait compter sur une telle assurance de repos sans en appeler à la compassion publique? Et comment ses enfants, quelque nombreux qu'ils puissent être, sont-ils assurés d'avoir constamment leur subsistance? Il est aussi vrai de dire que parmi cette classe d'esclaves,

ceux qui se conduisent le mieux sont attachés à des postes où ils jouissent de plus de liberté, et sont en état d'amasser un capital suffisant pour acheter leur liberté.

Et ne serait-il pas plus humain pour le travailleur européen mourant de faim et de dénûment, que son gouvernement employât à améliorer les misères de sa condition les millions qu'il dépense en tentatives pour améliorer le sort de Cuba? De plus, le travailleur est esclave de ses besoins. Afin de les satisfaire, il est forcé de doubler ses travaux, et s'ils ne sont pas encore suffisants pour produire autant de sécurité et de jouissance dans son vieil âge que n'en possède l'esclave, le résultat positif est que l'esclave est de fait le plus heureux, et que le travailleur européen n'a pour lui qu'un beau nom.

Les commissaires n'ont pas l'intention de s'opposer à l'accomplissement du traité pour la cessation de la traite des noirs, ni de défendre les infractions clandestines dont il a été l'objet, parce qu'il a été signé avec l'approbation du gouvernement, qui a trouvé convenable d'ouvrir des négociations internationales sur ce sujet avec la puissance qui a pris sur elle d'entreprendre la défense de l'humanité.

La suppression de la traite pourrait même être regardée comme bienfaisante et opportune, si elle était accompagnée d'un plan pour l'immigration de colons blancs, et la dépense de leur introduction, dans un cas urgent, pourrait être supportée par les revenus de l'île. Le nombre des travailleurs blancs deviendrait alors assez grand pour pouvoir réduire leurs

salaires au point de les engager à se livrer à l'agriculture, et de rendre leur travail plus économique que celui des nègres. Cela aurait dû déjà être le cas, et c'est maintenant le seul système par lequel la traite des nègres pourra être entièrement anéantie, à moins que nous n'ayons l'intention de voir annihilés les produits de l'île.

De telles améliorations ultérieures devraient donc être préparées graduellement, de la façon que le gouvernement décidera dans sa sagesse, afin de nous délivrer un jour de la nécessité fatale et inévitable où nous sommes à présent placés, de recruter notre population par l'introduction d'esclaves.

Mais les commissaires ne cesseront pas de répéter à la régence que la mesure d'émancipation qu'annonce d'une manière erronée la communication du *Corresponsal* arracherait immédiatement cette île à la métropole, ainsi qu'à ses habitants de race blanche.

Le payement immédiat de la valeur des esclaves, comme indemnité, ne serait pas un remède suffisant à ce désastre; car sans eux les propriétés seront complétement ruinées. Jamais non plus le payement complet (et impossible) de la valeur des propriétés elles-mêmes ne sera une compensation suffisante, parce qu'en supposant que chaque propriétaire ait l'argent dans sa poche, il n'y aurait pas de force suffisante pour réprimer les excès de 500,000 esclaves naturellement indolents et portés à la dissipation, et spécialement quand ils feront cause commune avec les 200,000 habitants de couleur libres portés dans le cens de l'île.

Il ne serait pas possible d'engager les nègres nouvellement émancipés à contracter des habitudes de travail volontaire, ni de leur communiquer les mœurs données par une éducation régulière. Ils désireront naturellement vivre avec le moins de travail possible, s'adonneront au vol et à d'autres vices, et les blancs n'étant pas en nombre suffisant pour les tenir en respect, il s'élèverait un tel degré de rivalité et de haine, qu'il en résulterait une guerre à mort.

Il n'est pas à présumer qu'aucun homme blanc veuille se soumettre à un sort aussi dur; ils préféreront tous émigrer dans des contrées étrangères, gagner leur subsistance et sauver la vie de leurs enfants, s'ils n'adoptent pas les mesures que pourrait dicter le désespoir.

C'est pourquoi les commissaires supplient le gouvernement provisoire :

1° De réprimer la licence avec laquelle la presse périodique de Madrid attaque la loyauté irrécusable des habitants de Cuba, par la propagation de doctrines opposées au bien-être et au salut de tous les propriétaires, à la conservation du pays et à l'intérêt des revenus de Sa Majesté ;

2° De refuser pour l'avenir d'entrer dans des négociations relatives à la traite d'Afrique, d'après les bases suivant lesquelles elles ont été ouvertes, c'est-à-dire par la cession à la nation anglaise du droit d'intervention personnelle par ses agents sur le territoire espagnol; d'insister pour que le principe de non-intervention, qui a été sanctionné par les congrès généraux, ait vigueur, et de faire que les commissaires

anglais qui résident ici soient envoyés pour exercer leurs fonctions en un lieu où leur présence soit moins préjudiciable à la tranquillité et au bien-être public;

3° Que le gouvernement adopte telles mesures qui lui paraîtront convenables et compatibles avec l'honneur national pour la cessation absolue de la traite des esclaves, et qu'en même temps un plan de colonisation blanche soit décrété, dont l'exécution soit confiée à cette corporation, la plus active et la plus profondément intéressée aux améliorations publiques, et assez nombreuse pour comprendre, non-seulement ceux de notre nation, mais aussi les étrangers de tous pays; que les dépenses occasionnées par cette mesure soient à la charge des revenus de l'île;

4° Que la régence, dans sa pénétration profonde, daigne considérer que dans la question de la liberté des nègres, il n'y a eu qu'une seule pensée ou opinion depuis l'arrivée des publications en question de Madrid : c'est que l'île sera perdue d'une manière irréparable pour la métropole et ses habitants; car ils se porteront plutôt à quelque extrémité, que de se soumettre au sacrifice de leurs fortunes, au danger de leurs vies, et peut-être à être un jour subordonnés aux nègres.

EL CONDE DE VILLANUEVA, président.

(Suivent les signatures.)

B

Seconde pièce incluse dans la lettre de M. Turnbull.

MÉMOIRE DE L'AYUNTAMIENTO OU CONSEIL MUNICIPAL DE LA HAVANE, A LA RÉGENCE PROVISOIRE D'ESPAGNE, SUR L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE ET DE LA TRAITE DES NOIRS.

La corporation municipale de la très-fidèle ville de la Havane adresse à la régence provisoire du royaume les plaintes de l'île de Cuba sur une question qui touche à son existence. Quoique indigne de ce grand rôle, cependant, étant le seul intermédiaire représentatif dont jouissent ces fidèles habitants, la municipalité se propose, avec toute l'ardeur inspirée par la justice et toute la confiance qu'elle a dans la sagesse d'un gouvernement juste, de prouver l'impossibilité de prendre une résolution sur l'émancipation des nègres esclaves de cette île, sans occasionner sa destruction, en retour de sa loyauté sans tache et des grands et constants sacrifices qu'elle s'est imposés en faveur de la métropole. Elle en appellera aussi à la justice et à la politique, sur ce qu'avance en faveur de l'émancipation une philanthropie mal entendue, qui ne s'appuie pas sur des données positives, mais sur une indigne jalousie.

Il est douloureux d'observer que les circonstances qui ont servi de prétexte pour refuser aux provinces

d'Amérique le droit de représentation et d'autres garanties sociales, ne sont plus prises en considération quand l'émancipation des esclaves est en question; mais il est bien plus douloureux de voir que les souffrances d'une classe de la population sont exagérées dans le but d'arriver à la ruine et à la destruction sanguinaire de l'autre. Ceux qui ont discuté la question de l'esclavage en Amérique ont négligé, parmi leurs considérations, le fait que la différence des castes y est comprise; différence qui inspire les alarmes les plus sérieuses à l'égard d'une portion importante de la population, qui, sans être de condition esclave, désire l'extermination de la race blanche.

Si le nombre d'esclaves qui sont placés dans un contact plus immédiat avec les gens de couleur croissait et si les difficultés qui s'élèvent par la subordination et l'isolement des esclaves étaient enlevées de façon à préparer la voie à des bouleversements, Cuba confirmerait l'expérience de Saint-Domingue, et accomplirait la prédiction : que dans ces îles la race noire exterminerait les blancs, et que ceux-ci l'emporteraient sur les noirs sur le continent. C'est manquer de connaissance du cœur humain que de ne pas soupçonner le désir, dans quelques âmes perverses, de voir détruire la population blanche, et de ne pas craindre que ce désir, excité par les plaintes, non pas des esclaves, mais de leurs défenseurs gratuits, n'excite des désastres et des révolutions. Mais ceux qui exagèrent les maux de l'esclavage devraient considérer que le mal n'est pas si grand que celui qui serait produit par l'extermination de la classe blanche, et

que cette île serait perdue pour la civilisation et le commerce, si une classe ignorante et dégradée présidait à ses destinées.

L'opposition à l'émancipation n'est pas seulement fondée sur le désir de la prospérité de l'esclavage, ni sur l'amour insensé d'une richesse qui disparaîtrait avec les esclaves qui la produisent : elle se fonde sur la préservation de l'existence de la classe blanche, qui a le devoir et le besoin de l'empêcher. Et les habitants de l'île de Cuba, qu'il ne faut pas blâmer *par la seule raison que leur gouvernement permet et protége l'abominable trafic des esclaves,* ont un droit mieux fondé à demander la préservation de leur existence, que ne l'a la race esclave à demander la liberté. Cette liberté ne serait en tout cas qu'une abstraction, tandis que la préservation de la race blanche n'en est pas une. D'ailleurs, il ne faudrait pas oublier les circonstances locales qui rendent l'émancipation impossible. La liberté des mineurs et des fous est une chose juste comme abstraction, mais d'autres raisons empêchent qu'on ne les en mette en jouissance; et ceux qui, affectant des sentiments philanthropiques, déclameraient contre l'autorité du père et du curateur, ne seraient pas plus raisonnables que ceux qui demandent une émancipation à laquelle les esclaves ne sont pas préparés. C'est en vain que des transitions ont été proposées. Les intérêts des propriétaires d'esclaves ne permettront pas des concessions préliminaires, car elles ne pourront être accordées sans produire de commotions. Le seul remède que puisse indiquer la raison ou une philanthrophie éclairée, serait d'adou-

cir les maux des esclaves, afin de les préparer par degrés insensibles à jouir de leur liberté; et il est honorable pour la législation de ce pays et les mœurs de ce peuple, que les règlements concernant l'esclavage, et spécialement la cédule royale du 31 mai 1789, et le traitement humain de leurs maîtres rendent ridicules et chimériques les déclamations de ceux qui s'intéressent à l'émancipation.

Le travailleur en Europe est indubitablement dans une condition bien plus infortunée que celle de l'esclave dans cette île. L'esclave est nourri et entretenu par son maître pendant la maladie et la vieillesse, et il a devant lui une perspective bien préférable à celle du travailleur qui vit de son travail journalier, et qui même, sans supposer qu'il devienne âgé ou malade, mourra de faim si une amélioration dans les machines ou une plus grande parcimonie le chasse de l'atelier. Les souffrances de l'esclave dans l'île de Cuba sont moindres que celles du matelot ou du soldat. Et de même qu'il ne serait pas juste de dire que les fabricants et les capitalistes doivent être voués à la destruction, de même aussi il n'est ni juste ni convenable de dire que la race blanche de l'île de Cuba doit être exterminée. Nos esclaves ne sont pas dans une situation aussi misérable que ceux des colonies étrangères, où les maîtres ont droit de vie et de mort, où l'esclave n'a pas le droit de porter plainte contre son maître, et où il n'y a pas pour eux de justice de la part de l'homme.

Il y a peu de testaments dans cette île qui ne contiennent de provisions pour la manumission de quel

ques esclaves, comme récompense de leurs services; il y a très-peu d'esclaves, ayant une bonne conduite, qui ne puissent amasser un capital suffisant pour acheter leur liberté sous la protection des syndics et des *procuradores generales*; il y a très-peu d'excès commis par les maîtres qui ne soient réprimés à l'avantage des esclaves eux-mêmes. Ils sont admis à un droit de *coartacion* qui limite le prix de leur rachat, et leur vie est soigneusement protégée. Mais si des allégements ultérieurs étaient demandés, il ne serait pas difficile de les obtenir, en tant qu'ils seraient parfaitement en harmonie avec l'esprit protecteur de nos lois, avec les habitudes humaines et les dispositions naturelles des propriétaires; mais ce ne pourra être une émancipation générale, qui ne ferait que causer la ruine et le désastre. De cette façon les esclaves sèraient graduellement élevés à la condition d'affranchis. Et si nous réfléchissons qu'il n'existe aucune juste proportion entre les sexes, et que, parmi ceux de sang mêlé, les blancs ont l'ascendant, qui pourra dire que dans peu d'années la différence des castes n'excitera pas d'alarmes, et que l'esclavage domestique aura cessé d'exister? Cela suppose l'entière suppression du trafic exécrable avec les Africains. Les habitants de l'île de Cuba forment le peuple le plus profondément intéressé à ne pas voir imprudemment augmenter le nombre des gens de couleur. Les lois du pays, et un traité solennel avec l'Angleterre, ont déjà prohibé la traite des noirs; et bien qu'il puisse être supposé que l'objet unique de cette prétendue philanthropie d'une nation civilisée ait été l'agran-

dissement des possessions de cette nation dans les Indes; bien qu'il puisse être aussi supposé que le but en était la destruction des colonies de France, d'Espagne, du Portugal et de la Hollande, cependant ce n'est pas l'intérêt des habitants de l'île de Cuba de défendre un trafic justement exécré. S'il a été manqué à la foi des traités, si le commerce d'hommes a été permis, il est juste qu'une telle illégalité soit réprimée comme le serait toute autre; mais ceux qui se sont rendus coupables de ces excès ne sont pas dans l'île de Cuba, et il ne serait pas juste que les indigènes payassent de leurs vies, de la perte ou de la destruction de leurs propriétés, les crimes des autres, sous le prétexte erroné que notre dépendance de la métropole sera maintenue par l'accroissement de la population nègre. Cette dépendance sera perpétuelle si les éléments d'ordre, qui existent heureusement dans l'inviolabilité de notre propriété, continuent à être préservés; elle sera perpétuelle si le gouvernement espagnol, plus éclairé, étend sur ce pays son bras protecteur. Si ses habitants ont su résister aux suggestions et à l'exemple que leur ont offerts toutes les parties de l'Amérique, et s'ils ont consenti à verser leur sang et à dépenser leur argent non-seulement en Europe, mais encore dans les provinces voisines de l'Amérique, pour réprimer ceux qui étaient auparavant leurs frères, ils ont besoin de ne pas être effrayés des doutes qui sont portés sur leur loyauté inviolable, au moins dans le cas impossible, parce qu'il est injuste, où ils seraient contraints de subir la loi de leur préservation. Abolissez donc la traite d'A-

frique, mais ne permettez pas que sa continuation odieuse et clandestine produise la ruine totale de l'île de Cuba.

Mais quel bien pourra produire l'émancipation? quel usage les esclaves feront-ils de leur liberté? Plongés dans un état d'ignorance dont la liberté ne les ôtera pas, privés de capitaux et de connaissances, sans aucun désir qui les stimule à acquérir et à accumuler, leur indolence et leur paresse les rendront d'autant plus misérables qu'ils sont plus nombreux, et ils ne pourront soutenir leur existence sans commettre des crimes, sans se venger d'une manière impie et barbare de la perte de leur liberté, et sans rendre leur propre existence incompatible avec celle de leurs maîtres actuels.

L'économie politique peut bien nous montrer que ces pays-là sont productifs où le travail est libre, plus que ceux où prévaut l'esclavage, mais si nous mettons en comparaison, non pas le pouvoir productif de peuples distingués l'un de l'autre par leurs lois et leurs mœurs, mais le travail d'un esclave comparé avec celui de l'homme libre vivant au même lieu; si nous considérons que le travail d'un journalier n'est pas beaucoup moins forcé que celui de l'esclave; si nous observons que la consommation et les frais de l'existence de l'esclave sont moindres que ceux de l'homme libre, il sera impossible d'établir une supériorité en faveur du travail imposé par la misère et la pauvreté sur le travail exigé sous une forme plus douce par l'esclavage. Si l'introduction d'esclaves dans un lieu où il n'y en avait pas précédemment

était en question, la doctrine de la supériorité du travail libre pourrait être soutenable. Mais telle n'est pas la question. L'existence de l'esclavage est un fait, et si ce fait exerce une grande influence sur la dépréciation du travail, sur la dégradation des mœurs, et en arrêtant le progrès des connaissances et peut-être des arts, la dépense plus grande des ouvriers et des mécaniciens, qui sont habitués à de plus grandes dépenses, et exigent par suite un salaire plus élevé, devient évidente. L'émancipation des esclaves amène l'éloignement d'un grand nombre de mains de la culture du sol; et sans prendre en considération la perte de leur valeur, qui doit toujours être indemnisée, sans considérer le dommage causé par tout changement dans l'application du capital, la perte seule qui résultera du défaut de cultivateurs est incalculable. Une telle perte ne saurait être réparée qu'au bout d'un long espace de temps par l'immigration européenne, parce que l'émigration des blancs ne se fait pas avec la même facilité que celle des nègres, et le coût plus élevé des produits du travail blanc exclura les produits de cette île de la concurrence sur les marchés du monde. Le triste sort de la Jamaïque est plus convainquant que toutes nos théories économiques, et nous montre combien serait fâcheux l'avenir de l'île de Cuba, quand bien même les habitants blancs ne seraient pas exterminés. Et quels avantages pourrait tirer la nation espagnole en retenant cette île sous sa dépendance? Par quels moyens pourrions-nous envoyer quatre millions de dollards à la métropole, après avoir suppléé à nos propres besoins? Où

serait le bénéfice qu'elle aurait à introduire dans cette île les productions de la Péninsule, quand il ne pourrait plus s'en faire l'échange contre d'autres produits? Toutes les nations de la terre, sans exception, sont intéressées à la préservation de l'île et à la prospérité de son commerce et de son industrie, et le gouvernement espagnol ne peut décréter l'émancipation de nos esclaves sans se suicider. L'Espagne n'a pas besoin de recevoir des leçons de philanthropie des autres nations. Les colonies de la Grande-Bretagne ont toujours été dans une condition pire que les provinces de l'Espagne, pour lesquelles le seul nom de colonie était offensant; et la reconnaissance de l'influence étrangère dans des questions de droit positif serait aussi injurieuse qu'infortunée.

La circonspection requise par la considération d'une question d'une importance aussi vitale pour cette île, la nécessité de connaissances locales afin d'arriver à une conclusion juste, et le droit d'être entendus par une représentation légitime qu'ont ceux qui se trouvent si profondément intéressés dans la question, empêcheront probablement l'accomplissement soudain de la mesure de l'émancipation; mais le conseil municipal de la Havane manquerait à ses devoirs s'il ne représentait pas que la seule discussion d'une pareille question est aussi injurieuse que le serait sa décision inconsidérée; s'il ne faisait pas connaître avec franchise et fidélité que le moindre résultat de cette mesure sera de mettre en danger l'existence politique de l'île, et enfin s'il ne déclarait pas que le résultat inévitable de la discussion sera une révolu-

tion sanglante. Le gouvernement pourra reconnaître la vérité de ces observations, et si l'île doit périr, si la ruine et l'extermination de ses habitants doivent être la récompense de leurs sacrifices et de leur fidélité, au moins il ne sera pas dit que le mal n'a pas été prévu et qu'il a été hâté par le lâche silence de cette municipalité.

C

Troisième pièce incluse dans la lettre de M. Turnbull.

MÉMOIRE DU TRIBUNAL DE COMMERCE DE LA HAVANE A LA RÉGENCE PROVISOIRE D'ESPAGNE, AU SUJET DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE ET DU COMMERCE DES ESCLAVES.

La Havane, 30 mars 1841.

Le tribunal de commerce de cette très-fidèle ville de la Havane, dans un moment où la terreur se répand dans cette capitale et dans tout le pays, par le bruit qu'à la prochaine session des cortès une mesure législative sera proposée, à l'effet de produire l'émancipation des esclaves de cette île, ne peut faire autre chose qu'élever sa voix vers la régence provisoire du royaume, en témoignage de sa fidélité et de sa constance, et de l'amour qu'il porte au bien-être et à la

prospérité de la monarchie. A part les dangers et les malheurs auxquels sont exposés des objets si chers, si des questions d'une nature aussi délicate étaient agitées au sein de la représentation nationale, la dignité, l'intelligence et la sagesse du gouvernement suprême omettraient-elles d'opposer une barrière insurmontable aux suggestions d'une philanthropie mal. entendue, dont le seul objet serait de permettre l'agrandissement d'une nation puissante aux dépens de notre propre ruine.

Ce tribunal est parfaitement convaincu que le présent mémoire se rapporte à des objets au-dessus du cercle naturel de ses devoirs, et que l'occasion qui a porté l'alarme et les bruits sinistres actuellement en circulation pourrait être regardée comme futile et indigne de considération, parce que ces bruits ne peuvent être rapportés qu'à un article adressé (par don Ramon de La Sagra) au journal appelé *El Corresponsal,* daté du 21 décembre dernier. Mais le sujet qu'il traite est si grave et si délicat, et d'un intérêt si vital pour tout habitant de ce pays, que l'on ne peut en entendre la moindre discussion sans alarmer les hommes les plus fermes et sans produire des idées extravagantes et absurdes.

C'est ainsi qu'un article d'un journal insignifiant, qui sur tout autre sujet, à cause du peu d'importance attachée à une opinion individuelle, n'aurait eu aucun effet, a été capable, en touchant cette question, de jeter les esprits dans un état d'effervescence et d'excitation difficile à concevoir. Cette population, si peu occupée de questions ayant une importance poli-

tique, n'a pas prêté l'attention la plus légère aux révolutions importantes et sérieuses qui ont eu lieu dans ces dernières années dans la forme du gouvernement de la nation. Mais se voyant menacés eux-mêmes, non-seulement dans leur propriété, mais encore dans leur existence, ils ne sont pas longtemps à discuter leurs opinions, mais ils se préparent à se défendre eux-mêmes à tout prix contre les dangers auxquels ils sont exposés.

Un discours imprudent, prononcé dans les cortès constituantes extraordinaires de 1811, qui ne se rapportait pas à l'abolition de l'esclavage, mais à la suppression de la traite, alarma tellement les autorités et les corporations de cette île, comme il le paraît dans les communications officielles de cette période, que les craintes qui se manifestèrent alors paraissent être exagérées. Et cependant, il y a peu de mois encore qu'une horrible conspiration a été découverte : si elle eût réussi, elle aurait produit une conflagration générale de la propriété et le massacre universel de la population blanche. Cette conspiration fut heureusement découverte au moment où son but allait être mis à exécution ; et une portion des condamnés qui avaient projeté la ruine de l'île ont fini leurs jours sur l'échafaud. Leurs chefs n'étaient pas des esclaves qui avaient été battus, opprimés et maltraités par leurs maîtres, mais c'étaient *des nègres libres,* qui avaient joui de tous les avantages de l'éducation et pouvaient avoir quelque sentiment d'honneur et de religion.

A cette époque, la secte des abolitionistes anglais,

et les quakers, les méthodistes et autres variétés religieuses qui considèrent comme un devoir de faire partie de cette secte, n'avaient pas encore établi parmi nous ces sociétés qui maintenant, par leur argent, s'efforcent de mener toutes les contrées où existe l'esclavage, et, sans avoir égard aux moyens, s'emploient continuellement à atteindre le but de leur zèle hypocrite et fanatique. Mais maintenant que dans chaque Anglais qui débarque sur cette plage nous pouvons voir un espion ou un apôtre déguisé de cette doctrine; maintenant que ces missionnaires s'introduisent à la cour comme dans nos cases, les uns publiquement, les autres frauduleusement; maintenant qu'ils jouissent de la protection avouée de leur gouvernement, identifiant leur but privé à la perpétration de leurs desseins publics; ce n'est plus un fait, un mot, une simple idée qu'il faut y voir, mais un projet décidé d'émanciper la race nègre, idée qui vient d'Angleterre et seconde son dessein de ruiner les produits de cette île.

Ici, et à ce sujet, il ne sera pas hors de propos de rapporter le cas récent d'un Anglais, M. Turnbull, qui, arrivé ici avec le caractère d'un simple voyageur, s'est introduit dans notre société et dans l'intérieur de nos maisons, et a publié, comme le résultat de ses observations, un livre plein d'inexactitudes et de suppositions, dont le principal objet est d'accuser le gouvernement de Sa Majesté, et les habitants en général, d'infraction au traité pour la suppression du commerce des esclaves. Dans cet ouvrage, il a eu l'audace de proposer à Sa Majesté l'extension des pouvoirs de la commission mixte, au point de l'élever

au rang d'un tribunal ordinaire du pays. Comme récompense de cette publication, il a obtenu la nomination de consul général de sa nation et de surintendant des Africains libérés dans la cour de la commission mixte. Quand il est notoire que ces idées, répandues en abondance parmi le peuple, ont déjà produit parmi les nègres la circulation d'erreurs qu'ils ont adoptées dans leur ignorance, par l'espoir séducteur de recouvrer leur liberté, ce qui pourra très-bien donner naissance à une révolution générale, si le gouvernement ne se hâte d'y appliquer un prompt remède, il est également à craindre que d'autres fanatiques, placés plus bas dans la société, plus habiles, mais également décidés, au risque du martyre, ne tâchent de parvenir à un but selon eux en harmonie avec celui du christianisme, et ne soient disposés à travailler en silence à répandre des idées insurrectionnelles parmi notre population esclave, quand ils seront sûrs, dès que leur criminelle tentative aura réussi, de rencontrer l'appui décidé de leur gouvernement, par suite de la tolérance du nôtre. Que le gouvernement britannique soit désireux de produire la prospérité de son propre commerce aux dépens du nôtre et s'efforce de contraindre à l'abolition de l'esclavage dans les colonies à sucre rivales des siennes, c'est une chose qui est évidente à l'observateur le plus superficiel; et que cela soit conforme aux intérêts de la compagnie anglaise des Indes orientales et puisse être un motif de s'écarter du sentier de la justice et des règles du droit international, c'est grandement à craindre, quand on

considère que la moindre agitation politique arrêtera la production des 16,000,000 arrobes de sucre que cette île fabrique actuellement, et que la plus grande partie de cette production passera aux colonies orientales de la Grande-Bretagne. Il n'est pas douteux, pour l'observateur le plus insouciant, que ces doctrines, propagées par des missionnaires anglais et par une discussion imprudente à ce sujet, sous quelque forme qu'elle ait lieu dans nos cortès, ne peuvent être autrement interprétées par les nègres que dans un sens bien plus étendu et bien plus dangereux qu'elles ne le sont réellement.

L'amour de la liberté est naturellement la passion dominante de l'esclave, non par influence de la réflexion et du raisonnement sur son bien-être physique et moral, mais par suite d'un instinct commun à l'homme et aux animaux; instinct qui est senti d'autant plus violemment qu'ils sont plus éloignés de la saine raison, comme nous pouvons l'observer sur les bêtes féroces; et le premier usage qu'ils feront de leur force, après qu'auront été rompus les liens qui les retiennent, sera de détruire ceux par qui ces liens auront été rompus; tant l'esclave est loin de comprendre le véritable usage de la liberté! Et comme il est incapable de comprendre le sens exact de ce mot dans l'état de société où il a vécu jusqu'alors, il en abusera aussitôt. La vérité de cette assertion n'est que trop malheureusement prouvée par le sort fatal de l'île infortunée de Saint-Domingue.

La religion, la philosophie, des améliorations sociales, la nécessité ou la force, sont les seuls moyens

de les contraindre à rester dans les limites de leurs devoirs et à comprimer leurs passions. La loi n'a pas d'autres bases. Mais le dernier de ces moyens de répression sera-t-il suffisant par lui-même pour réprimer les passions féroces qui s'empareraient soudainement d'un demi-million de barbares, complétement privés d'éducation chrétienne ou morale, et habitués dans leur état naturel à ne reconnaître d'autre différence entre un homme et un autre que celle de propriétaire et d'esclave, de maître et de domestique, d'oppresseur et d'opprimé? La force! Mais la force ne serait pas suffisante, car elle amène un désordre parmi les êtres dont un historien philosophe célèbre a dit : « Misérables toute leur vie, ils sont des héros pour un moment. »

Et quand même la victoire serait gagnée, elle serait précaire et sans résultats, parce que la seule action de la force laisserait derrière elle des conséquences suffisantes pour commencer et assurer notre destruction complète. Viendra-t-on nous dire que des hommes qui viennent d'acquérir leur liberté suivront l'exemple de ceux qui ont été habitués depuis longtemps à une jouissance pacifique et se modèleront sur eux? Mais c'est là le pire de tous le maux dont nous sommes menacés : l'influence de nos hommes libres de couleur opérera indubitablement sur les esprits de ceux qui auront été nouvellement émancipés; conséquence inévitable, d'abord de l'égalité ou de l'analogie de caste, ensuite de l'intelligence supérieure de ceux qui ont été depuis longtemps libres.

De là il résultera, comme cela a eu lieu à Saint-

Domingue, que ceux qui seront nouvellement libérés formeront la masse, et que ceux qui ont joui depuis longtemps de leur liberté deviendront l'âme d'une révolution désastreuse qui ne sera pas longue à se déclarer. Mais il ne faut pas oublier que, quand l'émancipation des esclaves est en question, ce n'est pas seulement une relation sociale qui est changée, une loi qui est abrogée par laquelle un homme était soumis à un autre homme, et que par là toute distinction est effacée; mais qu'ici c'est tout l'espace entre le nègre et l'homme blanc qu'il faut parcourir, pour les placer sur le même pied d'égalité; qu'il faut unir dans des relations sociales journalières deux races qui portent sur elles la marque indélébile de la séparation, également indiquée dans les qualités physiques et morales, de façon que quand elles sont libres, elles sont rarement unies, même sous l'influence du vice et de l'immoralité, et qu'il en résulte que l'une doit commander et l'autre obéir. Cette nécessité ne peut être détruite même par les sentiments d'humanité et de religion qui sont maintenant dans toutes les bouches, mais qui seraient bien loin du cœur de nos modernes philanthropes s'ils étaient à notre place et qu'il leur fallût agir.

Dans le sein de nos hommes libres de couleur existe, et doit exister s'ils sont des hommes, une haine profonde contre les blancs, quand il n'y aurait d'autre cause que l'état d'isolement où ils sont placés et l'aversion dont ils sont l'objet. Cette disparité demi-légale qui existe de fait entre eux et les blancs libres produit une haine beaucoup plus enracinée que celle

causée par le système d'oppression exercé dans certains pays par certaines classes privilégiées de la société sur d'autres classes malheureuses, parce que l'aversion des nègres contre les blancs sera toujours alimentée par la diversité d'origine marquée par la nature et éternelle comme la couleur qui les distingue. La race de couleur actuellement libre présente-t-elle plus de garanties que celle qui est dans l'esclavage? La régence permettra bien à un voyageur espagnol qui a résidé parmi nous, qui a visité les États-Unis et une partie de l'Europe, et dont l'attention est surtout portée sur l'état des institutions philanthropiques et sur tout ce qui a pour objet le perfectionnement des mœurs publiques, de répondre, parce qu'il est plus à même que nous de le faire moins encore par ses recherches scientifiques que par une certaine célébrité qu'il s'est acquise en Espagne. Nous entendons parler de D. Ramon de La Sagra, qui, dans son ouvrage intitulé *Cinq Mois dans les États-Unis*, s'exprime en ces termes au sujet de l'émancipation des esclaves :

« Le nombre des hommes de couleur qui se trouvent dans les prisons de ce pays m'a fait réfléchir au malheur de cette race plongée dans le vice et le crime par manque de bonne éducation. Plusieurs auteurs sont d'opinion que, pour l'esclave, le plus grand des bonheurs serait l'obtention de sa liberté. Je pense au contraire que la liberté est le présent le plus détestable qui puisse se faire aux malheureux Africains qui n'ont reçu aucune éducation. C'est pire mille fois que la possession d'une fortune illimitée accordée à

un jeune homme licencieux et inexprimenté, passant son temps dans la dissipation d'une grande ville; plus fatal que toutes les séductions offertes à une innocente jeune fille sur le chemin fleuri du plaisir. L'esclave n'est qu'une pure machine, devenu brute dans sa condition, privé de toutes les jouissances morales, et limité pour les jouissances physiques à une certaine ration de nourriture, à goûter un repos interrompu, et à ne pas même posséder complétement sa femme. Un tel état d'existence est certainement misérable, et son amélioration est un heureux sujet pour les philanthropes. Or l'usage est de représenter l'esclave comme l'enfant du malheur et de la misère, perdu au milieu d'un cercle profond, qui le rend inconnu, et mis en contact avec tous les genres de séductions qui le mèneront infailliblement au bord du précipice. Aussi longtemps que nous serons incapables de préparer et d'amener la liberté des nègres par le moyen d'une éducation morale, religieuse et intellectuelle, il sera préférable de ne penser en aucune manière à leur éducation.— Mais est-il juste, demanderont les philanthropes, de les laisser dans l'esclavage?—Serait-il humain de les rendre criminels? répondrai-je. Entre l'éducation ou un esclavage éternel, il n'y a ni remède, ni alternative. Dans l'île de Cuba, où j'ai résidé douze ans, et dans les États-Unis, que j'ai traversés avec admiration, j'ai observé que les gens de couleur forment la classe la plus corrompue et la plus dépravée de la société et que leurs vices sont dus seulement à l'ignorance et à l'irréligion. Mais l'une n'est-elle pas la conséquence de

l'autre? et en diminuant l'une ne pourrait-on pas trouver quelque remède à l'autre?

« Sous l'empire de ces considérations, continue l'auteur, je vois approcher une période très-critique pour le pays où j'ai résidé si longtemps, et qui a été si heureux jusqu'à présent.

« La doctrine de l'émancipation des nègres se répand sur toute l'Europe, et a trouvé un écho dans le congrès national d'Espagne. Quelques hommes à passions ardentes ont trouvé le moyen de s'assurer une popularité facile en répétant ce qui avait été dit par tant d'autres. D'autres, sous l'influence d'un amour impartial de l'humanité, portant une compassion sincère aux malheurs d'une race infortunée, ont uni leur éloquente voix aux clameurs irréfléchies des premiers. Leur triomphe est sûr, parce que c'est le triomphe des doctrines de cet âge. Mais considérons bien les conséquences! Un décret d'émancipation, sans les préliminaires d'instruction religieuse et intellectuelle, serait un décret fatal, qui ouvrirait à ces êtres infortunés, dont on veut améliorer le sort, un abîme incommensurable de crimes et de malheurs. Sous cette persuasion, ceux qui auraient le courage ou plutôt la témérité de signer un tel décret, et qui n'en craindraient pas les conséquences, feraient bien aussi de construire de vastes prisons ou de mettre la main à leur échafaud. »

En lisant ce passage, si plein de vérité, il est impossible, en réfléchissant à ses dernières expressions, de comprimer un sentiment de terreur, en le comparant à l'article qui a donné lieu à ce mémoire, puis-

qu'il sert à prouver la prédiction de l'auteur en question, quand il annonce que des hommes aux passions ardentes, aux caractères ambitieux ou hypocrites, chercheront les moyens d'acquérir une popularité facile par l'exploitation de cette question en Espagne.

Mais rien ne justifie mieux les craintes des mesures inopportunes, imprudentes ou prématurées en faveur de l'émancipation, que l'opinion du docteur Channing, de Boston, l'un des abolitionistes les plus ardents des États-Unis d'Amérique, professant la haine la plus chrétienne contre l'esclavage et aussi contre les possesseurs d'esclaves, profondément convaincu des résultats utiles de l'émancipation, et ne craignant pas ses fâcheuses conséquences. Ce docteur, qui déprécie l'importance de la question quant aux droits de la propriété, et qui désire tous les sacrifices possibles en faveur de la restauration des droits du nègre comme homme libre, cet écrivain, apôtre de l'abolition de l'esclavage, à laquelle il a consacré sa plume éloquente, dans son dernier ouvrage intitulé *Émancipation,* ouvrage où il se propose de démontrer à ses compatriotes les avantages qui ont résulté dans quelques colonies anglaises de l'émancipation, et où il engage en conséquence les États du Nord, où l'esclavage n'existe pas, à adopter certaines mesures législatives tendant indirectement à produire l'émancipation dans le Sud ; ce docteur, enfin, s'exprime dans les termes suivants : « Je ne désire pas que l'émancipation ait lieu de force dans le Sud; je serais maître du pouvoir politique que je craindrais de m'en servir dans cette affaire. L'émancipation forcée dans

les Indes occidentales anglaises fait, en général, d'heureux progrès, parce que la métropole a veillé sur elle, l'a guidée, a semé autour d'elle des influences morales et religieuses, afin de tranquilliser, d'éclairer et d'adoucir les esprits de ceux qui auront nouvellement acquis leur liberté. Ici de pareilles mesures ne sont pas à notre disposition. Pour que la liberté donne un bon résultat dans le Sud, il faut que ce soit le Sud lui-même qui l'établisse. Ce devra être le résultat de sa générosité, de sa conviction pour la justice, et enfin de son aptitude à connaître son propre intérêt et non le résultat d'une influence étrangère. Avec une telle origine, l'expérience aura un meilleur résultat que dans les Indes occidentales. Dans ces îles, et spécialement à la Jamaïque, le défaut de coopération cordiale de la part des propriétaires a continuellement entravé l'œuvre bienfaisante de l'émancipation, et jette encore un doute sur l'efficacité de ses résultats. »

D'autres apôtres de cette prétendue philanthropie, de la secte française, ont laissé tomber les mots suivants :

« Sans parler de la ruine des propriétaires, qui serait la conséquence immédiate de l'émancipation, il faut avouer qu'il serait très-dangereux de placer les nègres dans une situation à laquelle ils ne sont pas préparés. » Et après avoir indiqué comme un mal positif l'indolence, aux tentations de laquelle le nègre est incapable d'offrir une résistance effective dans des climats où il peut amplement subvenir sans travail à ses besoins déjà limités, ils concluent :

« Ceux qui viennent de sortir d'un état d'esclavage ne peuvent de longtemps se garantir des vices et des défauts de leur origine; à la suite d'une vie de paresse ou d'un travail volontaire et modéré, ils ne tarderont pas à tomber dans un état de dégradation plus profond que celui dont essayent de les tirer la justice et l'humanité. »

Le tribunal a osé engager la régence du royaume à porter attention à ces citations d'opinions, parce qu'elles viennent d'hommes ayant la réputation d'être éminemment libéraux et philanthropes; parce qu'aucun d'eux ne possède d'esclaves et n'habite cette île, et parce que, sous de telles circonstances, ils ne peuvent en aucune manière être influencés par des vues égoïstes, ni avoir des préjugés en faveur de l'esclavage, tendance que l'on suppose gratuitement à tous ceux qui ont quelque chose à perdre dans ce pays.

Tous sont d'avis que, sans les préliminaires d'une éducation morale et religieuse, et sans le concours et la coopération cordiale des propriétaires actuels, résultant de leur conviction ou de leur désir d'opérer l'émancipation, la liberté serait un mal pour les esclaves et une calamité pour les maîtres. Il est à observer que, si l'émancipation dans les États-Unis, sous une sanction légale, n'est pas supposée sans danger, elle serait bien plus dangereuse dans l'île de Cuba; et pour cela nous nous appuierons sur deux considérations, en en laissant beaucoup d'autres de côté. D'abord, dans les États-Unis, le nombre des nègres, comparé à celui des blancs, présente une proportion de 16 à 84, tandis que dans cette île elle est de 55 à 45.

Ensuite, dans les États-Unis, la population est unie et concentrée; et les moyens de communication sont si rapides et si nombreux que des ressources de toute espèce peuvent être instantanément réunies sur toutes les parties de l'Union. Dans l'île de Cuba, la population est répandue sur un espace en proportion très-vaste par rapport à la population, ce qui, en cas d'insurrection, rendrait très-difficile l'assistance mutuelle, faute de guides sûrs. Les nègres trouveraient facilement un asile dans les groupes de montagnes si nombreux et impénétrables, où se réfugient en temps ordinaire les nègres marrons, et où même ils peuvent vivre dix ou douze ans cachés sans qu'on puisse les retrouver. Quelques personnes pourraient dire que la crainte d'une insurrection immédiate des noirs contre les blancs est exagérée; mais il est certain que ceux qui raisonnent ainsi, s'ils pouvaient se former une idée de cette question dans toute son importance, trouveraient trop légèrement colorée cette esquisse que nous venons de tracer, esquisse de laquelle on peut conclure le sort futur d'une population toujours maintenue dans le trouble et le malaise, et forcée de se tenir en garde contre l'attaque d'une main invisible, mais terrible et inévitable. La première conséquence sera l'expatriation des habitants, qui iront vivre en repos ailleurs avec tout ce qu'ils pourront emporter; l'autre sera l'abandon de la manufacture du sucre, denrée importante qui soutient presque exclusivement le commerce de l'île; la troisième et la dernière, sans analyser ou même indiquer celles qui en dérivent, sera la plus grande réduction du

nombre de la population blanche, et l'accroissement du pouvoir relatif des noirs.

Nous avons négligé, avec intention peut-être, de mentionner le plus grand des dangers auxquels Cuba sera exposée aux approches de l'ouragan, parce qu'il ne peut échapper à la perspicacité de la régence. Le tribunal entend parler ici de la politique des États-Unis d'Amérique, du peuple le plus libre du monde civilisé, et qui, cependant, tolère l'esclavage dans plusieurs des États, et prête à l'autorité des maîtres une protection d'autant plus puissante qu'elle est plus éloignée du principe de la constitution.

Il est à croire qu'un gouvernement qui ne maintient que par l'effet de la crainte une contradiction si absurde avec les principes qui le régissent, ne regarderait pas avec indifférence l'émancipation de deux millions d'esclaves dans son voisinage, et qu'il trouverait un motif ou un prétexte pour pratiquer à Cuba les mêmes maximes qu'au Texas. Cette politique trouverait Cuba démoralisée et déchirée, dans un état de misère et de terreur, et ne présentant aucunement la résistance qu'elle aurait indubitablement opposée dans son état d'opulence. Le tribunal tremble en pensant au choc terrible auquel sera exposée la fidélité des habitants de Cuba, par suite du petit nombre de blancs qui resteront dans le pays. Le tribunal n'est pas sans crainte qu'un pareil événement ne puisse arriver, par suite de l'attention prêtée par le gouvernement de Sa Majesté aux instigations perfides d'hypocrites fanatiques qui, aveuglant les gens insouciants par leurs momeries philanthropiques, sont placés

sous la protection d'un gouvernement qui se sert d'eux comme instruments pour satisfaire quelques-uns de ses intérêts; mais nous ne pouvons sans alarmes voir approcher la fatale époque annoncée par La Sagra, où des ambitieux agiteront au sein des cortès une question aussi dangereuse, époque dont la seule annonce suffit pour paralyser à un haut degré la marche prospère de notre agriculture, de notre commerce, et sera capable de produire l'émigration, comme la première et la plus immédiate des conséquences annoncées plus haut.

Ce tribunal ne se regarde pas comme dépourvu de tout principe de libéralité, d'humanité, de philanthropie. Au contraire, c'est par ces prineipes qu'il demande le maintien du *statu quo* dans l'île de Cuba à cet égard; car il ne serait ni juste, ni humain, ni équitable de sacrifier 400,000 blancs à un principe qui ne servirait qu'à rendre 500,000 noirs plus misérables, au lieu d'améliorer leur condition. Ce ne sont pas les habitants actuels de ce pays qui ont créé l'esclavage domestique. Ils ont reçu de leurs ancêtres ce don fatal; la loi le leur a accordé avec toutes ses conséquences fatales, y compris l'ignorance et la brutalité des esclaves, la démoralisation des affranchis de couleur; et ils se sont trouvés poussés à ce fatal dilemme : ou de maintenir leur autorité ou de se soumettre à l'extermination; tandis qu'un autre dilemme se présente pour les hommes dont il est question : de devenir criminels ou de rester esclaves.

Coupons court et pour toujours aux restes du trafic de contrebande des nègres, qui sont encore intro-

duits en contravention aux traités faits pour leur abolition et contrairement aux lois de ce pays. Cela peut se faire par le gouvernement espagnol, sans admettre aucune intervention étrangère quelle qu'elle soit, en respectant en même temps, par suite de puissantes considérations politiques, les faits de ce genre qui sont déjà consommés. Puisse notre législation bienfaisante produire tout son effet à cet égard, cette législation par suite de laquelle tout esclave jouit du droit de se rendre libre lui-même, et de devenir un membre utile et labourieux de la société ! puissent les lumières de la religion être plus généralement propagées par notre respectable clergé, comme cela fut proposé par ce tribunal, au nom de la *Junta de Fomento,* dans un Mémoire adressé au gouvernement au sujet de la police rurale, daté du 20 décembre 1827; et puisse procéder lentement, sous l'influence du temps, cette œuvre utile et salutaire, que l'ignorance et le fanatisme seuls peuvent vouloir accomplir par des mesures violentes et hors de saison !

Le tribunal espère que la régence provisoire, dans sa profonde sagesse et son patriotisme, daignera condescendre à prendre ce Mémoire en considération, et déterminer ce qui est convenable pour attacher plus fermement l'île de Cuba, ce précieux joyau, à la couronne de Castille. C'est là tout ce à quoi le tribunal de commerce aspire dans son humble représentation.

Dieu sauve, etc.

Signé JORGE P. DE URRETEGUI,
NICOLAS GALGERAN,
ALEJANDRO MORALES.

D

Pièce incluse dans la lettre ci-dessus.

MÉMOIRE DES HABITANTS DE CUBA AU PRÉSIDENT GOUVERNEUR ET CAPITAINE GÉNÉRAL DE CUBA.

Les soussignés, habitants de cette ville, s'adressent à Votre Excellence avec le plus profond respect, en vertu de l'invitation contenue dans la proclamation adressée par Votre Excellence à cette ville lorsqu'elle prit le gouvernement de l'île ; et ils ont l'honneur d'exposer que l'une des principales mesures, sinon la plus importante et la plus urgente de toutes, celle que l'île attend de son gouverneur, est une répression énergique et irrévocable du trafic de contrebande d'esclaves d'Afrique afin d'en amener la suppression future.

Les pétitionnaires, qui ont une connaissance parfaite de tous les intérêts de Cuba dans tous leurs détails, et du meilleur moyen de les préserver et de les garantir contre la crise inquiétante qui menace cette île, sont intimement convaincus que le seul moyen d'arrêter l'orage qui se prépare est contenu dans ce qu'ils ont l'honneur de soumettre aux lumières de Votre Excellence. Les deux corporations les plus respectables de la Havane, savoir, le très-excellent et très-illustre *Ayuntamiento* et la junte royale de *Fomento,* sont de la même opinion, et ils se sont adres-

sés à la régence provisoire du royaume, en s'appuyant sur des raisons et des arguments dignes de considération.

Le commerce des esclaves est le seul et unique prétexte du mécontentement nourri par la toute-puissante Angleterre contre l'accroissement de la prospérité agricole et manufacturière de cette île; et ce commerce est le motif apparent ou réel des hostilités diplomatiques auxquelles cette île est en butte.

C'est le commerce des esclaves qui a excité les susceptibilités philanthropiques des nombreux et puissants abolitionistes anglais, et ils ne manquent aucune occasion de s'adresser au ministère britannique, de vive voix, par écrit, dans des livres, recueils périodiques ou journaux, en particulier ou dans les assemblées législatives, afin de forcer notre cabinet, à tout prix, à exécuter les traités conclus.

C'est pour arriver à la suppression de ce commerce que le gouvernement britannique a reconnu solennellement l'indépendance de la république d'Haïti, notre voisine; c'est à cause d'elle que nous nous trouvons exposés à des insultes commises avec impunité, et telles que l'imagination s'effraye à les concevoir.

C'est à cause du commerce des esclaves que deux envoyés actifs et entreprenants de la société anglaise et étrangère de Londres, établie pour la destruction de l'esclavage en quelque lieu qu'il se trouve, se sont présentés en Espagne ouvertement, menaçant notre tranquillité, et ont demandé l'émancipation générale de nos esclaves. Nous sommes actuellement certains qu'ils ont trouvé à Madrid un accueil très-favorable,

comme ils nous le disent eux-mêmes, et comme nous pouvons aussi le conclure des articles qui ont paru sans aucun empêchement dans la presse métropolitaine, à propos d'une question qui, agitée seulement en public, a déjà causé les plus déplorables calamités.

C'est par suite du commerce des esclaves que le nombre de nos ennemis naturels dans l'intérieur de l'île s'est journellement accru; car, d'après la statistique de la Havane contenue dans l'*Annuaire des Étrangers* de cette année, le nombre de personnes de couleur se monte à 660,000 [1], ou environ 60 pour 100 de la population totale. L'an 1775, la population de couleur ne formait que les 35 centièmes de la population totale; de sorte que dans cet intervalle les blancs ont proportionnellement et progressivement décru jusqu'au point où nous les trouvons, tandis que les nègres ont gagné un ascendant relatif. Du reste, ce paraît être une loi providentielle, prouvée par des observations statistiques, que l'accroissement des esclaves dans ces contrées, en raison de la décroissance de la race blanche; tel est du moins le résultat observé par d'habiles statisticiens dans les autres îles des Indes occidentales et dans l'empire du Brésil, et dont les célèbres Humboldt et de Toqueville ont tiré l'horoscope le plus désastreux pour le sort futur des habitants blancs des autres contrées placées dans une situation analogue.

[1] Cette évaluation est amoindrie par la crainte qu'on a d'avouer la faiblesse des blancs relativement au nombre des nègres.

La cause d'un phénomène aussi déplorable, c'est le commerce des esclaves. C'est par suite de ce commerce que l'immigration européenne n'a pas augmenté, comme elle aurait dû le faire pour notre bonheur futur, à l'aide des provisions écrites dans la cédule royale du 21 septembre 1817, et de la contribution de 4 pour c. imposée sur les frais des procédures judiciaires, accordées afin de l'augmenter, et par l'influence du comité établi pour l'encourager [1]. Pendant la période quinquennale de 1835 à 1839, il est arrivé 35,204 passagers blancs dans le port de la Havane, dont la moitié ne sont que des voyageurs. Pendant la même période, il a été débarqué, sur les côtes de ce département de l'ouest seulement, 63,055 nègres d'Afrique, nombre qui n'a rien d'exagéré. Il en résulte que si les choses continuent à suivre de la même manière, nous aurons dans peu d'années, à en pleurer les conséquences désastreuses et inévitables, auxquelles nous ne pourrons plus remédier, et qui nous écraseront, grâce à notre apathie et à notre [2] manque incompréhensible de prévoyance.

Et, très-excellent seigneur, cela n'est pas tout. Jetons un regard sur les contrées qui nous environnent. L'homme le plus courageux tremblerait en contemplant l'épaisse masse de nègres qui obscurcissent notre horizon. A l'est, dans la république militaire de Haïti, nous en trouvons 900,000, ayant à leur dispo-

[1] Voir les véritables causes, du moins en partie, de ce non-succès dans la lettre *sur les esclaves*, etc.

[2] *Notre* veut dire ici *votre*.

sition tous les moyens de transport que la Grande-Bretagne peut leur fournir. Au sud, nous en trouvons 400,000 à la Jamaïque, qui n'attendent qu'un signal de leurs libérateurs pour s'élancer à l'attaque de nos montagnes de l'est. Enfin 1,200 sont répandus sur l'archipel de Bahama et les îles les plus voisines de nous, où la politique anglaise a placé la plupart de ceux provenant de captures faites sur le commerce de cette île; sans compter les esclaves des Indes occidentales françaises, qui sont à présent à la veille d'être émancipés. Si nous tournons nos yeux vers le nord, dans la direction du cap de la Floride, vers les ports de la Louisiane, de la Géorgie et des Carolines, nous sommes en contact avec un continent qui nous présente environ 3,000,000 de nègres, nombre immense, fait pour jeter l'alarme non-seulement à Cuba, mais dans toute la confédération américaine, dont le centre sera ainsi tôt ou tard le théâtre d'une terrible agitation. Le jour où un tel événement arrivera sera terrible pour nous, si nous ne nous préparons pas à temps, c'est-à-dire dès à présent, à cette explosion.

Cela est tellement pressant, très-excellent seigneur, que quand bien même il serait certain, comme le prétendent faussement bien des personnes, que les progrès de notre agriculture se trouveraient paralysés si on lui ôtait la ressource du travail des nègres, nous préférerions de beaucoup vivre pauvres, mais en sûreté, plutôt que de nous laisser aveugler par la cupidité au point de vouloir vivre riches une seule année, en nous exposant l'année suivante à perdre non-seulement cette fortune, mais encore tout ce qui

l'a précédée, c'est-à-dire à la perdre avec le sol, les machines et tout le territoire de l'île, par une insurrection générale des nègres, si aisément provoquée et enflammée par d'habiles émissaires, et entretenue dans nos propres campagnes par les éléments de combustion que les grands centres de rébellion qui nous entourent viendraient jeter sur le feu.

Mais heureusement pour l'île de Cuba, pour ses habitants actuels et pour les intérêts de la métropole, elle n'a pas été condamnée par le ciel ou par une loi sévère de la nature à la nécessité de cultiver son sol à l'aide de la sueur des Africains. C'était une erreur entretenue dans un temps déjà éloigné, quand les erreurs les plus fatales étaient considérées comme des axiomes; mais aussi c'est un devoir pour les hommes actuels de corriger les fautes de leurs ancêtres : guidés par l'expérience et les progrès de l'esprit humain dans ces derniers temps, nous aurons sans aucun doute la gloire de les détruire. Déjà, dans la partie centrale de cette île, la glorieuse mission de réformer l'agriculture a été entreprise par un enfant de l'industrieuse Catalogne. Cependant, ainsi que tous ceux qui suivront son exemple, il doit s'attendre à avoir à lutter un certain temps contre les obstacles innombrables que lui opposeront l'habitude, les préjugés, l'incrédulité, et par-dessus tout l'influence du commerce des esclaves; car c'est à ce trafic seulement que nous devons rapporter tous les maux dont nous sommes assaillis.

C'est par cette raison que les pétitionnaires supplient Votre Excellence de prendre en considération

ce qu'ils exposent, sans offenser la haute intelligence de Votre Excellence, ni anticiper sur ce que votre prudence pourra vous dicter au sujet des affaires importantes dont traite ce Mémoire. Ils ont une intime confiance dans l'efficacité des mesures prises par le chef illustre qui les gouverne, et auquel est réservé l'honneur pur et sans tache d'arrêter ce reste précieux des Indes espagnoles au bord de ce précipice dont on n'aperçoit pas le fond.

A Son Excellence le capitaine général, etc., etc.

—

N° 2.

M. Turnbull au vicomte Palmerston.

La Havane, 31 août 1841.
Reçue le 7 octobre.

Milord,

J'ai la satisfaction de pouvoir assurer Votre Seigneurie que, depuis la date de ma dernière communication au sujet du mouvement populaire dans cette île en faveur de la suppression du commerce des esclaves, ce mouvement a été accéléré d'une manière très-remarquable par l'arrivée d'une communication du gouvernement suprême de Madrid, portant que le gouvernement de Sa Majesté Britannique a demandé l'émancipation de tous les esclaves africains introduits dans les Indes occidentales espagnoles à partir de la

date des premiers traités existants pour la suppression du commerce des esclaves.

On pense, en général, que le capitaine général a reçu une instruction pour délivrer les renseignements statistiques les plus authentiques sur le nombre des esclaves introduits dans cette île pendant la période en question ; et, de fait, il est connu que Son Excellence s'est adressée elle-même officiellement à ce sujet à plusieurs corps publics ou corporations de l'île, et aussi à un grand nombre de particuliers ; mais d'après le choix des témoins et parties qui a été fait, pour répondre aux demandes du gouvernement, il est évident à tous les yeux que Son Excellence est résolue, sinon à tenir son gouvernement dans les ténèbres, au moins à lui fournir, autant qu'il est en son pouvoir, les moyens de faire à Votre Seigneurie une représentation qui servira, si cela est possible, à éloigner le jour malheureux qui aura été menaçant pendant si longtemps.

A l'appui de ce que je viens de dire, il est seulement nécessaire de mentionner que, en faisant les enquêtes provoquées par la régence, les propriétaires natifs de l'île ou créoles, qui forment la partie la plus riche et la plus intelligente de cette société, ont été entièrement négligés, tellement que le résultat qui sera transmis à Madrid sera celui donné par des hommes tels que Don Joaquin Gomez, Don Antonio Bustamente, et d'autres individus notoirement connus pour s'être enrichis au commerce d'esclaves [1].

[1] Ceci est faux. Il n'y a pas un propriétaire havanais qui

Les propriétaires créoles sont en général, je pourrais même dire sont tous favorables à la suppression immédiate du commerce des esclaves; et très-peu d'entre eux sont assez en arrière des principes de la saine raison et de la philanthropie pour ne pas se déclarer eux-mêmes en faveur de l'abolition de l'esclavage même [1]. Parmi cette dernière classe, il y en a plusieurs ayant une position importante dans la société qui, pour accomplir cet objet, iraient jusqu'à se soumettre à la continuation d'une lourde taxe jusqu'à présent toujours regardée comme temporaire, le *subsidio de guerra*, afin d'établir par le revenu qu'il produira un capital servant à indemniser les propriétaires d'esclaves, qui seraient par suite émancipés, sans passer par la période intermédiaire de l'apprentissage [2].

n'ait protesté vivement contre une mesure qu'ils regardaient comme un germe de désastre et de ruine.

[1] A la suppression de la traite, *oui;* à l'émancipation, *non*. M. Turnbull se fait une étrange illusion en écrivant ces lignes, car il sait parfaitement le contraire de ce qu'il avance.

[2] Ceci n'est pas exact. Les Havanais sont prêts à faire des sacrifices pécuniaires, mais pour délivrer la ville seulement des nègres émancipés par la commission mixte, source inépuisable de corruption et de mauvais exemples pour les esclaves; mais c'est une absurdité d'avancer que les propriétaires de Cuba pourraient réunir des sommes assez considérables pour indemniser les maîtres de leurs esclaves affranchis. Mais les maîtres sont les propriétaires mêmes; les nègres, la source de leurs richesses. Et qui indemniserait les *indemnisateurs ?* car leur tour arriverait. Et quand ils réuniraient toutes les richesses qu'ils retirent de leurs esclaves ou ont dans leurs esclaves, pourraient-ils trouver un équivalent à la valeur de plus de cinq

Comme conséquence de cet objet important, une grande quantité de propositions subordonnées seront faites pour assurer la continuation du travail agricole et pour pourvoir à la tranquillité publique. Je n'ai pas cru nécessaire d'entrer en ce moment dans ces détails. Ma seule intention est de mettre en garde Votre Seigneurie contre les faits qu'établiront les mesures qui sont actuellement préparées, et lui fournir des moyens de contredire ces faits; car ce rapport ne sera pas destiné à tromper le gouvernement de Madrid, mais à le pourvoir des moyens de reculer la concession que Votre Seigneurie est sans aucun doute préparée à exiger.

J'ai l'honneur, etc.

Signé DAVID TURNBULL.

N° 3.

Lettre du même.

Les Mémoires que j'ai eu l'honneur de transmettre dans mes dépêches, touchant le commerce des esclaves, des 12 avril et 25 mai dernier, émanés des prin-

cent mille nègres, puisque le maître, en perdant ses esclaves, n'aurait plus de quoi payer des impôts? Mais M. Turnbull marche droit devant son idée, la tirant à la remorque, contre vent et marée, au risque de sombrer à chaque instant au milieu des écueils et des brisants de cette mer agitée.

cipales corporations et de plusieurs des propriétaires les plus riches et les plus influents, possédant non-seulement des terres, mais aussi des esclaves, me paraissent apporter l'évidence la plus concluante à ce sujet; et dans une prompte occasion j'espère pouvoir réunir une plus grande somme d'évidence à ce sujet, à l'aide de rapports et de réponses au capitaine général, de classes de personnes bien plus nombreuses, en réponse à une circulaire du 16 août dernier, en vertu d'un ordre de la régence, communiqué le 25 juin par le secrétaire d'État espagnol, demandant les informations les plus détaillées au sujet du plan de convention proposé à l'Espagne par le gouvernement de Sa Majesté.

A ce propos, je dois déclarer avec toute assurance à Votre Seigneurie que les rapporteurs sont unanimes dans leurs opinions pour conclure que le plan de cette convention doit être nécessairement rejeté, parce que mettant un grand nombre de personnes de condition esclave en liberté, il porterait le trouble parmi le reste de la population esclave.

Je suis informé qu'un grand nombre de ces rapporteurs, adoptant la calomnie que les marchands d'esclaves de la Péninsule font semblant de regarder comme un axiome de la politique anglaise, persistent à nous attribuer, dans ces rapports, le dessein de ruiner l'agriculture de l'île. Je suis cependant assuré que les rapporteurs sont unanimes à demander que l'Espagne mette un terme immédiat à tout trafic de contrebande d'Africains, et qu'en même temps elle s'occupe par tous les moyens possibles à encourager

l'augmentation de la population blanche. De plus, je trouve que plusieurs d'entre eux insistent d'une manière plus ou moins énergique sur l'accomplissement des lois spéciales relatives au gouvernement des possessions d'outre-mer de la couronne, lesquelles ont été promises par la constitution quand elle a été en ces derniers temps adoptée comme loi fondamentale du pays. Et c'est à cet effet que la *Junta de Fomento,* l'un des corps constitués les plus importants de l'île, propose que Cuba soit autorisée à envoyer des délégués accrédités près le gouvernement espagnol à l'effet de soutenir les prétentions des habitants touchant ces exigences supplémentaires spéciales.

Ces indications légères présentent, comme j'ai tout lieu de le croire, une vue rapide de l'esprit des rapports et des réponses adressés au capitaine général en réponse à sa circulaire, qui était accompagnée, je dois l'ajouter, de copies du plan des conventions nouvelles, et de la dépêche contenant l'ordre du régent par laquelle il est transmis.

Il me semble, par conséquent, en tant que les rapports sont unanimes pour représenter que l'importation d'Africains devrait être une fois pour toutes anéantie, que la tolérance continuée de ce trafic peut seulement être expliquée de la manière que je cherche actuellement à indiquer : par la supposition, ou si vous voulez, par la conviction de la part du gouvernement suprême de l'Espagne, que l'inondation continuelle d'un flot d'Africains est une sorte de nécessité politique, dans le but de réprimer toutes les tentatives des créoles, de maintenir dans leurs esprits

la balance entre le désir d'obtenir des droits municipaux d'une part et la crainte d'une insurrection de nègres de l'autre côté, et ainsi, de retenir par ce système de bascule cette île, quelques années encore, sous la dépendance de Sa Majesté Catholique [1].

Mais quoique depuis un certain temps une pareille conviction puisse paraître peu fondée, et qu'il semble que le capitaine général et les autorités de Cuba soient entièrement indépendantes de la Péninsule, tellement qu'on a peu d'égard aux ordres du gouvernement espagnol, et que ses désirs les plus sincères et les plus sérieux sont éludés, cependant le moment est arrivé depuis longtemps où un badinage aussi infâme ne devrait plus être souffert; car, dans une telle occasion, croire à une imposture, c'est sanctionner l'opinion de ceux qui pensent que le gouvernement anglais lui-même n'a jamais été sincère dans le désir qu'il a constamment manifesté en faveur de la liberté des hommes.

[1] Si un tel système politique pouvait être adopté par nos hommes d'État, on ne saurait trop le combattre, comme criminel, inique, et qui plus est, maladroit : ou les nègres finiront par écraser les blancs de leur poids, ou ces derniers n'auront d'autre moyen de s'en délivrer qu'en se jetant dans les bras d'une puissance qui sache les protéger sans les opprimer : d'une manière ou de l'autre, l'île serait un jour perdue pour l'Espagne.

FIN.



